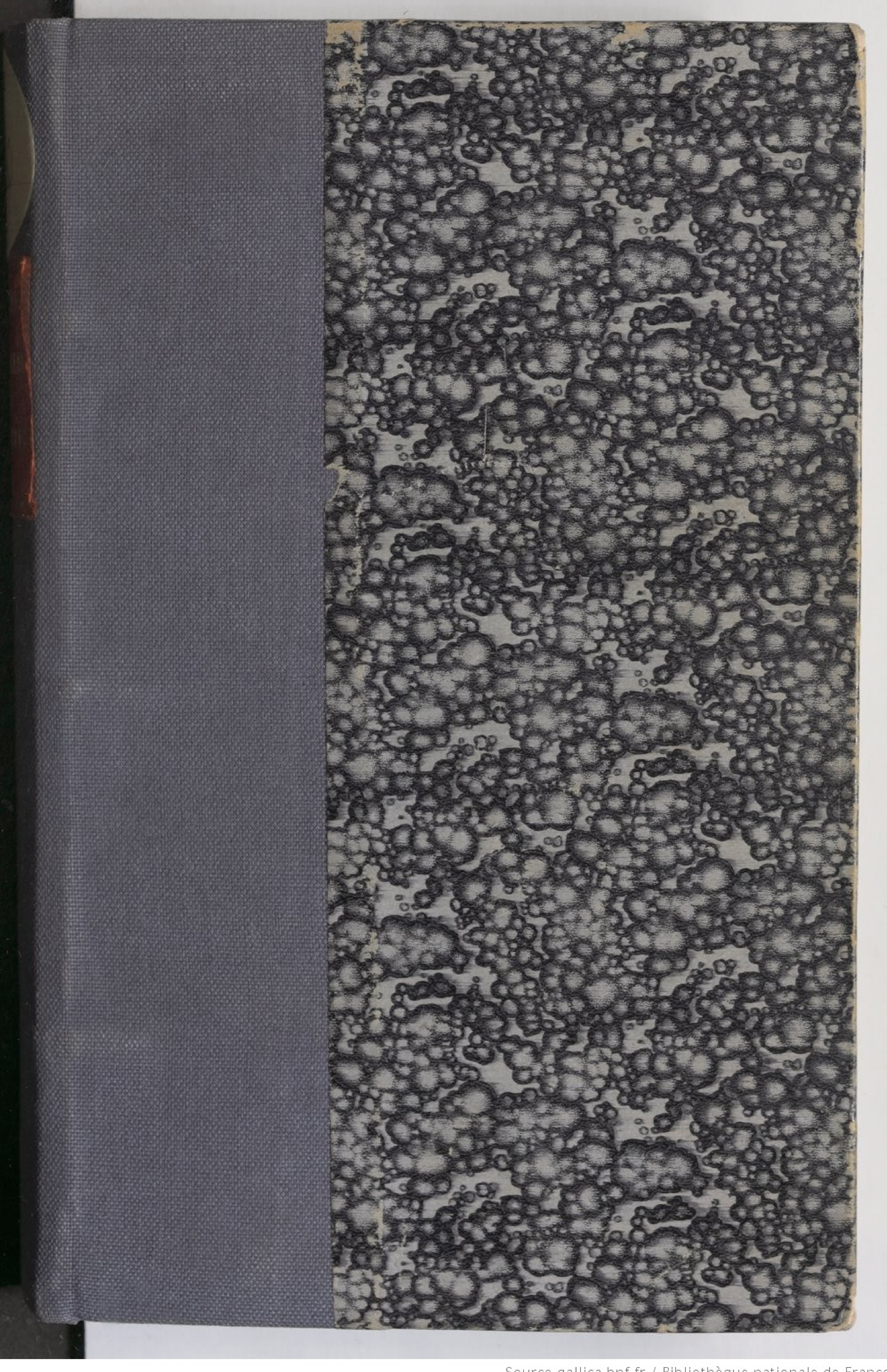
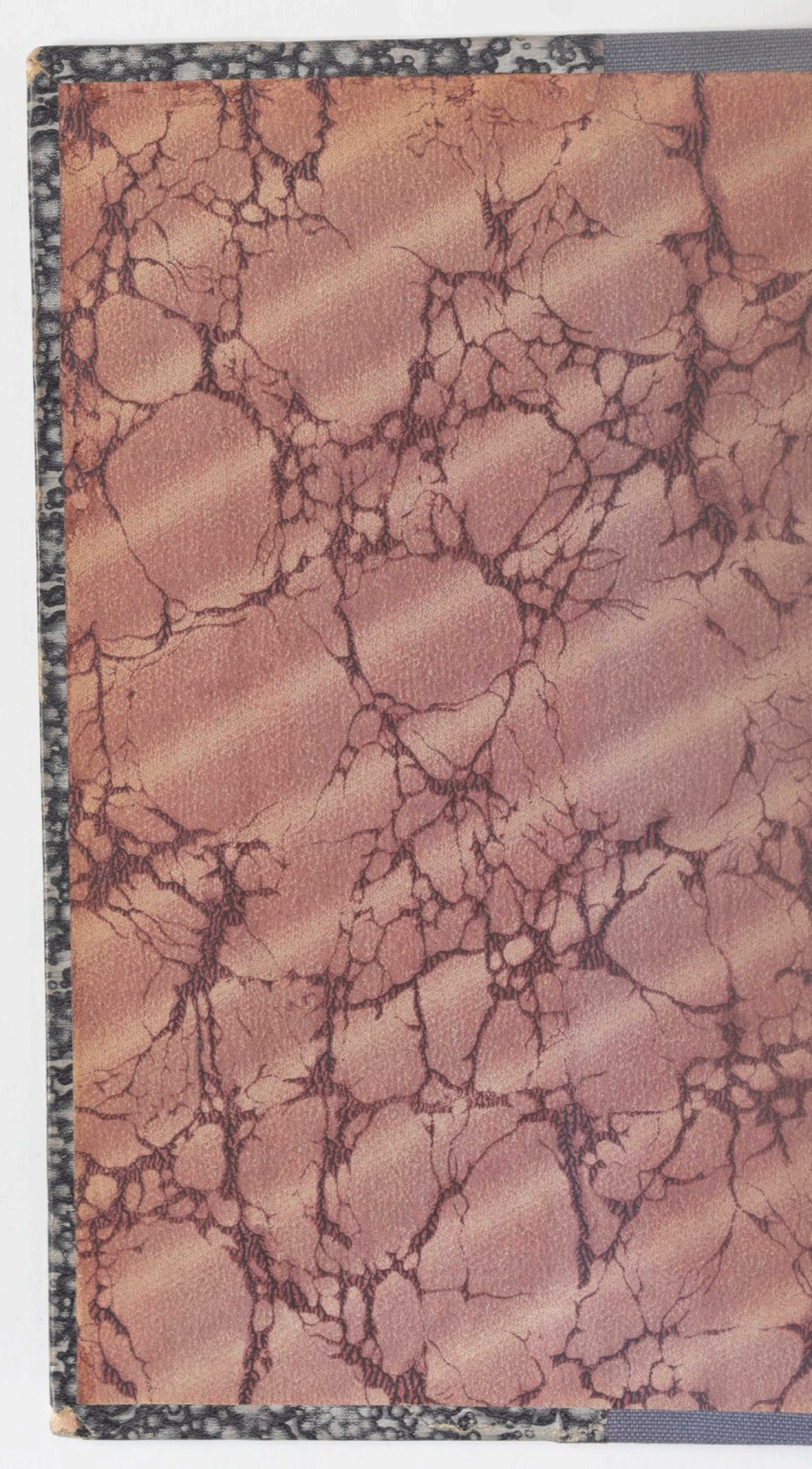


Ernest Lavigne. Le Roman d'une nihiliste

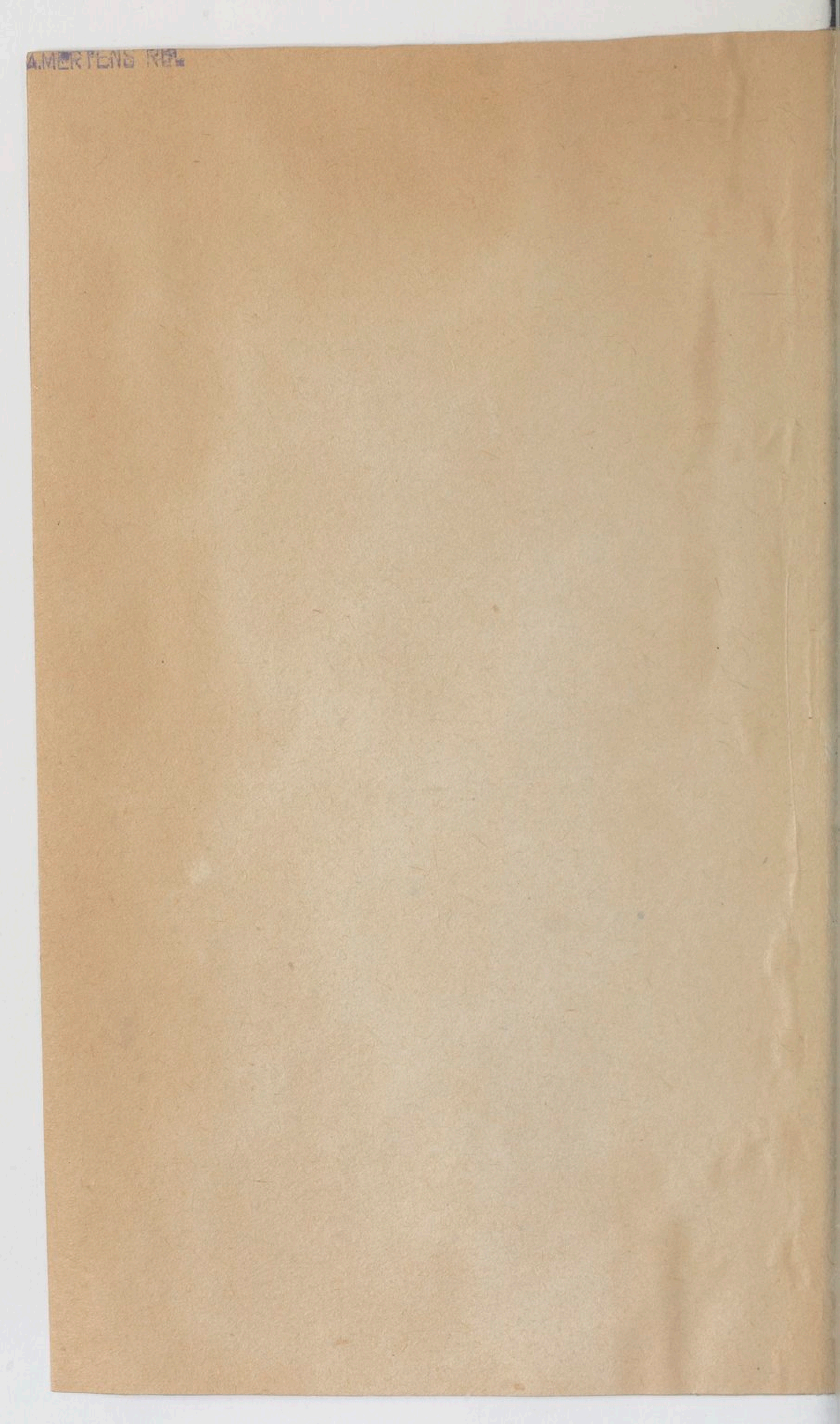


Lavigne, Ernest. Ernest Lavigne. Le Roman d'une nihiliste. 1879.









ERNEST LAVIGNE

LE ROMAN

D'UNE

NIHILISTE



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, rue de Richelieu.

1879

LE ROMAN

D'UNE NIHILISTE

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.

LE ROMAN

D'UNE

NIHILISTE

PAR

ERNEST LAVIGNE



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, rue de Richelieu.

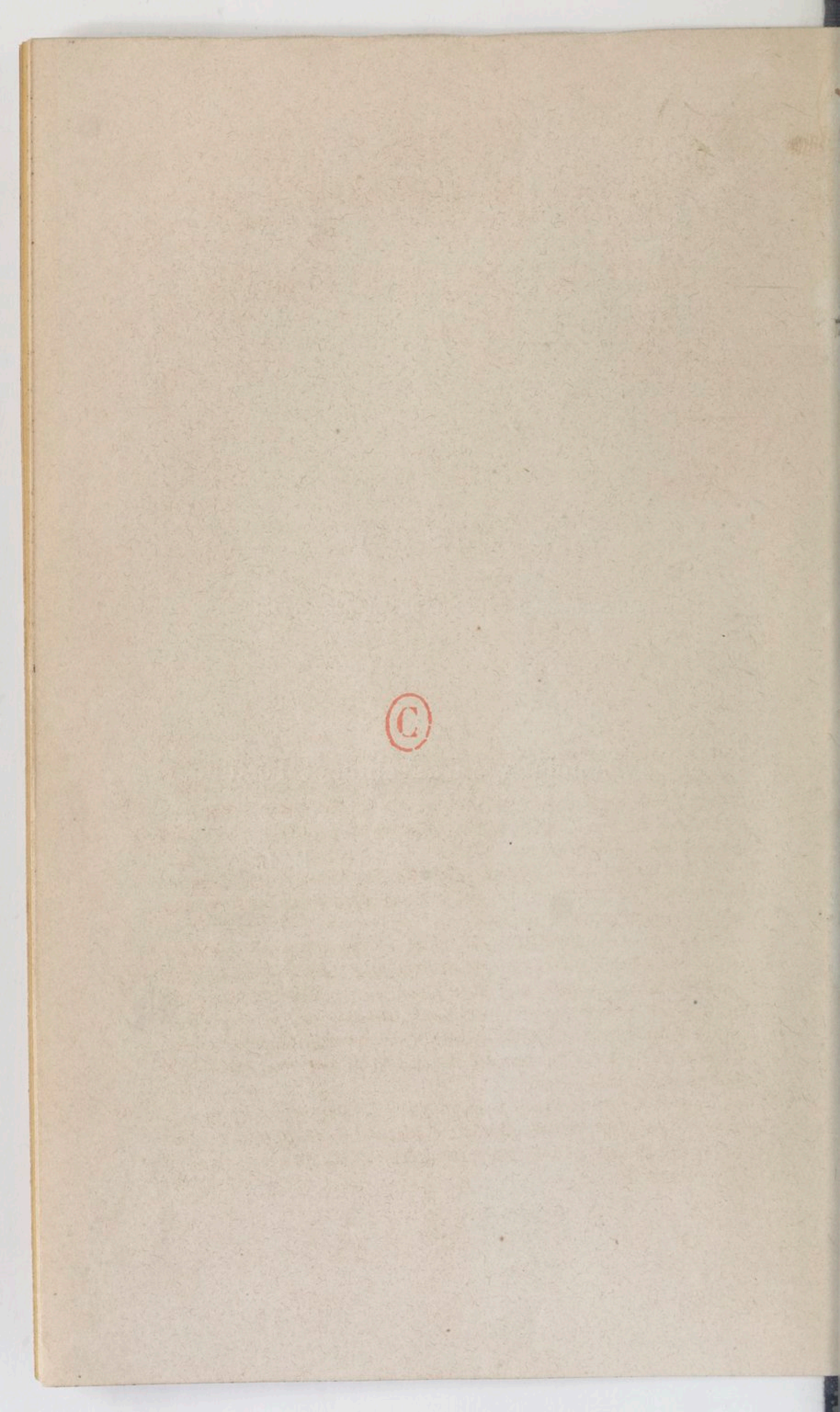
1879

A M. LOUIS GAL

ADMINISTRATEUR DÉLÉGUÉ DE *LA LIBERTÉ*

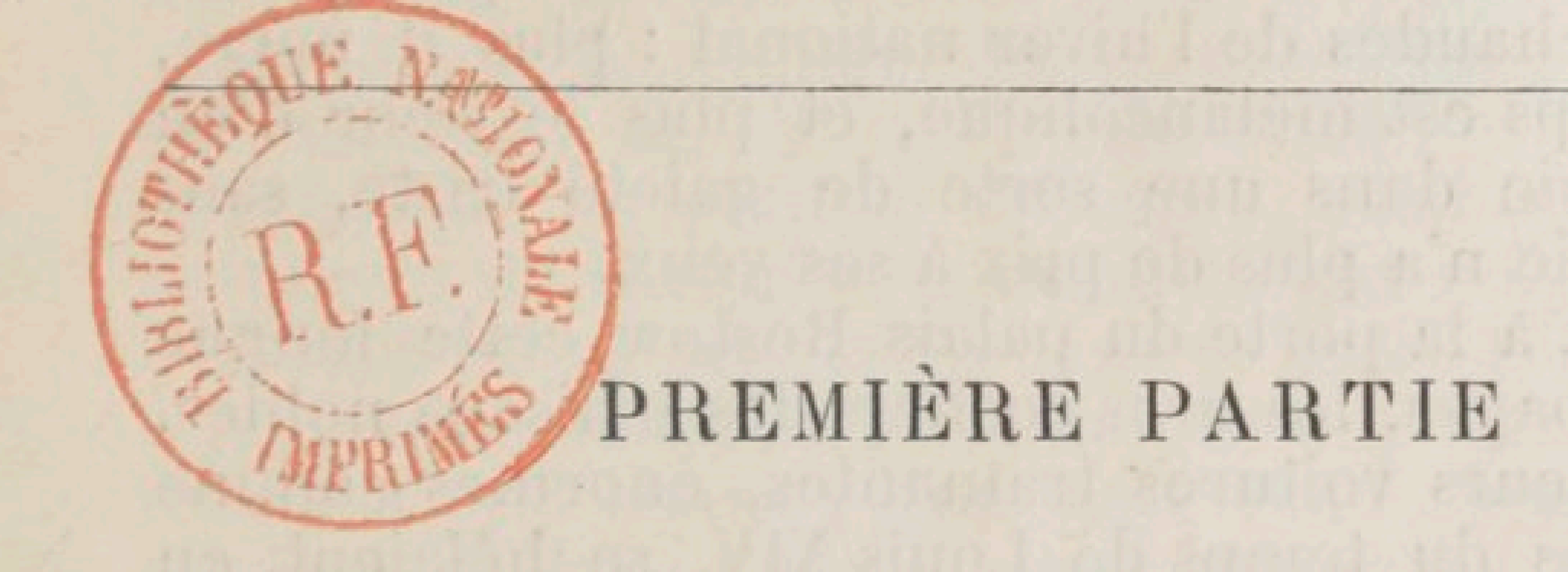
Témoignage d'affection et d'estime.

E. L.


C

LE ROMAN

D'UNE NIHILISTE



PREMIÈRE PARTIE

I

COMMENT FINIT LE COMTE ROSTOW

Au coin du canal de la Moïka, à Saint-Pétersbourg, entre le Théâtre-Michel et le Champ-de-Mars, s'élève un palais de marbre d'ancienne construction, remarquable par son architecture grecque, chérie de tout temps par les Slaves.

Ce jour-là une longue file de traîneaux et d'équipages s'était arrêtée devant le portique solennel, encadré de colonnes ioniques.

La neige était tombée à flocons : le traînage paraissait excellent. Des chevaliers-gardes passaient au trot tranquille de leurs pur-sang de race anglaise, la casquette d'ordonnance couvrant leur front jusqu'aux yeux, leur long manteau gris de fer tombant à plis rigides sur la croupe des fiers animaux qu'ils montaient en écuyers consommés.

Le ciel était devenu clair, après la chute de la neige ; maintenant des tourbillons venaient s'abattre sur les visages, en les fouettant d'un air frais qui en avivait les couleurs.

A l'horizon, de temps en temps, un pan de ciel bleu trouait l'uniformité blafarde du firmament; à la ligne d'horizon mourait un soleil pourpre, taché de tons cuivrés.

C'était une belle journée, une journée russe. A l'animation qui remplissait les rues et les places, on devinait que les oisifs et les riches voulaient profiter de ces heures chaudes de l'hiver national : plus il neige, plus le temps est mélancolique, et plus le cœur d'un Slave se noie dans une sorte de gaieté triste, sans laquelle la vie n'a plus de prix à ses yeux.

En voyant à la porte du palais Rostow cette longue suite d'équipages, les gros cochers des maisons nobles, au pas de leurs voitures traînantes, énormes comme des carrosses du temps de Louis XIV, se hêlaient, en passant, d'interrogations curieuses.

— Frère, qu'y a-t-il?

— Rien que je sache, frère!

— Une visite, sans doute?

— Non. Le comte Rostow n'est pas bien.

La langue russe est pleine d'euphémismes; cette phrase voulait dire : « Le comte Rostow est mourant. »

Montons les marches du perron, entrons dans ce vestibule pavé en mosaïque, dont les murs de malachite incrustée d'or annoncent une habitation seigneuriale, d'un luxe asiatique, inouï dans les climats d'occident.

Gravissons cet escalier de marbre, taillé dans un paros au grain pur, d'un ton éblouissant ; sur les marches, un lourd tapis smyrniote fait à la main par des femmes de tribus nomades, assourdit le bruit des pas. A la première marche, l'œil s'arrête, comme au seuil d'une étincelante vision.

Deux statues taillées dans le carrare, œuvre d'un ciseau italien, nues, au torse splendide, images de jeunesse, de vigueur et de gaieté, tiennent dans leurs mains des torches. Quoiqu'il fasse grand jour, des essences parfumées brûlent en projetant une flamme ardente d'une lueur de sang. Les deux filles de marbre en prennent un reflet de chair rosée, et comme le caprice du statuaire leur a mis un doigt sur les lèvres, qui esquissent un sourire, on éprouve une sorte de malaise et de séduction en présence de leur divinité immobile.

Dans l'antichambre, dont les grands panneaux sont de satin vert broché d'or, des domestiques sans livrée, vêtus à la moscovite, d'une blouse blanche serrée à la taille par une écharpe rouge, les jambes serrées dans des bottes de cuir fauve, les cheveux longs coupés en couronne, l'air morne, se tiennent debout le long des banquettes, les mains croisées sur la poitrine.

Le bârine, le seigneur dont leurs pères étaient serfs, est non loin de là, dans une chambre royale, qui agonise sur un petit lit de camp, tradition chère aux patriciens de Russie et empruntée aux empereurs.

C'était un colosse taillé dans ce granit du Nord d'où a jailli toute une race d'hercules et de vainqueurs. Au retour d'une chasse, il s'était roulé dans la neige, comme ces Huns d'Attila, pour calmer les ardeurs dont son sang était embrasé. Le soir, après un court repas arrosé de champagne, la fièvre l'avait saisi et dompté.

La vie pourtant ne voulait point quitter ce corps gigantesque : on surprenait dans les yeux ouverts une lueur de cette volonté sauvage qui avait gouverné sa jeunesse. Un râle, affreux et rauque, secouait cette poitrine robuste envahie par la fluxion; et par intervalles, des soupirs à soulever des rocs faisaient monter et s'abaisser d'un mouvement alternatif la couverture grossière sous laquelle râlait le mourant.

Comme tous les Russes, même au milieu de ses dissipations, au milieu de ses débauches barbares, le comte Rostow, débris des vieux Slaves, avait gardé des sentiments pieux, une superstition invincible. Il entretenait chez lui, dans des lampes d'or, des flammes éternelles qui brûlaient devant les saintes images enguirlandées de saphirs et de diamants. Chaque fois qu'il passait devant elles, il s'inclinait et faisait le signe des chrétiens, reproduction par geste de la croix grecque, surtout devant la Vierge de Kazan, qui avait protégé son enfance et pour laquelle il gardait un culte secret, quelque chose comme un amour silencieux, étincelle divine au cœur d'une brute mystique.

Cette fois, c'était bien fini. Il allait quitter ce monde qu'il avait émerveillé de ses hautes sottises.

Les quarante millions de roubles de sa fortune foncière, ses forêts grandes comme des provinces, ses chasses fabuleuses, ses palais de marbre, ses charges

au palais, ses uniformes, ses croix, ses chevaux aux actions étranges venus des profondeurs de l'Ukraine, oui, tout, et ses vins de France, et ses amours de théâtre, et ses gloires d'émérite viveur, il fallait quitter tout cela!

Ce grand enfant ne pouvait mourir : des larmes grosses comme des perles de Venise roulaient de ses yeux sur sa barbe grisonnante. Il fallait se résigner, pourtant.

Ce qui le consolait, c'était le pope.

Celui-ci, gaillard solide, sculpté dans un chêne, majestueux et trivial, baissait avec onction ses yeux rusés. Il y avait dans cet homme un mélange qu'on ne peut définir, du cuistre et de l'usurier, du soldat et du paysan, et aussi du prêtre : car sa pose était hiératique, conforme aux usages, et, pour le cas, d'une convenance parfaite.

Il tenait à la main un tricycle, tableau sacré à trois compartiments, avec les portraits du Père, du Fils et de la Vierge.

En murmurant des prières d'une voix brève et accoutumée, il posait les images sur les lèvres du moribond, que tous ses amis entouraient.

Ceux-ci étaient indifférents, malgré l'expression des visages. Le Russe ne sent rien : devant les catastrophes, il demeure muet comme le destin.

Cette fois pourtant il fallait des larmes : quelques-uns en trouvaient; d'autres, avec des mouchoirs sur les yeux, faisaient le simulacre d'un deuil. Des dames, en grande toilette, la main sur les barreaux du lit de camp, contemplaient ce visage pâle, déjà stigmatisé par la mort après l'avoir été par la peur. Elles attachaient sur cette image du néant un visage curieux, comme ces Romaines qui aimaient voir un gladiateur expirer.

En somme, le comte Rostow, sans être vieux (il avait cinquante ans), avait largement usé de la vie et des plaisirs; bon compagnon, sans doute, mais de ceux auxquels on ne pense plus s'ils cessent d'être là. Le comte Rostow n'était donc pleuré que tout juste.

Déjà les torches éclairaient l'appartement davantage, car le jour avait disparu. Les flammes parfumées, qui brûlaient au bas de l'escalier d'honneur, avaient envahi le palais d'une fumée invisible, d'où çà et là des odeurs d'église s'épanchaient.

— Frère, dit le pope, demande à Dieu pardon.

Le mourant fit comme un signe pour acquiescer; il étendit les mains dans une convulsion, et l'assistance recula.

On entendit alors comme le bruit d'un souffle puissant : le comte Rostow était mort.

Aussitôt, avec des hurlements, les femmes se jetèrent sur le corps de ce noble qui mourait ainsi, sans épouse, sans enfants, au milieu des indifférents qu'il nommait ses amis.

Les hommes gardèrent une attitude passive ; un grand nombre sortit à pas discrets.

Les domestiques montèrent; un à un, devant ce lit chétif où dormait pour toujours leur seigneur, ils défilèrent en lui baisant la main.

Le pope remonta le drap jusqu'aux yeux ; puis, peu à peu, la chambre se vida. Les lampes, insensiblement, s'éteignirent. Une lueur de veilleuse jeta sa clarté incertaine sur les objets devenus fantastiques ; un calme se fit, et une tristesse affreuse tomba sur les choses comme un manteau de plomb.

Quelqu'un qui eût alors pénétré dans la chambre du feu comte Rostow eût remarqué dans l'embrasure d'une fenêtre, assise et regardant au dehors dans une attitude de statue, une personne frêle, une femme au profil délicat, avec de longues tresses d'un noir bleu tombant sur les épaules, qui semblait rêver à je ne sais quoi d'inconnu.

Tout à coup, elle se retourna, la lumière éclaira son calme et beau visage.

C'était la comtesse Stasia.

II

LA TAVERNE DU VASSILI-OSTROW

Cependant, le bruit de la mort du comte Rostow s'était répandu dans la ville presque instantanément.

On devisait de la catastrophe partout : c'était une mort considérable.

Alexandre II aimait le comte Rostow; il admirait de ce seigneur les chevaux splendides, le luxe anglais interdit aux tsars, et la haute vie; celle-ci, pleine de jeu, de bruit, d'orgies, de dissipation et de désordre, était un exemple défendu aux empereurs. Or, le tsar, en apprenant qu'il avait perdu son fidèle, s'écria : « Ce sont les bons qui meurent, » et ce mot, passant de bouche en bouche, alla ravir les uns, navrer les autres, loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là.

Les vieux courtisans, qui se souvenaient des traditions moscovites, se pâmaient d'aise à l'idée des regrets qu'ils exciteraient plus tard; mais les jeunes, déjà mécontents de l'émancipation, à leur gré trop rapide, trouvaient dur de n'être point comptés parmi les bons.

Le mot, ainsi commenté, alla s'enflant de bouche en bouche, et, à la fin du jour, il avait pris la valeur d'une question politique; il avait réveillé les partis : ceux-ci n'étaient pas loin de s'entre-choquer. Quant au tsar, il avait déjà oublié sa boutade; on l'eût bien surpris en lui disant de quoi il s'agissait et quels orages menaçaient de surgir.

Le convoi du comte Rostow avait été réglé selon le cérémonial de cour : on l'avait remis à huit jours de la mort même, afin de donner aux parents éloignés le temps de venir; et tous les bruits, toutes les rumeurs s'en étaient allés en fumée.

On ne parlait plus du comte que d'une façon douteuse : ni panégyriques, ni regrets; une seule chose subsistait au-dessus de ces agitations si vite calmées, l'idée que le comte Rostow laissait une fortune immense, des terres partout, de l'argent en banque et des revenus colossaux. Qui devait hériter de ces millions de roubles? Le testament n'était pas connu, mais on parlait de la comtesse Stasia.

Plus d'un jeune seigneur soupirait alors à ce nom, mais non d'amour ou d'enthousiasme, simplement d'avidité et d'âpreté. Il eût été beau de tomber maître de tant de trésors! Et ces Russes, dont la plupart avaient fait leur éducation à Paris, se perdaient alors dans un rêve énorme de plaisirs illimités, infinis : Paris, les cercles, les courses, les théâtres, les soupers,

les filles ! Monaco, le jeu, le tir aux pigeons, le grand chic !

Ces beaux fils, dont les veines étaient encore pleines de sang barbare, avaient pris cependant, d'un élan spontané, cette idée de la civilisation, que l'homme pauvre ou ruiné doit refaire sa fortune aux dépens des jeunes filles riches. Sur ce point, ils étaient inflexibles : aucun ne pensait autrement.

Le jour vint des obsèques du comte Rostow : ce fut par un temps superbe, par une neige intense, qui tombait lentement en étoiles fleuries ; pas un souffle, pas un bruit dans l'air ; mais ce silence et ce calme, qui paraissent aux Européens si tristes, sont, au contraire, si chers aux vrais Russes qu'ils ne peuvent nulle part s'en passer.

La cour avait envoyé ses carrosses, pleins des jeunes filles d'honneur sorties pour cette fête funèbre des différents instituts de Saint-Pétersbourg.

On les apercevait, éclatantes et rieuses, à travers les vitres des portières : leur teint rose, d'un ton nacré, chez nous inconnu, se détachait doucement sur l'ombre légère des fourrures, et nonchalamment couchées sur les coussins, elles allaient au cimetière comme au bal, sans autre sentiment que celui de l'indifférence russe, si terrible dans son inertie féroce, presque inconsciente.

Les cadets suivaient sur leurs chevaux superbes, avec un air de parade, mais eux, par ordre, convenablement tristes.

Quand parurent les chevaliers-gardes, la foule eut un mouvement de joie ; elle aime cette troupe prétorienne dont la tenue magnifique produit un effet de force et de fatalité, quand tous ces hommes, sur leurs chevaux noirs, cuirassés, coiffés du casque surmonté de l'aigle aux ailes éployées, s'avancent sous leurs manteaux gris avec un calme, une majesté invincible.

Des soldats de toutes armes s'étaient joints à eux.

De temps en temps on voyait passer de lourds caissons d'artillerie, avec des canons d'une longueur énorme ; vieux engins démodés, mais souvenirs de gloire, car ils avaient assisté aux batailles du premier

Empire et même plus d'un avaient été pris aux Français.

Les parents, les amis suivaient le corps à pied, tête découverte sous la neige.

De temps à autre, pendant l'interminable défilé, dans ce silence partout répandu, on entendait tout en haut, là-bas, à l'extrémité du cortége, des voix enfantines s'élever, dominées ou accompagnées par le bruit sourd d'instruments de cuivre; c'était le clergé. Il allait immédiatement derrière le cercueil et sous les flocons blancs qui tombaient sans interruption, il traînait un pas égal, en habits dorés et chamarrés, avec toutes les pompes pontificales et ce luxe de la religion grecque qui orne les cercueils de couleurs vives, semées et cloisonnées d'argent et d'or.

Le cercueil du comte Rostow était énorme, car le comte avait un corps de géant. Le long étui de velours qui le contenait était couvert d'un verre épais pour tout couvercle, en sorte que le visage même du mort, avec un teint de santé, car on lui avait mis du fard, apparaissait parmi les fleurs, roses, dahlias et jacinthes, dont on avait largement paré le cercueil.

Celui-ci était porté par d'anciens serfs du comte, aujourd'hui affranchis, et qui, par fanatisme inexplicable, amour du maître, goût pour leur ancienne servitude, avaient voulu lui rendre ce devoir d'esclaves. Ils le portaient ainsi sur leurs épaules, après sa mort, comme ils l'avaient porté pendant sa vie, et comme encore la nation portait la noblesse.

Le cortége arriva lentement et très tard au champ du repos : aussi la cérémonie ne finit-elle qu'au soir, avec un grand ennui de tous, et au retour, on entendait les soldats se plaindre; on voyait bâiller dans les voitures, et sur quelques visages, on lisait visiblement la joie de la corvée accomplie.

Le peuple avait été mis en émoi par ce déploiement de troupes, cette exhibition d'un mort noble et riche, conduit à sa dernière demeure au milieu de tant de larmes menteuses.

Aussi le soir, les cabarets étaient pleins de moujicks pérorant et criant.

Le peuple russe est dans une enfance relative; un rien l'intéresse, ou l'amuse ou le trouble; en outre, à

Saint-Pétersbourg, où l'on trouve des restes des vieilles mœurs, tout le monde se connaît, on vit en voisins ; il y a certains personnages populaires qui appartiennent à tout le monde et dont tout le monde parle : tel avait été Rostow.

Les moujicks se racontaient des histoires étonnantes où les roubles tombaient en pluie ; ils citaient, en clignant de l'œil, les grandes fêtes, les chasses splendides, les curées, les orgies, et l'on voyait bien chez ces grands enfants une terreur secrète et inexpliquée, une peur de tout ce qui est noble, riche, heureux, instruit.

Ainsi, la ville entière, de bas en haut, faisait de cet illustre convoi sa conversation du jour : la renommée en avait été si forte qu'elle avait passé la Néva, et pénétré au fond du vieux quartier dans la Vassili-Ostrow, là où habitent les étudiants, dans les tavernes et les restaurants grecs.

A quelques minutes du pont Nicolas, entre l'Académie des Beaux-Arts et l'Ecole des Cadets, grouille une plèbe étrange, qui n'a rien de commun avec ce qu'on peut imaginer de la plèbe en aucun pays.

Ce n'est ni le peuple, même celui des bas-fonds, ni la classe intermédiaire qui sépare le moujick des marchands, ni la classe des artistes en herbe, si originale dans tous les climats, dans toutes les grandes capitales. C'est un je ne sais quoi de composite et d'inouï, à dérouter l'observateur le plus sagace.

A voir circuler dans les rues étroites et le long des quais déserts ces fantômes silencieux, au visage maigre, aux traits expressifs, aux yeux tantôt enflammés, tantôt froids et mornes ; — à voir pour ainsi dire glisser à pas muets, à toute heure du jour, ces jeunes hommes uniformément couverts de fourrures râpées, ces jeunes femmes aux cheveux coupés court sur le cou, coiffées bizarrement, même au cœur de l'hiver, d'un chapeau de paille noire, — la plupart laides, et portant pour se garantir la vue des lunettes aux verres opaques, — on se demande quel est le monde singulier auquel appartiennent ces fantastiques personnages.

L'étranger sent qu'il y a là d'autres mœurs, quelque chose de nouveau et d'incompris, une allure diffé-

rente des allures déjà observées de l'autre côté de la Néva.

En effet, cette peuplade caractéristique, qui se mêle à la foule ordinaire sans s'y confondre jamais, c'est celle des étudiants et des étudiantes. Il y a dans la marche, dans le dehors de tous ces êtres pensants, quelque chose qui pourrait attirer la curiosité et la sympathie. Des souffrances ignorées, des élans comprimés, des essors étouffés en naissant, des rêves obscurs, des réclamations sourdes se cachent sous ces masques difficiles à pénétrer.

Au Vassili-Ostrow plus qu'ailleurs on peut observer le pas traînant et comme résigné de ces humains, qui pensent dans un pays où il est défendu de penser, les façons monotones et lourdes de l'homme qui se sent dans un milieu qui n'est pas le sien.

La *société*, comme on dit à Berlin et à Saint-Pétersbourg, embrasse indistinctement tous ceux qui se mêlent d'études, dans une vaste et injuste méfiance! la bourgeoisie se plaît à nommer, de concert avec l'aristocratie, ces jeunes gens, hommes et femmes, du nom significatif de nihilistes.

Ce n'était donc pas seulement dans les humbles cabarets populaires, mais dans les restaurants grecs, où descend la foule des étudiants, des employés et des petits fonctionnaires, que l'on dissertait sur les funérailles du comte Rostow et les grands biens qu'il avait laissés. Là, comme ailleurs, la conversation portait sur ce qui allait advenir de tant de prospérités éteintes dans le vide énorme laissé par ce personnage.

Qu'on se figure, aux deux côtés de la rue, le long des maisons, au ras des trottoirs, des caves où l'on pénètre par sept ou huit marches, véritables sous-sol, comme il en existe chez nous, sauf l'accès, qui est différent. C'est généralement dans ces trous humides, ténébreuses tanières dont un faux luxe ne réussit pas à masquer la tristesse, que des moujicks industrieux ont établi soit des cafés de catégorie équivoque, soit des boulangeries, soit des restaurants.

Prenons la rampe, de fer ou de corde, qui aidera nos pas à ne point glisser sur la neige durcie et glacée; descendons avec précaution, tournons le loquet de cette porte vitrée, dont les carreaux ternis par la vapeur des

haleines permettent de discerner au fond, dans l'intérieur, une lueur vacillante.

Devant nous s'étend une petite pièce où l'on dépose les manteaux et les galoches; là demeurent suspendues, dans la buée chaude, presque fumante, des fourrures d'un temps ancien, léguées de famille en famille, horribles d'aspect par la couleur fanée des draps trop usés, et l'absence, par plaques, des poils de la bête. A gauche, un banc sur lequel est assis un jeune tchéloveck, sorte d'esclave somnolent et routinier ; c'est lui qui vous débarrasse, dès que vous avez franchi le seuil ; à droite un salon, ou, si vous préférez, une salle longue, mélancolique, suant une misère déguisée. Une lumière indécise flotte sur une table ovale, garnie d'une nappe blanche émaillée de taches graisseuses. Des chandelles, qu'on mouche avec nos mouchettes du temps de Louis-Philippe, assez semblables à celles qu'on trouve encore dans les chambrées des casernes, éclairent la compagnie et le festin.

Compagnie bizarre ! festin plus étrange encore !

Deux domestiques en habit noir (car à Pétersbourg le plus pauvre hôtelier tient à ce luxe apporté d'Europe) servent avec des gestes lents, muets comme les eunuques du sérail, les convives que le hasard amène, ou l'habitude, ou la curiosité.

On sert au choix le cach, mets national, épaisse bouillie de gruau, que le Russe aime à la folie, qui est la même partout, et que les princes regrettent à l'étranger sans le dire, parmi nos mets délicats et nos vaisselles choisies; ou bien, c'est quelque soupe de brouet, où les choux alternent avec d'autres légumes, servie dans une soupière immense, au fond de laquelle chaque client plonge longuement sa fourchette; car peut-être une heureuse fortune lui fera-t-elle retirer un lot de bœuf bouilli, quelque viande problématique, régal espéré, propice aux mâchoires vigoureuses et aux estomacs jamais assouvis.

Pas de vin, pas de breuvage autre qu'une eau limpide, venue de la claire Néva, et d'ailleurs excellente ; car, passant sur un lit de magnésie, le flot de la rivière apporte avec lui nous ne savons quelles propriétés rafraîchissantes, estimées en un pays où la nourriture rare échauffe, débilite le corps et appauvrit le sang.

De l'eau donc ; et, après le repas, parfois les plus riches demandent de la bière ou du thé. Cette dernière liqueur, d'une couleur ambrée et d'une saveur passable, est presque toujours la meilleure qu'on puisse demander partout. Car le Russe a un culte pour le thé ; il ne le falsifie qu'à la grande rigueur, et il n'est pas rare que les hommes du peuple eux-mêmes en prennent jusqu'à quinze tasses par jour. On le vend chaud et prêt, à tous les coins de la ville, sur les places, dans les carrefours, et c'est un réconfortant dont on préfère abuser que de s'en passer.

Dans ces restaurants grecs, ce qui surprend l'étranger, ce qui l'effraie même, c'est l'immobilité des convives, le silence que chacun observe, la froideur de tous ces humains réunis, que pas un sourire n'effleure, dont rien ne dissipe les rides, et qui glacent, par leur aspect, l'homme le plus disposé à voir la vie en rose, le plus résolu à voiler les maux de ce monde sous un masque de gaieté légère.

Involontairement, on pense aux tables d'hôte françaises, où il suffit d'un seul personnage pour semer la joie et faire circuler la bonne humeur. C'est là qu'on s'aperçoit qu'on est à mille lieues de ces Gaules si cordiales et si franches, où l'homme est bon à l'homme et la vie rendue facile par l'ironie aimable qui en dissimule et en allége les chagrins.

On peut croire que c'est à ces tables d'hôte de Pétersbourg qu'on rencontrera tout ce que la ville contient de déclassés et de mécontents, auteurs méconnus, flatteurs dupés, maîtres d'écoles sans élèves, étudiants sans savoir, sans amour du travail, bohêmes de toute espèce, jaloux de tout étage, réformateurs sans idées, orateurs sans auditoire et philosophes sans système ; — et aussi, égarés dans ce milieu par l'inexorable loi de misère, quelques âmes loyales, sérieuses et tristes, au-dessus de leurs malheurs ; quelques sages épris de solitude et d'indépendance ; quelques idéologues sincères et vaillants. Mais n'importe ! en Russie, pas plus qu'ailleurs, on ne peut ou on ne veut faire de distinction. Les habitués de ces tavernes se confondent sous l'appellation commune de nihilistes.

Ce soir-là, on eût pu voir, dans la taverne bien connue qui se trouve sur le quai du Vassili-Ostrow, en face

du quai des Anglais, juste après le pont Nicolas, plus d'animation certainement et plus de feu que d'ordinaire.

Au reste, quel mouvement, fût-il le plus simple, n'eût point paru du feu et de l'animation, dans un pareil lieu, où le proverbe qui dit qu'on entendrait les mouches voler semblait le plus vrai des proverbes?

Ce qui causait ce remue-ménage, et éveillait les hôtes dormants du cabaret, c'était le récit de la journée, la narration des funérailles, l'évaluation de la fortune laissée par le défunt. Tout cela, sous ces lueurs jaunâtres, presque lugubres, au milieu de ces hommes dont quelques-uns à peine se connaissaient, prenait un aspect singulier : les chiffres s'enflaient dans ces bouches faméliques et dans ces imaginations excitées.

Mais vers neuf heures du soir un calme se fit; les conversations tombèrent : peu à peu, un à un, les habitués sortirent. On entendait dans le silence le bruit sec des galoches et de la porte qui se refermait ; en jetant un coup d'œil aux fenêtres étroites, ceux qui restaient voyaient la silhouette noire de ceux qui partaient disparaître, et au loin, le long des berges, sur le parapet, étinceler vaguement les réverbères. La tristesse du lieu semblait comme doublée à chaque départ.

Il ne demeura plus bientôt que deux hommes ; tous deux étaient jeunes ; ils se tutoyaient ; et à leur allure, à leur conversation, il était aisé de les reconnaître : c'étaient des étudiants. Ils s'appelaient de leur nom à chaque phrase, selon la mode russe, et parlaient le plus pur français, moins par caprice ou pour obéir au goût du jour, que par soupçon et ne pas être compris des princes tartares qui les servaient; car, nous avons oublié de le dire, depuis la conquête du Caucase et les guerres d'Asie, bon nombre de principicules dépossédés, venus à Pétersbourg pour obtenir justice, ont été promptement réduits à la misère et contraints de servir, sous l'habit noir, leurs conquérants maudits, ceux même du plus bas étage.

Le service des Tartares est d'ailleurs estimé ; ils sont corrects, pleins de dignité froide. Ils attendent leur jour et ont l'attitude de gens qui remplissent simplement un devoir.

Nos deux étudiants parlaient donc français.

L'un, Vladimir, était de haute stature ; c'était, dans la force du terme, un superbe garçon, grand, fort et bien bâti. Sa tête à la Van Dyck, était coiffée d'une longue chevelure blonde, bien rejetée en arrière, avec une allure léonine ; au-dessus des lèvres rouges, charnues et sensuelles, d'ailleurs souriantes, peut-être malignes, se dessinait une fière moustache galamment frisée ; et ses yeux clairs, d'un bleu noir, avec des cils longs comme on en voit aux yeux d'enfant, avaient une séduction puissante.

Sa main était fluette et blanche, assez soignée : un chiromancien l'aurait jugée méchante, car elle était un peu sèche, et les doigts s'en courbaient avec une inflexion quasi rapace.

Le partner de Vladimir se nommait Serge.

Au premier abord, chez lui, rien ne frappait ; il était de taille moyenne, brun, un peu myope et portait lorgnon ; l'air d'ailleurs quelque peu froid et boudeur, un sourire parfois doux, parfois méprisant. Son front était pensif ; pensifs aussi ses yeux décidément beaux, mais seulement quand on les avait observés.

Il écoutait Vladimir ; lui, il parlait peu.

Néanmoins, il allait répondre à son camarade qui avait prononcé le nom de la comtesse Stasia, héritière du comte Rostow, quand la porte du restaurant s'ouvrit, et dans un brusque éclair, une femme entra. Ils se retournèrent.

III

PAVLOVNA

Il était difficile de distinguer nettement le sexe de la personne qui venait d'entrer de cet air crâne et délibéré.

Il y avait en elle je ne sais quoi d'indéfinissable, d'indécis ; elle tenait de l'homme et de la femme, de la jeune fille et du garçon : si nous ne craignions de dépasser la mesure, nous dirions qu'il y avait en elle

de ces êtres doubles que la Renaissance s'est complue à dessiner, à peindre, à sculpter, — quelque chose de l'hermaphrodite.

Non qu'elle fût attrayante par les côtés plastiques, par la forme et les contours.

Loin de là.

Qu'on se figure un corps long, d'ailleurs émacié, d'une certaine souplesse féline, vêtu d'un mac-farlane qui trahissait des maigreurs pointues ; et dominant le tout, une physionomie pâle, effarée, une tête blafarde aux cheveux courts et raides, coupés au ras du cou, et couverts d'un chapeau rond en paille noire : ajoutez des lunettes bleues, que du reste elle ôta en entrant, car décidément c'était une femme.

— C'est vous, Pavlovna, dit Vladimir. Soyez la bienvenue !

— Salut, Pavlovna, dit Serge simplement.

— Salut et fraternité ! répliqua la jeune femme.

Car elle était jeune. Elle avait vingt-cinq ans au plus ; et elle s'accoutrait ainsi ! et elle portait des lunettes aux verres opaques ! et elle semblait avoir abdiqué non-seulement toutes les grâces et toutes les élégances de son sexe, mais toute prétention à la grâce et à l'élégance, toute prétention à la gaieté, à la joie, à la jeunesse, au bonheur !

« Salut et fraternité ! » avait-elle dit en entrant, et elle dénotait, par ces paroles empruntées aux premiers révolutionnaires français, des prétentions autrement ambitieuses.

Et en effet, à ses façons viriles, à sa démarche, au ton dont elle parlait à ces hommes, à l'aisance masculine de son être et de tous ses gestes, il était facile de deviner une déclassée, une de ces natures bizarres comme la Russie en produit tant et qui deviennent, faute d'une direction ou d'un milieu favorable, des artisans de décomposition et de corruption.

Pavlovna était institutrice : elle vivait de cette vie précaire que donnent les leçons au cachet : et dans ses courses, dans ses errements, dans ses galops pour ainsi dire à travers la ville, elle avait contracté je ne sais quel air de hâte qui donnait à tous ses mouvements de la fièvre et de la trépidation : on eût dit à la voir qu'elle avait toujours à faire quelque chose et que la

besogne commencée n'était point encore près de finir.

Ses lunettes ôtées, deux yeux gris, non sans éclat, illuminèrent un teint blême, que les riantes couleurs de la santé n'avaient jamais embelli ; Pavlovna quitta son manteau, son tour de cou en fourrure ; alors, ses maigreurs saillirent sans scrupule ; — mais dans cet ensemble peu séduisant, ce qui attirait invinciblement l'attention de l'observateur, c'était l'énigmatique sourire de deux lèvres minces. Cette bouche ne riait jamais franchement : il y avait beaucoup de la hyène dans le bas de ce jeune visage, et peu de la femme.

Pourtant Pavlovna avait un cœur comme toutes celles de son sexe : Pavlovna était amoureuse.

Elle était révolutionnaire, elle était nihiliste, elle était fanatique, elle pratiquait l'ironie et la négation, elle était haineuse, elle était un être hybride et composite — au physique, une créature répulsive ; au moral, presque un monstre. — Elle était en proie à des passions violentes, à la jalousie, à la colère, à l'ambition, à l'orgueil ; bref, elle eût effrayé le sage qui se fût hasardé à sonder les profondeurs de ce *moi* singulier ; mais pourtant, aux yeux du philosophe, elle eût eu quelque chose d'inattendu qui la rattachait au reste des humains : Pavlovna aimait !

— Eh bien ! lui dit Vladimir, quand elle se fut assise en face de lui, et qu'elle eut pris sa place ordinaire. Je sais d'où vous venez. C'était beau !

— C'était ridicule.

— Ridicule ?

— Sans doute ; et c'est le sentiment de tout être raisonnable et sensé. Ces convois superbes, ces rassemblements, ces cris, ces pleurs, ces prières sur une dépouille humaine, dont bientôt les éléments seront dissous, et qui, pour le moment...

— Bon ! bon ! dit Serge intervenant ; nous ne vous demandons point de profession de foi, nous partageons toutes vos façons de voir. Bien qu'en qualité de femme...

— Femme ! femme ! reprit Pavlovna comme blessée. N'ai-je point donné assez de gages ? En quoi donc suis-je femme ?

— Peste ! fit Vladimir... quelle défense !

— Au reste, concluons, reprit Pavlovna. Il ne s'agit pas de toutes ces pauvretés. J'ai eu aujourd'hui des

idées triomphantes, des idées victorieuses, tout un plan superbe. D'ailleurs, il faut que ce soit moi qui improvise les plans de bataille, car si l'on comptait sur vous, on bâtirait sur le sable !

— De quoi s'agit-il ?

— Prenez patience, et écoutez-moi. Vous savez, dit alors Pavlovna avec une certaine solennité, que j'ai été longtemps maîtresse d'allemand de la comtesse Stasia ?

— Je savais quelque chose de cela, fit Vladimir. Où voulez-vous en venir ?

— Vous savez que j'ai continué à la voir, qu'elle me veut du bien, qu'elle m'a souvent aidée, et qu'enfin c'est une bonne âme ?

— Aussi bonne que belle ! acquiesça Serge.

— Tiens ! vous la connaissez, mon petit Saint-Just ? Oui, bonne et belle !... Aujourd'hui elle hérite de je ne sais combien de milions de roubles.

— Ce n'est pas de sa faute, dit Serge. Cet héritage, conséquence de l'état social, ne peut, en aucune façon, lui être reproché.

— Eh ! mais qui songe à cela ? Ce à quoi je songe, c'est à exploiter cet héritage pour nous, à le faire venir en nos mains, à le faire profiter à la cause. Et si vous m'écoutez, si vous avez du cœur, du nerf, du sang dans les veines, cette entreprise, qui peut vous paraître difficile, s'accomplira en un tour de main.

— Pavlovna, nous vous écoutons : jamais vous n'avez été aussi intéressante, dit Vladimir.

Et, en lui-même, le jeune homme songeait à ces sommes fabuleuses qui représentaient tant de plaisirs et qu'un caprice du sort faisait tomber en des mains féminines, inhabiles à les gérer, à les faire valoir, à les comprendre.

Ah ! si la destinée l'avait fait riche, au lieu de le jeter quasi nu sur le sol aride de la froide Russie ! comme il aurait su et jouir et briller !

Serge avait d'autres pensers : une telle fortune entre ses mains eût servi à consoler les proscrits, à relever les victimes de la tyrannie et du despotisme, à faciliter une active propagande des idées sociales, à fomenter la révolution, à renverser la pyramide, à la faire tenir sur sa base ; car pour lui, de nos jours, elle tenait sur la pointe ; et les injustices, les contradictions, les illo-

gismes de son pays et de son temps lui causaient à la gorge une continuelle angoisse, l'étouffaient.

Aussi dardait-ils ses yeux expressifs sur Pavlovna qui, toute à son idée, prenait des airs de pythonisse et prophétisait.

— Il le faut! disait-elle. Il faut que tout cet argent vienne en nos mains! D'abord, il est à nous. Il est le fruit d'une accumulation lente des peines, des souffrances et des sueurs des aïeux. Des millions d'êtres humains se sont levés tôt et se sont couchés tard pour que le fruit de leur ennui et de leur chagrin profitât à un seul. Je frémis en songeant à ce que cette fortune colossale représente de larmes, de douleur et de deuil.

— Assez ! assez ! interrompit Vladimir. Au fait !

— Donc, cette fortune serait à nous plus justement qu'à la comtesse... Pauvre Stasia ! Je ne veux pas la dépouiller ; mais trouver un biais aimable et rassurant qui nous transmette le pouvoir inséparable de la fortune, du nom et du rang...

— Au fait ! au fait ! criait Vladimir.

— J'y arrive ; mais vous êtes bien pressé !

Et en disant ces mots, Pavlovna sembla pâlir, si son teint eût pu pâlir encore. En tout cas, elle eut un éclair du regard, rapide et singulier.

— Si nous n'avons pas d'argent, nous n'arriverons à rien. Êtes-vous de cet avis ?

— Oui, dirent les jeunes gens.

— Il nous faut un lieu de réunion convenable, n'est-ce pas ?

— Oui, sans doute.

— Une imprimerie, un journal, des amis, des lecteurs, des apôtres ?

— Oui, encore.

— Il nous faut du bruit ; il faut qu'on nous craigne. Enfin, il faut que l'œuvre se fasse ; il ne faut pas seulement des paroles, il faut des actes, n'est-ce pas, mes amis ?

— Oui, Pavlovna.

— Nous avons des adeptes malades, malheureux, emprisonnés ; nous avons des amis dans les mines ; nous en avons plus près, à deux pas, dans les cachots de la forteresse... Pour tout cela, pour des besoins si grands, si urgents, que faut-il ?

— De l'argent! dirent les jeunes gens.

— Oui, de l'argent! et cet argent est là; nous n'avons qu'à étendre habilement la main, et nous l'avons. Mais, auparavant, il faut s'engager avec moi; il faut jurer; il faut prendre des résolutions sérieuses. Jamais occasion semblable ne se présentera de nouveau; jamais! jamais! Si nous n'en profitons pas aujourd'hui, autant renoncer à notre foi, abandonner la révolution et rentrer dans le sein de la société bourgeoise.

Cette idée dut paraître aux trois interlocuteurs singulièrement comique, car ils se mirent à rire assez fort pour que le prince tartare qui desservait se retournât d'un air surpris. On ne riait pas souvent dans le restaurant grec.

— Eh bien, reprit Pavlovna, par tout ce qu'il peut y avoir au monde de sacré pour nous, par l'amour de la dignité humaine et de la liberté, par l'égalité et la fraternité, par le niveau, jurez de faire ce que je vous dirai, et sans crainte, car il n'y aura ni meurtre, ni violence.

— Nous jurons! firent ensemble les deux amis.

IV

OU L'ON PARLE DE LA COMTESSE STASIA

La solennité mise dans le serment par Serge et Vladimir, et exigée par Pavlovna, est une chose ordinaire parmi les nihilistes.

Ces sectaires ne croient à rien; mais, par un cercle vicieux, ils croient à la sainteté de la foi jurée, et si l'un d'eux manque à son serment, ils le tuent. C'est une des conventions de leur code draconien. En cela, nihilistes, carbonari et conspirateurs de toutes les époques se ressemblent.

A mesure que cette action va se dérouler, on verra que le nihilisme se distingue des sectes politiques qui l'ont précédé par une étrangeté de mœurs et de conception assez rares : appelé à un immense avenir, il

sent sa force et déjà fait sa trouée dans le bloc d'une société vieillie, qu'il décompose et désagrége tous les jours.

— Voici ce que j'ai résolu, dit Pavlovna. Il m'est impossible de m'emparer seule de la fortune de la comtesse Stasia.

Cette fortune, néanmoins, est indispensable à nos projets et à l'accroissement du parti.

Que faire ?

Au premier abord, l'entreprise paraît difficile : elle ne l'est plus, si l'on réfléchit mûrement. Donc, laissez-moi vous présenter quelques considérations sur nous-mêmes et sur nos idées ; ensuite, permettez-moi de vous dire quelle est la personne à qui nous en voulons et quels moyens me semblent les plus propres à nous emparer de sa confiance.

Pour nous, en y songeant bien, nous avons tenu jusqu'à présent dans le monde et dans le milieu social où nous sommes nés une conduite maladroite.

Au début, nous avons recherché l'ombre, les coins obscurs ; nous nous sommes, pour ainsi dire, tapis dans des antres. En sorte que ce soir encore nous voilà discutant dans un cabaret borgne, illuminé sans doute par nos hautes et brillantes visées, mais difficile à faire accepter comme temple de la régénération des humains.

Il faut changer tout cela.

A l'ombre, nous substituerons la lumière.

Le monde s'éloigne de nous ; nous irons vers le monde. Au lieu de fuir l'éclat des fêtes, nous le rechercherons, on nous verra partout.

Si nous pouvons atteindre aux fonctions et aux honneurs, gardons-nous de refuser. Introduisons-nous, au contraire, dans la place ; restons dans la forteresse comme le ver dans le fruit.

Je pense que ce plan ne saurait vous déplaire : dès l'abord, il fera crier les impeccables, les incorruptibles, les purs ! Mais que m'importe à moi ? Que vous importe à vous ?

Les purs, ce sont des incapables.

Les incorruptibles, ce sont des inhabiles et des sots !

Les impeccables atermoient : ils ajournent ce qu'on pourrait obtenir le plus tôt possible ; ils rejettent les

occasions ; ils méritent les dédains du Sort qui passe à côté d'eux sans les regarder.

On voit que Pavlovna se grisait un peu de sa propre éloquence : Vladimir, d'un air indifférent, l'écoutait pourtant avec avidité ; Serge, avec son air éternellement pensif.

— Vladimir m'approuve, je le sais, dit Pavlovna. Quant à vous, Serge, intérieurement vous vous classez parmi ces purs, dont je dis tant de mal. Eh bien ! mon ami, qu'importe un petit mal pour un grand bien ? Qu'importe que momentanément vous fassiez le sacrifice de vos opinions, si c'est pour le bonheur du parti ? Pour moi, la politique qui remet tout à demain est trop creuse : je n'en veux plus.

— J'ai promis, dit Serge, je tiendrai.

— Oh ! je ne vous demanderai pas grand'chose, reprit Pavlovna ; seulement de vous taire, de ne pas me contrarier et surtout de ne pas me faire de morale ; car, chose étrange, vous détestez les anciens moralistes, mais je vous soupçonne de vouloir en introniser un nouveau.

Les amis sourirent : elle continua.

— Venons donc à la comtesse Stasia.

Je ne puis dire qu'elle soit mon amie, bien qu'elle me soit si douce et si bienveillante : je crois qu'elle a toujours eu pour moi une certaine aversion, une répugnance inexplicable.

Vous voyez que je ne me fais pas d'illusion.

Mais comment l'agneau aimerait-il le loup ? Comment la biche aimerait-elle le chasseur ? Je ne puis lui en vouloir, et moi-même n'ai-je point pour cette faible Stasia, cette mignonne enfant, une antipathie que je ne puis vaincre ?

— D'où vient cela ? dit Serge. C'est trop fort.

— C'est trop fort ? Et pourquoi ? Je ne vous cacherai point les causes qui, selon moi, ont agi sur mon être.

Stasia, jeune, belle, riche, adulée, a pris des leçons de moi, laide, vieillie avant l'âge, pauvre et l'objet des rebuts de tous.

A coup sûr, elle n'est point responsable de ces dons du destin, pas plus que moi des disgrâces de la fortune ; mais pourquoi cette différence choquante ?

Pourquoi sera-t-elle aimée et moi non ?

Pourquoi aimera-t-elle, avec espoir d'être payée de retour, tandis que moi....

Ici, cette femme impassible, en apparence sans cœur et sans nerfs, cette Pavlovna, sceptique et corrompue, eut comme un moment de faiblesse fugitive, une minute d'émotion.

Elle en triompha vite, et reprit :

— Tandis que moi... je ne serais point payée de retour, et je sacrifierais tout, ma vie même, sans même espérer un regard, sans récolter que des mépris...

Vladimir et Serge échangèrent un regard de surprise.

— Oh ! je sais bien ce que je dis, reprit Pavlovna.

Et haussant les épaules :

— Mais c'est bien de cela qu'il s'agit ! Nous sommes à cent lieues du sujet. La comtesse Stasia a des défauts précieux pour nous, si nous savons en profiter et les faire tourner à notre avantage. Elle a une grande facilité de cœur, une crédulité extrême, un penchant à l'exaltation. Elle est quelque peu dévote et mystique, et, grâce à moi, elle n'est pas loin d'appartenir au parti...

— Est-il possible ! murmura Serge.

— C'est comme je vous dis. Que de fois, en m'écoutant, elle a plaint les maux de cette triste humanité ! Que de fois elle a soupiré au récit des infortunes qui, dès l'origine, ont assailli les habitants de ce globe de boue et de poussière ! Que de fois elle a reconnu les imperfections de la nature et l'impossibilité d'une Providence ! Alors, savez-vous bien qu'elle avouait que tout était mal, que tout appelait le fer du chirurgien et du bourreau ? Bien des fois, en la voyant ainsi, prise et séduite, j'ai été sur le point de lui proposer l'affiliation. Mais j'ai résisté, par crainte de sa faiblesse et de sa mièvrerie.

— Elle est belle, dit Vladimir.

— Aussi belle que bonne, répondit Serge.

— Où l'as-tu vue ?

— Dans sa voiture, sur la Perspective, et un jour à une représentation du Théâtre-Alexandre, le soir où Nillson vint chanter *Ophélia*.

— Aucun de vous, reprit Pavlovna, ne peut la connaître comme moi qui l'ai vue enfant, pas encore jeune

fille, mais déjà plus fillette cependant. C'est une admirable femme, un corps merveilleux. Elle n'est point, d'ailleurs, issue de la Petite-Russie ; elle ne vient ni de Camara, ni de Moscou ; elle est du gouvernement de Penza. C'est de cette province méridionale que sortent les belles brunes savoureuses, aux lèvres vermeilles et charnues, aux yeux d'un bleu sombre, aux cheveux superbement longs et noirs. Telle est la comtesse, et sa beauté fougueuse et délicate à la fois est comme un emblème de son âme. Celle-ci, cependant, m'a souvent irritée par je ne sais quoi de frêle, de craintif...

— Certes, murmura Serge, ce serait un crime de viser un front si beau.

— Et pourtant, Serge, c'est ce que vous ferez, s'il vous plaît de tenir votre parole.

— Comment ! dit Vladimir en pâlissant, c'est donc Serge ?...

— Écoutez-moi tous les deux, reprit Pavlovna. Il ne s'agit pas pour nous de spéculer avec les faiblesses ordinaires aux humains. Nous ne sommes point des sots. Or, il me semble que vous mêlez quelque chose d'individuel à notre conversation et à notre plan.

Ce serait une faute.

Nous ne pouvons arriver au but qu'en éteignant en nous l'individualisme, en travaillant pour le bien commun, sans un regard jeté sur notre intérêt propre. Est-ce bien ainsi que vous l'entendez ? Sinon, il est inutile de poursuivre. Je chercherai d'autres hommes pour l'œuvre et je les trouverai.

— Vous savez, Pavlovna, reprit Serge, mon opinion à cet égard. Le membre du parti doit tout immoler au parti.

— Sans doute, dit Vladimir, qui, n'ayant rien à perdre, professait à tout hasard cette opinion assez périlleuse.

— Si les choses sont ainsi, reprit Pavlovna, nous nous entendrons facilement.

Serge, je te connais : tu es ce que le monde appelle un cœur noble et loyal. Mais tu n'as pas les dons extérieurs suffisants pour entraîner Stasia. Tu auras la mission de la séduire au nihilisme et de diriger sa fortune. C'est tout ce que le sort t'assigne.

Toi, Vladimir, tu es beau : ta vue fait palpiter les jeunes filles. C'est toi qui épouseras Stasia.

Par exaltation et pure emphase, à présent elle tutoyait ses auditeurs.

Or, à cette parole, brusquement jetée, Vladimir, bien qu'il s'attendît à quelque chose de pareil, ne put s'empêcher de témoigner par une soudaine rougeur combien la proposition lui semblait étrange.

— Vous nous parlez, dit-il, comme d'une chose faite, de la chose la moins possible du monde : vous rêvez. On dirait que vous commandez aux choses et que vous avez les événements dans la main.

— Eh bien ! dit Serge, votre ton, Pavlovna, me déplaît, je vous le dis sincèrement. Si vous êtes sûre de ce que vous avancez, je le déplore ; car moi qui veux la liberté du cœur pour tous, je la voudrais pour Stasia aussi. Etes-vous sûre qu'elle aimera Vladimir ?

— Vous, dit alors Pavlovna, vous aimerez peut-être Stasia plus vite encore. Mais Stasia aimera Vladimir, c'est moi qui le prétends et qui vous le promets. Stasia ne l'a jamais vu, mais elle l'attend et elle l'aime, j'en suis sûre ! Je la connais si bien.

Et, dit-elle lentement, je vous donne l'exemple du sacrifice, moi, messieurs ! Je marie Vladimir à Stasia, et j'aime Vladimir. N'est-ce pas que vous vous en doutiez, mon ami ?

V

ÉLOGE DES FEMMES SLAVES

Quelle est cette charmante et svelte jeune femme au visage douloureusement pensif ? Insensible au luxe qui l'entoure et qu'elle ne voit plus, parce qu'elle est née et a grandi au milieu des splendeurs, elle reste debout auprès de la croisée, interrogeant du regard le ciel gris, où roulent des amas de nuages. La neige s'étend au loin comme une jonchée de plumes blanches tombées des ailes de quelque cygne du Nord ou de ces tourterelles innombrables qui peuplent en Russie les

rues les plus fréquentées. Cette neige fait du bien à voir; telle est du moins l'impression de la comtesse Stasia.

Car c'est elle! Son deuil semble avoir ajouté à sa beauté et à sa grâce natives. Elle était irrésistible; elle est divine ainsi, dans sa noire toilette, dans ces crêpes sombres qui l'enveloppent comme d'un voile et paraissent augmenter l'éclat de son teint mat et les lueurs de ses grands yeux.

Seule! et si belle! et si pleine des grâces de la vingtième année!

Pourquoi cet isolement étrange? Pourquoi ce dédaigneux abandon? Ou plutôt — car si la comtesse l'eût voulu, elle eût eu Saint-Pétersbourg à ses pieds, — pourquoi ce renoncement?

Pour plusieurs causes.

La comtesse Stasia avait été élevée par son oncle dans une sorte de claustration et d'ermitage : elle avait dans le palais toute une partie affectée à ses appartements et où elle eût pu recevoir des amies, si elle en avait eu; mais n'en ayant d'aucune sorte, n'ayant que des relations de rang et de convenance, la plupart du temps elle se retirait dans sa chambre de jeune fille, lisait, faisait un peu de musique, et bientôt s'endormait dans son lit virginal, moins blanc et moins pur, en ses dentelles, que l'âme et les pensées de Stasia.

Pendant ce temps, le comte menait avec ses amis, nobles hussards ou nobles chevaliers-gardes, la large et haute vie qui devait le conduire au tombeau. Il emplissait de bruit l'autre aile du palais; mais en sa grossièreté aristocratique, il avait bien soin qu'aucune rumeur traîtresse, qu'aucun son n'allât chez sa nièce révéler l'absurdité de sa conduite. Ce grand enfant se connaissait : il connaissait aussi Stasia et professait pour elle une admiration sans limites. Au reste, elle menait sa maison, empêchait les injustices, veillait à la tenue des gens, et faisait sentir sa main gantée, discrète et ferme, jusque dans les menus détails.

On s'aperçut bien, après la mort du comte, que si le maître n'était plus, un autre maître était là.

Toutes les fois que la comtesse Stasia avait eu occasion d'être mêlée au monde, soit dans les salons, soit

au spectacle, soit dans les assemblées, soit dans les parades de la cour, elle avait éprouvé une impression pénible, presque insupportable.

Il lui semblait qu'elle respirait un air contraire à ses poumons, à sa vie.

Elle ne comprenait pas tant de paroles dépensées, tant d'exclamations, tant de faux sourires, tant de vaines joies.

D'abord, elle avait réagi : elle se trouvait stupide, sans esprit, sans entregent; elle s'en voulait presque. Puis, voyant que c'était éternellement le même ennui, décidément elle avait renoncé à vivre autrement qu'elle ne pouvait.

Elle s'était retirée en sa solitude, — sa double solitude, — celle de sa maison, celle de son cœur.

Elle s'était adonnée avec ardeur au perfectionnement de son être.

C'était une amazone consommée, un corps robuste et souple, une beauté d'un sang pur, soigneusement entretenu et nourri, une taille à ravir, un port de tête royal.

L'esprit n'était pas moins cultivé : elle avait lu tout ce que peut lire une femme qui se respecte et dont rien ne peut atteindre la chasteté immaculée. Elle avait lu en français, en russe, en allemand, en italien, en anglais; et elle écrivait ces cinq langues d'une façon nette et admirable.

Son âme tendre allait naturellement au beau et au bien : mais vivant ainsi seule, dans une société qu'elle détestait d'instinct, libre de tout lire et de tout méditer, la comtesse Stasia avait conçu une sorte d'exaltation mystique, difficile à définir, mais commune chez les femmes russes. On sait que celles-ci, en ces contrées septentrionales où l'homme agit et où la femme pense, deviennent promptement plus intelligentes que les hommes et cumulent une instruction raffinée avec les dons de la nature, avec la finesse, l'astuce, la spontanéité, la tendresse.

Tantôt la comtesse Stasia — pauvre enfant qu'elle était! — avait penché pour les doctrines sceptiques et les théories de Voltaire, si fort à la mode en Russie: tantôt elle avait incliné vers l'orthodoxie inflexible de Joseph de Maistre, si lu à Saint-Pétersbourg; de grands

troubles, des indécisions terribles, des angoisses l'avaient assaillie : tout cela finalement s'était amalgamé. Un peu lasse du continuel travail de sa pensée féminine, la comtesse Stasia avait fini par se jeter dans un sentimentalisme vague et par appartenir au scepticisme absolu qui supprime les hautes aspirations de l'âme pour la ramener invinciblement vers la terre.

En un mot, la comtesse Stasia avait fini, non par se croire une mission (elle avait pour cela trop de naturel et d'esprit), mais par se juger coupable en ne s'occupant point davantage du sort des humains. Elle les trouvait tous également infortunés; le nombre des heureux lui semblait infime ; et dans cette persuasion, nourrie d'ailleurs de la lecture de tous les rêveurs, surtout des socialistes français, elle imaginait des plans de régénération. Au bout de tous ces songes, la planète lui apparaissait comme un Eden.

Telle était la comtesse Stasia.

Ceux, d'ailleurs, qui connaissent la femme slave avoueront que nous n'avons inventé aucun détail : tout est rigoureusement vrai dans le portrait que nous traçons.

Au reste, quel est donc l'écrivain qui a décrit la femme slave avec tant d'éloquence? Nous avons ses lignes, sa description sous les yeux et nous ne pouvons retrouver son nom.

« Les femmes slaves, dit-il, en sont-elles moins incomparables ?

« Il en est parmi elles dont les qualités et les vertus sont si absolues, qu'elles semblent leur enlever tout caractère national; mais ces apparitions sont rares dans tous les siècles et dans tous les pays. Pour la plupart, c'est une originalité pleine de souplesse, qui distingue les femmes slaves. Moitié almées, moitié parisiennes, ayant peut-être conservé de mère en fille le secret des philtres brûlants que possèdent les sérails, elles séduisent par des langueurs asiatiques, des flammes de houris dans les yeux, des indolences de sultanes, des révélations d'indicibles tendresses, des gestes qui caressent sans enhardir, des mouvements dont la lenteur enivre, des poses affaissées qui distillent un fluide magnétique.

« Elles séduisent par cette souplesse des tailles qui

ne connaissent pas la gêne, et que l'étiquette ne parvient jamais à guinder; par ces inflexions de voix qui brisent, et font venir des larmes d'on ne sait quelle région du cœur, par ces impulsions soudaines qui rappellent la spontanéité de la gazelle. En outre, intelligentes, instruites, comprenant avec rapidité, habiles à se servir de ce qu'elles savent, étrangement versées dans la divination des caractères, mais superstitieuses et friandes comme les belles et ignorantes créatures qui adorent le prophète arabe. Généreuses, intrépides, enthousiastes, d'une piété exaltée, aimant le danger et aimant l'amour, auquel elles demandent beaucoup et donnent peu, elles sont surtout éprises de romans et de gloire. L'héroïsme leur plaît, il n'en est peut-être pas qui craignît de payer trop cher une action éclatante; et cependant, disons-le avec un pieux respect, beaucoup d'entre elles, mystérieusement sublimes, dévouent à l'obscurité leurs plus beaux sacrifices, leurs plus saintes vertus.

« Mais quelque exemplaires que soient les mérites de leur vie domestique, jamais, tant que dure leur jeunesse (et elle est aussi longue que prématurée), ni les misères de la vie intime, ni les secrètes douleurs qui déchirent ces âmes, trop ardentes pour n'être pas souvent blessées, n'abattent la merveilleuse vivacité de leurs impressions, qu'elles savent communiquer avec l'infaillibilité de l'étincelle électrique. Discrètes par nature et par passion, elles manient avec une incroyable dextérité la grande arme de la dissimulation; elles sondent l'âme d'autrui et ne livrent pas leurs propres secrets. Souvent, ce sont les plus nobles qu'elles taisent, avec cette superbe, qui ne daigne même pas se rendre témoignage. Le dédain intérieur qu'elles ont pour ceux qui ne les devinent pas leur assure cette supériorité qui les fait régner avec tant d'art sur tous les cœurs, qu'elles savent ensorceler, flatter, apprivoiser, s'attacher, et qu'elles dominent jusqu'au jour où, se passionnant de toute leur âme, elles savent aussi partager et braver la mort, l'exil, la prison, les plus cruelles peines, toujours fidèles, toujours tendres, toujours inaltérablement dévouées.

« Ensemble irrésistible, qui fascine et qu'on honore, et que M. de Balzac a esquissé dans des lignes toutes

d'antithèses, renfermant le plus précieux des encens, adressées à cette « fille d'une terre étrangère, ange par l'amour, démon par la fantaisie, enfant par la foi, vieillard par l'expérience, homme par le cerveau, femme par le cœur, géante par l'espérance, mère par la douleur, et poëte par ses rêves. »

L'écrivain enthousiaste qui a tracé ces lignes a-t-il connu, comme nous, la comtesse Stasia? A-t-il pensé à la peindre? On le croirait, tant son ardente ébauche est fidèle, tant on dirait la photographie de notre héroïne.

Au moment où commence ce chapitre, la comtesse est à sa croisée, qui regarde à travers les vitres légèrement irisées. Au moment où nous la quittons, la comtesse Stasia vient de faire un geste d'ennui. Sans doute elle vient d'apercevoir sur la place quelque chose qui motive cette moue gentille qui s'est posée sur ces lèvres, — quelque visite peut-être, quelque arrivée d'importuns.

VI

LE PRINCE NOSIMOF ET LE BARON FRITSCHEN

La comtesse Stasia fit donc un geste de dépit et se retira de la fenêtre.

Il était facile de deviner qu'elle voulait éviter qu'on la vît : peut-être agitait-elle dans son esprit de ne pas recevoir les hôtes qu'un mauvais hasard, paraît-il, venait de lui adresser.

En effet, une seconde après que Stasia se fût retirée de la fenêtre, un élégant traîneau, de ceux qu'on appelle *Egoïstes,* vint se ranger selon toutes les règles de l'art en face du perron.

Presque au même moment, un traîneau exactement semblable opéra les mêmes voltes, les mêmes passes, et témoigna de l'habileté du cocher.

Traîneaux, cochers, semblaient taillés sur le même modèle.

Les traîneaux étaient en bois de palissandre, cerclés

d'acier poli ; les patins luisaient sur la neige comme de l'argent. Une immense couverture en drap bleu, bordé de fourrures, couvrait l'étroit espace où s'enfoncent les jambes de celui que l'on voiture sur le traînage avec la rapidité d'un projectile.

Les cochers étaient d'une corpulence respectable : la mode le veut ainsi ; plus le cocher est gros, plus le seigneur est considérable.

L'empereur a pour cochers des géants, des colosses énormes ; la noblesse lutte de loin avec ces échantillons de la race. Quand un moujick est obèse, son sort est assuré : il sera cocher dans une bonne maison.

Plus d'un même simule adroitement un tour de taille extraordinaire : c'est un *chic* suprême, le comble du bon ton d'avoir sur le siége d'un équipage un de ces gros poussahs grotesques.

Les chevaux des traîneaux dont nous parlons étaient dignes de leurs cochers : ils étaient noirs, cambrés sur des jambes délicates, forts du poitrail, jolis de tête, avec de grands yeux doux frangés, au regard sûr : leurs naseaux fumaient.

Deux personnages, emmitouflés jusqu'aux oreilles, descendirent presque en même temps.

— Tiens, c'est vous, baron Fritschen? dit d'un ton nuancé de quelque dédain, mais caché, un homme assez corpulent, d'ailleurs beau, dont la moustache militaire faisait contraste avec les longs favoris du baron Fritschen.

— C'est moi, Excellence ; c'est moi, prince Nosimof. Le diable emporte le traînage ! il est exécrable aujourd'hui !

— Ce n'est point mon avis, dit le prince Nosimof. Avec ce traînage, j'ai mis cinq minutes à venir du palais.

— Et moi dix minutes pour venir de la Banque.

— Les affaires sont bonnes?

— Mais... excellentes, répondit Fritschen, visiblement ennuyé.

On voyait qu'il n'était pas venu pour causer d'affaires.

— Vous avez sans doute à soigner les intérêts de la comtesse? reprit Nosimof en montant l'escalier.

— Jamais il n'y a eu aucune question d'intérêt entre la comtesse et moi, dit péniblement le baron.

Quelques marches et la tournure donnée à la conversation par le prince l'avaient essoufflé.

Arrivés au haut du bel étage (c'est ainsi qu'en Russie on nomme l'entresol), ils furent introduits par un moujick, vêtu à la moscovite, dans le salon des fêtes qui servait d'antichambre ou plutôt de salle d'attente.

Ils s'assirent dans les fauteuils placés près des consoles, et immédiatement un domestique leur apporta le thé sur des plateaux d'argent. Le prince et le baron parurent surpris.

— La comtesse n'est donc pas chez elle?

— La maîtresse? interrogea le domestique.

Jamais un Russe ne répond directement à une question; il ne se compromet jamais.

— Oui, firent les deux visiteurs, la maîtresse.

— Je ne sais pas, reprit le domestique.

— Porte-lui cette carte, dit le prince.

— Et voici la mienne, ajouta le baron.

Le domestique, de son pas égal et indifférent, disparut. Nosimof et Fritschen restèrent seuls.

Ils s'épiaient l'un l'autre. Malgré eux, spontanément, ils se découvraient une pensée commune.

— Ce Fritschen ici! pensait Nosimof, ce n'est pas naturel.

— Ce Nosimof chez la comtesse! il y a quelque chose là-dessous, pensait Fritschen.

Ils ne se trompait pas.

Le baron Fritschen était un de ces hommes comme on en voit tant en Russie, et dont l'origine et la fortune sont inconnues. Il s'était enrichi, rapidement sans doute, par des spéculations hardies et de hautes complicités : homme à tout faire, ne songeant qu'à remuer les affaires pour en extraire les millions; audacieux, d'un cynisme bonhomme, d'un entregent douteux, caressant et madré, prometteur, serviable, fanfaron, très-content de lui-même, il avait fini par payer fort cher la seule chose qui manquât à sa vanité : un titre.

Né dans une bourgade allemande, il était, de petit porte-balle, devenu baron : et sa noblesse eût été héréditaire qu'il ne l'eût pas mieux défendue. Il souffrait qu'on l'attaquât sur toute chose, excepté sur son titre : c'était un terrain sacré.

Aussi, ne pouvait-il souffrir les plaisants et les impertinents comme Nosimof.

Celui-ci était un pur échantillon de la noblesse militaire russe.

Blond, de belle taille, un peu épaisse, car il avait quarante ans, blanches dents, nez busqué, yeux assurés, moustache soyeuse et finement campée; c'était dans toute la force du terme un solide garçon : avec cela, franc du collier, insouciant, joyeux, spirituel, et très-superstitieux; joueur, débauché sans trop savoir pourquoi, ruiné dix fois, et maintenant à la recherche d'une forte dot sans être obligé de déroger.

Nosimof voulait épouser Stasia pour sa fortune.

Fritschen voulait épouser Stasia pour consolider son crédit et surtout son titre : avec une telle épouse, il faisait lignée de princes, et à cette pensée son cœur, son esprit, son âme, ses sens s'exaltaient d'un enthousiasme indicible.

Tous deux, dans leurs fauteuils, étaient en proie aux mêmes pensées; ce qui parut vite, tant tous deux mirent de précision à dire en même temps :

— Pauvre petite femme!

— Fritschen, vous venez pour une visite de condoléances, sans doute?

— Oui, prince; et vous aussi, n'est-ce pas?

— Moi aussi.

— Vous étiez fort lié avec le comte Rostow, prince?

— Oui, certes. Nous avons vidé ensemble quelques milliers de bouteilles de champagne.

— Ah! fit le baron... La comtesse vous connaît bien, sans doute...

— Parbleu! toute petite, elle sautait sur mes genoux! dit Nosimof que cela amusait de faire enrager Fritschen.

— Diable, reprit le baron; mais cela ne vous rajeunit pas!

— Cela ne me vieillit pas non plus : la comtesse est toute jeune.

— Je connaissais aussi beaucoup Rostow, dit avec un soupir le pauvre Fritschen.

— Oui, je sais : vous lui avez prêté au denier dix...

— Quelle infamie, prince! Vraiment, vous plaisantez

mal. Un si riche seigneur! Et comment eût-il pu avoir besoin de mes services?

— On me l'avait dit.

— C'est une infamie, je vous le répète.

Une porte s'ouvrit : la comtesse parut sur le seuil. Les deux rivaux se précipitèrent pour lui baiser la main : Stasia sourit.

Ils murmurèrent quelques compliments vagues : devant la divinité, ils demeuraient comme confondus; Nosimof, avec ses yeux d'enfant, regardait la beauté de la jeune femme et ne trouvait rien à dire; quant au baron Fritschen, il ne savait positivement comment entamer cette affaire.

Tous deux sentaient leur bassesse native ou leur indignité devant ce pur échantillon de bonne race humaine.

On parla de Rostow, mais peu, à la légère; la conversation se traînait misérablement; Stasia eut pitié d'eux. Elle leur parla un instant leur langage; elle causa de courses, de chevaux, de théâtre, singuliers sujets dans la circonstance; mais qu'eût-elle fait de mieux avec ces pauvres cervelles?

Intérieurement les deux hommes avaient conscience de leur sot rôle; mais ils s'y cramponnaient. Chacun espérait que son rival partirait et lui laisserait le champ libre. Ils s'avouaient tous deux que c'était un vrai malheur de s'être ainsi rencontrés.

Enfin, après un grand effort et voyant décidément que la situation était intolérable, ils se levèrent; inclinés, ils firent en reculant la révérence à la française et se retrouvèrent sur le perron comme des somnambules, sans trop savoir comment ils y étaient arrivés.

Néanmoins, avant de se séparer, sur les marches, ils échangèrent encore quelques paroles.

— Quelle femme ce serait! dit le prince.

— Une divinité! reprit Fritschen.

— Elle n'est pas pour vous, Fritschen.

— Ni pour vous, prince.

Puis, avec un rire assez épais et où il y avait du dépit, ils dirent ensemble, en se regardant :

— Au fait, pourquoi pas?

Et sur ce, ils remontèrent en traîneau, se jetèrent de la main un adieu négligent et partirent dans des

directions opposées, mais avec des pensées semblables.

— J'épouserai Stasia, se disait le baron Fritschen, ne fût-ce que pour faire enrager le prince.

— J'aurai Stasia, se disait Nosimof, ne fût-ce que pour la souffler à cet imbécile de Fritschen.

Cette conclusion leur semblait à l'un et à l'autre une combinaison des plus plaisantes, réunissant l'utile et l'agréable. Dès ce moment, leur résolution était énergiquement prise : ils feraient la cour à la comtesse, coûte que coûte, vaille que vaille.

Au moment même où ils avaient quitté Stasia, un traîneau de louage avait succédé à leurs équipages splendides, et Pavlovna, dans son costume ordinaire, en descendait; elle aussi venait voir la petite comtesse.

VII

QU'EST-CE QU'UN NIHILISTE?

Quand Vladimir eut entendu la déclaration amoureuse que Pavlovna lui avait décochée à bout portant, il était d'abord demeuré stupéfait; puis, faisant un effort, il s'était mis à rire d'un air contraint. Ce n'est pas qu'il ne fût flatté d'avoir inspiré un tendre sentiment à un cœur en apparence si froid : qui de nous, homme ou femme, ne se plaît à croire qu'il a excité l'amour? C'est toujours le mot de saint Augustin qui règne au fond de nos cœurs : « Que cherchai-je, sinon à aimer et à être aimé ? »

Vladimir était flatté et vexé à la fois : vexé, parce qu'effectivement Pavlovna n'avait rien de ce qui peut chatouiller la vanité d'un homme.

Il se hâta donc de lever la séance : Vladimir, Serge et Pavlovna se donnèrent rendez-vous pour le lendemain ; or, il se trouvait précisément que, le lendemain, il y avait réunion des membres du comité nihiliste du district de Pétersbourg, et comme il fallait absolument dépister la police, et que dans ce but les assemblées avaient lieu tantôt ici et tantôt là, un jour chez l'un,

le lendemain chez l'autre, c'était chez un ami commun que le rendez-vous était fixé, chez un étudiant en médecine polonais du nom de Ribowski.

A huit heures du soir, dans une maison neuve du Vassili-Ostrow, dans les quartiers bâtis sur le modèle des maisons parisiennes par une spéculation féconde qui s'est étendue à l'Europe entière, les affiliés nihilistes arrivèrent successivement, exactement, mais isolés, un par un, pour ne pas éveiller l'attention, d'ailleurs dormante, des gardavoï (ce sont les sergents de ville de là-bas).

Le gardavoï est un être hybride, qui tient le milieu entre le soldat et l'agent civil : il est chargé de la surveillance des rues de la ville ; il sauvegarde les champs et la cité ; c'est le ferme appui de la propriété et des lois ; c'est le soutien des piétons en détresse et des étrangers en quête d'un renseignement ; c'est le salut des traîneaux embourbés : mais, — et c'est une justice à lui rendre, — le gardavoï accomplit ces différentes fonctions avec un flegme parfait, une froideur extrême. Rien ne peut le faire sortir de son caractère impassible : jamais son calme ne se dément. C'est l'homme d'Horace ; le monde croulerait : le gardavoï se laisserait ensevelir sous ses ruines, en faisant son devoir, mais pas plus.

Avec ces allures pacifiques, le gardavoï ne fait de bien à personne ; mais comme aussi il ne fait pas de mal, il est estimé.

On ne peut s'empêcher de sourire en les voyant ceints d'un grand sabre inoffensif et vociférant à la moindre occasion, comme s'ils allaient tout dévorer ; et jamais ils ne dévorent rien. Ils ne conduiraient pas une mouche au poste.

On a essayé d'agrandir leur rôle, de les initier à la politique, de leur inculquer des idées spéciales sur l'observation, sur l'espionnage : peines perdues ! les gardavoï les plus intelligents ont ouvert de grands yeux et n'ont rien vu.

Bien que les nihilistes connussent parfaitement la nature des êtres placides destinés à sauver le trône et l'autel, ils n'en prenaient pas moins, par principe, certaines précautions. Par principe, disons-nous, par

tradition aussi : tous les conspirateurs ont aimé à se donner une certaine importance.

Il se peut qu'un gouvernement ne tienne aucun compte de certaines sectes puériles, de certains comités enfantins; mais justement, plus ceux-ci sont méprisés et dédaignés, plus ils aiment à croire le contraire, plus ils s'environnent de prudence.

Il fallait voir avec quelle insouciance affectée, quel laisser-aller complet arrivaient les nihilistes : puis, une fois qu'ils avaient jeté l'œil aux deux côtés de l'horizon, il fallait voir de quelle façon furtive ils montaient l'escalier aux cent marches qui menait à la chambre des délibérations.

La ponctualité était exigée : c'était une des conditions du programme et de l'affiliation. Sans ponctualité, on était exposé à des craintes chimériques ; on pouvait se croire à toute minute au moment d'être surpris. Au contraire, tout le monde étant exactement à son poste à l'heure fixée, les portes étaient sur-le-champ closes; on n'attendait plus personne et l'on pouvait en paix causer des espérances du parti.

Ce soir-là, on fut rapidement au complet. Ribowski fut nommé président, et les débats s'ouvrirent.

On lut d'abord la correspondance : généralement les lettres de cet ordre sont rédigées sur des sujets donnés avec des mots convenus, de façon à ce que si jamais, par un mauvais hasard, la correspondance était surprise, la police soit dépistée et ne puisse en aucune façon soupçonner de quoi il s'agit. Cette fois, il y avait plusieurs lettres de Zurich, plusieurs correspondances de l'Oural.

Zurich, comme on le sait, est par excellence la ville des réfugiés russes. C'est là que le célèbre agitateur Bakounine a groupé un grand nombre de ses compatriotes, proscrits ou exilés volontaires, A l'autre extrémité, dans l'Oural, sont les mineurs de Sibérie, les malheureux déportés, sans avenir, sans famille, sans bonheur. Ils n'ont d'autre consolation à leur sort rigoureux et misérable, que d'écrire à leurs amis, à ceux de leurs parents qui leur ont été fidèles. Transmises par la poste, leurs lettres n'arriveraient que mutilées et tronquées; elles rendraient suspects ceux qui les recevraient.

Aussi, toutes ces correspondances arrivent-elles par des voies indirectes, aussi sûres, plus sûres que la poste impériale.

Toutes, ce soir-là, portaient le même caractère : c'étaient des tissus d'objurgations, d'imprécations, d'espérances blasphématoires, de souhaits infernaux. Toutes concluaient à ceci : « Jamais notre règne n'arrivera ; nous n'avons aucune chance si nous n'avons que nos idées ; il nous faudrait des sujets audacieux, des bras dévoués, des chefs intelligents, et surtout des chefs riches. Nous n'avons rien, et c'est pourquoi nous ne sommes rien. »

Chaque fois qu'une de ces lettres se terminait ainsi, et c'était presque la fin invariable, les assistants hochaient la tête, et murmuraient : « C'est vrai ! c'est vrai ! »

Serge et Vladimir, encore pleins des projets de Pavlovna, admiraient intérieurement la finesse et pour ainsi dire le flair de l'institutrice.

Celle-ci attendait son moment : elle avait annoncé une communication. On la connaissait bien dans le cercle : on la savait incapable de parler pour ne rien dire ; on espérait donc quelque chose de sérieux et d'inattendu.

Quand on eut fini la lecture des lettres et la lecture du journal *le Commencement*, dont nous donnerons des extraits dès que les convenances de notre récit l'exigeront, Pavlovna demanda la parole, et au milieu du plus profond silence dévoila les desseins que nous connaissons.

Il ne faut pas s'imaginer d'une façon romanesque le lieu des délibérations, et la délibération elle-même.

Ces jeunes gens, ces jeunes femmes réunis, bien qu'appartenant à toutes les catégories du tchin, bien que tous animés de pensées anti-sociales, n'étaient pas groupés dans une intention mauvaise. Ils se croyaient les apôtres d'un ordre nouveau et d'une religion nouvelle.

Aussi les discussions étaient âpres, mais point envenimées ; il y avait dans leurs paroles de la haine, de la jalousie, de la démence, de la furie, de l'ironie, mais il y avait surtout de la foi.

Chez l'étudiant Ribowski, ce soir-là, il n'y avait rien

qui sentît trop le sans-gêne, le laisser-aller et la tabagie : les visages étaient tantôt graves, tantôt souriants; mais dans les propos on n'eût rien trouvé d'inconvenant et de léger.

On eût trouvé plutôt de la conviction et même du sérieux ; c'est ce qui rend dangereux ces sectaires. Ce n'est pas par entraînement, ou caprice, ou vanité qu'ils agissent, mais c'est plutôt par un désir profond et inébranlable de révolution, de changement.

Au reste, il faut dire dès maintenant ce qu'on appelle en Russie les *nihilistes*. Il y en a de plusieurs sortes et de plusieurs catégories.

Il y a les *nihilistes* conscients et les *nihilistes* sans le savoir : les bons nihilistes et les mauvais.

Le Russe est, par caractère, porté aux extrêmes, au scepticisme le plus complet, au mysticisme le plus exagéré. Il a pour ainsi dire des opinions hystériques : Tout Russe, dans sa froide enveloppe, aussi glacé, aussi muet, aussi engourdi qu'on le suppose, contient une âme prête à secouer ou à accepter tous les jougs, une âme ouverte ou fermée à toutes les erreurs, à tous les préjugés, à toutes les superstitions.

Hommes et femmes sont ainsi, surtout les femmes; si des changements se préparent en Russie, ce sont les femmes qui les auront préparés.

Donc en Russie est déclaré *nihiliste* et déclaré comme tel :

Tout homme qui, d'une façon quelconque, désire n'importe quel changement politique social ;

Tout homme qui est porté à discuter l'ordre de choses existant et en particulier les actes du gouvernement;

Tout homme qui souhaite voir s'introduire des améliorations imitées de l'Occident;

Tout penseur, tout philosophe ;

Tout individu dont l'intelligence plus ou moins émancipée semble ouverte à des idées réputées nouvelles ou subversives ;

Tout individu qui se plaint, se sent gêné ou déclassé ;

Enfin — s'il faut le dire — tout Français, en Russie, serait *nihiliste ;* car tout Français ne voudrait perdre qu'avec la vie les conquêtes de la Révolution.

Seulement, comme nous le disions, il y a deux

classes de nihilistes : les inconscients, qui sont épars, dispersés, et ne songent à aucune action ; les conscients, qui ont formé des associations, des sectes, des groupes de plus en plus forts et compactes. Parmi ceux-là, il en est même d'assez avancés pour former des conspirations savantes et avoir des rites spéciaux.

C'est à ceux-là que nous avons affaire ; mais écoutons parler Pavlovna.

VIII

LE SERMENT DE VLADIMIR

— Je n'ignore pas, dit l'institutrice, que j'ai plus à apprendre de vous tous que je n'ai à vous enseigner personnellement. Et j'hésiterais, à coup sûr, à vous communiquer mes vues, s'il n'était depuis longtemps convenu entre nous que nous ne devons rien nous cacher ; car le plus humble peut avoir une inspiration heureuse et spontanée.

Cet exorde insinuant fut favorablement accueilli : quelques fronts s'abaissèrent en signe d'approbation et d'acquiescement.

— J'ignore comment la proposition que je vais vous faire serait jugée par le monde où nous vivons, par la société où nous sommes contraints de vivre : peu m'importe ! La sainteté du but me rend moins délicate dans le choix des moyens. Au reste, dans ma conduite, vouée entièrement à la Révolution, je ne veux me souvenir que du précepte biblique : « Tu abandonneras tout, et ton père et ta mère ; » et ce que la Bible dit de la femme qui va se marier, moi, je le dis de celle qui s'est fiancée à l'avenir et à l'humanité.

Cette phrase de club fut vivement applaudie ; décidément Pavlovna connaissait son auditoire : celui-ci était conquis.

— Vous savez tous que le comte Rostow est mort. Qui de vous doute que si son immense fortune était dans nos mains, nous serions plus forts ? J'irai plus

loin. Avec les millions du comte, nous existons, nous avons un levier; sans eux, nous continuons à croupir dans la poussière.

L'auditoire paraissant prodigieusement intéressé, l'oratrice continua :

— L'héritière du comte n'est autre qu'une élève à moi, une amie, la comtesse Stasia. J'ai résolu de la marier à l'un de vous, messieurs, et cela sera, si vous n'y voyez point d'obstacle, si vous y consentez.

Net et clair, bien que concis, ce discours fit une énorme impression.

Toute une politique apparaissait aux yeux des nihilistes; ils se sentaient déjà plus forts, ils se sentaient sous une main plus ferme. Cette direction que les correspondances des exilés et des proscrits réclamaient si fort, il leur semblait qu'enfin ils l'avaient.

Les uns, entrevoyant le but suprême, le renversement de ce qui était au profit de ce qui eût dû être, applaudissaient par fanatisme; et les autres, se voyant déjà hors de la misère et de la boue, approuvaient par égoïsme et avidité.

Elle était habile, la femme qui avait su remuer toutes ces fibres, émouvoir toutes ces ambitions, secouer toutes ces torpeurs !

Pavlovna comprit son triomphe, et son regard gris, s'éclairant pour une seconde, elle parut moins laide, même à Vladimir, qui naturellement la détestait.

Le président Ribowski fit immédiatement voter un hourrah et des remerciements à Pavlovna qui fut inscrite au procès-verbal.

Dans un speech, Ribowski déclara même que cette soirée serait historique, et annonça qu'un jour les générations défileraient en pèlerinage dans la chambre glaciale et nue où Pavlovna venait, par ses paroles, d'imprimer un nouvel élan à la Révolution.

Quand l'enthousiasme fut quelque peu calmé, les hommes firent un retour sur eux-mêmes, et chacun se demanda quel serait celui sur lequel tomberait le choix de Pavlovna.

Ribowski avait de lui-même une excellente opinion et n'était pas loin de croire qu'il avait eu l'idée de Pavlovna ; aussi, malgré lui, jetait-il du côté de l'institutrice une œillade inquiète.

Celle-ci, avec son habileté consommée, n'avait garde de plus rien dire ; elle attendait qu'on l'interrogeât.

Les hommes sentirent vaguement que l'interroger et lui demander son choix serait lui donner trop de pouvoir : elle avait déjà une prépondérance morale, incontestable ; que serait-ce si on la consacrait par une déférence apparente ? Et puis, la plupart, ennemis de tout servilisme, eussent regretté par tempérament de donner tant d'importance à n'importe lequel d'entre eux ; à plus forte raison ne voulaient-ils pas introniser une femme.

Ribowski se leva donc :

— Je crois, dit-il, correspondre au vœu général en faisant une proposition.

— Oui, oui, faites-la ! Que chacun fasse la sienne !

— Il me paraît que, dans une circonstance aussi importante pour le parti, il ne faudrait point prendre de décision à la légère. Celui de nous à qui va échoir la mission de disposer en faveur de la révolution d'une fortune importante, ne peut être désigné par personne que par le sort. Êtes-vous de mon avis ?

— Oui, oui, crièrent les hommes enthousiasmés.

Serge, Vladimir et Pavlovna s'étaient tus.

— Tout le monde n'a pas dit oui, reprit Ribowski avec quelque défiance et d'un ton semi-plaintif, semi-irrité.

— Assurément, dit Pavlovna. Jamais une proposition semblable n'aura mon approbation.

— Et pourquoi ? Expliquez-vous au moins.

— C'est ce que je vais faire. Mais d'abord y a-t-il ici un homme animé de sentiments égoïstes et personnels ?

— Non ! non ! Pas un seul !

— Alors, je puis parler. Le but que nous poursuivous est essentiellement collectif et politique ; donc, pour l'atteindre, nous ne devons négliger aucun des moyens qui nous sont offerts par la logique et la raison. C'est bien convenu ?

— Assurément ! firent en chœur les nihilistes.

— Il faut que nous soyons sûrs de l'homme qui va être investi de cette mission de confiance et d'avenir. N'est-ce pas ?

Assurément !

— La comtesse Stasia est aristocrate, jeune, belle,

riche, savante, souhaitable pour le plus haut rang, est-ce vrai ?

— Oui ! oui !

— Si le sort désigne tel de vous, messieurs, qui n'ait aucun des dons requis pour plaire en pareil cas, réussirons-nous ? J'en doute fort, pour ma part, et vous pouvez en croire une femme.

Le clan des nihilistes se trouva quelque peu refroidi par cette averse de paroles sensées. Quelques interruptions découragées se firent entendre.

— Eh ! bien, c'est l'élection alors ! Il n'y a que l'élection.

— Sans doute, dit Pavlovna. Mais comme la chose se pratique toujours en pareil cas, chacun a le droit de proposer son candidat.

Un mouvement de curiosité se produisit : tous les yeux se tournèrent vers Serge, ce personnage silencieux qui, sans parler jamais trop haut, avait su conquérir la confiance des nihilistes, et qui d'ailleurs la méritait.

Serge était un cœur d'or, un esprit droit et cultivé, une haute nature : tous le connaissaient et l'aimaient.

On s'attendait donc à entendre Pavlovna proposer Serge. Mais quand elle eût dit :

— Je propose Vladimir comme candidat, l'étonnement fut à son comble, et d'autant plus qu'on la savait amoureuse de ce jeune bellâtre.

— Je propose Vladimir, continua imperturbablement Pavlovna, et voici mes raisons :

Vladimir a des dons physiques auxquels la comtesse ne peut rester insensible. Il est, en outre, beau parleur, cavalier séduisant, né pour les élégances et la dépense, je le crois fin et délié ; ce sont les qualités indispensables. Servons-nous-en.

Cette rigidité mathématique, ce sang-froid emportèrent les plus tenaces : le triomphe de Pavlovna était complet.

Aucune protestation ne s'étant produite, le vote fut considéré comme acquis : Vladimir souriait assez négligemment ; mais il était gêné. On l'eût été à moins.

Cependant, si l'on eût pu descendre au fond du cœur du jeune homme, on eût été surpris des mouvements désordonnés qui l'agitaient. Jamais ni ses ambitions ni ses espérances ne s'étaient élevées si haut. Il

allait d'un bond, conduit par la main, sous la direction de ce diable femelle, de cette Pavlovna enragée, s'élever de terre au ciel, de l'extrême misère à l'extrême fortune ! Il croyait rêver.

— Personne ne demande la parole? dit Ribowski. Si personne n'a d'objections à élever, nous nous en tiendrons là.

Intérieurement, il n'était pas satisfait : il était même agité de quelque mauvaise humeur.

— Pardon, dit Serge alors, j'ai deux mots à dire. Ma nature, mon cœur se révoltent contre le pacte qui vient d'être fait : je ne l'approuve en aucune façon. Mais j'y acquiesce par pur amour de la Révolution et par politique.

Je demande deux choses : d'abord que Vladimir s'engage par le serment usuel à ne jamais blesser en rien, s'il obtient la main de la comtesse, la bonté et la naïveté de cette jeune femme. Car si cela arrivait, c'est comme si ce soir nous avions prononcé la condamnation à mort de Stasia.

Ensuite, je demande que Vladimir nous dise ce qu'il fera, dès qu'il disposera de cette fortune immense et du pouvoir que le rang lui donnera au palais.

Le moment était décisif; Vladimir comprit que Serge l'estimait peu et l'avait jugé à sa valeur. Il dévora son dépit; l'ambition fit taire sa rancune, et, se levant, il s'écria :

— Par le serment usuel, je jure de considérer la comtesse comme je ferais de celle que j'aurais moi-même choisie.

— Précisez, dit Serge.

— Je jure d'être un bon et loyal compagnon pour la comtesse.

— Maintenant, dit Serge, passons au second point. Jures-tu d'aider tes frères de tout ton pouvoir, de ne jamais en évincer aucun, de fouler aux pieds ta fortune au profit de la cause ? Jures-tu de ne jamais, en aucune occasion, nous abandonner? de favoriser la doctrine et son expansion de tout ton pouvoir ?

— Je le jure ! fit Vladimir un peu pâle et ému.

— Sinon c'est la mort, ajouta Ribowski.

A ce moment Pavlovna remit un papier à Vladimir.

— Vous le lirez chez vous, dit-elle.

La séance fut aussitôt levée ; les nihilistes se dispersèrent.

Vladimir, au coin de la rue, à la lueur d'un réverbère, lisait le petit billet de Pavlovna. Que contenait-il ?

IX

LA COMTESSE STASIA ET SA MAITRESSE D'ALLEMAND

C'est précisément le lendemain de cette conférence entre nihilistes et après les importantes résolutions qui avaient été prises que Pavlovna rendit visite à la comtesse.

Elle était habituée au palais Rostow ; tous la connaissaient depuis longtemps ; elle-même connaissait parfaitement les êtres, en sorte que d'un bond et sans se faire annoncer, elle parvint au salon d'attente qu'elle franchit dans toute sa longueur, à pas de velours comme les chattes, et frappa à la porte de la chambre intime où elle entra sans qu'on l'y eût invitée, sans qu'elle eût été annoncée autrement.

La chambre intime, celle où se tenait toujours depuis un temps immémorial la comtesse Stasia, était le plus coquet cabinet de travail qu'on pût imaginer. Bien que Stasia fût femme jusqu'au bout des ongles, comme son éducation et son instruction avaient été dirigées par elle-même, dans la direction spontanée qu'elle avait crue la meilleure, cette pièce ne respirait rien des futilités féminines.

Si la déesse eût été absente, un étranger subitement introduit eût cru pénétrer dans le sanctuaire d'un riche amateur de belles choses, à la fois peintre, philosophe, musicien et poëte.

Nous haïssons les descriptions : elles retardent le récit, et notre temps n'en a que trop abusé. Disons seulement que cette pièce était tendue de moire blanche encadrée de baguettes d'ébène cloisonnées d'or, qu'au centre d'un panneau s'épanouissait une superbe patricienne due au pinceau du Titien, et que çà et là, sur les consoles, de gracieuses sculptures ita-

liennes, à la Canova, attirent l'œil sans le fatiguer. Sur des étagères fort simples, peu de livres, mais choisis, l'essence de l'esprit humain dans tous les genres de culture.

Sur un petit bureau, des portraits, un encrier de verre, quelques feuilles éparses, et, ouvert, un livre d'Ivan Tourguéneff, les *Eaux printanières*, — Stasia le lisait, non dans le texte russe, mais dans la traduction française.

Elle venait, la pauvre comtesse, de subir Nosimof et Fritschen; aussi, en dépit d'elle, sa figure avait pris un pli un peu triste qui, joint à sa moue mélancolique ordinaire, frappa Pavlovna.

Mais celle-ci arrivait à propos.

Aussi Stasia fut-elle vite déridée, et ayant embrassé la nihiliste, elle fit apporter le thé. Toutes deux s'assirent.

— Je vous attendais, Pavlovna : votre vue me fait du bien. Elle me repose après tant de visites reçues, toutes écœurantes ou banales.

— Eh bien! ma douce, dit à la façon russe Pavlovna (c'était ainsi qu'elle appelait son élève); eh bien! ma douce, le deuil vous va très-bien. Ce cher comte...

Mais Pavlovna se reprit vite : intérieurement elle jugea qu'il serait bon de ne pas insister sur le deuil récent; aussi elle ajouta d'un air délibéré :

— N'en parlons pas : que son âme soit en paix! C'est de vous qu'il s'agit, ma douce.

— Je suis si seule, Pavlovna, si seule... Ce grand palais me tue, à présent, avec ses pièces immenses. Aussi, j'ai un projet. Je vais me retirer dans ma terre ou faire une retraite dans le couvent de la Panagia...

— Est-il possible! s'écria Pavlovna avec tous les signes d'une stupéfaction non jouée. Quoi! en si peu de jours, en si peu d'heures, pourrait-on dire, vous voilà si changée! Vous parlez d'aller vous enterrer dans vos terres, parce que vous êtes seule... Mais quelle solitude plus affreuse que celle des bois?

— C'est pourtant ce que j'ai résolu.

— Heureusement, ma douce, je suis là. Vous n'en ferez rien, je vous le défends.

Stasia se mit à rire.

— Mais que ferai-je alors?

— Vous vous distrairez.

— Mais comment?

— Ah! je n'en sais rien; ce n'est pas trop mon affaire; mais au corps s'il faut des remèdes, pour l'âme nous en voulons aussi. Le remède à la tristesse, c'est la distraction, la vue des humains, un peu de bruit...

— Rien de tout cela ne me tente.

— Soit! Mais voyez à travers les vitres étinceler cette belle neige et ce rayon rouge que le soleil vient d'y jeter. J'ai à parler longuement avec vous, ma douce; j'ai des projets, j'ai des chimères : je veux vous en entretenir. Mettez vos voiles et faisons un tour sur la Perspective; prenons l'air, voulez-vous?

— Vous avez raison : mon deuil ne me défend point l'air pur; je sens que j'étouffe; sortons.

L'équipage découvert, toujours attelé, toujours prêt, selon la mode seigneuriale, était en bas, avec le gros cocher immobile sur le siége.

A le voir entouré de neige, devant le perron, exposé aux intempéries, par un froid sec et clair, on eût cru que le bonhomme gelait : il étouffait, au contraire, trop couvert qu'il était; mais il se complaisait dans sa béatitude.

Le traîneau était double et pouvait s'atteler en troïka, c'est-à-dire avec un cheval de trait et deux trotteurs des steppes; mais d'ordinaire, la comtesse, aimant en tout la simplicité et la modestie, se contentait de deux coureurs noirs arabes magnifiques, sur lesquels on jetait un filet à mailles serrées qui empêchait la neige de les couvrir.

Il était précisément l'heure de la promenade sur la Perspective : car la mode en tout pays est tyrannique, et de même qu'ici, durant les saisons convenues, on fait un tour de bois, là-bas on fait un tour sur la Perspective de Nevski.

On part de la place de l'Amirauté jusqu'à la gare de Varsovie et on revient : c'est un voyage qui équivaut au parcours qui s'étend de l'église de la Madeleine à la colonne de la Bastille.

C'est là, c'est sur cet espace assez long d'ailleurs que défilent les équipages : c'est une promenade commandée, et aucun de ceux qui se piquent de faire partie de la Société, n'aurait garde d'y manquer. On se

voit là, on se reconnaît, on se salue, on se juge; on essaie les modes nouvelles, hélas! bien restreintes. Quelles modes inaugurer sous les fourrures? Les dames n'ont de ressources réelles que dans la vanité et la diversité des coiffures.

Au reste, le coup d'œil est charmant : vers deux heures, une sorte de lumière indéfinissable, crépusculaire, inonde ainsi le boulevard russe : c'est le soleil qui essaie timidement, mais en vain, de percer un nuage ; puis le ciel se teint de couleurs diverses très-étranges et qu'on dirait invraisemblables dans un tableau, tellement tous les tons s'y heurtent, le rose tendre et l'indigo, le rouge pourpre et le jaune thé. On croit à un beau jour : l'air paraît clair et comme figé dans son cristal. Tout à coup, la neige tombe à flots et poudre à frimas toutes ces élégances : c'est le bon moment; la neige est aimée en Russie : on la trouve partout, non pas seulement sur la terre et dans l'air, mais dans toutes les conversations et toutes les pensées.

Voici donc à cheval les grands-ducs et des dignitaires; voici dans sa troïka une célèbre actrice française. Plus loin, c'est un viveur illustre par ses fantaisies extraordinaires; à côté son usurier accoutumé, ou un riche banquier allemand, ou quelque gros marchand qui essaie, à coup de roubles, d'acheter la savonnette à vilain. Soudain, un silence se fait, les équipages se rangent : dans un traîneau modeste, vêtu d'une capote brune de sous-officier, passe un homme au visage assombri : il porte la main à sa casquette blanche. C'est l'empereur.

A quelques pas derrière lui, dans un traîneau identique, un homme debout, favoris blancs, chevelure blanche, l'air dur et même farouche, la main tendue impérieusement, donne des ordres aux gardavoï : c'est le préfet de police, un type légendaire, le général Trépoff.

Ce qui manque à cette promenade officielle qui devient promptement fastidieuse, c'est la variété : à part quelques accidents, jamais rien d'inattendu ne vient divertir l'esprit ou le regard. A Paris, le personnel change ; le monde entier passe autour des deux lacs ou sur nos boulevards. A Pétersbourg, il n'en est pas

ainsi : ce sont toujours les mêmes fantoches sur la même scène. Ces capitales étrangères sont comme de grands villages, de grandes villes de province.

C'est donc cette promenade que Stasia consentait à faire en compagnie de Pavlovna : elles l'avaient faite ensemble déjà bien souvent ; mais aujourd'hui il leur semblait à l'une et à l'autre qu'elles l'accomplissaient pour la première fois.

Stasia, pleine de sa solitude, de son ennui, de son deuil récent, se croyait près d'une amie.

Pavlovna posait les premiers fils de sa toile, les premières mailles de son filet.

Et ainsi toutes deux, l'une trahissant, l'autre trahie, avaient l'une pour l'autre des attentions tendres et exquises, et le cœur de la femme est si mystérieux, qu'il ne faudrait pas jurer que Pavlovna ne fût sincère. Ces cervelles russes sont si différentes des nôtres ; elles pensent si différemment à propos des mêmes objets !

Quoi qu'il en soit, quand elles revinrent, Stasia descendit la première, et Pavlovna s'apprêtait à se laisser reconduire par le gros cocher impassible, comme c'était l'habitude ; mais la comtesse l'invita à descendre.

— Nous dînerons ensemble. Passer ma soirée seule, ce soir, non, je ne pourrai pas.

Et légère, Pavlovna, qui ramenait tout à coup son plan, voyant dans ce caprice un coup du sort, s'élança du traîneau.

Pendant ce temps Wladimir méditait sur la lettre que Pavlovna lui avait remise à l'issue de la séance où on avait décidé de lui confier l'avenir de la cause.

Cette lettre était courte, mais bien singulière, et d'ailleurs la voici :

« Ne croyez pas que mon désintéressement soit tel que je veuille agir pour vous sans être sûre que vous m'aimerez ou que vous m'aurez au moins quelque reconnaissance. Je ne suis point si sotte, bien que je sois éprise. Préparez-vous donc à une demande que je vais vous faire, et qui, selon nos rites, ne paraîtra exorbitante à personne ; en tout cas, elle n'entravera en rien la carrière où je vous fais entrer. Je vous préviens loyalement pour que vous n'ayez pas à témoigner de surprise quand je jugerai l'heure venue. »

Cette lettre énigmatique intriguait fort Wladimir ;

il n'en dormait pas ; et quand on saura, en effet, quelle demande Pavlovna se proposait de formuler, nous ne doutons pas assurément qu'elle n'excite la surprise, tant elle paraîtra étrange et tant au fond elle témoignera d'un philosophisme inouï.

X

CONVERSATION ENTRE SERGE ET VLADIMIR

Pour avoir la solution de l'énigme, Vladimir, renonçant à la dénouer tout seul, songea à voir son camarade Serge. Mais il semblait que celui-ci le fuyait, depuis le jour où son mariage avec Stasia et la captation des grands biens de la comtesse avaient été décidés.

Serge, en effet, avait été surpris par la rapidité des opérations de Pavlovna. Son adhésion avait été comme arrachée : il ne la justifiait, à ses propres yeux, que par la raison d'État, des motifs politiques.

Son esprit était complice, son cœur ne l'était point.

Deux amours se partageaient son âme : l'un qu'il avouait et manifestait hautement, l'amour de l'humanité, de la vérité, de la justice ; l'autre qu'il se cachait, qu'il n'avouait pas, qu'il ne confessait même pas à lui-même, et qui avait pourtant pris possession de son être tout entier, l'amour de Stasia.

Il ne la connaissait pourtant pas. Il ne l'avait vue que rarement aux promenades, aux rendez-vous publics. Pavlovna parlait d'elle si souvent aux nihilistes que Serge, une fois, avait été mû par la curiosité, et cette inspiration lui avait coûté cher. Car à partir du jour où il lui fut donné d'apercevoir la jeune fille presque dans un éclair, il resta comme charmé de sa grâce et de sa beauté. Elle était pourtant si haut placée en ce monde, et lui si bas, que d'abord sa pensée lui parut comme une audace. Mais peu à peu, dans la solitude, son cœur, son esprit, ses sens s'exaltant, une lente cristallisation s'était opérée, un idéal s'était formé, et à travers le prisme, une divine image vint hanter pour toujours le cerveau de l'étudiant.

Mais Serge était de ces natures muettes et fermées qui gardent avec une sorte de pudeur jalouse leur intimité : jamais, à personne, et nous le répétons, pas même à lui, il ne s'était ouvert de sa passion.

Par un jeu naturel des affections et des penchants, dès que Serge vit Vladimir en passe d'épouser Stasia, il détesta et admira du même coup l'habileté infernale de Pavlovna et la chance de Vladimir.

Celui-ci lui apparut alors tel qu'il était réellement, un homme assez nul, mais fin, qui voulait faire servir les nihilistes et le nihilisme de marche-pied à sa fortune.

Par une intuition rapide, instantanée, il lut dans l'âme de Vladimir tout ce qu'il n'avait fait que soupçonner autrefois.

On a dit souvent que les amoureux ont une seconde vue, comme les mères, comme les femmes ont de secrets instincts qui les avertissent.

Eh bien, par une sorte de vision semblable, Serge embrassa d'un coup d'œil tout l'avenir réservé à Stasia, et il en recula effrayé. Il se faisait peut-être illusion ; le destin ne devait peut-être pas se montrer si rigoureux pour celle dont il avait fait son idole ; mais, enfin, tout cela combiné avait contribué à son éloignement pour Vladimir.

Néanmoins, ne fallait-il point faire contre fortune bon cœur ? D'aucune façon il ne trouvait le moyen de contrarier les plans de Pavlovna. Prévenir la comtesse ? Il serait mal accueilli, traité de fou d'un côté, de traître de l'autre. Puis, possédé comme il l'était par les idées politiques et sociales, il se demandait si réellement Vladimir ne serait pas une grande utilité au parti. Il n'avait pas de raison sérieuse d'en douter.

Telle était la situation d'esprit de Serge, quand Vladimir vint frapper à sa porte.

Il ouvrit, après avoir préalablement regardé par le judas pratiqué dans toute porte fermant une chambre de nihiliste : c'est une bonne précaution. En cas d'irruption ou d'intrusion, une barricade est bientôt faite — car il faut s'attendre à tout ; — on peut brûler des papiers compromettants, on peut armer un pistolet, enfin on a quelque temps devant soi.

En voyant le visage de Vladimir, Serge s'empressa d'ouvrir.

— Tiens ! dit Vladimir en entrant, tu ne travailles donc plus ?

— Moi ? pourquoi.

— Tes livres sont fermés, tes cahiers aussi, ton encrier aussi. Serais-tu amoureux, par hasard ?

Cette question facétieuse fit tressaillir Serge, et, après l'avoir faite, Vladimir se mit à rire ; car, à ses yeux, Serge était aussi incapable de ressentir que d'inspirer uue passion.

— Je viens, ajouta Vladimir, après s'être installé confortablement sur la couchette, je viens te montrer une lettre de Pavlovna. C'est un démon femelle, n'est-ce pas ? Nous sommes parfaitement fixés là-dessus : moi, d'abord, j'en ai peur. Elle vient notamment de m'écrire la lettre la plus bizarre. La voici : car je veux que tu la lises et que tu m'en donnes ton avis.

Serge prit le petit billet, le tourna, le retourna, et, après l'avoir lu :

— Je n'y comprends rien, dit-il.

— Quoi ? rien !

— Rien, sinon qu'elle t'aime et qu'elle voudrait être aimée : en somme, c'est bien naturel. Tâte-toi, mon cher ; tu as peut-être quelque chose pour elle...

— Moi ! dit avec une horreur comique le futur époux de Stasia ; par les cinq cent mille sorcières du diable, j'aimerais mieux... Qu'est-ce que j'aimerais mieux ? Tout au monde plutôt que cette femme-là !

— Eh bien ! mon cher, je ne t'engage pas à le lui dire. Quant à ce qu'elle compte te demander, je ne puis même pas le soupçonner : je l'ignore absolument.

— Allons, dit Vladimir, pourvu que ce ne soit pas une surprise désagréable, c'est tout ce que je demande au ciel ; et quand je dis au ciel, je le demanderai aussi à Pavlovna, quand je la verrai.

— Eh bien ! depuis la séance chez Ribowski, rien de nouveau ?

— Hum ! pas grand'chose. Je voudrais être présenté le plus tôt possible chez la comtesse Stasia. Mais comment faire ? Pas d'argent ! des habits mal faits ! des galoches affreuses ! des fourrures qui montrent le cuir... Ah ! la sotte vie !... Enfin, je me laisse aller !...

Que Pavlovna, qui a tout mis en train, se débrouille, moi je ne bouge pas.

— Et la comtesse, l'as-tu vue ?

— Et quand ? et où ? Je l'ai aperçue, admirable dans son équipage. Devine qui était avec elle ?

— Dis-le : je ne sais pas deviner.

— Pavlovna !... Par ma foi, me disais-je, c'est un bon repoussoir. Au reste, je crois que je suis tout à fait un homme politique, car la comtesse n'a pas produit sur mon cœur la moindre impression. Pourtant, elle est belle et charmante ! Que veux-tu ? Je m'y ferai, voilà tout.

Pendant que Vladimir parlait ainsi, les yeux de Serge s'allumaient étrangement : on pouvait y lire de l'indignation et du mépris.

— Vladimir, ne parle pas ainsi, vois-tu, mon cher... dit-il avec les dents quelque peu serrées, car, en toute circonstance, les paroles lui coûtaient. Tu t'es engagé par serment à être un loyal compagnon et à ne point blesser, à ne blesser en rien l'ange qui bientôt...

— Tiens ! tiens ! répondit Vladimir, me prends-tu pour un vilain, pour un manant ? Allons donc ! je ferai parfaitement les choses. Au reste, tu verras bien. Tu seras toujours là, n'est-ce pas ? Eh bien ! parions que je serai un mari modèle !

— Oui, tu es insouciant ; tu es ce qu'on nomme un bon garçon, je le sais. Mais n'importe ! si je ne te faisais pas cette morale, ma conscience ne serait pas en paix.

A ce moment, un coup de pied ébranla la porte sur ses gonds ; le judas s'en ouvrit tout seul et au travers une main s'agita, s'avançant de quelques centimètres dans la chambre. Les deux étudiants avaient d'abord tressauté ; mais cette main les rassura. C'était la façon dont Ribowski se présentait chez ses amis : toujours essoufflé, toujours ardent, très-affairé, le Polonais Ribowski était, comme il le disait lui-même, nihiliste de naissance ; il n'avait connu ni père ni mère, avait grandi et poussé au hasard et traîné d'orphelinat en orphelinat une existence décousue. Avait-il des convictions ? Il n'en savait rien lui-même. Mais il avait très-certainement une vocation : il se croyait le premier

policier du monde et découvrait des événements là où personne n'avait rien aperçu.

Il avait encore une autre manie : il collectionnait avec soin tous les actes arbitraires du gouvernement russe, et tout ce qui lui paraissait attentatoire à l'humanité et aux droits de l'homme. Ce n'était pas une petite besogne. Il n'avait que des amis partout, dont il vivait d'ailleurs, car, voué à la Révolution, il ne voulait ni d'autre tâche, ni d'autre travail. Son ennemi intime était mort, mais il en parlait comme d'un vivant, et le faisait intervenir dans la conversation à tout propos : c'était l'empereur Nicolas. Du reste, il était gai, et amusant plutôt que spirituel. La lecture de tous les livres et de tous les journaux français lui permettait d'émailler sa conversation de mots d'argot : il n'avait garde d'y manquer.

— Bonjour, mes petites vieilles, dit-il en entrant. Il n'y a pas de dames, au moins ? ajouta-t-il en se tournant à droite et à gauche.

— Quoi de neuf ? firent simultanément Serge et Vladimir.

— Laissez-moi respirer, mes agneaux. Ah ! vous pouvez vous vanter de faire du bruit dans le monde, mes enfants. Quel potin à la troisième section ! Schouwalof est positivement épaté.

— Et de quoi ?

— Des plans de Pavlovna, de notre machine enfin !

— Qu'en sait-il et comment ? fit Vladimir un peu inquiet.

— Il sait tout, et c'est bien simple. Est-ce que Pavlovna n'est pas épiée ! Est-ce qu'elle n'est pas allée chez la comtesse ? Elle y a dîné.

— Alors si l'on parle de nos plans, on les déjouera, fit observer Serge.

— Parfaitement raisonné, mon garçon : heureusement pour vous, papa est là, dit triomphalement Ribowski.

Puis, se tournant vers Vladimir, il prit une voix grave :

— J'espère, lui dit-il, qu'une fois riche et puissant, tu consulteras le dossier de Nicolas, ce sergent de ville couronné ! Tu le surveilleras de près ! Tu n'oublieras rien ! N'oublie pas qu'en 1848 le gouvernement ayant

appris que des étudiants lisaient les journaux de France, où l'on venait de proclamer la République, chargea un général d'empoigner les coupables, et que celui-ci s'acquitta si bien de sa mission que quelques mois plus tard trois des inculpés, enveloppés de linceuls, furent attachés à des poteaux sur le Champ-de-Mars, en face des pelotons d'exécution. On commanda aux soldats de charger leurs fusils en présence des victimes. Ils épaulèrent... lorsqu'un courrier parut en agitant un papier au-dessus de la foule. Infamie ! on les gracia pour les envoyer en Sibérie... Tu n'oublieras pas cela... Tu n'oublieras pas que nos plus célèbres poëtes, savants et artistes de cette époque, ne vécurent que quelques lustres à peine. Pouchkine, leur doyen d'âge, seul entre tous, dépassa la trentaine ; Ryléyeff fut pendu au début de ce règne fatal ; Lermontoff, à vingt-six ans, fut tué dans un duel lors de son deuxième exil au Caucase ; Poléjaïëff, à peine sorti de l'enfance, dégradé, avili, bâtonné, expira dans sa prison, emporté par la consomption, après avoir passé devant une cour martiale ; Chevtchenko, notre barde ukrainien, serf libéré du comte Chéremeteff, fut exilé dans les steppes Kirjhizes, incorporé dans un bataillon de discipline. Notre unique historien national, M. Nicolas Costomaroff, contracte, presque adolescent, dans sa prison, une maladie dont il souffre encore aujourd'hui. La famille des Tourghéneff était condamnée, dispersée, poursuivie. Hertzen quittait les bancs de l'école pour la prison et l'exil... [1] Tu n'oublieras pas tout cela, n'est-ce pas ?

— Mais non, mais non, dit Vladimir effrayé. Je consulterai le dossier, va, et comme tu viendras dîner de temps en temps à la maison, tu me rappelleras mes devoirs, si je les oublie.

— Tu me rassures, dit Ribowski. Je vous quitte, mes enfants. Je vais à la Bibliothèque : il paraît qu'on peut consulter des documents accablants sur la Catherine qu'ils appellent la Grande...

— C'est pour le dossier, dit Serge, dont un sourire furtif illumina le visage. Il riait rarement, mais la folie douce de Ribowski l'amusait.

[1] Léon Metchnikoff. *Science politique*, n° 5.

— Un mot encore, ajouta Ribowski. On vous dira que je suis jaloux de Vladimir. C'est une farce !

Et, sur ce mot, il sortit et effectivement se rendit à la Bibliothèque.

XI

DES ESPÉRANCES DE FRITSCHEN.

On se rappelle que le prince Nosimof et le banquier Fritschen s'étaient quittés en apparence bons amis, mais en assez mauvais termes. Le temps aidant, cette situation s'était vite modifiée. Nosimof avait réfléchi que, dans sa situation, il n'avait rien à gagner en traitant de haut en bas un homme d'argent, et Fritschen, en y songeant bien, avait pensé que, s'il agissait de ruse avec ce militaire, il n'y perdrait pas.

Donc, tous deux, mus par le même désir, conduits par le même plan, s'étaient cherchés.

Fritschen était allé d'abord au Théâtre-Michel fort assidûment ; mais comme l'usage est là-bas de n'aller qu'aux fauteuils d'orchestre quand on occupe une certaine position ; comme, en outre, il y a divers rangs de ces fauteuils dont le prix est connu et sert à fixer sur la dépense que le spectateur a faite, Fritschen n'avait pas chance de rencontrer le prince. Celui-ci, pour cause, préférait les assemblées. Là, au moins, on cause, on rit, on fume, on dîne, et surtout on joue.

L'usage des assemblées existe en Russie de temps immémorial et nous n'avons rien en France qui puisse être comparé à ces réunions.

Qu'on se figure un de nos cercles les plus brillants donnant deux soirées par semaine, soirées précédées d'un repas et d'un concert, et auxquels le premier venu et la première venue puissent être admis en payant une cotisation fixe, ordinairement de trois roubles, soit dix francs.

La coutume est si singulière, les amalgames qui en résultent sont si étranges qu'à moins d'avoir vu fonc-

tionner de près ce singulier usage, il est difficile, sinon impossible, de s'en faire une idée.

En tout cas, comme on le devine, là tous les mondes sont confondus : généraux, employés, marchands, fonctionnaires, gens de la noblesse et du dernier rang, financiers, nobles ou parvenus, petites bourgeoises, femmes galantes, actrices connues; pourvu que tous ces gens mêlés soient bien mis et puissent financer, le cercle ne demande rien de plus. Il accepte les yeux fermés cette égalité, et nul n'a jamais songé à trouver l'usage ridicule, tant il est amusant et permet les fusions.

Qui croirait que dans ce pays, soumis encore au despotisme des préjugés nobiliaires, de telles choses puissent se passer? Si on les proposait chez nous, l'idée seule en ferait horreur.

C'est dans une de ces assemblées que Fritschen, après l'échec qu'il éprouvait continuellement au Théâtre-Michel, se résolut de chercher Nosimof.

Il avait raison ; mais ce fut le hasard qui se chargea d'être son cicerone et de le guider heureusement.

Fritschen alla de l'assemblée de la Noblesse au club des Artistes, du club des Artistes au club des Anglais, et, de ce dernier cercle, au club des Marchands.

Encore, le soir où il y alla, faillit-il ne pas découvrir Nosimoff.

A peine entré sous la haute vérandah, il avait jeté son manteau de fourrures au chasseur du vestiaire; puis, montant l'escalier brillamment éclairé et des deux côtés embelli de plantes rares, il s'était arrêté à l'entrée de la salle des fêtes, en jetant à droite et à gauche un coup d'œil investigateur.

Un orgue de Barbarie, magnifique d'exécution et de hauteur, ronflait au fond de la salle, traversée dans toute sa longueur par une table immense, fleurie et garnie de réchauds d'argent.

Désolé de cette fatalité, Fritschen s'assit : il écoutait un des airs maladifs de *la Traviata*, — car ni Russe, ni Allemand ne se passe de musique en dînant; il avait pris la résolution de dîner à une table séparée en ruminant ses pensées, lorsqu'il poussa un cri de joie : il venait d'apercevoir le prince.

Celui-ci, sans autre soin, dormait dans un grand fau-

teuil de velours : l'orgue, l'affreuse musique qui s'en exhalait, la lumière crue, la chaleur, le bourdonnement des conversations, la fatigue, enfin, d'une journée ennuyeuse et peut-être passée en des recherches d'argent, l'avaient assoupi.

Fritschen s'approcha du prince délicatement et lui posa un doigt sur l'épaule.

Nosimof ouvrit les yeux avec placidité.

— Tiens ! c'est vous, fit-il : je vous attendais... non, je vous cherchais plutôt...

— En vérité... dit Fritschen flatté. Auriez-vous quelque communication à me faire ?

— Non, aucune, reprit Nosimof. C'était, au contraire, pour avoir de vous des nouvelles de la comtesse Stasia.

— Est-il possible ?... s'exclama alors Fritschen au comble de la surprise. J'étais conduit vers vous, prince, par le même mobile, et un heureux hasard...

— Bon ! bon ! nous causerons en dînant.

Alors, sans autre façon, ils prirent place à la table où chacun s'était assis suivant son caprice et sa fantaisie.

Le dîner était splendide, délicatement servi par des Tartares silencieux et attentifs.

Les deux rivaux firent honneur à la cuisine du club et burent lentement leur bouteille de xérès, car, là-bas, on dîne au vin d'Espagne. Au dessert, Fritschen, enthousiasmé de l'entregent et de la rondeur de Nosimof, fit apporter une excellente marque de champagne, et leur gaieté devint de plus en plus communicative.

Aux cigares, ils étaient amis.

Tous deux pourtant, gardant leur pensée intime, celle qui leur brûlait les lèvres, s'étaient tus : ils n'avaient pas dit un mot de la comtesse Stasia.

Ce n'est qu'au moment où les tables de jeu se dressèrent que Fritschen voyant que Nosimof allait lui échapper, lui dit à brûle-pourpoint.

— Eh bien ! puisque nous sommes rivaux d'amour, si nous parlions de l'objet aimé ?

— Soit ! dit Nosimof ; mais après le jeu.

— Mais alors, dit Fritschen en pâlissant, à quelle heure ? Moi qui ne joue jamais ! — Vous n'aurez pas fini sans doute avant minuit ?

— Dame ! c'est assez mon habitude ; encore, à

minuit je ne fais que commencer, car je suis long à me mettre en train.

— Écoutez, dit Fritschen, légèrement attendri par les vapeurs du champagne. Je vais vous faire une proposition.

— Acceptable ?

— Je l'espère. La vie que vous menez me fait frémir. Un si galant homme ! Allons-nous-en ; nous prendrons un troïka ; nous ferons une rapide promenade, et nous rentrerons enfin chez moi, où nous trouverons de quoi nous reconforter.

— Eh bien, soit ! Mais vous me faites perdre mille roubles.

— Allons, allons, ne vous inquiétez pas.

Nosimof endossa sa grande capote militaire, Fritschen ses fourrures ; le chasseur hêla une magnifique troïka ; ils partirent dans la direction de la campagne, pour faire une ou deux verstes sous le ciel étoilé. Ce soir-là, il ne neigeait point ; la nuit était claire comme dans le pôle, et un air calme régnait silencieusement sur l'étendue.

Au lieu de parler, ils s'endormirent.

Un soubresaut les réveilla au bout d'une heure. Ils se trouvaient dans la grande Morskaïa, une des rues les plus belles de Pétersbourg, où Fritschen avait son hôtel : le cocher avait suivi à la lettre les instructions du banquier.

Ils secouèrent leur torpeur, et, quelque peu ahuris, descendirent.

Un quart d'heure après, réconfortés, réchauffés, plus bavards encore qu'au club, le financier et le militaire parlaient enfin de la comtesse Stasia.

— Je vous abandonne mes chances à l'écarté, disait Nosimof.

Il s'agissait, bien entendu, des chances que Nosimof pouvait avoir à la main de Stasia.

— J'accepterais volontiers, disait Fritschen ; — mais je vous ai averti : je ne joue jamais.

— Cependant mes chances ont une valeur.

— Je ne dis pas non..,

— Vous êtes dur comme un arabe, mon cher Fritschen. Vous n'aimez pas plus la comtesse que je

n'aime cette chaise. Ah! l'amoureux transi! hésiter devant une somme aussi faible!

— Eh! quelle somme? Nous n'avons parlé de rien de semblable que je sache...

— Vous jouez de ruse, mon ami. Je vous connais déjà comme si je vous avais fait. Vous voulez que j'en rabatte. Jamais de la vie! — Je crois fermement que j'épouserai la comtesse Stasia : j'en suis sûr. J'ai pour cela des moyens spéciaux, des secrets que ne je puis dire. Or, tout cela, je vous le vends en bloc pour une faible somme, et vous ne voulez pas? — Vous n'êtes pas plus amoureux...

— Allons donc! Et cette somme serait?...

— Non, dit Nosimof. Je ne suis pas un homme d'argent : toute ma vie l'a prouvé. Je ne vous demande qu'une chose, — gentiment, galamment, — votre amitié.

— Ah! pour cela, oui, fit Fritschen.

Mais comme il avait réfléchi instantanément que l'amitié dont Nosimof pourrait l'honorer lui coûterait cher, plus cher qu'une forte somme, il ajouta :

— Mon amitié seulement serait peu de chose. En quoi puis-je vous obliger?

— Mon cher, tenez, n'y allons pas par quatre chemins : mettez-moi votre signature au bas de quelques billets dont la circulation serait difficile.

— Volontiers.

Nosimof tira alors son portefeuille et étala des traites; la somme était ronde : six mille roubles! Mais Fritschen, piqué au jeu, ne pouvait reculer.

Il signa.

— Il est bien entendu, ajouta Nosimof, que, si ces traites vous revenaient jamais, vous m'en aviseriez immédiatement.

— Ah! dit Fritschen, ne parlons pas de cela. Parlons plutôt de vos chances : elles sont les miennes maintenant.

— Oui, et je vous avoue que je ne les crois pas des plus fortes!

Fritschen se mit à rire; mais il était débarrassé d'un rival; il trouvait tout délicieux. Il se voyait seul au palais de la comtesse, car, depuis sa dernière visite, il redoutait affreusement le prince. Il le croyait sans

cesse sur ses talons. Débarrassé de ce souci, il lui sembla qu'il respirait plus facilement.

Se carrant dans son fauteuil, il regarda au plafond et sa figure prit un air d'extase. Il se voyait descendant d'un air noble de son traîneau devant le perron de Stasia; il montait le grand escalier avec lenteur et dignité. Cette fois, on ne le faisait pas attendre. Il était reçu par la petite comtesse, en grand deuil et si charmante, si noble sous ses vêtements assombris. Il lui baisait dévotement la main; il parlait; les phrases lui venaient avec une facilité inouïe; la comtesse était d'abord étonnée, puis souriante, puis songeuse. Enfin, après un silence éloquent, il se retirait. Et quel adieu! quelle expression dans le regard en disant à la petite comtesse : « Au revoir! »

Fritschen en était là de son rêve, quand il ouvrit les yeux. Nosimof s'était couché tout de son long sur le canapé et dormait.

Il dormait, oui, mais il ronflait également : un bruit sonore emplissait la chambre de son souffle alternatif.

— Il dort, dit en lui-même Fritschen. Jamais je n'oserai le réveiller. C'est égal, ajouta-t-il, je suis mieux conservé que ce soldat grossier, que ce Russe stupide, ce brave orthodoxe sans entrailles, sans idée, sans foi ni loi, et sans argent... Nous serons heureux avec Stasia.

Et jetant au dormeur un regard de commisération, il poussa une porte, gagna son lit et se coucha après s'être quelque peu miré dans une grande psyché.

Bientôt le financier et le prince unirent leurs ronflements, ils se correspondaient par la porte entr'ouverte.

XII

MILLE ROUBLES POUR UNE PHOTOGRAPHIE

Vladimir avait bien raison de dire à Serge : « Je m'en repose sur Pavlovna. »

C'était bien ainsi que l'institutrice l'entendait.

Pour rien au monde elle n'eût permis, elle n'eût voulu que l'étudiant se crût autorisé à poursuivre lui-même la réalisation du plan audacieux dont elle était l'auteur.

Elle pensait à tout, du reste.

Mieux que personne, elle savait que Vladimir devait briller à tout prix aux yeux de la comtesse : les femmes les plus sensées se laissent prendre aux dehors d'un beau cavalier. Pavlovna elle-même, qui prétendait ignorer toutes les faiblesses de son sexe, n'était-elle pas éprise, et fortement, des qualités extérieures de Vladimir.

Pour sertir le diamant, il faut de l'or ; Pavlovna le savait.

Quand elle était allée chez la comtesse, elle avait un double, un triple but : s'assurer que Stasia, sans le savoir, inclinait aux doctrines nouvelles ; préparer l'esprit de la comtesse à des diversions, et ainsi frayer la voie à Vladimir ; enfin, négocier un emprunt.

Cette dernière idée était la plus utile et aussi la plus immédiatement réalisable. Aussi, elle s'y cramponnait. Mais le jour même de sa promenade en voiture avec la comtesse, quand elle apprit la visite de Nosimof et de Fritschen, elle modifia ses batteries.

La fine mouche avait aussitôt compris que la visite de ces deux hommes était intéressée ; elle ne s'en inquiéta pas autrement, car elle connaissait trop Stasia pour soupçonner qu'un seul instant la comtesse pût songer à l'un d'eux.

Elle écarta Nosimof d'abord de sa pensée, comme un pauvre hère de noble, dont elle n'avait rien à tirer. Mais il n'en fut pas de même pour Fritschen.

Son imagination, au contraire, se reposa avec complaisance sur le financier. La lourde sottise que celui-ci cumulait avec l'habileté dans les affaires, lui semblait absolument favorable à ses projets.

Chez Pavlovna, l'action suivait de près la conception, qui était presque toujours irréprochable au point de vue de l'art, et rapide comme la production de l'électricité.

Sa conception, cette fois, fut celle-ci : aller trouver Fritschen, obtenir de lui l'aveu de ses projets matrimoniaux, lui promettre secours et lui tirer de l'argent.

Non-seulement la chose était faisable, mais encore elle était plaisante. Fritschen croyant de bonne foi arriver au cœur de Stasia et employant ses capitaux à rendre un rival irrésistible, quelle combinaison plus gaie ? C'était presque un vaudeville !

Donc, Pavlovna n'hésita point.

Dès le matin, à l'heure où l'on s'éveille en Russie, vers neuf heures, elle heurtait à la porte du financier. Fritschen, habillé, rasé, pomponné, lisait déjà son courrier.

Il jetait, comme la veille, un regard de pitié sur Nosimof qui, tout botté, dormait encore : rien n'avait pu le réveiller.

— Bârine, dit le moujick qui lui servait de valet (Bârine signifie Seigneur), une dame vous demande. Faut-il l'introduire ?

— Elle est jeune ? demanda Fritschen.

— Je ne sais pas, bârine.

— Est-elle jolie ?

— Je ne sais pas.

— Comment est-elle vêtue ?

— Je n'ai pas regardé, bârine.

— Dis-lui d'entrer.

— Tout de suite, bârine.

Pavlovna entra. D'un coup d'œil elle reconnut Nosimof couché sur le canapé.

— A quoi dois-je l'honneur... dit banalement Fritschen que la tenue de l'institutrice et ses allures cavalières prévenaient peu favorablement.

— Je tiens à ne parler qu'à vous seul, dit Pavlovna en bon allemand.

— Soit : descendons alors à ma banque.

Ils descendirent, laissant Nosimof. Mais, cette fois, celui-ci s'était éveillé ; et se secouant, avec un léger frisson, comme un grand terre-neuve qui est encore tout engourdi de sommeil, il se dressa, et jetant un regard circulaire autour de lui, sans s'étonner autrement, descendit derrière Pavlovna et Fritschen.

Celui-ci se retourna au moment d'entrer dans sa banque.

— Eh bien ! prince, avez-vous bien dormi ?

— Comme un loir. Je vous remercie ; je rentre.

— N'oubliez pas nos conventions !

— Oh ! ne craignez rien !

Pavlovna interrogea de l'œil Fritschen qui, du reste, était de la race des parleurs, de ceux qui disent tout sans qu'on les en prie.

— C'est le prince Nosimof, mon plus intime ami. Un peu léger, un peu insouciant, mais la vaillance et l'honneur en personne. Hier, nous avons joué tard ensemble.

Il ajouta, en fermant la porte de son cabinet :

— Nous voilà maintenant seuls. Que me voulez-vous ?

— Vous parler de la comtesse Stasia.

— Est-il possible ?

— Parfaitement. Je ne suis venue que pour cela.

— Et dites-moi — excusez si je vous parle ainsi — est-ce la comtesse qui vous envoie ?

— Nullement. La comtesse ne sait pas et ne saura probablement jamais que je suis venue ici.

— C'est étrange... cette démarche. Dites-moi au moins qui vous êtes.

— Je suis une intime amie de la comtesse : je sais que vous l'aimez ; je sais que le prince Nosimof l'aime aussi ; je sais que d'autres l'aiment. C'est moi qui ai enseigné l'allemand à la comtesse Stasia ; elle a en moi la plus grande confiance. De tous ceux qui aspirent à sa main et à sa fortune, vous m'avez paru sinon le plus digne, au moins le plus sincère. Je puis vous servir.

— Je comprends, je comprends, dit Fritschen embarrassé.

Il l'était toujours quand il croyait sentir quelque prochaine provocation à sa bourse.

— Je comprends...

Et, prenant un air de réflexion profonde, il médita, en effet, sur la situation.

Jamais il n'avait tant pensé à Stasia que depuis vingt-quatre heures. Tout semblait conspirer pour le mettre sur le chemin de çette jeune et charmante apparition de ses rêves.

Cette institutrice ne lui était-elle pas envoyée par le hasard ? Et Frischen, habitué à spéculer, ne trouvait pas étonnant que toutes ces conjonctions fussent dues à

je ne sais quelle mystérieuse tutelle dont sa destinée le couvrait.

— Comment vous nomme-t-on ? ajouta-t-il après un silence.

— Pavlovna.

— Vous êtes nihiliste ?

— J'ignore ce que vous voulez dire...

— C'est que, dit Fritschen confus, je croyais à votre air, à vos façons...

— Ne vous embourbez pas. Je puis vous servir et viens vous demander si vous voulez mes services : dans le cas où vous les accepteriez, il faudrait y mettre le prix. Je suis pauvre et isolée. Je dois vous avertir que j'agis très-franchement. Ainsi, parlez sans détour ; car si maintenant vous me connaissez, moi je vous connais depuis longtemps.

— Eh bien ! soit. Laissez-moi votre adresse, et quand j'aurai réfléchi...

— Non, certes ; il faut vous décider. Au reste, voici ce que je vous propose : vous m'ouvrirez un crédit ; si j'en abuse, il sera toujours temps de le supprimer. Je vois tous les jours la comtesse. Dès demain vous vous apercevrez que vous n'avez pas eu tort.

Fritschen tombait de son haut : cette manière précise de traiter les affaires l'étonnait au dernier point.

— D'abord, dit Pavlovna, voici une photographie de la comtesse. J'en veux mille roubles.

— Mille roubles !

— Pas un copeck de moins. Vous êtes amoureux ou vous ne l'êtes pas.

— Décidément, se dit *in petto* Fritschen, je suis voué aux aventures.

Et comme son cœur n'avait jamais palpité de la sorte, comme le monde nouveau dans lequel il entrait vaguement lui ouvrait des perspectives inconnues, il ouvrit un carnet, donna un chèque à Pavlovna, et poussa un soupir.

— Avez-vous songé, dit alors Pavlovna, que lorsque vous aurez épousé la comtesse, et qu'elle apprendra ce que vous avez payé sa photographie, elle vous aimera comme une folle ?

Fritschen rougit comme un enfant, comme un écolier.

— Oh ! l'amour, ajouta Pavlovna, c'est un grand maître, c'est le plus grand ! Je suis ici depuis un quart d'heure; vous croyez tout ce que je vous dis; vous me donnez mille roubles pour une image ; en vous poussant bien, que de sottises je vous contraindrais à faire !

Fritschen allait s'alarmer, l'institutrice ajouta :

— Mais ne craignez rien. C'est à la vie, à la mort entre nous. Dans quelque temps, je vous ferai signe, et vous me direz si j'ai bien travaillé.

Et Pavlovna, heureuse de son aubaine, fière en dépit d'elle-même de voir le succès de ses desseins, sortit sur cet adieu. Fritschen, laissé seul, tomba en rêverie, et qui l'eût vu quelque temps après, l'aurait surpris baisant avec transport la photographie de Stasia, comme si celle-ci la lui avait donnée elle-même.

Cependant, l'institutrice avait hâte de retrouver les nihilistes. En route, elle allait comme le vent. Arrivée au coin du palais du czarévitch, elle se heurta à Ribowski.

— Excusez du peu, dit celui-ci. Vous filez dix nœuds à l'heure. Où allez-vous comme cela?

— Au Vassili-Ostrow.

— Pour déjeuner avec les amis :

— Oui.

— J'en suis, dit Ribowski. Prenons l'omnibus.

En effet, à ce moment passait une énorme voiture pouvant contenir facilement cent personnes : les voyageurs étaient casés à l'américaine ; il y en avait partout; ils pendaient en grappes sur l'escalier de l'impériale ; les marchepieds, l'avant, l'arrière, tout était comble. Cette lourde machine dépeinte et grimaçante grinçait sur des rails ; chose singulière, on lisait sur les parois intérieures : *Charing Cross !* Les omnibus de Londres, quand ils ne sont plus bons à rien, servent encore à Pétersbourg.

Ribowski prit dans la voiture une attitude excessivement convenable : il croisa les mains sur le ventre et ferma les yeux. Il protestait ainsi contre la société bourgeoise, dont il était forcé de subir l'affreux contact.

Le trajet fut long : l'omnibus s'arrêta sur la place de l'Amirauté. Il y avait encore pour au moins un

quart d'heure de route; Ribowski et Pavlovna achevèrent le chemin à pied.

— Que penses-tu de Vladimir? demanda Pavlovna.

— Rien de bon.

— Pourquoi ?

— Je le crois sournois, ambitieux, fainéant, intrigant; au demeurant, le meilleur fils du monde. Mais tu l'aimes ? m'a-t-on dit.

— Je l'aime, certes ; je ne m'en cache pas. Notre principe est de céder à la nature ; mais en cédant à une inclination, je raisonne. Et c'est pourquoi je lui ai assigné le rôle que tu sais. Je crois qu'il le remplira bien.

— Pour la partie extérieure, oui; mais autrement, mais moralement, non.

— Nous serons là.

— Il peut y compter : j'ai son dossier, dit Ribowski, repris par sa manie.

— Justement, je vais aujourd'hui lui tracer la marche à suivre : j'ai trouvé de l'argent.

— Il sera ingrat pour toi, n'aie pas peur.

— Non, dit Pavlovna, il ne pourra pas l'être. Je l'ai prévenu qu'avant d'épouser Stasia et sa fortune, j'avais une demande à lui faire, et que je ne souffrirais pas de refus.

XIII

LA TROISIÈME SECTION

Cependant l'agitation était grande au camp des nihilistes. Petit à petit, les jours suivant les jours, les intrigues de la Pavlovna n'étaient plus un secret pour la secte. Or, les différents membres qui la composaient avaient beau vivre isolés et ne s'accorder que sur un point, la Révolution, il arrivait tout naturellement que, par une sorte de contagion et de franc-maçonnerie occulte, tout ce qui, de près ou de loin, touchait aux intérêts du nihilisme était vite connu et commenté.

Cette fois, le projet parut hardi, et par cela même généralement approuvé.

La personnalité de Vladimir était suspecte : on le savait fanfaron, vaniteux, assez mou ; on s'étonnait du choix fait par ses camarades. On s'en étonnait à bon droit : qui donc eût soupçonné la Pavlovna amoureuse ?

On se résigna pourtant et on attendit : c'était une gageure ; les paris étaient ouverts ; l'enjeu était beau. Il excitait des convoitises muettes, des jalousies sourdes. Mais la Révolution était en cause : on se taisait.

Le Commencement, journal d'inspiration nihiliste, qui paraissait à Pétersbourg, on ne sait comment, à intervalles inégaux, et sortait d'une presse inconnue, ne manqua pas d'adresser à Vladimir, en tête de ses colonnes, une objurgation dans les règles et des conseils qui ressemblaient fort à des menaces.

On ne le nommait pas dans l'article, mais c'était tout comme ; personne ne s'y trompa, et lui moins qu'aucun autre.

Tout ce bruit le gênait, l'irritait.

Il éprouvait vaguement la sensation de quelqu'un qui n'est plus dans son milieu, de quelqu'un qui est tombé dans un guêpier.

Il s'ouvrit de ses pressentiments à Serge ; celui-ci reçut la confidence assez froidement.

— Si tu n'es pas à la hauteur du rôle, lui dit-il avec sincérité, il en est temps encore, renonces-y ; préviens Pavlovna.

Effectivement, Vladimir hésitait. Ce n'était pas le lit de roses auquel il s'était attendu ; les difficultés l'importunaient, les périls lui causaient une appréhension vague. Les conseils de Serge n'aboutirent qu'à doubler ses incertitudes et ses craintes, bien que devant son ami il eût fait bon visage. Il résolut de voir Pavlovna et de lui parler.

Mais celle-ci, aux premiers mots, se récria, éclata en imprécations terribles.

Vladimir était donc lâche ou fou !... Lâche ? Eh bien ! tant pis ; il apprendrait à avoir du cœur. Fou ? Allons donc ! il était trop froid, trop calculateur. Quant à elle, elle n'admettait plus un mot là-dessus. Elle s'était donné assez de mal ; et était-ce au moment de tou-

cher au but qu'il viendrait renverser toutes ses combinaisons?

Devant le flot de paroles amères de Pavlovna, Vladimir n'avait qu'à courber la tête et à obéir : c'est ce qu'il fit. Il se résigna, attendit le sort; mais son insouciance le quitta. Il devint mélancolique, morose même; jusque-là, il avait eu une sorte de gaieté soudaine, qui n'était pas sans charme et lui avait valu ses succès auprès des femmes; cette gaieté l'abandonna.

Il eut malgré lui, par un travail latent de sa conscience, le masque de l'ambition et le front plissé de l'intrigant.

Au reste, il n'avait pas eu si tort en s'inquiétant du bruit qu'on faisait autour de son nom.

Il s'était dit intérieurement que la renommée pourrait bien porter jusqu'à la troisième section la rumeur des projets de Pavlovna, et avec la police secrète, en Russie moins qu'ailleurs, il n'est permis de badiner.

Quand il avait confié, sous forme de plaisanterie, ses craintes à Ribowski, celui-ci, enfourchant son dada favori, avait pris la chose fort à cœur.

— Tu as raison, avait-il dit à Vladimir ; je ne sais où ces animaux-là prennent leurs yeux et leurs oreilles, mais ils en ont des centaines de mille ; tiens, c'est au point que je ne sais pas si tu n'es pas de la troisième section, et que tu ne sais pas si, par hasard, moi je n'en serais point... Oui, moi-même, je me tâte parfois, et je me demande si je n'en fais point partie d'une façon quelconque, — inconsciente, s'entend. Mouchard inconscient ! conclut Ribowski, quelle position ! C'est bien la seule que j'aurai jamais eue !

Tout cela ne rassurait point Vladimir.

Ribowski l'avait quitté en ajoutant :

— Mon petit vieux, de quoi t'inquiètes-tu? Si tu es soupçonné de nihilisme, on t'appellera, tu te défendras. Comment? Je l'ignore. Te renverra-t-on absous? T'enfermera-t-on dans la forteresse? T'expédiera-t-on en Sibérie? — Toutes ces hypothèses sont également vraisemblables. Mais, je le répète, de quoi t'inquiètes-tu? Tu as des amis. Nos regards, nos vœux, nos larmes t'accompagneront. Adieu, vieux !

Et, secouant la main de Vladimir, il prit un ton de voix caverneux :

— Je vais compléter le dossier de Nicolas. J'ai découvert un petit livre admirable où toutes les atrocités du règne sont énumérées.

Tout en riant, Ribowski avait eu raison ; un mois ne s'était pas écoulé que Vladimir était un matin éveillé par un gendarme et conduit en traîneau, tout simplement, sans bruit, à la troisième section.

A cette époque, c'était le comte Schouwalof qui la dirigeait ; les Russes de tout ordre conviennent que jamais institution arbitraire et despotique ne fut maniée plus doucement, avec un tact plus paternel.

Et cependant une longue série de forfaits et d'exécutions à huis-clos avaient rendu si fameuse cette institution, — si fameuse et si redoutable à la fois, — qu'aujourd'hui encore il est impossible à un Russe d'en prononcer le nom sans une secrète terreur.

Le conseil des Dix à Venise peut seul donner une idée des craintes soulevées par la troisième section, de ses procédés sommaires, de ses moyens d'action : c'est l'instrument de règne le plus puissant qu'on ait encore inventé. Le silence, l'ombre, le mystère qui l'environnent contribuent à le rendre odieux et à propager l'instinctive horreur que le peuple a pour tout ce qui, de près ou de loin, peut y toucher.

Toutes les classes sociales, confondues dans une égalité servile et avilissante, ont une pareille crainte de la troisième section.

On se raconte au sujet de la police secrète, de ses caprices, de ses fantaisies, de ses injustices, de ses châtiments, d'incroyables anecdotes.

On dit notamment, pour prouver que là on ne fait acception ni des personnes, ni des castes, ni des sexes, que des dames convaincues ou seulement soupçonnées d'avoir parlé trop librement de l'empereur, ont été appréhendées chez elles ou au sortir d'un bal.

Mises en traîneau, un bâillon sur la bouche, on les a conduites devant le chef de la police secrète, qui a constaté leur identité.

Un greffier leur a lu l'acte d'accusation.

Puis, on les a poussées dans une pièce voisine ; des gendarmes les ont dépouillées violemment de leurs vêtements, et un serviteur, un bourreau, leur a donné des verges, — un certain nombre de coups.

Ainsi avilies, plus mortes que vives, elles se sont vêtues à nouveau, et, honteuses, humiliées, frémissantes, et, ô douleur ! contraintes de se taire, on les a replacées sur un traîneau qui les a ramenées au logis.

L'enlèvement, le jugement, le supplice, le rapatriement, ces opérations multiples duraient une heure, une heure et demie.

On se racontait bien d'autres choses, mais celles-là touchent à la légende, et sont simplement propres à montrer jusqu'où peut aller la sottise humaine.

Par exemple, on disait que les gendarmes accomplissant leur besogne mollement ou les efforts des victimes rendant leur tâche moins aisée, la troisième section avait fait construire une sorte de machine, des verges mécaniques et automatiques. C'était encore plus silencieux et plus expéditif.

Quand le gendarme vint chercher Vladimir, il fut obligé de lui prendre fraternellement le bras et de le soutenir dans l'escalier, tant le malheureux étudiant tremblait sur ses jambes.

Tant bien que mal, ils montèrent en traîneau. L'air piquant du matin éveilla heureusement le cerveau engourdi de Vladimir ; sans quoi, en vérité, il eût eu une contenance piteuse.

Arrivé place Michel, il monta délibérément les quelques marches qui le séparaient de son sort.

Il se trouva bientôt dans une pièce étroite, surchauffée, garnie de quelques chaises, d'une petite table chargée de paperasses et devant laquelle se tenait un fonctionnaire assez jeune, doué d'un visage bienveillant.

C'était M. Philippi, secrétaire du comte Schouvaloff : on le considérait comme habile à confesser les suspects ; il flairait le gibier et le rabattait.

En Russie, comme en Orient, on ignore le luxe des formalités puériles. Les hauts fonctionnaires reçoivent avec une facilité étonnante.

On peut le matin s'éveiller en se disant : « Je vais aller voir le ministre de l'intérieur. » On passe un habit, une cravate blanche, on hêle un traîneau, et une demi-heure après on converse avec Son Excellence.

Généralement l'Excellence, qui ne vous connaît pas, se montre des plus affables et pousse la politesse et l'hospitalité jusqu'à vous offrir un papiroçi ou une cigarette.

Ceci se passe en pays de gouvernement absolu : en France, en pleine démocratie, les choses sont quelque peu différentes.

Vladimir s'assit.

On lui demanda, comme c'est l'usage, ses noms, prénoms, professions et adresse.

Puis, M. Philippi, dardant sur l'étudiant assez rassuré ses yeux bleu-clair :

— Il faut, dit-il, que je vous montre quelque chose.

Alors, vivement, il tira de son buvard un journal qu'il mit sous les yeux de Vladimir ; c'était *le Commencement.*

— Connaissez-vous ceci ?

— Non, dit Vladimir. Je ne connais pas ce journal.

— Vous êtes libre de le reconnaître ou non : cela vous regarde. On me dit que vous appartenez au parti qui veut le renversement de l'ordre existant : est-ce possible ?

— Je n'appartiens à aucun parti.

— Vous avez tort. Vous êtes Vieux-Russe ou Jeune-Russe !

— Ni l'un ni l'autre. Je suis Russe.

— Vous connaissez la comtesse Stasia ?

— De nom seulement.

— Il circule des bruits étranges. On dit que vous voudriez demander sa main ?

— En ai-je le droit, si la chance me favorise ?

— Oui, certes... Mais le gouvernement doit tout savoir. La comtesse est si riche ! Elle dispose d'une telle influence ! Il est bon que le gouvernement sache ce que tout cela deviendra, tout ce que cela peut devenir.

Et comme Vladimir se taisait :

— Voyez-vous, mon cher ami, dit M. Philippi, le comte (il s'agissait du comte Schouvaloff), le comte s'intéresse à vous. Il m'a prié de vous adresser certaines questions, et il espérait que vous y répondriez pour l'amour de lui. Il sera bien fâché de votre entêtement. Vous devriez me faire une confession générale.

Mais Vladimir se taisait toujours.

— Mon Dieu, dit alors M. Philippi, je comprends votre embarras. Vous n'êtes pas prêt. C'est bien excusable. Mais enfin ne me quittez pas sans me charger de quelque chose pour le comte.

— Le comte s'occupe donc de moi? dit Vladimir intérieurement flatté, malgré lui.

— Oui, et s'il vous en jugeait digne, il aiderait à vos succès.

— Et digne comment! digne en quoi?

— Digne par votre caractère, votre capacité, votre intelligence, votre science de la vie.

— Dites au comte que je ne sais comment lui exprimer ma reconnaissance et que...

— Oh! vous le reverrez. Vous pouvez vous retirer. Bonne chance pour vos projets. Allez, allez, mon cher ami, si vous avez des idées révolutionnaires, cela ne nous effraie pas : vous changerez. Pourquoi n'êtes-vous pas notre ami plutôt? Il faudra qu'un jour je prie de venir avec vous Mlle Pavlovna.

Vladimir eut un geste qui dévoilait une secrète terreur. Mais en proie à mille réflexions diverses et troublantes, il se hâta de saluer, et s'enfuit plutôt qu'il ne s'en alla. M. Philippi souriait de l'air d'un sage, d'un philosophe pour qui rien n'a plus de secrets.

XIV

MÉLANCOLIE ET REPENTIR

Trois mois se sont écoulés.

Les événements n'ont pas marché rapidement ; ils ont suivi le chemin ordinaire. En ce monde, la réalisation du plan le plus simple est soumis à mille chances diverses : un rien le modifie, le fait dévier ; un grain de sable suffit, où on s'y attendait le moins, à faire choir le plus bel édifice.

Ce qui avait retardé l'accomplissement des projets de Pavlovna, c'était le deuil de la comtesse Stasia.

Tant que celle-ci avait porté les signes de sa douleur, il avait été impossible de rien obtenir.

Pavlovna n'avait pu qu'affermir les nihilistes dans le projet qu'elle avait conçu et qu'elle voulait, avec leur assentiment, mener à bonne fin.

Quant à Stasia, dans la simplicité de son grand cœur, elle était à mille lieues des trames qui s'ourdissaient autour d'elle. On les lui eût dévoilées, qu'elle n'y eût point cru. Elle ne connaissait rien du monde, du moins rien de ses ruses, de ses ambitions féroces, de ses calculs effrénés.

Certes, elle n'ignorait point que la plupart des actions humaines ont pour principe l'amour-propre et l'intérêt, mais elle préférait porter son âme et son esprit vers un idéal plus haut.

Loin donc de soupçonner les menées de Pavlovna, elle avait fini par perdre l'antipathie que celle-ci lui inspirait autrefois.

En réfléchissant à la conduite de l'institutrice, elle n'y trouvait que désintéressement et probité ; elle n'y rencontrait que preuves de dévouement et d'affection. En effet, du vivant du comte Rostow, Pavlovna venait peu à la maison ; lui mort, elle s'était empressée ; elle avait quelque peu rempli la solitude pesante de ces premiers jours qui suivent un grand deuil ; elle s'était multipliée, et cela sans phrases, modestement en s'effaçant toujours.

Stasia n'eût pu croire que Pavlovna agissait ainsi par intérêt. L'institutrice, par principe et par une sorte de fierté à elle, ne demandait jamais rien. Et nous-mêmes qui connaissons ses projets, nous ne saurions en blâmer que le but incorrect, considération qui, pour Pavlovna, ne pouvait exister, puisque, pour cette nihiliste, tout était bien, tout devenait pur dès qu'il s'agissait de propager la Révolution et la réforme. Car, enfin, ce n'était pas pour elle que Pavlovna agissait : il ne pouvait lui revenir rien de positif ou de bon de la situation qu'elle allait faire à Vladimir.

Stasia, durant les longues heures de ces longs jours, avait donc fait bien des réflexions, et, parmi elles, une surtout se présentait obstinément à son esprit.

Cette réflexion était d'ailleurs bien naturelle et naissait des circonstances mêmes.

— Je suis seule, se disait Stasia, et malgré mes grands biens, malgré le rang qui m'est destiné, si je veux, à la cour, malgré la haute position que me fait ma fortune, je suis isolée : personne, en réalité, ne m'aime, ne me comprend et ne me protége.

Je ne puis souffrir le monde et ses fêtes : je ne les goûte point ; je n'y saurais briller. De ce côté donc, à moins d'un grand effort, dont je ne me sens pas capable, impossible de rien espérer.

Recevoir chez moi ? Et qui donc ? Mes amies ? Elles sont bien légères, bien indifférentes ; bonnes peut-être, insouciantes à coup sûr. Les amis du comte Rostow ? Le pauvre homme n'avait guère que des amis qui ne me plaisaient point.

De pensée en pensée, de réflexion en réflexion, et comme on dit, de fil en aiguille, la comtesse Stasia en arrivait à cette conclusion qu'elle ne s'avouait pas, qu'elle ne formulait pas, mais qui n'en était pas moins logique : « Je voudrais aimer ! »

Chez les femmes, la pensée prend des nuances infinies : elle s'irise de toutes les couleurs du prisme ; elle se joue, elle se rit des difficultés et des obstacles ; elle les tourne, elle les contourne, elle les examine d'un œil léger et souriant ; elle les sait par cœur, et cependant si quelque lourd psychologue s'avisait de saisir par les ailes ce papillon pour en examiner la nature et les couleurs, il ne trouverait rien qu'un peu de poudre argentée après ses doigts : il ne saurait rien de plus, tant la pensée féminine, même fixée sur un seul objet, est habile à se cacher à elle-même son propre but et sa propre intention.

Stasia savait parfaitement qu'elle était en proie à une inquiétude vague, à un besoin d'aimer ; toutes ses journées, toutes ses nuits étaient pleines de cette pensée indistincte ; mais elle n'eût pu la formuler.

Le moment était propice aux projets de Pavlovna ; celle-ci le sentit et elle n'eut garde de le laisser échapper. Au moment où Stasia, en apparence toute à sa broderie, mais en réalité toute à sa pensée favorite, semblait songeuse, un jour Pavlovna lui dit :

— Ma douce, vous manquez de confiance avec moi ; ce n'est pas bien.

— Et comment ? répondit Stasia, surprise.

— Vous êtes rêveuse, ennuyée, peut-être malade; enfin, il se passe en vous quelque chose, et je n'en sais rien.

— Quel enfantillage !

— Je dis que je ne sais rien, mais je sais tout.

— Et quoi donc ?

— Vous aimez quelqu'un ; vous êtes amoureuse.

Stasia, en entendant ces mots, ne put s'empêcher de rougir : une sorte de honte, de dépit, de colère, d'indignation aussi, tout un trouble enfin s'empara d'elle, et elle ne put s'empêcher de jeter sur l'institutrice des yeux de reproche.

— Non, vraiment, Pavlovna, c'est trop ! Vous avez avec moi un langage qui ne se peut tolérer. Vous m'ennuyez, vous me causez un grand chagrin !

Et elle se mit à pleurer, presque à sangloter.

Pavlovna ne pouvait croire qu'elle réussirait si bien et si vite. Heureuse elle prit un air humble et attendri (elle était peut-être émue), embrassa Stasia et lui demanda pardon.

— Madame, je suis votre amie, vous le savez bien : excusez-moi de m'être attribué le droit de regarder dans votre âme. Je n'ai pas voulu dire que vous fussiez amoureuse de quelqu'un... j'ai voulu vous montrer à vous-même l'état de votre cœur. Me suis-je trompée ? Tant mieux, je veux le croire. Mais si j'ai raison, à qui vous confierez-vous, sinon à moi ?

Stasia, en écoutant Pavlovna, sentit sa colère tomber; elle se mit à sourire :

— Parlons d'autre chose, dit-elle.

Justement, sur ces entrefaites, le valet de pied apportait une carte à la comtesse : la carte du baron Fritschen. Pavlovna vit le nom et comme Stasia la consultait du regard, elle haussa les épaules en riant.

— Faites-le entrer : il nous amusera.

Si le baron eût entendu cette phrase, nous doutons qu'il fût entré avec l'air de satisfaction qui régnait sur son visage quand le moujick l'introduisit. Il avait l'air heureux, l'air épanoui d'un homme qui est sûr de son succès, d'un homme pour qui la fortune et le destin n'ont que des caresses.

Ses longs favoris, d'ailleurs admirablement teints, ses cheveux rares soigneusement partagés sur le milieu

du front, lui donnaient une excellente apparence de maître d'hôtel. Au reste, il avait l'âme et les gestes, la tenue d'un tel emploi ; il était parvenu, et bien que sottement il se crût tenu de faire oublier ses origines, il les oubliait trop lui-même pour qu'on ne s'en souvînt point.

Il s'avança en courbant dévotement l'échine et, suivant l'habitude, déposa un baiser sur la main de Stasia.

Il donna un signe de tête à Pavlovna qu'il fit d'ailleurs semblant de ne pas reconnaître.

Pour le baron cette situation était unique au monde. « C'est une scène de comédie », se disait-il, « c'est une farce. » Aussi, de temps en temps, dans la conversation cligna-t-il de l'œil de la façon la plus réjouissante. C'était pour Pavlovna.

— Ah ! comtesse, si vous saviez comme nous nous ennuyons à Pétersbourg ! Vous parlez de votre solitude : mais quelle vie est donc la nôtre, à nous gens du monde obligés (outre les affaires) d'aller au théâtre, en visite, en souper, en promenades ? C'est l'existence la plus dure. Je sais bien que c'est l'ennui des hautes positions. Soit : je ne dis pas. Mais j'ai résolu de rompre avec toutes ces sottises. Je cherche le moyen, et quand je l'aurai trouvé, je vous jure que ce ne sera pas long.

— Êtes-vous marié ? dit la comtesse innocemment.

— Oh ! comtesse ! répondit Fritschen d'un air de reproche.

— Quoi ! vraiment ! pas marié, à votre âge ? reprit Stasia qui voulait piquer le baron.

— Hélas ! dit celui-ci avec une amertume non jouée, je suis donc bien vieux ? Je vous parais donc bien âgé ? Savez-vous, comtesse, que j'ai à peine quarante ans ?

— Eh bien ! je ne disais pas qu'il fût trop tard, loin de là. Mariez-vous, baron !

— Oui, monsieur le baron, insista Pavlovna, vous ferez un très-bon mari ; il faut que nous vous cherchions une femme.

— Alors, dit galamment Fritschen, tâchez qu'elle ressemble à votre amie la comtesse.

Et après avoir débité cette petite fadeur, le baron Fritschen se mit à rougir prodigieusement et à respirer comme s'il était délivré d'un grand poids. A ses yeux,

il venait de se déclarer d'une façon peu équivoque : il l'avait fait avec effort, soit, mais avec esprit. Aussi ne fut-il que peu surpris en voyant la comtesse prendre d'abord un air surpris, puis se renverser sur son fauteuil et se mettre à rire, d'un rire doux, perlé, naïf et franc comme celui d'un enfant.

Il y avait longtemps que la petite comtesse n'avait eu tant de plaisir : Fritschen, pour elle, comptait comme un de ses types amusants, une de ces caricatures inoffensives dont le monde foisonne, et que nul ne prend au sérieux. L'idée de la galanterie de Fritschen lui paraissait bouffonne et elle s'en amusait.

— Vos compliments ont du succès, monsieur le baron ! dit Pavlovna.

— Oui, reprit le baron encouragé... Que la comtesse ne rie pas trop... Si jamais la Providence, aidant ma bonne étoile, me faisait rencontrer une sœur de la comtesse et qu'elle voulût devenir baronne, foi de gentilhomme, je mets à ses pieds tout absolument, mon cœur, mon nom, ma fortune... Et celle-ci n'est pas à dédaigner, ajouta-t-il avec un rire qui ôtait toute éloquence à ses paroles.

Stasia sentit que le pauvre homme allait trop loin : elle ne voulait point qu'il s'enferrât.

— Baron Fritschen, dit-elle, nous vous remercions de vos bontés pour nous : nous savons que vous êtes de nos amis. Je n'ai pas de sœur, et c'est un malheur pour nous tous. Mais voulez-vous un conseil ? Cherchez autour de vous, vous verrez bien dans quelque coin d'un salon une belle et riche veuve, qui sera ravie de se consoler avec vous. Il n'est pas douteux pour moi que ce ne soit là le sort qui vous convient.

Le baron Fritschen recevait là un congé en bonne et due forme ; mais, aveuglé, il ne le comprit point ainsi. Au contraire, il trouva le procédé de la comtesse très-aristocratique. Le reste de la conversation languit quelque peu ; il partit après les salamalecs d'usage.

— Quel ennuyeux bonhomme ! dit Pavlovna !

— Mais non, reprit Stasia, il fait rire.

— Eh bien ! puisque ces originaux vous amusent, pourquoi ne les réunissez-vous point ?

— Chez moi ? Est-ce possible ?

— Tout est possible à la comtesse Stasia. Vous ne

pouvez plus vivre ainsi. Pétersbourg est dans l'attente : on compte sur vos soirées. A votre place, je sais bien ce que je ferais.

— Et quoi donc ?

— J'ouvrirais le palais ; je donnerais une fête intime ; je reverrais mes amis, j'en inviterais de nouveaux ; je donnerais signe de vie, enfin !...

— Tu as peut-être raison, Pavlovna, j'y songerai.

XV

UNE REPRÉSENTATION AU THÉATRE-MICHEL

Ce soir-là, le Théâtre-Michel donnait une représentation extraordinaire : l'empereur devait assister au bénéfice de Mme Lagrange, actrice française d'un grand talent et qui jouit encore à la cour de Russie d'une légitime renommée.

L'empereur avait pour elle la plus haute considération, une estime qu'il refusait à beaucoup d'autres femmes, car l'actrice française était non-seulement jolie et excellente artiste ; elle était encore mère de famille irréprochable et jouait toutes ses pièces en compagnie de son mari, le Lagrange qu'on applaudissait au Gymnase et que le Théâtre-Michel venait de nous enlever. Lui aussi avait de la distinction, du talent et de l'esprit ; et les Russes le tenaient également en estime.

Donc, ce soir-là, fêter le bénéficiaire, c'était faire sa cour à l'empereur.

Dès sept heures du soir, un brillant cordon de gaz se développa sur la façade du théâtre ; peu à peu les traîneaux déposèrent sous la vérandah le flot des spectateurs, et à l'intérieur la petite pièce commença.

Le Théâtre-Michel n'offre pas un extérieur imposant ; on peut même dire que c'est un monument assez laid, d'un aspect de caserne.

Mais, comme tous les théâtres de Russie, le Théâtre-Michel est admirablement compris au double point de vue des acteurs et des spectateurs.

La scène est large, profonde, machinée pour les pièces les plus compliquées et les figurations les plus nombreuses.

L'immense et majestueux rideau n'est pas déshonoré, comme trop souvent sur les scènes parisiennes, par une débauche de réclame, et d'annonces qui viennent mêler nous ne savons quoi d'équivoque et d'effronté au plaisir que nous pouvons goûter.

La salle est immense, taillée en ellipse, avec des loges énormes, et si bien disposée que pas un coin n'est privé du spectacle. Le spectateur le plus modeste est sûr de ne pas être dupé et de participer, comme le plus riche, à la fête des yeux et de l'esprit.

Mais là où les édifices que les Russes consacrent au théâtre paraissent merveilleusement étendus, c'est dans la partie consacrée au parterre et à l'orchestre.

Cette plaine du théâtre, pour ainsi parler, est séparée, dans sa longueur, par un vaste espace, dans lequel pourraient se tenir debout et de front au moins six spectateurs.

Cette disposition permet à chacun d'aller, de venir et de sortir sans déranger personne, sans causer ni bruit ni interruption.

En un mot, les théâtres russes sont le dernier mot du confortable, et l'étranger ne voit pas sans surprise que ces barbares, nés d'hier, comprennent déjà si bien la civilisation.

Les jours ordinaires, le Théâtre-Michel reçoit toutes sortes de monde : il n'augmente pas ses prix. Mais les jours de gala, il n'en est pas de même. La foule qui se porte au théâtre n'est autre que la « société », c'est-à-dire ces deux ou trois mille personnes qui croient à elles seules composer tout Pétersbourg, et qui peut-être le composent, en effet, par la réunion de la richesse et de la naissance, par l'éclat des fonctions exercées et des services rendus.

Aussi le théâtre augmente-t-il ses prix dans des proportions inquiétantes pour les bourses modestes; en outre, les Russes, sachant que la recette est pour le bénéficiaire, déduction faite des frais, s'empressent, par reconnaissance ou par ostentation, de mettre un prix exagéré à la place qu'ils occupent.

Il n'est pas rare de voir payer un fauteuil cent roubles, une loge cinq cents roubles.

Quant à l'empereur, il proportionne sa munificence impériale à la faveur dont les bénéficiaires jouissent auprès de lui : pour les hommes, c'est une chose faite et convenue; pour les dames, il n'y a ni règle ni limite.

Ce soir-là donc, la salle était littéralement bondée : il n'y avait plus même de libre un seul strapontin. Du premier rang de l'orchestre, en portant ses yeux dans la salle, en haut, en bas, devant soi, à droite, à gauche, c'était un spectacle incontestablement magnifique.

Les fonctionnaires en habit bleu barbeau à boutons d'or, portant au côté gauche de l'habit des étoiles de diamants, au cou des colliers de commandeurs; les militaires du plus haut grade et de tous les régiments, portant leurs uniformes splendides, leurs chamarures, leurs croix, leurs brillants, leurs épaulettes massives, emplissaient les loges, les fauteuils, les galeries, et souriaient au-dessus des épaules des dames très-agréablement décolletées et parées de leurs bijoux les plus rares.

Nous parlons souvent, dans nos journaux, des parures dont nos femmes font montre aux Italiens ou à l'Opéra, et il semble que Paris, centre de toutes les splendeurs, n'ait point en ceci de rival au monde : c'est une erreur. Il n'y a point de ville qui possède de plus belles pierres, de plus belles rivières de diamants que Pétersbourg, si ce n'est Moscou.

Les couleurs les plus tendres, les plus claires et les plus riantes se détachaient sur le velours rouge de la salle blanc et or, fraîchement peinte et décorée, d'ailleurs tenue en tout temps avec un soin scrupuleux.

La grande pièce venait de commencer au milieu d'un religieux silence; Dieudonné, le même que nous applaudissons chaque soir, venait de débiter avec son feu ordinaire une tirade amoureuse, lorsque tout à coup les têtes se détournèrent de la scène et brusquement les spectateurs se levèrent.

L'empereur, l'impératrice et les grands-ducs venaient d'arriver.

L'empereur Alexandre, vêtu d'une simple tunique de capitaine, avait la croix de Saint-Georges; les grands-ducs Serge et Paul — alors enfants, aujourd'hui jeunes

hommes de la plus belle espérance — étaient vêtus du costume des cadets.

On lisait sur le visage de Sa Majesté une grande fatigue, et nous ne savons quelle tristesse, quelle amertume cachée ; l'impératrice avait cet air de bonté et de bienveillance qui réjouit les cœurs autour d'elle.

Au moment où l'empereur s'asseyant, tous les spectateurs reprenaient place et prêtaient de nouveau l'oreille à la scène, un certain bruit se produisit au parterre et un personnage fantastique apparut : irréprochable dans sa tenue de gentleman, l'homme en question avait une chevelure blonde trop touffue et trop frisottante, une barbe d'une longueur démesurée, couleur d'avoine, des moustaches de hussard ; — il avait l'air modeste et assuré, l'air d'un homme qui est désolé de faire du bruit dans le monde et d'occuper ainsi l'attention.

Il s'assit enfin, après avoir certainement fait plus de tapage que l'escorte impériale : c'était un type bien connu, un original de Pétersbourg, un Français d'ailleurs, le coiffeur Greëf, coiffeur de S. M. l'impératrice, qui avait voulu être marraine de tous ses enfants.

On n'applaudit pas quand la famille impériale est là ; aussi la représentation fut-elle froide.

Dans une loge dont les stores étaient levés, on eût pu voir la comtesse Stasia, et Pavlovna : celle-ci, fidèle à son plan, avait décidé la jeune femme à descendre de chez elle pour aller au théâtre, et en nous servant du mot descendre, nous ne faisons que constater un fait, le palais Rostow étant précisément de l'autre côté de la rue où s'élève le Théâtre-Michel.

Aux fauteuils d'orchestre un jeune homme, charmant, ma foi! dans son habit noir — un jeune homme à la mine fière, à la tenue aristocratique, à la taille cambrée — semble quelque peu plongé dans ses réflexions.

Durant les entr'actes, il promène une lorgnette indécise sur les loges : c'est Vladimir.

Grâce aux crédits ouverts à Pavlovna par Fritschen, grâce aux mille roubles de la photographie achetée par le banquier, il avait maintenant tous les oripeaux nécessaires à son rôle ; et ce n'était pas seulement d'habits que Pavlovna avait voulu le voir changer, mais

encore, et très-logiquement, elle avait jugé qu'il devait occuper un appartement plus vaste, situé dans un beau quartier, avec des meubles avouables.

Pour le moment, Vladimir, qui se laissait faire avec un flegme superbe et qui trouvait très-doux de servir la cause de cette façon, logeait dans une rue fort bien portée, appelée la Grande-Morskaïa. Il habitait là, au bel étage, un petit appartement modeste, mais tout à fait confortable et sentant son monde. Toujours pour se conformer aux plans de Pavlovna, Vladimir, à partir du jour où il prenait en main son rôle et entrait dans sa nouvelle vie, ne devait plus recevoir aucune visite de ses camarades, non parce qu'il renonçait ou devait paraître renoncer au nihilisme, même momentanément, — mais parce qu'il était inutile d'intriguer le voisinage et d'exciter le plus petit soupçon.

Au reste, cette dernière clause convenait admirablement à Vladimir : il n'avait pour ses camarades qu'une sympathie restreinte, et ceux-ci l'avaient dégoûté souvent par ce sans-gêne qu'amène avec elle la misère ou l'habitude des bohêmes.

Ce soir-là, Vladimir commençait donc sérieusement l'assaut de la position qu'il allait escalader.

Il eut soin de porter sa lorgnette avec quelque insistance du côté de la comtesse : celle-ci, derrière le store, ne pouvait être vue, mais elle voyait tout.

— Regarde donc, Pavlovna, dit-elle. Il y a aux fauteuils d'orchestre une lorgnette bien obstinée.

— Ce vieux général ? répondit Pavlovna.

— Non. Ce grand monsieur blond... Ah ! enfin, il ne regarde plus. Il s'est assis.

— Je ne vois pas ! reprit Pavlovna.

Le manége se renouvela assez souvent encore : Stasia en fut outrée.

— Vraiment, disait-elle à Pavlovna, quel absurde usage ! Est-il rien de plus insolent ? Ce jeune étourdi voit bien que nous tirons ces stores pour abriter notre incognito ; et il veut à toute force percer ce mystère ! C'est bien osé !

Au fond, Vladimir n'eût pas été fâché de voir la comtesse; par une fatalité, pensait-il, elle ne se penchait jamais quand il la guettait du bout de sa lorgnette.

Aussi attendait-il avec impatience la fin du spectacle. Il projetait d'aller vite sous la vérandah, à l'endroit où se rangent les voitures, d'attendre la sortie et de se précipiter avec la foule de façon à frôler Stasia et à la voir de près.

Déjà le cinquième acte touchait à sa fin; un mot encore, et c'était fini. Alors, le régisseur Luguet, s'avançant au-devant de la scène, reçut des mains du chef d'orchestre Manjean un magnifique écrin; c'était l'offrande des abonnés à Mme Lagrange.

Alors seulement la salle faillit crouler sous les applaudissements; les bouquets, les cadeaux, les couronnes jonchèrent la scène. La sympathique actrice souriait et saluait la foule, en inclinant sa tête fine, dans une révérence gracieuse et câline qui doublait l'enthousiasme.

Cette dernière partie du spectacle n'était pas la moins intéressante : aussi la comtesse oublia un moment sa réserve; elle se pencha sur le devant de sa loge.

Juste à ce moment, qu'aperçut-elle ? La maudite lorgnette braquée sur elle. Mais elle ne dit rien : à quoi bon ? Pourquoi sembler mettre du prix à cette grossière insistance ? Au fond, elle était courroucée et intriguée.

Ce fut bien pis, lorsque, au moment de traverser avec Pavlovna la chaussée qui la séparait du palais, elle vit tout auprès d'elle, paraissant occupé à attendre son manteau, le jeune et impertinent lorgneur.

Si elle n'avait craint de paraître le remarquer, elle l'eût regardé attentivement et franchement : elle n'osa pas. Elle rentra chez elle, obsédée, irritée, en proie à ses nerfs, à ses vapeurs.

Pavlovna, en la quittant, rayonnait.

Quant à Vladimir, il trouvait la petite comtesse charmante ; mais, à vrai dire, il lui préférait Mlle Raucourt, l'actrice française qui jouait si bien les cocottes au théâtre, sans préjudice de la ville, bien entendu.

XVI

LES PRÉPARATIFS D'UNE SOIRÉE

Ainsi, la glace était rompue. Stasia, en allant au Théâtre-Michel, même incognito, avait brisé sa vie passée ; elle inaugurait sa liberté, et, en dépit d'elle-même, trouvait un charme dans l'exercice de cette souveraineté.

Son cœur, vierge d'émotions, fleurissait dans la solitude comme les magnifiques fleurs des déserts : il ne fleurissait pour personne ; il n'exhalait que des aspirations vagues vers un idéal entrevu, vers je ne sais quoi d'indistinct, mais de pur.

Un souffle, une ombre, un rien pouvait féconder ce sol si riche et si bien préparé.

C'est sur quoi Pavlovna avait compté.

A partir de la représentation du Théâtre-Michel, elle comprit que si elle laissait traîner les choses, il ne serait plus temps ; qu'il faudrait ourdir d'autres trames, renoncer peut-être au plan primitif.

Tout en s'occupant ainsi, par fanatisme de sectaire et par caprice de femme amoureuse, de l'avancement de Vladimir, elle ne pouvait s'empêcher, de temps à autre, de descendre en elle-même et d'avoir de tristes pensées ; mais son miroir — la glace exiguë de sa toilette — lui montrait trop bien le néant de ses prétentions.

Il faut qu'une femme soit belle, ou du moins qu'elle ait dans la physionomie, dans les gestes, dans le port, dans l'habitude entière du corps la grâce et le charme ; or, elle n'avait rien de tout cela :

— Eh bien ! se disait-elle, n'importe ! je ne serai pas aimée : j'aimerai !

Puis, ramenant tout à des projets qui la grandissaient à ses propres yeux : — Le but que je poursuis, se disait-elle, n'est point si vulgaire ; et les moyens que j'emploie sont-ils donc si peu avouables, si odieux ? Il me semble, au contraire que si Stasia est heureuse,

— elle peut l'être, — que si Vladimir se corrige quelque peu de son égoïsme, personne en tout ceci n'est lésé.

Et elle reprenait :

— Oui, il y a peut-être quelqu'un de lésé, et c'est moi.

Puis elle s'encourageait, elle relisait les déclamations qui l'avaient transformée et peut-être perdue ; elle s'exaltait ; elle voulait tout voir autrement que dans la réalité qui l'entourait ; elle rejetait toute autorité, tout joug ; et elle croyait avoir ainsi trouvé le seul moyen de secouer les préjugés, les superstitions et les erreurs.

A la voir, à regarder cet extérieur mal combiné, si peu féminin, si étrange, Pavlovna inspirait presque de la répulsion ; à l'étudier plus attentivement, un sage se fût trouvé en face d'une âme plus à plaindre qu'à blâmer, et d'une intelligence cultivée, quoique dévoyée.

Pensant donc, selon le proverbe, qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, Pavlovna, dès le lendemain de la représentation, se rendit chez Stasia.

— Ah ! ma douce, dit-elle, il faut que je vous raconte un étrange incident. Tout à l'heure, en venant ici, je rencontre dans la Grande-Morskaïa, devinez qui ? ce fat d'hier, ce grand jeune homme, fort beau d'ailleurs. Il me reconnaît et me salue.

— Et comment te reconnaît-il ?

— Pour m'avoir vue avec vous hier, évidemment. Au même instant, je rencontre un professeur de mes amis qui me dit : — Vous connaissez donc Vladimir ? — Quel Vladimir ? — Ce jeune homme que vous venez de saluer. — Non, à peine. Je balbutie, enfin. — — C'est, me dit-il, un garçon d'avenir et de talent, un juriste. Quel dommage qu'il ait des idées politiques ! Il est vrai qu'il a quelque fortune : il peut s'en tirer. Par malheur, peu de relations, pas un être au monde. » Enfin, ma douce, vous savez où mènent les conversations ainsi commencées : il m'accompagna un bout de route, toujours chantant les louanges de l'inconnu. Est-ce assez bizarre ?

— Mais, qu'y a-t-il là de bizarre ? demandait Stasia ; vraiment, je ne vois pas.

Pavlovna se tut : ainsi faisait-elle à l'ordinaire,

quand elle croyait avoir jeté des grains qui germeraient. Elles dînèrent ensemble ; Pavlovna rentra, et Stasia, restée seule, se mit à lire.

Mais comment sa pensée ne put-elle se fixer sur les pages du livre choisi ? Pourquoi, au contraire, s'égarait-elle en rêves confus ? C'est ce que Stasia ne pouvait s'expliquer ; c'est, d'ailleurs, ce qu'elle ne cherchait nullement à analyser.

Elle ne songeait qu'à une chose : — Oh ! pourquoi ne suis-je pas un garçon ? Pourquoi les bienséances m'enchaînent-elles ici ? Pourquoi ne puis-je ni voir ni entendre ?

Alors dans la subtilité du rêve, elle se voyait tantôt à l'École des nobles; tantôt, au contraire, fils de la bourgeoisie naissante, essayant de soutenir les droits de la classe moyenne ; et elle se complaisait en ces imaginations puériles.

Cette lente et invisible cristallisation, hélas ! ce n'était pas Stasia qui l'avait créée, mais la forte volonté, le magnétisme invisible de Pavlovna.

Les jours s'écoulèrent ainsi, et ce qui d'abord paraissait monstrueux à Stasia, lui devint peu à peu familier. Sa pensée, habilement surmenée et exploitée par Pavlovna, s'habitua à ce qui lui répugnait d'abord, au point que la petite comtesse, depuis quelques jours, disait à brûle-pourpoint :

— Eh bien ! ce Vladimir dont tu parles, qu'en fais-tu ?

— Dieu me garde ! répondait Pavlovna. Je ne l'ai ni revu ni reconnu.

— Un beau juriste, qui se promène toujours !

Car Vladimir ne manquait pas de se trouver sur la Perspective à l'heure de la promenade, et Stasia l'avait fort bien vu au coin dn canal Catherine.

— Décidément, dit-elle un soir à Pavlovna, il est nécessaire de rouvrir ce vieux palais. J'étouffe ici.

— Enfin ! répondit Pavlovna, vous êtes donc de mon avis ?

— J'étouffe, je meurs ; il faut trouver quelque chose.

— Un bal ?

— Es-tu folle ?

— C'est vrai, ce serait un peu gai, un peu trop hardi.

— Si je donnais un concert avec Mlle Nilsson ?

— Excellente idée ! ma douce.

— Bon! Mais qui inviterons-nous? Je ne connais plus personne.

— Ne dites pas cela. Y a-t-il à Pétersbourg quelqu'un qui ne fût ravi de venir au palais Rostow ?

— Crois-tu cela?

— J'en suis sûre.

— Mais vois-tu, Pavlovna, je ne veux pas trop de monde. Quelques amis seulement, et c'est assez.

— Enfin, une soirée intime.

— Justement.

Alors, prenant en main un carnet d'ivoire, la comtesse, heureuse et souriante, toute animée de son projet, dressa la liste de ses invitations.

Elle raya tous les amis de son oncle, qui lui avaient laissé de mauvais souvenirs ; puis elle soumit sa liste à Pavlovna.

— Qu'en dis-tu ? fit-elle.

Pavlovna lut attentivement tous les noms en les assaisonnant d'une remarque ; puis froidement, elle rendit le carnet à Stasia.

— Tu n'es pas contente ? dit celle-ci.

— En quoi donc tout ceci me touche-t-il, sinon parce qu'il s'agit de vous? répondit Pavlovna.

— Mais, enfin, expose ce que tu as sur le cœur. Est-ce parce que j'ai oublié tes amis ?

— Mes amis ? ô ciel, dit Pavlovna, ils sont plus habituellement les hôtes des cachots que ceux des palais !

— Je t'ai rendue triste. Positivement, Pavlovna, si tu veux inviter quelqu'un, dis-le moi : je l'inviterai.

— Soit, je vais mettre votre bonne volonté à l'épreuve. Invitez ou faites inviter ce Vladimir. Nous le connaîtrons.

— N'est-ce que cela ? Quoi qu'il puisse m'en coûter un peu d'inviter un inconnu, je le fais, et bien volontiers.

En parlant ainsi, Stasia ne disait pas tout ce qui se passait en son cœur ; elle trouvait que Pavlovna, par un hasard étrange, avait eu la même pensée qu'elle et elle lui en savait le plus grand gré.

Alors, pour Stasia commença une existence plus pleine. Elle se sentait l'âme plus chaude, le cœur plus ému ; elle ne voulait pas creuser plus avant les effets et les causes. Il n'y a que les philosophes pour se

rendre ainsi compte de toutes leurs pulsations ; et elle, qu'était-elle, sinon une femme, une faible créature ouverte à tous les souhaits permis ?

Il fallut d'abord s'assurer le concours de la cantatrice : mais justement le jour choisi par la comtesse avait été promis au critique Rappaport, homme charmant, mais cruel, inflexible sur certains chapitres, espérance et désespoir des artistes. Rappaport se rendit pourtant à une petite lettre parfumée, tournée élégamment et qui contenait, parmi de gentilles adjurations, une invitation personnelle.

D'autres artistes furent priés, et de bonne grâce promirent. Ces occupations donnaient à la comtesse une vie, un entrain qu'elle ne se connaissait pas.

Mais ce fut quand il s'agit de préparer dignement les salons de fête qu'elle se surpassa. Il ne fallait pas ouvrir les grandes galeries, capables de contenir trois mille personnes ; mais simplement tenir prêts les trois salons de réception intime, terminés par un petit divan oriental, tendu d'étoffes syriennes et embelli de plantes des tropiques, avec le bassin et le jet d'eau, et la volière où jouaient les oiseaux empanachés des îles.

La comtesse Stasia déploya pour les préparatifs son goût gracieux et simple : elle était contente d'elle-même, d'ailleurs, et ce n'est pas peu dire.

Quant tout fut ainsi réglé, elle se reposa, en se mirant dans son œuvre, et Pavlovna, qui l'avait aidée, se sentait elle-même de moitié, mais pour des intérêts plus graves, dans la partie qui allait se livrer.

Cependant tout Pétersbourg s'entretenait du concert qui aurait lieu à la soirée de la comtesse. Les gens de la société s'interrogeaient curieusement et même anxieusement. Y aurait-il beaucoup d'élus ? Ceux-ci, quels seraient-ils ? Etait-ce affaire de cérémonial ou d'intimité ?

Le nom de Nilsson, il faut tout dire, était aussi pour beaucoup dans l'inquiétude de la société russe : les Pétersbourgeois, ivres de mélodie, fanatiques de chant, admirateurs frénétiques du talent, sacrifieraient tout pour une soirée où une diva célèbre doit déployer ses ressources. Nous avons vu, de nos yeux vu, les étudiants dételer, au sens le plus littéral du mot, la voiture de

la cantatrice suédoise et traîner ainsi, jusqu'à son hôtel, leur idole un peu effrayée.

Nous avons vu de nos yeux, dans un concert, les jeunes filles du premier rang, après un morceau de chant d'ailleurs admirablement rendu, se précipiter sur l'estrade et arracher par lambeaux la robe de soie de Mme Adelina Patti, pour en emporter comme un souvenir. La diva nous parut habituée à ces caresses toutes russes, car elle avait sous sa robe un costume fort coquet, dont la substitution, imprévue pour tout le monde, était peut-être prévue par elle ; mais n'importe !

En conséquence, tous ceux qui se piquaient d'avoir du monde n'eurent garde de ne point tenter un effort pour entrer au paradis rêvé. Mais la liste était arrêtée et fermée irrévocablement.

Parmi les heureux se trouvaient le prince Nosimof, que sa carte d'invitation laissa assez froid : car depuis sa convention avec le baron Fritschen, il se considérait comme tenu de ne plus courtiser Stasia. Il n'avait pas à cela grand mérite, mais enfin, il n'en savait rien, et il est toujours honorable, en amour, de tenir sa parole. Quant au baron, il faillit devenir fou de joie : il montra son invitation partout et se fit rire au nez jusque sous le péristyle de la Bourse.

Avec l'exubérance de sa nature un peu fruste et parfois trop expansive, Fritschen était en effet ridicule. Mais il avait la foi ! Lui aussi avait vécu seul avec ses pensées ! Lui aussi s'était habitué jour par jour à caresser une seule idée !

Cette photographie, que Pavlovna lui avait peu délicatement vendue, il la regardait à toute heure ; il l'avait enfermée dans un coffret précieux ; il rêvait un médaillon pour plus tard.

L'infortuné ! s'il avait su le rôle que lui faisait jouer Pavlovna, il se fût pendu ou tout au moins exilé !

XVII

SERGE LE SECTAIRE

Pendant que se déroulaient ces péripéties, qu'était devenu Serge? Ce n'est que de loin, et par l'impuissance de réagir, qu'il s'était associé aux projets de la coterie nihiliste. Quand parfois, dans sa chambrette, il y songeait, ce n'était pas sans douleur qu'il se représentait le plan et les combinaisons de la Pavlovna.

Mais Serge était avant tout homme politique : il savait que le cœur et le sentiment ne font pas bon ménage avec la science de gouverner les hommes. Il s'interdisait tout ce qui pouvait le distraire du but, et comme la pensée de Stasia se présentait à ses yeux plus souvent qu'il n'eût fallu, il la bannissait, il la chassait de toutes ses forces.

Serge était sincère dans toutes ses démarches, dans toute sa conduite, dans sa vie entière.

Serge était désintéressé, incorruptible, sévère aux autres, mais encore plus sévère à lui-même.

Serge ne sortait pas des bohêmes inconnues; il n'était pas l'homme des bas-fonds : né dans la classe marchande, rien ne se fût opposé à ce qu'il menât joyeuse et large vie.

Mais né avec la nature ardente et enthousiaste des apôtres, il ne pouvait accepter les priviléges que le hasard de la naissance lui avait donnés; il les eût peut-être inconsciemment gardés; il en eût peut-être fait usage; mais le milieu vulgaire où son enfance s'était écoulée lui avait répugné de bonne heure, et de là étaient nés, pour lui et sa famille, des conflits perpétuels, des luttes d'où il sortait meurtri et son père blessé.

Ses parents ne pouvaient le comprendre. Ils avaient commis cette imprudence assez commune de lui donner l'instruction la plus étendue, la plus libérale, et maintenant qu'ils en voyaient les fruits, ils en étaient effrayés.

Aucune idée ne leur était désormais commune avec Serge : ils pensaient sur toute chose petitement, et lui n'habitait que la sphère des idées générales ; ils étaient religieux et superstitieux, et lui était philosophe ; ils ne rêvaient qu'à arrondir leur capital et à grossir leurs revenus, et leur fils, pour comble de malheur, détestait l'argent.

D'un commun accord, un jour, on se sépara : la scission existait depuis longtemps dans les idées ; elle se traduisait dans les paroles ; un jour elle devint un fait accompli.

Dire que Serge n'éprouva pas un regret poignant serait mentir, et pourtant à partir du jour où il quitta la maison paternelle, Serge se sentit heureux et comme débarrassé d'un joug.

Il pouvait penser.

Il en profita pour refaire à nouveau son éducation et son instruction tout entière. Sous les doctrines superposées, il essaya de revenir à la nature ; il allégea son cerveau du bagage trop lourd que ses maîtres lui avaient légué et se reconstitua une fortune intellectuelle autrement sérieuse, autrement solide.

Seulement, ce qui s'était produit avec la famille se produisit alors avec le monde. Serge vit que, presque sur tous les points, il était en désaccord, sinon avec la société européenne, au moins avec la société russe ; il le vit, et il en fut effrayé. L'isolement pesait à ses vingt-cinq ans ! Mais, peu à peu, il se résigna ; il conçut même une sorte d'orgueil à se voir ainsi jeté sur l'océan humain dans un humble esquif ; mais cet esquif était le sien !

Peu à peu, ses rêves sociaux et politiques prirent corps : il rêva d'émanciper son pays, d'affranchir la race humaine. Les impossibilités le tentèrent, et plus elles paraissaient invincibles, plus elles flattaient son audace, plus elles souriaient à son courage.

On sait que les mêmes causes produisent partout les mêmes effets.

Or, il y avait à Pétersbourg beaucoup de gens qui, dans la jeunesse russe, pensaient comme Serge. Assurément il y en avait peu de sa valeur morale, mais il y en avait beaucoup qui l'égalaient en force intellectuelle, et une combinaison toute naturelle fit que ces jeunes hommes et Serge se rencontrèrent.

Ils avaient tous, d'instinct, les mêmes rendez-vous, les mêmes lieux de réunion ; ils se devinaient pour ainsi dire, et par un jeu spontané, ils se serraient les coudes, ils se connaissaient ; ils formaient, sans le savoir, une association toute prête.

Serge comprit vite qu'il y avait là des amas de forces, qu'on pouvait grouper ces électricités éparses et en composer quelque chose de puissant, qui à la longue deviendrait irrésistible.

Il réussit par ses défauts mêmes : tous ceux qui le fréquentaient reconnaissaient sa vertu, son désintéressement, son grand cœur, ses aptitudes, sa fermeté. On se sentait en présence d'un véritable illuminé : on pouvait faire de lui un chef de secte et au besoin un martyr.

Ce rôle, on le lui donnait, et il le prit lui-même sans formuler d'autre ambition.

On pouvait haïr Serge, mais il fallait le respecter ; Pavlovna, qui ne respectait pas grand'chose, avait quelque peur de lui. Cette pureté virile l'étonnait, l'effrayait, l'attirait aussi, comme un gouffre dont on ne peut apercevoir le fond, malgré la transparence de ses eaux.

Dès que Serge comprit son ascendant, il devina que la Révolution allait peut-être s'incarner en lui. Mais cette Révolution, il la voulait belle, admirable ; il la voulait noble et chaste. Or, les éléments dont il disposait contenaient trop d'alliage. Souvent, en regardant autour de lui ses comparses, il se sentait pris de quelque pitié, de quelque dédain, de quelque peur.

Néanmoins, il apprit vite qu'il en est de la politique comme de la cuisine : les éléments premiers n'ont jamais trop bonne façon. Et il se résigna : de la réalité brutale il se réfugia dans l'idéal. Le nihilisme avait des côtés séduisants pour un Russe ; Serge résolut d'en bannir les doctrines énervantes du philosophisme allemand. Il assigna à sa vie le rôle d'épurer la Révolution, et l'on peut dire que si aujourd'hui le nihilisme n'est plus qu'une faction, c'est à Serge qu'on le doit : ses disciples, et ils sont nombreux, se bornent à réclamer l'introduction des idées françaises et une Constitution, une liberté raisonnable et l'abaissement de mille barrières féodales.

Avec un tel cœur et ce génie spécial, Serge était à la fois heureux et malheureux : sa vie avait un but, mais son âme était vide ; l'amour de l'humanité et de la Révolution ne suffisait pas à le remplir.

Voilà où il en était vis-à-vis de lui-même et de l'opinion, quand le nom de Stasia fut prononcé devant lui. Ce nom tomba sur son cœur comme l'étincelle sur la poudre endormie.

On a vu comment, dès la minute où Vladimir lui apparut comme un rival, et un rival fatalement préféré, il sentit pour son ancien compagnon un sentiment mauvais qui jusque-là lui avait été inconnu.

Pendant que Pavlovna poussait fiévreusement son intrigue, et que s'accomplissait tout ce que nous venons de raconter, ce sentiment n'avait fait que s'accentuer, que grandir.

Mais Serge était trop noble pour s'y livrer; il lutta avec énergie contre un amour sans objet et sans raison et aussi sans espoir; il lutta contre la haine et le mépris que lui inspirait Vladimir à tous les points de vue. Politiquement, Serge considérait avec quelque raison celui-ci comme un aventurier; il n'avait en lui nulle confiance. Mais l'ascendant de Pavlovna l'avait emporté : il n'y avait rien à faire.

Aussi Serge s'était-il remis au travail avec ardeur; il était connu de la troisième section, et, par conséquent, surveillé. Mais, en sa qualité de chef de parti, il avait au suprême degré cette vertu des forts, la prudence! Jamais on ne l'eût surpris en flagrant délit de propagande, et cependant il avait une correspondance énorme, et c'était lui qui avait organisé tous les comités de Saint-Pétersbourg et de Moscou!

Il s'occupa, dès lors, de resserrer encore les mailles de l'association nihiliste.

Il voulut un programme, et réussit à en faire adopter un qui devint comme une sorte de symbole et de *Credo*.

Il voulut des rites particuliers et des cérémonies ; car, connaissant les hommes et voulant intéresser le plus grand nombre à sa cause, il savait que c'est surtout en frappant l'imagination qu'on fait arriver les idées jusqu'à l'esprit.

Enfin, il exigea des cotisations et la justification, de

la part des membres, d'une profession quelconque, afin de ne pas avoir une armée de fainéants le jour où l'ancienne société croulerait pour faire place à la nouvelle.

Telle était donc la situation exceptionnelle de cet étudiant russe qui, à vingt-cinq ans, avait établi son redoutable arsenal non loin du palais des tzars et de la forteresse.

Souvent le soir, en se promenant sur les quais de la splendide Néva, Serge avait vu la masse noire formée par le palais d'hiver, et son âme s'était exaltée au souvenir de tout ce qui était sorti de mauvais pour le peuple russe des salons de l'autocratie et du despotisme. Souvent il avait vu étinceler dans le ciel clair la flèche d'or de la forteresse, et son cœur s'était serré en songeant qu'à quelques pas de lui, dans des cachots malsains, croupissaient des camarades, des amis à peine coupables d'avoir élevé la voix!

Ces promenades du soir lui étaient salutaires; elles le retrempaient. Serge avait un peu de cette sainte folie des mystiques et des fanatiques : il ne pouvait s'empêcher de se parler à lui-même en paroles ardentes et se promettre un avenir étincelant de liberté et de fraternité, de se représenter le jour de la délivrance, les cloches sonnant la bonne nouvelle, le peuple épars dans les rues, la Constitution proclamée, les castes abolies, les priviléges dissous, et lui-même, chef de ce grand mouvement, acclamé, aimé, triomphalement conduit à la Douma, à l'Hôtel-de-Ville!

Il y avait donc quelque chose de l'enfant dans cet homme, que les circonstances pouvaient transformer en héros.

La veille du jour où Stasia devait réunir ses amis, Serge était seul chez lui, assez mélancoliquement assis près de sa table et fumant, lorsque la porte s'ouvrit sans façon et Pavlovna entra.

— Je suis pressée, dit-elle; mais j'ai un conseil à vous demander. Donnez-le moi vite.

— De quoi s'agit-il?

— Du mariage de Vladimir.

— Quoi! se marie-t-il?

— Oh! pas encore. Il faut encore quelques formalités; mais précisément c'est au sujet de ces formalités

que j'ai besoin de vous. Ce que je vais vous dire vous paraîtra exorbitant, j'en ai peur : néanmoins ne vous récriez pas !

XVIII

UNE SOIRÉE AU PALAIS ROSTOW

Elle vint enfin, cette soirée, appelée par tous les vœux de la Pavlovna, cette soirée qui devait être en apparence le retour au monde de la comtesse, et le triomphe de Mlle Nilsson, et qui, en réalité, n'était que le triomphe de la Pavlovna et de Vladimir.

A dix heures, les salons étaient pleins ; les femmes avaient mis leurs toilettes les plus discrètes ; les hommes étaient en frac : une certaine curiosité dominait tout ce monde ; il y avait des années que le palais Rostow n'avait été ouvert à la société. Du temps du comte, il n'y avait guère de fêtes que pour un monde à part, le monde des viveurs et des joueurs : aussi, la petite comtesse, en livrant de nouveau cette maison superbe à l'aristocratie, s'était-elle concilié tous les cœurs.

Bien que le nombre des invités fût restreint, l'appareil de la fête était tel qu'on eût cru à une réunion imposante, à quelque célébration spéciale, pour laquelle les maîtres de céans auraient jugé nécessaire de déployer toutes les pompes, toutes les magnificences dont leur luxe pouvait disposer.

Mais ce qui frappait les yeux, ce qui ravissait, c'était l'entrée : l'immense escalier, couvert de ses tapis de pourpre, resplendissait de l'éclat des torchères ; les flammes mobiles, en jouant autour des statues, semblaient animer leur marbre et vivifier le sourire que le statuaire avait imprimé à ses figures. Les grandes plantes, d'un vert sombre et métallique, laissaient déborder leurs feuilles géantes aux formes bizarres, et les eaux jaillissantes, qui brillaient parmi les fleurs prodiguées, faisaient un murmure, une cascade harmonieuse.

Sur les marches, les moujicks silencieux, les bras

croisés sur la poitrine, dans l'attitude d'une suprême indifférence, garnissaient le mur comme des cariatides, et rien n'était plus chatoyant à l'œil que leur costume moscovite, la tunique bleue serrée à la taille par une ceinture écarlate, les culottes blanches et bouffantes dans des bottes de cuir fauve. Ces hommes étaient un échantillon de la forte race russienne : grands, bâtis en hercules, ils donnaient une idée de vigueur et de bonne santé. Selon la mode nationale, ils portaient leur barbe entière et leurs cheveux longs, partagés par une raie au sommet de la tête.

Arrivés au haut de l'escalier, les hôtes de la comtesse Stasia ne voyaient que lumière, ne respiraient que joie... L'effet des grands tableaux italiens, dont les nudités sont si audacieusement belles, se double pour ainsi dire à l'éclat des lustres; c'est comme une vie différente qui respire sur ces toiles à côté de la vie humaine qui s'agite au dessous, et on se sent comme caressé, durant la fête, par les regards de ces patriciennes aux formes opulentes dont les yeux noirs, vifs comme ceux des déesses, ont gardé à travers les siècles un éclat diamanté et un magnétique pouvoir.

Dans le premier salon, Stasia, assise au milieu d'un cercle de jeunes dames, faisait les honneurs ou plutôt recevait les hommages.

Quand la Nilsson parut, accompagnée par son mari, la comtesse se leva et fit trois pas à sa rencontre. Cette démonstration fut accueillie comme une preuve de l'estime et de l'admiration que les Russes témoignent aux artistes de génie, et tout le monde y applaudit par une sorte de murmure favorable.

La Nilsson chanta de cette voix vibrante et dramatique dont tant de cœurs ont subi l'atteinte : ce n'est plus du chant, c'est de la tragédie, c'est du drame; ce n'est pas la voix humaine, c'est la douleur humaine elle-même ; c'est un je ne sais quoi détaché de l'être, un charme pénétrant, énergique, moitié douceur, moitié force, une séduction irrésistible enfin!

Pavlovna n'assistait pas à cette soirée ; retirée dans la chambre intime, elle surveillait tout, elle donnait des ordres; elle se fût sentie déplacée dans ce milieu ; elle le savait, et d'elle-même s'était écartée.

Cependant, Vladimir était entré depuis quelque

temps, et la comtesse Stasia ne l'avait pas aperçu ; lui-même, ébloui par la vue de toutes ces physionomies fines et impassibles, par ce luxe nouveau pour lui, par toutes ces choses enfin dont il n'avait pas l'habitude, restait un peu sous le coup de cette émotion inséparable, comme on dit, d'un premier début.

Il s'était adossé à un portant et écoutait ; il avait remis à plus tard son hommage à la comtesse. Il la voyait de loin, comme dans un nuage, et le cercle des jeunes femmes qui entourait Stasia l'intimidait malgré lui.

Néanmoins, au bout de quelques minutes, il reprit sur lui tout empire : les plateaux circulaient, quelques conversations particulières s'étaient établies.

Il s'approcha de la comtesse et lui fit un grand salut, avec une inclination profonde : il était vraiment bien ainsi, et Pavlovna eût été contente de son héros ; quant à Stasia, elle lui sourit de ses beaux yeux noirs avec une douceur infinie. Vladimir s'éloigna.

Cependant, à la mode russe, la petite comtesse s'était levée ; son devoir de maîtresse de maison commençait vraiment.

Elle adressa un mot à toutes les dames, aux jeunes filles surtout ; elle embrassa la Nilsson ; elle combla d'aise, par ses compliments et ses façons aisées, sa causerie piquante et fine, les vieux généraux, les vieux diplomates, tous les fonctionnaires de tout ordre qui s'étaient empressés de se rendre à son appel.

Mais qui jamais saura les astuces de la nature féminine ? Qui jamais sondera cet abîme qui s'appelle le cœur de la femme ?

A voir cette modeste Stasia, si simple en toutes ses pensées, si noble en tous ses gestes, si franche en tous ses actes, à la voir ainsi parler d'un ton de voix pénétré et câlin, à la voir si sûre d'elle-même, si maîtresse de sa parole, qui donc eût pu croire qu'elle songeât à autre chose qu'à bien remplir son rôle de maîtresse de maison ?

Cela était pourtant.

La comtesse Stasia avait manœuvré avec une adresse infinie.

Piquée de la curiosité de connaître ce Vladimir et

poussée aussi peut-être par la destinée, peu à peu elle se rapprocha de lui.

La voici maintenant qui n'est plus séparée de lui que par un court intervalle ; elle passe, Vladimir s'incline.

On eût dit que la comtesse ne l'avait pas vu ; mais non ! elle revient en arrière d'un pas, et regardant notre héros bien en face :

— Que c'est aimable à vous, monsieur, d'être venu !

Vladimir s'incline de nouveau : en face cette personne quasi divine son audace l'abandonnait ; il sentait une rougeur couvrir ses joues.

Il s'enhardit pourtant.

Tant bien que mal, il continua la conversation : il sentait qu'il le fallait, que c'était décisif ; qu'il devait être séduisant, éloquent, et comme il était fort, que la comtesse était indulgente, insensiblement il déploya ses ressources et ne déplut point.

La petite comtesse, avec sa naïveté ordinaire, trouvait du charme à cette causerie avec un inconnu ; elle s'était assise, et lui, penché, parlait de son mieux : elle l'écoutait.

Il parlait de sa vie ordinaire, livrée au travail ; il avait le dégoût des richesses et du monde ; il n'aimait que les sciences, les arts, les lettres ; il poursuivait le Beau, le Vrai, le Bien dans toutes leurs formes ; il s'ennuyait un peu.

— Mais pourquoi ?

— Eh ! comtesse, sait-on pourquoi on s'ennuie ? Quand on connaît ses maux, on connaît les remèdes. Si je savais de quoi je suis malade, je serais guéri.

— Il faut voyager !

— Non, je ne sortirai pas de Russie d'ici longtemps : il y a trop à faire dans ce malheureux pays.

— Que voulez-vous dire ?

Alors Vladimir développa une thèse philanthropique et sociale : il étala un certain nombre de lieux communs, un certain nombre de paradoxes à la mode. Il réclama l'amélioration des classes pauvres, la permission d'advenir pour la classe moyenne ; il réclama pour l'aristocratie une Chambre et un Sénat électifs, pour le pays une Constitution. Il s'emporta même quelque peu ; mais restant fidèle au bon ton, il eut l'air de com-

primer et de refouler bien d'autres sentiments, bien d'autres pensées !

— Je vais vous faire peur, comtesse, dit-il en finissant : Savez-vous qu'on dit de moi que je suis nihiliste ? Que dirait-on si on savait que vous recevez des nihilistes dans le palais Rostow ? Et si je continue à bavarder ainsi, je vous ennuierai sûrement.

— Non, dit Stasia, mais on ne manquera pas de dire que nous conspirons.

Elle se leva et fut de nouveau tout à ses hôtes ; mais désormais, quel que fût l'entrain de la fête, Stasia était distraite et pensive ; elle désirait que tous ces indifférents partissent ; elle avait hâte de retrouver sa solitude.

Après qu'un virtuose consommé eût joué la marche du *Tannhaüser*, le signal du départ se dessina de lui-même : il ne resta bientôt plus que le pauvre baron Fritschen et le prince Nosimof ; celui-ci ne voulait pas abandonner le banquier : il avait ses raisons pour cela, un large emprunt à pratiquer.

Quant au baron, il était intrigué de la conversation que Vladimir avait eue avec la comtesse ; personne n'y avait attaché plus d'importance ; mais lui, dans son épaisseur allemande, avait plus de finesse que tous les étourneaux jeunes et vieux qui avaient défilé là ce soir. Il avait senti d'instinct qu'il y avait quelque chose...

— Comtesse, disait-il, comtesse, je voudrais...

Mais Stasia, debout, les mains croisées, avait si bien l'air de quelqu'un qui congédie, et le baron sentait lui-même si profondément sa position ridicule, que, prenant son courage à deux mains, il salua et disparut un peu penaud, — d'autant plus que le prince Nosimof, railleur impitoyable, le suivait.

La comtesse, enfin délivrée, se trouva heureuse. Elle rentra dans la chambre intime : Pavlovna y dormait sur une chaise longue.

La petite comtesse la réveilla.

— J'ai vu ton Vladimir, dit-elle ; j'ai causé avec lui.

— Eh bien ? répondit Pavlovna en apparence indifférente.

— Il est charmant ! charmant ! Mais tu ne m'avais

pas tout raconté... C'est un penseur, c'est un sage ! Pourquoi la Russie n'a-t-elle pas plus d'hommes comme lui !

XIX

UN MARIAGE NIHILISTE

Le lendemain d'un jour qui était en apparence un jour de triomphe pour lui, Vladimir devait éprouver que toute victoire à son revers.

On se rappelle la lettre que Pavlovna lui avait écrite ; on se rappelle la visite que l'institutrice avait rendue à Serge que, disait-elle, elle voulait consulter.

Vladimir devait avoir aujourd'hui l'explication de toutes ces démarches mystérieuses.

Pavlovna aimait Vladimir, mais sans espérance aucune d'être jamais payée de retour : elle s'était habituée à cette pensée. Mais elle voulait, en faisant la fortune de l'homme qu'elle aimait, assurer aussi la fortune de la Révolution : jetée dans les doctrines nouvelles, elle s'y rattachait de toutes les forces de son être.

En France, les femmes qui ne doivent pas connaître l'amour se font bas-bleus, sœurs de charité ; choisissent, enfin, un rôle qui les console et les étourdisse ; en Russie, il en est de même ; seulement, les femmes, là-bas, se font nihilistes ; elles prêchent les doctrines subversives et veulent renverser l'ordre social qui n'a pas su leur donner un mari ou un amant.

Pavlovna, elle, avait naturellement un besoin d'intrigue et de remue-ménage ; à la longue, la tête chez elle avait fini par l'emporter sur le cœur, et elle ne rêvait plus guère que l'accomplissement de ses desseins politiques.

Cependant, de temps à autre, en pensant à Vladimir et tout en y renonçant, elle ne pouvait s'empêcher d'un frisson : cette Stasia, si faible, si débile, allait posséder l'être dont elle eût fait son dieu, son idole ! Et alors des jalousies la prenaient.

Certes, elle se dominait vite ; mais l'impression, pour être soudaine, n'en laissait pas moins une marque durable ; sa pensée, malgré qu'elle en eût, revenait presque toujours vers le même objet ; c'est sous cette influence qu'elle avait écrit à Vladimir, c'est sous cette influence qu'elle était allée voir Serge.

Quand Vladimir, le lendemain de la fête donnée par Stasia, vint voir l'institutrice, celle-ci frappa le grand coup qu'elle avait préparé.

— Eh bien ! Vladimir, dit-elle, Stasia vous aimera bientôt : vous l'épouserez, c'est moi qui vous le dis, c'est moi qui vous le jure. Êtes-vous toujours décidé à accomplir votre destinée ?

— Sans doute ! répondit celui-ci étonné.

— Répétez-moi, je vous prie, ce dont nous sommes convenus,

— Ma foi ! n'est-ce point d'épouser Stasia qu'il s'agit ? Oui, n'est-ce pas ? Une fois marié, je dispose de cette immense fortune pour vous tous d'abord, du moins pour l'avancement de la cause, pour moi ensuite. Ah ! j'oubliais, fit-il en se reprenant avec un sourire... Serge m'a fait jurer de rendre Stasia heureuse.

— C'est cela, vous n'avez rien oublié. Mais vous n'oublierez pas non plus que c'est moi qui vous aurai poussé là.

— Non, certes.

— Vous savez que je vous aime ?

— Vous me l'avez dit.

— Quel sentiment avez-vous pour moi ?

— C'est difficile à définir, Pavlovna... Véritablement, je n'en sais rien.

L'institutrice pâlit : cette indifférence absolue, ce flegme, la tuait.

— Justement, dit-elle, alors, il faut, Vladimir, que vous sachiez une chose : vous m'appartenez.

— Je vous appartiens ?

— Écoutez-moi. Je serai franche. Je ne crois pas en vous ; je ne crois en vous ni comme homme, ni comme croyant ; vous serez entre nos mains un instrument docile ou vous ne serez pas. Ce que je vais proposer est à prendre ou à laisser : vous vous déciderez aujourd'hui, et, ce soir, ce sera chose faite.

— Mais vraiment, Pavlovna, vous me parlez avec une solennité, un ton...

— Je vous parle comme il faut...

— Eh bien ! voyons, de quoi s'agit-il ?

Vladimir s'ennuyait prodigieusement : il eût voulu être au diable; il eût tout donné, pour ne plus, de sa vie, avoir affaire avec cette sorcière, cette damnée Pavlovna. Elle le regarda bien en face, et, posément, lui dit :

— Il faut m'épouser !...

— Vous épouser ? dit Vladimir.

Il était stupéfait, anéanti.

Il avait pu tout prévoir, mais non pas ce coup de théâtre...

— Oui, m'épouser ! Et je suis étonnée qu'au moment de votre mariage prochain avec Stasia, vous n'ayez pas songé à me faire cette proposition. Elle était naturelle, elle était dans l'ordre, comme un témoignage de votre gratitude et de votre fidélité à la cause. J'en ai parlé à nos amis, à Serge; tous m'ont conseillé d'attendre. Mais votre étonnement même est une preuve de ce que je vous disais tantôt : vous n'êtes pas un croyant.

Alors seulement Vladimir comprit : il s'était souvent moqué des rites institués par Serge, et aujourd'hui, par une conséquence de son égoïsme et de son indifférence, il ne s'était plus rappelé le dogme des fiançailles nihilistes. Affilié, il devait aller jusqu'au bout. A ses yeux, quelle valeur avait le mariage ainsi contracté ? Aucun.

Il reprit donc vite son aplomb, et, par un rapide calcul, il ne crut pas, pour une telle vétille, devoir renoncer au mariage qui lui était promis, à la destinée qu'il avait espérée. Il leva la tête et dit :

— N'est-ce que cela ? Ce n'est pas la peine de prendre un ton si tragique. Je vous épouse, Pavlovna, et de grand cœur : nous avons beaucoup d'idées communes.

— C'est bien, dit Pavlovna, je vous épouse aussi ; je vous ai aidé, je vous aiderai encore.

Les fiançailles ainsi faites, le mariage réel et légal eut lieu le soir même.

Ce fut chez Serge que les noces nihilistes furent célébrées : deux femmes de la secte, l'une médecin de la faculté de Karkoff, l'autre étudiante en philologie,

servirent de témoins à Vladimir ; deux hommes, affiliés depuis nombre d'années et exerçant des professions libérales, servirent de témoins à Pavlovna.

Les choses se passent en pareil cas, avec la simplicité la plus complète, sans aucun éclat, sans préparatifs : on dirait l'acte le plus ordinaire, le plus convenu, le plus indifférent.

Les assistants s'assirent et, lorsque tout le monde fut au complet, la cérémonie commença.

« Votre mariage, époux fidèles, n'est point destiné à la perpétuité de l'espèce, à la propagation d'êtres infortunés. C'est l'union spirituelle, c'est le mariage de vos intelligences et de vos idées.

« Vous mettrez vos intelligences et vos idées en commun, et vous enfanterez la vérité.

« Vous vous prêterez appui ; vous veillerez l'un sur l'autre ; vous vous surveillerez ; vous veillerez sur vos frères et vous les surveillerez.

« Vous renoncez à tout en ce monde pour suivre le parti de la Révolution.

« Vous serez à la Révolution tout entiers ; elle sera pour vous une famille, un père, une mère, une amante, un amant, enfin tout.

« Que celui d'entre vous qui renoncera à la Révolution soit maudit ! Que celui qui la trahira soit tué ! »

Serge alors se tournant vers Vladimir :

— Homme, n'oublie pas que ta tête, ton cœur et ton bras sont à cette femme : aime-la comme tu aimes la Révolution.

Il dit les mêmes paroles à Pavlovna.

— Vous êtes unis, dit-il en finissant, mais vous êtes libres. Vous vivrez selon vos goûts et vos penchants ; vous vivrez en commun ou séparés ; vous n'êtes astreints à aucun devoir, vous ne devez aspirer à aucun droit. J'ai ainsi, selon le rituel, fiancé et scellé vos intelligences à tous deux. L'avenir soit à vous !

C'est ce mariage infécond, c'est cette union stérile qu'avait voulue Pavlovna.

Pendant que Serge lisait le rituel, Vladimir ne pouvait s'empêcher de réfléchir aux paroles prononcées : il n'avait jamais mieux compris le nihilisme.

L'étendue des engagements qu'il venait de prendre lui apparut tout entière, et il eut un léger frisson quand

il entendit le vœu solennel : « L'avenir soit à vous ! » Par une intuition rapide comme l'éclair et lumineuse comme lui, Vladimir eut une échappée sur les choses futures et son front s'assombrit.

Quant à Pavlovna, elle n'était pas plus heureuse de la cérémonie qui s'accomplissait, mais elle avait tenu pourtant à ce qu'elle eût lieu pour lier Vladimir plus sûrement à la cause et aussi à elle-même; car Vladimir avait beau ne pas l'aimer, quand des formalités pareilles se sont accomplies entre deux êtres, il y a un lien invisible, et d'autant plus fort, dont on ne peut se défendre, et cette pensée la faisait sourire.

Ainsi furent mariés, selon le rite de Pétersbourg, les deux nihilistes Vladimir et Pavlovna; dans les provinces, on ajoute certaines complications. En effet, ces mariages se font entre paysans et paysannes, et là, pour que les imaginations soient plus frappées, on recourt à des moyens plus grossiers.

Leurs noces finies, Vladimir et Pavlovna échangèrent l'anneau de fer, seul bijou permis à ces êtres glacés, à ces cœurs qui doivent être de fer et de pierre, puisqu'ils ne doivent avoir qu'un amour, celui de la rénovation sociale. Quand une telle résolution est prise par un homme sincère et croyant comme Serge, que l'on juge du supplice qu'il s'est préparé ! Qu'on juge de la lutte qui s'engage entre ce qu'il croit son devoir et ce qui est sa passion !

Enfin, le petit comité se sépara : Vladimir, Serge, Pavlovna restèrent seuls.

— Maintenant, dit Pavlovna à Vladimir, il n'y a plus de temps à perdre. Fiez-vous à moi, et bien exactement faites tout ce que je vous dirai. La comtesse bientôt ne rêvera plus que de vous, et certes ce n'est pas moi qui l'en empêcherai. D'abord, vous allez lui écrire...

— Lui écrire ? et quoi donc ? et pourquoi ?

— Lui écrire que vous l'aimez : les choses, sans cela, traîneront en longueur; il sera trop difficile de vous faire rencontrer.

— Mais si elle s'offense ?

— Elle s'offensera, n'en doutez point... Mais elle s'apaisera aussi et nous arriverons enfin au but.

— Oui, conclut Serge, il faut que ce mariage ait

lieu le plus tôt possible. Nous avons une foule d'affaires en souffrance que nous ne pouvons expédier. Et la fortune de la comtesse ?... »

En prononçant cette phrase qui n'était ni dans son caractère ni dans sa pensée, Serge, qui se mentait à lui-même, éprouvait une indicible émotion.

XX

VLADIMIR ÉPOUSE STASIA

Deux longs mois se sont écoulés avec des alternatives de succès et de revers pour Pavlovna et Vladimir.

Stasia n'était pas, autant que l'institutrice voulait bien le dire, facile à séduire et à capter : elle avait mis trop haut son cœur pour qu'il fût aisé d'y atteindre. Elle n'était banale en rien ; comment l'eût-elle été dans ses affections ?

Cependant Pavlovna avait plaidé la cause de Vladimir avec une habileté extrême, mille précautions.

Quand celui-ci avait envoyé sa lettre de déclaration, procédé, on l'avouera, assez cavalier, Stasia s'était récriée avec une véritable indignation. Mais la femme est femme. Avec la persistance de la goutte d'eau qui creuse la pierre, Pavlovna avait tous les jours frappé au même endroit : Stasia fut prise.

Ce ne fut point sans combat.

Quel était ce Vladimir ?

Physiquement, certes, c'était un cavalier accompli : et il n'était pas jusqu'au laisser-aller de son antique bohême, qui ne dût plaire en lui par je ne sais quelle grâce et quelle désinvolture piquante au milieu d'une société aristocratique si jalouse de l'étiquette.

Intellectuellement, on ne pouvait nier qu'il n'eût une bonne instruction, pas très-étendue peut-être, mais en Russie les hommes ne se piquent point d'un développement si complet.

Oui, mais au moral, quel était cet homme ! C'est sur ce point surtout que Pavlovna avait insisté. Connaissant Stasia dès son enfance, elle savait que rien d'impur

ne pouvait jamais espérer la souiller. Aussi insistait-elle tout particulièrement sur les vertus et les qualités de Vladimir.

On pouvait croire que sa poursuite avait pour objet les grands biens de la comtesse.

Il n'en était rien : Vladimir, élevé à une rude école, vivait heureux de peu, libre et fier.

Et si Stasia savait, — disait Pavlovna, — quelles facultés précieuses cachait ce jeune homme! Tous les renseignements qu'elle avait pris concordaient pour le représenter généreux et libéral, toujours prêt à secourir les faibles et à tendre la main aux vaincus.

— Je le crois un peu nihiliste, concluait Pavlovna en souriant, et elle disait ainsi la vérité : mais sans péril, puisque Stasia sympathisait avec les idées nouvelles. Ce que Pavlovna ne disait pas, c'est que Vladimir appartenait à la pire fraction du nihilisme, à celle qui ne voit dans une Révolution que l'occasion de pêcher en eau trouble.

Tout cela, habilement présenté, faisait impression sur Stasia.

Mais le plus pénible, la redoute la plus difficile à emporter, ce fut la question de naissance. Elle, la Stasia, comtesse descendant des Rurik, presque cousine des Romanoff, elle épouserait donc, qui ? un fils de marchand, un homme qui n'était pas né ?

Pavlovna n'aurait pas été un grand capitaine, si elle n'avait tout prévu.

Un jour que Stasia lui disait :

— Eh bien ! oui, je l'avoue, Vladimir ne me déplaît point. Mais comment veux-tu que je lui sacrifie tous nos préjugés de rang et de naissance ? Vraiment, j'ai quelque famille encore : je ne suis pas si libre!

— Mais, — dit Pavlovna tranquillement et frappant un grand coup, le dernier, le décisif, — mais Vladimir est noble : c'est un bâtard.

— Ah! dit Stasia, pourquoi ne me le disais-tu point plus tôt?

En Russie, les bâtards ne jouissent pas, certes, du privilége d'être noble : mais le préjugé féodal subsiste. Le bâtard ou plutôt l'enfant non reconnu, l'enfant trouvé surtout, a le droit d'entrer dans toutes les classes de la société. L'obscurité qui plane sur son berceau

devient pour lui un honneur. Et qui sait, en effet, s'il n'est pas le fruit des amours d'un gentilhomme, de la faute d'une grande dame?

Stasia céda donc : aimait-elle? Peut-être... Comme toutes les jeunes femmes, elle était surtout disposée à aimer et à être aimée.

Peut-être, en descendant au fond des choses, lui faisait-on violence. Mais cette violence lui était douce, et elle n'eût pas voulu qu'elle ne lui fût pas faite.

Le baiser des fiançailles lui fut suave comme le miel et terrible comme l'initiation de son être à quelque chose de nouveau ; elle éprouva une sensation indéfinissable. Vladimir lui-même ne put se défendre d'être pris, et, après ce premier baiser, qui consacrait son triomphe et le volontaire esclavage de Stasia, il aima la comtesse sincèrement et même avec fougue, avec une espèce d'ivresse. Hélas! ces belles flammes si vite allumées, combien de temps devaient-elles luire ?

Quoi qu'il en soit, le mariage fut décidé.

Il ne tenait pas absolument à Stasia ; elle fut obligée de demander la permission à l'empereur. Mais l'usage, plus fort même que les czars, veut que cette permission ne soit jamais refusée.

Quand la nouvelle du mariage de Stasia et de Vladimir fut connue, deux courants contraires se partagèrent la société.

Les uns admirèrent l'union de l'amour et de la jeunesse, l'audace de ce coup d'éclat, la volonté de la comtesse et le bonheur de Vladimir.

Les autres, sans restriction, blâmèrent.

Les uns virent, dans ce mariage d'une femme si noble et si riche avec un homme sans nom et sans fortune, un signe des temps, un bon exemple ; et comme on savait Stasia favorable à certaines idées, on n'était pas si surpris.

Les autres blâmaient sévèrement cette abdication de la noblesse dans la personne d'une jeune femme destinée aux plus hautes alliances. L'exemple leur paraissait funeste : c'était un signe de déclin, de décadence irremédiable. L'empereur n'aurait pas dû autoriser ce scandale, qui menait à la Révolution

Les nihilistes ne se possédaient pas de joie.

La nouvelle se propagea de comité en comité avec la

rapidité de la foudre et alla éveiller des espérances, des ambitions insensées.

Mais veut-on savoir qui fut le plus atteint en tout ceci? Veut-on savoir chez qui la nouvelle causa le plus grand trouble ? Chez le financier Fritschen.

En ouvrant la Gazette aux *Échos du Grand Monde*, il se frotta plusieurs fois les yeux ; il n'y pouvait croire, il tombait de son haut.

Cependant Nosimof vint le voir : lui aussi était étonné, et un peu vexé.

— Eh bien! pauvre Fritschen, vous avez joué un beau rôle ! C'était la peine vraiment de m'acheter à si bas prix la plus belle carte de mon jeu!

Fritschen bégayait.

— Est-il... est-il possible ? Je ne saurais le croire. J'en suis malade, Nosimof.

— Cela ne sert à rien, infortuné que vous êtes. Prenez les choses avec courage, parbleu, et déjeunons!

— Mais comment se fait-il que je n'aie rien vu, rien su ?

— Parce que vous avez eu affaire à des femmes, novice que vous êtes. Vous avez trompé les plus malins, vous en auriez revendu aux Arabes, et vous êtes trompé à votre tour, mis dedans et berné par une femme. C'est bien fait!

— Trompé ! trompé ! répétait Fritschen avec désespoir.

— Et ce n'est ni la première ni la dernière fois, disait Nosimof pour consoler le baron.

— Je n'assisterai pas à ce mariage, reprit celui-ci.

— Et que voulez-vous que cela leur fasse ?

— C'est une honte, une indignité ; on me le paiera !

Le mariage eut lieu à la fin du carême : c'est une époque de réjouissances pour toute la Russie, où, lorsque le carême est terminé, on recommence à jouir un peu des plaisirs de ce monde dont on a été rigoureusement sevré pendant quarante jours. Vladimir et Stasia avaient donc heureusement choisi leur époque. C'était le commencement de l'avril russe ; il ne fait plus ce froid intense qui oblige à garder la maison ; l'air est frais, les soirs deviennent tièdes et embaumés, les promenades à la pointe du golfe de Finlande commencent, la neige cesse et on sent poindre la vie aux bran-

ches mortes des arbres. Des nuées de ramiers, venus de tous les coins d'Asie, couvrent les toits, les trottoirs, les places, le milieu des rues : ils sont sacrés, et si familiers que le premier venu peut les flatter de la main.

Le mariage eut lieu à la cathédrale d'Isaac. Ce monument merveilleux, dû au génie d'un Français, est le témoignage par excellence de la foi russe et du pouvoir illimité des tzars.

A une époque où la Russie était relativement pauvre, Nicolas trouva les trois cents millions nécessaires à la construction de ce chef-d'œuvre, amas colossal de marbre rose et de bronze, où pas une pierre n'est indifférente, où tout donne l'idée de la richesse, de l'art, de la puissance et du fanatisme.

Elle est splendide, cette cathédrale moderne, avec ses clochetons et son dôme hardi, avec ses colonnes géantes, ses portes admirables, qui rappellent en grand celles du baptistère de Florence.

Mais l'aspect extérieur n'est rien comparé à ce qui attend les yeux éblouis du visiteur ou du fidèle. La nef immense donne une sensation de l'infini ; l'accumulation de tout ce que l'homme possède de beau et de précieux donne une sensation d'orgueil et de vertige.

Uu jour gai illumine ces espaces, et ses rayons viennent s'y jouer par des fenêtres colossales.

Devant les Vierges à l'Enfant, hardiment peintes ou plutôt enluminées par des pinceaux savants, brûlent des lampes éternelles ; et la Panagia sourit aux hommages dans son cadre d'or embelli de diamants et de saphirs.

La figure du Christ, blanche comme de la cire, vient jeter sa mélancolie sur ces amas de splendeur, et rien n'est triste comme de voir le grand supplicié, le fils de l'Homme au milieu de ces orfévreries, défendu de la foule par un balustre incrusté de pierres précieuses, dans un sanctuaire dont les colonnes massives sont en lapis-lazuli et en malachite.

Dans le chœur, des prêtres à longue barbe, laissant flotter sur les épaules une abondante chevelure, siégent immobiles dans une attitude hiératique ou psalmodient lentement.

C'est là qu'eut lieu, avec un concours de toute la

noblesse et de toutes les classes, le mariage de Vladimir et de Stasia. Les nihilistes y étaient en grand nombre : ce n'était donc pas un conte ; ils pouvaient voir un des leurs dans le triomphe : il lui avait suffi d'oser. Ceux que la sympathie n'avait pas attirés étaient venus par un autre sentiment, par curiosité, par envie, par goût des cérémonies et des foules. Serge était au premier rang, résigné.

Quand Stasia, descendue de voiture, foula les tapis qui garnissaient les marches extérieures jusqu'au chœur, un murmure s'éleva d'admiration et d'amour. Elle était si jeune ! Elle était si belle ! Elle aimait et elle était aimée.

Le mariage orthodoxe grec ressemble au mariage catholique en tout point. Quand l'archimandrite les eut bénis et les eut gratifiés de l'anneau, en posant sur la tête de la comtesse une couronne d'or, il leur adressa quelques paroles que les jeunes époux écoutèrent avec recueillement. Le vieux prêtre était singulièrement ému devant les grandeurs de ce monde, et ses conseils ne furent guère que des compliments. Bientôt les chants commencèrent, l'encens fuma, emplissant la nef d'un je ne sais quoi de solennel et d'auguste.

C'en était fait ; le lien religieux était indissoluble.

La foule se dispersa, se livrant à mille commentaires. Sur les marches, Pavlovna, debout, contemplait son œuvre : elle en avait quelque orgueil.

Dans l'après-midi, Vladimir et Stasia partirent pour Moscou.

DEUXIÈME PARTIE

I

RENCONTRE DE SERGE ET DE PAVLOVNA AU JARDIN D'HIVER

Le mariage de Vladimir éveillait dans le parti nihiliste les espérances les plus absurdes, les plus ambitieuses, les plus immodérées.

On sait comment le bruit s'accroît dans les petites villes : il suffit d'une nouvelle la plus mince, encore fût-elle apocryphe ou controuvée, pour mettre tout le monde en émoi. Chacun ajoute son mot; la chose s'enfle, et, à la fin du jour, ce n'est plus d'un œuf, comme dit La Fontaine, mais d'une bonne douzaine qu'il s'agit.

Ainsi, dans le camp nihiliste, le plan de Pavlovna avait pris des proportions colossales.

La troisième section ne s'inquiétait point : elle savait qu'il n'est pire conservateur qu'un perturbateur au pouvoir; il n'est pire despote qu'un révolutionnaire quand le flot des événements l'a mis au gouvernail.

Vladimir épousant Stasia, les nihilistes, ou soi-disant tels, entrant dans la société établie, obéissant aux

usages reçus, goûtant aux plaisirs, à la richesse, c'était politiquement ce qui pouvait arriver de mieux.

Aussi les nihilistes, encouragés par la sécurité de la police et la tranquillité où on les laissait vivre, avaient correspondu. De Zurich à Pétersbourg, de Pétersbourg à Moscou, de Moscou à Odessa, c'était un perpétuel échange de lettres, de confidences, d'exhortations.

Il y a dans les partis les chefs et les sujets : les uns meneurs, les autres menés; les uns qui savent où ils vont, les autres qui marchent les yeux fermés. Ces derniers ne sont pas les moins entêtés et les moins exigeants.

Serge avait bien vu cela. Dès le lendemain du départ de Vladimir avec sa jeune femme, il avait été assailli de lettres, de demandes, de sollicitations, de conseils.

« A quand? » disaient les uns.

« C'est l'heure, c'est le moment! » disaient les autres. Et comme, en pareille occasion, ceux que l'on mène ne mesurent ni les raisons ni les circonstances; comme le troupeau n'a aucune raison de s'inquiéter des motifs du pasteur, les discussions, les querelles commençaient à se faire jour, à troubler l'harmonie, à jeter, même parmi les plus patients et les mieux pensants, un véritable désordre.

Serge était donc inquiet; Pavlovna également; et tous deux mêlaient, sans trop s'en douter, aux intérêts du parti les intérêts de leur cause personnelle.

Serge, en dépit de tout, songeait à Stasia; toutes les fois qu'il s'agissait de nihilisme, fatalement le nom de la comtesse et sa charmante image venaient le troubler. Vladimir, par un phénomène singulier, n'existait pas pour lui.

Pavlovna, malgré elle-même, commençait à trouver dur d'avoir été si bonne et si enthousiaste, d'avoir agi enfin contre son caractère et les lois qu'elle s'était fixées. Ce Vladimir n'avait eu pour elle que des attentions distraites : sans doute, à cette heure, il l'avait oubliée pour cette mièvre et faible Stasia! Mais elle saurait bien se rappeler elle-même à son souvenir. Et dans ses pensées sourdes, elle essayait de tout rattacher au nihilisme, au plan qu'elle avait si hardiment conçu.

Il ne fallait pas rester en route; coûte que coûte, on devait aller jusqu'au bout.

C'est dans cette situation d'esprit que Pavlovna et Serge se rencontrèrent un dimanche de mai dans le Jardin d'hiver, au pied de la statue de Kriloff, le fabuliste russe, à qui son pays a élevé un monument digne d'un roi pour quelques maigres fables et deux ou trois apologues d'un esprit assez fin.

La Russie, qui copie tout de France, a voulu à Saint-Pétersbourg son jardin des Tuileries, et, par ordre, au bord de la Néva et du Champ-de-Mars, un quadrilatère planté d'arbres a reçu des allées, des bancs, des statues. Celles-ci, achetées à grands frais en Italie, sont les plus bizarres témoins de la décadence de la sculpture italienne. Il est vrai qu'achetées au rabais aux élèves des écoles dont l'Italie fourmille, elles ne peuvent remplacer les chefs-d'œuvre que les tzars étaient en droit d'espérer. Mais une fois arrivées à Pétersbourg, enregistrées dûment par les domaines, pouvaient-elles s'en retourner? Fallait-il les briser? Elles sont donc là, rangées en bataille, dans leur immobilité de marbre, dans des attitudes gauches qui trahissent un ciseau inexpérimenté. L'hiver, on les enclôt de planches, on les enveloppe de paille, de peur que les froids excessifs ne les fendent, ce qui est arrivé pour plus d'une, dont on retrouvait à terre, après une nuit de gelée, les membres épars.

Pavlovna et Serge se rencontrèrent là, au milieu des arbres renaissants, et, comme leurs pensées étaient les mêmes, comme ils avaient pris tous deux la direction du parti, l'une, par audace, par énergie ; l'autre, par une sorte d'investiture morale, ils se communiquèrent les idées que les derniers événements leur suggéraient.

— Je crois, dit Serge, qu'il faut nous séparer absolument d'une portion des nôtres qui nous causera beaucoup de mal et ne nous fera aucun bien. Il y a chez nous trop d'impatients.

— Vous avez raison, Serge, dit Pavlovna. Mais une scission, dans les circonstances actuelles, ne me paraît pas bonne. Vous vous rendrez suspect et, par conséquent, impossible. Tout serait à recommencer.

— Mais alors, que faire?

— Réunir le comité de Pétersbourg, exposer vos raisons, envoyer des correspondances dans les provinces ; enfin, calmer des ardeurs trop promptes, retenir le zèle trop compromettant de nos maladroits amis.

— Sans doute, dit Serge, tout cela est politique. J'agirai de la sorte. Mais ma pensée ne se borne pas là. Voici ce que je veux dire : Vous, Pavlovna, vous avez conçu un plan hardi, vous l'avez mené à bien, vous vous êtes sacrifiée.

Pavlovna eut un geste de dénégation.

— Oui, reprit Serge, il y a eu du sacrifice et du dévouement dans votre façon d'agir. Mais maintenant votre devoir, du moins celui que vous vous étiez fixé, est accompli. Il n'en est pas de même pour moi. Moi aussi j'ai des desseins...

— Eh bien ! Serge, dites-les nous. Vous êtes bien sûr de notre sincérité.

— De la vôtre, oui ; de la leur, non. Mes projets ne concernent pas les individus, mais les doctrines.

— Toujours idéaliste ! jamais pratique ! hasarda l'institutrice.

— Mais pardon, dit Serge. Écoutez bien. Je suis honteux des stupidités qu'on nous prête, non sans cause ; car la majorité nihiliste est entichée des plus pernicieuses erreurs. Je suis honteux que, nous proposant de tout détruire, nous ne puissions ou nous ne voulions rien mettre à la place. Je propose à partir d'aujourd'hui d'imprimer à la Révolution une direction nouvelle.

— Et laquelle ?

— Ne plus admettre d'adeptes sur leur simple demande et uniquement parce qu'ils sont mécontents, pauvres, déclassés, deshérités d'une façon quelconque. Nous deviendrions le parti des culs-de-jatte et des boiteux.

— Soit ! De ce côté, les précautions à prendre ne seront pas mauvaises.

— Savoir bien distinctement ce que nous voulons renverser.

— Mais tout, ce me semble !

— Non, pas tout. C'est ici que nous ne nous entendons point. Je trouve que tout vouloir renverser est

une folie, une démence. Nous nous trouverons, le lendemain, en face du désert, comme les Caraïbes ou les anthropophages. Tout cela ne peut me convenir — nous convenir, dit Serge en se reprenant.

— Enfin, nous verrons cela; poursuivez.

— Ensuite, ne faudrait-il pas savoir ce que nous édifierons sur les ruines que nous aurons faites ou provoquées?

— Tout cela nous le discuterons à loisir, reprit Pavlovna, après avoir quelque peu réfléchi. Pour le moment, laissez-moi vous dire mon avis bien sincère. Vous êtes dans une mauvaise voie, vous mollissez; vous n'êtes plus un révolutionnaire. En agissant comme vous vous proposez d'agir, vous perdrez tout prestige; on vous retirera toute confiance.

— Je serais curieux de savoir pourquoi, dit Serge. Est-il sous le ciel un homme qui aime les hommes plus que moi?

— La question n'est pas là. Vous avez affaire à une bande d'affamés et vous leur dites de prendre patience! N'ont-ils point patienté pendant de longs mois, jusqu'à ce que Vladimir eût épousé Stasia? N'ont-ils pas cru que ce mariage serait le point de départ d'une nouvelle ère, et vous venez maintenant leur parler métaphysique! Mais, pendant que vous y êtes, pourquoi ne leur proposez-vous pas des cours d'histoire et de philosophie? Pourquoi ne leur dites-vous pas d'attendre la publication d'un catéchisme spécial où vous prêcherez la vertu de résignation et de patience?

— C'est vrai! c'est vrai! Il n'en est pas moins exact que si la Révolution ne prend pas un autre cours, elle est perdue!

— Elle est perdue? et que nous importe? Nous autres nihilistes, qu'avons-nous à perdre?

— Pas grand'chose, en effet, ricana Serge, qui se voyait entouré d'impossibilités.

— Nous ne croyons à rien; nous ne voulons qu'une chose : établir le règne du rien. Le mariage dérisoire que nous avons institué, n'est-il pas le symbole, le *credo* de nous tous?

— Eh bien! dit Serge, tuons-nous alors!

— La chose aurait peut-être du bon. Mais que nous

fait la mort? Après nous, en restera-t-il moins des millions d'infortunés? Autant vivre !

— Nous devenons stupides, dit Serge.

— Savez-vous pourquoi?

— Pas trop.

— Vous, à force de penser à Stasia, vous avez imprimé à vos pensées une direction dont elles n'avaient pas l'habitude. Moi, en songeant à Vladimir, je suis prise quelquefois d'accès de désespoir. Je suis femme en somme : c'est très-malheureux! Mais je ne puis rien contre mes nerfs, contre la force oppressive de l'air, du climat et des saisons. Si vous m'en croyez, nous laisserons aller les choses.

— Pour cela, non, dit résolûment Serge.

— Vous persistez dans votre plan?

— Tout à fait.

— Vous voulez réformer, améliorer le nihilisme?

— Oui.

— Vous voulez détourner la Révolution vers des sentiments plus conformes à la raison, au bon sens, comme on dit?

— C'est mon vœu, du moins.

— Eh bien! mon ami, conclut Pavlovna, vous verrez qui de nous aura eu tort, ou de moi qui ne crois pas aux hommes, ou de vous qui y croyez trop!

II

VLADIMIR ET STASIA ARRIVENT A MOSCOU

Frileusement blottie dans le wagon-salon que la Compagnie française de Moscou a mis à la disposition de Vladimir, Stasia regarde d'un air distrait le paysage qui fuit, les arbres qui défilent avec une rapidité vertigineuse, les nuages du ciel dont la vitesse semble doublée.

Ce n'est plus l'hiver : c'est le printemps russe avec ses surprises, ses fêtes de verdure tendre qui éclatent

d'une nuit à l'autre, d'heure en heure pour ainsi dire; avec ses coins de ciel bleu et tous les sourires d'une nature longtemps engourdie, qui secoue ses habits poudrés d'argent par les frimas, et, radieuse, s'éveille pour des floraisons splendides.

Stasia rêva doucement.

Qu'elle est bien ainsi, qu'elle trouve la vie bonne! Le premier usage qu'elle a fait de sa liberté, ç'a été de prendre un époux de son choix, jeune comme elle, beau comme elle et, ainsi que Stasia le croit, bon et sincère comme elle.

Vladimir s'est déjà habitué à sa fortune; il avait tellement pris des habitudes d'imagination, tant vu en songe ses destins futurs; il avait eu si souvent l'hallucination des richesses, du luxe, des voluptés, que la réalité lui semble toute naturelle.

Il regarde le noble profil de Stasia et son cœur est ému de fierté, presque de tendresse, quand il se dit: « Cette femme est à moi! »

La causerie est caressante et voilée: l'amour naissant vit d'espoirs, de sous-entendus, de mots à moitié dits.

Oh! que la route est superbe! Quelle variété d'aspects! Quels paysages changeants!

Tantôt c'est le steppe qui déroule à l'horizon ses tapis de verdure infinie; tantôt, c'est un bois de pins qui couvre une colline de ses noirs massifs; tantôt c'est une rivière profondément encaissée, des marais stagnants, des rochers bleuâtres. Parfois dans un éclair, on aperçoit les clochetons d'or des églises d'une ville qu'on dépasse; parfois encore c'est un immense troupeau qui pâture le long des haies: quelques taureaux élèvent leur mufle en mugissant.

Mais le train s'arrête en plein champ: une mélodie lointaine et sauvage résonne. Qu'y a-t-il? On se penche aux portières, on interroge l'horizon.

C'est une bande de bohémiens, gais oiseaux de passage. Avec des fifres, des tambourins, des flûtes, des violons, hommes, femmes, enfants, attaquent ensemble un air des pays fabuleux, symphonie fantastique et superbe, pleine de sons déchirants, d'appels désespérés, et tout à coup voilà des chansons joyeuses, des cris de triomphe,

et comme un bouquet d'artifice, une pluie de notes qui retombent en gerbes et en étoiles.

Le train alors poursuit sa route à regret : la locomotive semble redoubler d'ardeur; il faut rattraper le temps perdu. Ces stations sur les chemins de fer russes — stations imprévues — ne sont pas rares : elles abrégent la longueur du chemin.

Stasia et Vladimir, penchés l'un vers l'autre, se sourient : ils ont dans les yeux comme le reflet des visions qu'allume la musique des bohémiens.

Le temps vole, l'espace est dévoré ! Voici les grands bois qui avoisinent Moscou. Deux heures à peine nous séparent du but ; la machine, de temps à autre, s'arrête encore. Alors des bois, des villages, du creux des ravins, accourent des fillettes, des gamins accoutrés de costumes bizarres : tous s'accrochent aux portières des wagons, se hissent, se poussent, montrant leurs belles têtes blondes et bouclées, tendant aux voyageurs des fraises champêtrement étalées dans des paniers d'écorce, œuvre simple et charmante, sortie des mains du moujick russe, le plus habile vannier qui soit au monde.

Il en est qui portent avec eux d'énormes bouquets de fleurs des champs, larges et éclatantes comme les fleurs des tropiques : car Moscou, c'est déjà l'Asie, et quelque chose des couleurs de Cachemire teint là-bas le ciel, les eaux, le sol, la verdure et les fleurs.

Mais déjà apparaissent les dômes des trois cents églises qui sont la gloire et la grandeur de la sainte Moscou ; déjà on aperçoit à une courte distance le palais du Kremlin, et plus bas la cathédrale d'Ivan, monument plus baroque qu'original, qui réunit tous les styles sans en avoir aucun.

A quoi pense Vladimir ? Oh ! qu'il est loin de Pétersbourg ! loin du restaurant grec ! loin de sa chambre d'étudiant !

Qu'il est loin surtout de la politique ! Comme il a oublié et la Révolution, et la cause, et ses serments ! Comme il a peu pensé à son épouse mystique, à Pavlovna ! Un moment, ce nom se présente à sa mémoire : un trouble le saisit, je ne sais quoi d'amer lui monte à la gorge ; il s'empresse de rejeter loin de lui

ce souvenir funeste, le souvenir de cette cérémonie odieuse à laquelle il a été contraint.

Vladimir est dans la situation d'un homme dont le destin a changé, qui voit toutes ses habitudes renversées, qui s'essaie à en prendre d'autres, et qui, tout en y réussissant, demeure étonné et charmé.

Il est tout à son bonheur du moment : le contraste, toutes les fois qu'il jette les yeux sur la comtesse sa femme, lui fait apprécier mille fois plus son bonheur.

Et Stasia, que pense-t-elle ?

A mesure que les minutes s'écoulent, son être se transforme : elle aime, à coup sûr ; oui, elle aime Vladimir. Elle est heureuse de lui avoir tout donné, sa foi, son être, sa fortune, son nom même, puisqu'elle lui a sacrifié son titre ; et ce qui la ravit, c'est qu'au contraire des Russes qu'elle avait vus chez le comte Rostow, son mari est un homme qui est instruit, qui pense, qui a une grande âme, un cœur noble, un généreux esprit. A ses yeux, Vladimir est un libéral : à un moment donné, il peut être utile au pays, au czar, à la noblesse, au peuple même.

— Pourvu, se dit intérieurement la petite comtesse, pourvu que je sache m'en faire aimer !

Mais au milieu de ces rêves le train s'arrête ; nous sommes arrivés : c'est Moscou !

A la sortie du wagon, sur le quai de la gare, Stasia voit son intendant, un Allemand, selon l'usage, et, quelques pas en arrière, un géant, Sémène, son père nourricier, rude paysan de la plaine qui a élevé son enfance.

Pendant que l'intendant s'avance avec l'air mielleux et rampant des Tudesques, Sémène d'une enjambée arrive au wagon, et pour aider Stasia à descendre, l'entoure d'un bras robuste, le bras gauche ; car de la main droite il tenait son bonnet.

Sémène, d'un regard, avait enveloppé Stasia et Vladimir. Son nouveau maître lui produisit bon effet, car un sourire découvrit ses dents blanches, et sa large figure loyale s'épanouit.

Du reste, pas un mot.

La voiture attendait au bas du perron : c'était le carrosse moscovite construit à Moscou même par des charrons indigènes, moins une voiture qu'une maison

vaste, capitonnée, pouvant contenir six personnes sans gêne. Faits sur des modèles du temps de Louis XIV et de Pierre le Grand, ces monuments d'un luxe barbare, ont encore à l'arrière ces immenses appliques auxquelles se suspendent les laquais. Ceux de Stasia, en livrée noire avec les aiguillettes d'argent, avaient l'air imperturbable et sérieux particulier à l'espèce. En voyant leur nouvelle maîtresse et leur nouveau maître, ils n'eurent même pas un regard ; le gros cocher ne bougea point : il resta, conformément à l'étiquette, majestueusement immuable.

Sémène ferma la portière, et ce ne fut que lorsqu'il eut pris place sur le siége, qu'à son ordre la lourde machine s'ébranla.

L'hôtel Rostow est situé dans l'ancien Moscou : il est environné de jardins immenses et donne plutôt l'idée d'une vaste propriété campagnarde qui serait au cœur de la ville.

Une longue avenue de tilleuls semée de statues, dans le goût de celles du Jardin d'hiver, que nous avons déjà décrites, précède le corps de bâtiment construit, comme tous les édifices en Russie, selon les rites et les règles de l'architecture grecque. Presque tous ne sont guère qu'une combinaison de la ligne droite, du triangle et du carré. Ajoutons des colonnades d'ordre ionique, et nous aurons une idée suffisante de ces édifices de l'aristocratie : ils jurent avec le climat, ils sont peu conformes à nos idées de confortable.

Cependant on ne peut leur refuser un air de grandeur : ces vastes salles, peuplées des meubles les plus riches et d'objets d'arts de toutes sortes, ne sont point glaciales, comme on pourrait le croire. On s'y fait vite, on en jouit, et plus tard, auprès de ce luxe des habitations seigneuriales, tout pâlit ; tout semble étriqué et mesquin.

Les paysans avaient voulu recevoir leurs maîtres avec un certain apparat : mais l'intendant allemand s'y était opposé. On avait considéré cette mesure comme une vexation ; le paysan russe a des besoins de tendresse et de dévouement, et lorsqu'on s'oppose à leur expansion, il se révolte. Presque tous les paysans russes détestent les intendants allemands justement pour cela.

Malgré l'émancipation, des liens ont subsisté entre

les maîtres et les anciens vassaux : c'est un grand bien. Sans cette suprême ressource, que ferait ce pays inondé de quatre-vingt millions d'hommes tout à coup devenus libres et ignorants de la limite de leurs droits ?

Comme gage de leur affection, les paysans avaient paré de fleurs toute l'avenue, le vestibule et l'escalier d'honneur.

Stasia était touchée : il y avait huit ans qu'elle n'avait vu Moscou. Le grand Sémène aida à descendre, et le couple fortuné monta aux appartements d'en haut où les avait précédés la femme de chambre française et où l'intendant allemaud avait tout prévu.

Pendant leur dîner, qui fut court, arrivèrent des flots de cartes, discrets témoignages de la sympathie générale. Puis — la jeunesse et l'amour ignorent la fatigue — Vladimir et Stasia se rendirent à l'Opéra-Russe, un des théâtres les plus beaux de l'univers et où le ballet surtout est des mieux réglé. Cachés dans une baignoire, les deux époux entendirent : « *La Vie pour le Tzar*, » de Glinka, et, doucement bercés, rêvèrent d'avenir.

III

QUATRE LETTRES

Vladimir à Serge

« Ami, vous devez croire que la lune de miel m'a fait tout oublier. Il n'en est rien. Le jour même de notre départ pour Moscou, parmi les mille pensées que les circonstances ont fait naître, nous n'avons pas manqué, ma femme et moi, d'en adresser un grand nombre à nos amis de Saint-Pétersbourg et entre autres, à vous et à Pavlovna.

« J'ai fait votre portrait à Stasia : elle serait heureuse de vous connaître, et moi, mon cher ami, trop heu-

reux de vous voir à Moscou pendant quelque temps auprès de nous. L'amitié est une grande partie du bonheur, je ne l'ignore point : je ne l'ai jamais si bien su que depuis que je suis loin de vous. J'ai besoin de vos conseils, j'ai besoin de quelque soutien. Ma fortune nouvelle n'effraie point mes épaules, et pourtant j'aurais plaisir à la partager.

« Je ne vous dis rien de mes joies : ma félicité est complète. J'ai trouvé dans Stasia la femme la meilleure, l'âme la plus douce et la plus noble qu'on pût rêver.

« Mon ami, en ces derniers temps (ceci n'est point un reproche), vous avez eu à mon endroit d'injustes méfiances et vous m'avez témoigné de la froideur. Je n'ai rien dit; mais j'en ai souffert.

« Vous avez sur moi bien des avantages : une grande foi dans la Révolution et une austérité qui vous désigne naturellement au respect des foules. Moi, je l'avoue, je ne suis pas exempt d'une certaine faiblesse de caractère et d'une paresse invincible. Où cela me mènera-t-il ? Je n'en sais rien. J'ai pour vous une grande affection : vous ne nierez point, je l'espère, que cela m'honore.

« Est-il bien décent de parler politique aujourd'hui ? J'en éprouverais un grand dégoût. Vous aimez les hommes... Sans plaisanterie, je préfère les femmes. Vous rêvez d'émancipation, de Révolution... Et moi, depuis quelques jours, je ne sais plus à quoi je rêve; mais certes, mes songes ont pris une autre direction.

« Néanmoins, rassurez-vous ; je n'oublie rien de mes serments. J'ai tout dit à ma femme, sauf naturellement ce qui lui eût paru trop fort. Elle a paru d'abord quelque peu effrayée. Mais sa race lui a donné de la bravoure. Au fond, elle est plus nihiliste que moi : elle l'est par instinct, comme toutes les femmes, avec une grâce infinie ; elle met aux opinions excessives une extrême élégance; enfin elle fait aimer, elle rend aimable ce qui n'est qu'intéressant.

« J'ai reçu de nos coréligionnaires des centaines de lettres : j'exagère; mais, vraiment, dans les premiers jours, on eût pu m'épargner un peu. Ce ne sont que sollicitations, demandes de secours. Mon embarras est grand. Qui me tirera de là ? Je crains vraiment d'être dans une situation sans issue. Quand viendrez-vous ? Je vous attends : nous vous attendons. »

Serge à Vladimir

« Votre bonheur ne me surprend pas : j'ai plaisir à voir que vous l'appréciez. La jeune femme que vous avez épousée est digne, nous le savons, de toutes les admirations et de tous les respects. Elle a témoigné, dites-vous, le désir de me voir. Un tel désir sera un ordre; mais ce qui rendra plus prompt mon départ pour Moscou, c'est ce que vous m'apprenez des dispositions de la comtesse.

« Elle sera pour nous une adepte précieuse. Je m'imagine parfaitement la forme qu'ont dû revêtir ses sentiments politiques, il doit s'y mêler un peu de mysticisme, un peu de cette tendresse vague dont les femmes disposent pour tous les malheurs. N'importe ! Pour vous, comme pour moi, la vie ne peut avoir de prix que consacrée à la grande œuvre de l'émancipation absolue. Si votre femme est déjà avec nous sur ce point, laissez-moi vous en faire compliment. Le terrain, sans doute, était préparé; mais cela n'est pas suffisant; vous avez su en tirer parti.

« Mon cher ami, vous ne m'apprenez rien de nouveau en m'avertissant des lettres nombreuses qui vous sont parvenues.

« Je vous surprendrai bien plus en vous disant que ma nombreuse correspondance d'autrefois s'est tout à coup tarie. Les lettres vont à vous. Et c'est bien naturel : vous possédez à présent le nerf de la guerre.

« J'ai eu dernièrement une conversation avec Pavlovna : nous avons décidé ensemble de grandes choses, ou plutôt, pour rester dans la vérité, j'eusse voulu décider Pavlovna à entrer dans un nouvel ordre d'évolutions. Je n'ai pu y parvenir : mais je ne désespère pas.

« On m'a dit que la noblesse de Moscou vous avait fait excellent accueil. C'est là une chose précieuse. Je ne vous conseillerai jamais une dissimulation trop profonde. Mais enfin, il ne faut pas trahir le but qui, entre nous, est le point de mire de votre existence. Il est indispensable au triomphe de nos idées que personne

ne puisse même nous soupçonner du libéralisme à la mode. Soyez vieux-russe : à Moscou, c'est encore ce qu'il y a de mieux. Néanmoins, n'outrez pas le rôle.

« Je vous prie de continuer à me servir auprès de la comtesse ; j'ai pour elle une affection véritable et pour vous, mon ami, une sincère confraternité. »

La comtesse Stasia à Pavlovna

« Ma bonne Pavlovna, tu dois te demander si je vis encore et si Vladimir ne m'a point séquestrée en quelque désert. La vérité est que le temps fuit d'une aile si légère, qu'à peine levée il me semble que la journée est close et que l'existence est finie. Je n'ai pas ouvert un livre, j'ai à peine entr'ouvert un piano.

« Depuis plusieurs jours, Vladimir me tourmente pour que je t'écrive. Il dit que je suis ingrate ; il dit que sans toi il ne m'eût jamais approchée ; il dit enfin mille choses gracieuses pour toi, pour moi, pour ses amis, car il est fort aimable ; et parfois il me paraît qu'il pense plus à Pétersbourg qu'à Moscou.

« Je te confierai un petit secret, ma chère Pavlovna, tout petit et bien gros. J'ai quelque crainte de voir Vladimir livré à des idées politiques dont je partage absolument l'excellente et vraie direction, mais dont l'expansion me paraîtrait inopportune dans le monde où nous devons vivre. Cependant Vladimir m'a rassurée quelque peu à cet égard ; il m'a dit que dans les commencements il était presque forcé d'agir ainsi, qu'il prendrait une autre allure bientôt, que c'était un vieux reste ; qu'il fallait lui donner le temps de s'en débarrasser. A mon avis, il doit rester tel qu'il est, garder tout ce que ses opinions ont de sain et de conforme au bon sens. Mais il n'est pas besoin, n'est-il pas vrai ? qu'il fasse aucune démonstration.

« Je trouve qu'il a des relations trop nombreuses et trop étroites avec une foule de gens que je ne connais pas, et qui lui écrivent pour lui demander des secours. Jusque-là rien de mieux, ou du moins c'est assez naturel : ce qui l'est moins, c'est le ton de ceux qui lui

écrivent. Il est impoli, souvent grossier, parfois menaçant. Je rends cette justice à Vladimir, qu'il ne s'en affecte point. Il est généreux, et, puisque nos biens sont communs, j'approuve ses générosités pourvu qu'elles soient bien placées.

« Cette lettre, ma chère Pavlovna, ne te parle pas de mon bonheur : mais si tu sais lire entre les lignes, tu verras bien que ton élève n'a plus de vœux à former. Si, pourtant je forme un souhait : puisse Vladimir m'aimer toujours ! puisse-t-il toujours rester le même ! Autre souhait — car enfin il ne coûte guère de désirer — je veux que tu viennes ici le plus tôt possible. Vladimir me dit qu'il a invité Serge : pourquoi n'inviterais-je point Pavlovna ?

« Ma chère, il faut te hâter : le temps est doux ; les arbres sont verts; le ciel est bleu; mes allées sont embaumées. Tu ne connais pas Moscou : voilà une bonne occasion. »

Pavlovna à la comtesse Stasia

« Je vous remercie, ma douce, de la lettre que vous m'envoyez : elle est, comme vous, pleine de grâce et de gentillesse. Je vous embrasse mille fois.

« Je me rendrai à Moscou dans le courant de la semaine. En attendant, laissez-moi vous dire, ma douce, qu'au lieu d'éteindre chez Vladimir les lueurs de libéralisme qu'il apporte à Moscou, il faut les activer. Je crois le connaître un peu, et vous me permettrez, n'est-ce pas, ma chérie, de vous dire que je le crois assez faible et disposé à céder sur le chapitre des opinions. Mais de quoi vais-je vous parler, quelques jours précisément après votre mariage ? Je suis folle !

« Je pense que nos pauvres hommes sont en général des esprits vides; et c'est pourquoi, continuant auprès de vous mon métier de pédante, je vous conseille de vous féliciter si Vladimir a des idées avancées. Au moins il a des idées, et la plupart des hommes, en Russie, n'en ont pas l'ombre; ils craignent d'en avoir.

« Quant aux relations de Vladimir avec une certaine

catégorie d'individus, voulez-vous mon avis sincère, avec le franc-parler que j'ai toujours eu avec vous? Vladimir aurait tort, à un moment quelconque de sa vie, de les mépriser ou de les rejeter. Il doit toujours se souvenir de ses origines.

« Je vous le dis à vous, en termes bien crus, afin que vous lui en parliez et parce que j'ai une haute opinion de sa destinée. En outre, ma douce, remarquez bien que je ne parle ainsi que parce que vous m'avez consultée. Faites de mes conseils tout ce qu'il vous plaira.

« Avez-vous fait beaucoup d'amis à Moscou? Je le souhaite. Ici, à Pétersbourg, vous avez laissé deux ennemis; deux, c'est peu! mais, enfin, c'est trop encore.

« Je veux parler du prince Nosimof et du baron Fritschen. Le prince est un panier percé, une bête brute, qui jouerait sa vie sur une carte; il n'est pas redoutable, car il est très-franc, et aussi d'un caractère enfantin; en sorte que si vous lui rendiez un service un jour, il baiserait la trace de vos pas. Mais l'autre est sournois; à votre place, je m'en défierais quelque peu. Il est furieux de votre mariage : il aspirait à votre main, le saviez-vous? Il paraît que les quelques visites qu'il vous avait rendues lui avaient persuadé qu'en somme il ne déplaisait point et que le but de ses efforts serait atteint facilement. Pauvre Fritschen! Pourquoi n'était-il pas derrière quelque tapisserie quand nous disions en riant ce qu'il fallait penser de sa personne et de sa baronnie! Enfin, ma douce, à bientôt. Je n'ai qu'un désir : vous savoir heureuse et le voir! »

IV

DÉPART DE SERGE ET DE PAVLOVNA

Dès que Pavlovna et Serge eurent reçu les lettres qui leur étaient expédiées de Moscou, ils se précipitèrent l'un chez l'autre pour se les montrer.

Leur premier mouvement avait été de répondre oui et de promettre qu'ils iraient retrouver les jeunes époux au premier jour.

Mais à la réflexion les choses avaient changé d'aspect.

— Dois-je aller à Moscou ? demanda Pavlovna.

— Je ne crois pas, répondit Serge.

— Et pourquoi ?

— Comprenez-moi bien. Quelque dégagés que nous soyons des préjugés de ce monde, il est de certaines choses, des choses vagues, sentimentales, tenant uniquement du cœur, auxquelles je crois que nous ne devons pas manquer.

— Et ces choses sont ?...

— Patience ! Vous allez saisir complétement ma pensée. Je suis sûr, — oui, je suis sûr que vous m'approuverez.

— Parlez franchement...

— Eh bien ! à mon avis, il y aurait quelque chose d'inconvenant, d'indécent, même à vous voir côte à côte avec Vladimir et Stasia. Il me semble que vous ne pourriez pas dîner à la même table.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— A cause de votre mariage selon nos rites.

— Il me semble, mon cher Serge, que vous raisonnez fort mal.

— Comment cela, je vous prie ?

— Le mariage que nous avons conclu n'en est pas un. C'est le mot qui fait illusion. Otez la cérémonie, que reste-t-il ? Un pur contrat, un engagement de nous aider l'un l'autre, pour la plus grande gloire de la cause, pas plus.

— Vous avez parfaitement raison, Pavlovna. Aussi, n'est-ce point dans cet ordre d'idées que j'ai parlé. J'ai fait appel, je vous l'ai dit, à je ne sais quoi de vague et de sentimental.

— Permettez-moi de ne pas vous suivre dans cette voie.

— Soit ! Allez à Moscou.

— J'irai, et pour plusieurs raisons : pour voir la société moscovite, pour voir Stasia, que j'aime beaucoup, et pour savoir comment Vladimir se conduit.

— A votre aise !

— Mais vous, Serge, irez-vous ?

— Assurément.

— Il faudra avertir le comité et nous substituer quelqu'un.

— J'y pensais : mais qui prendre ?

— Ribowski.

Ce dernier fut bientôt avisé de la fonction qui lui était attribuée par Serge. Il l'accepta avec enthousiasme.

— Vous verrez, dit-il, vous verrez au retour comment je sais surveiller mon monde.

Les préparatifs de Serge et de Pavlovna ne furent ni longs, ni bruyants : néanmoins la troisième section en fut avertie. Le jour même où les deux nihilistes montèrent en wagon, la troisième section y montait avec eux dans la personne d'un espion excessivement affable, et dont la corpulence, l'épaisse bonhomie éloignaient tout soupçon.

Sa spécialité consistait à dormir tout le long de la route avec des ronflements sonores admirablement imités ; à la faveur de ce sommeil simulé, il espérait surprendre une conversation, un mot, un geste au moins.

Mais, comme il put s'en convaincre, il avait affaire à forte partie. Pas un mot ne fut prononcé, du moins pas un mot compromettant.

Et comment en eût-il été autrement ?

Serge était le plus taciturne des hommes, Pavlovna la plus défiante de son sexe : le voyage eut lieu sans encombre.

Serge et Pavlovna furent donc reçus à bras ouverts. Faut-il le dire ? un mois à peine s'était écoulé depuis le mariage, et déjà la solitude pesait à Vladimir. Stasia s'était aperçue de cette contrainte et s'en inquiétait. L'arrivée de nos voyageurs fut donc considérée par elle comme un bienfait, une attention de la Providence.

Vladimir éprouva un véritable plaisir à s'épancher dans le cœur de Serge.

Stasia, également, se trouva heureuse d'avoir à ses côtés une femme non suspecte à qui elle pût tout dire.

— Je suis heureux, certainement, disait Vladimir ; du moins je devrais l'être. Eh bien ! Serge, au risque de te scandaliser, je ne le suis pas !

— Mais pour quelle cause ?

— Je n'en sais rien. J'ai une malheureuse nature : j'ai peut-être besoin de bruit, de remue-ménage, de quelque chose de plus stimulant, que sais-je, moi ?

D'autre part Stasia disait à Pavlovna ses angoisses, son trouble, ses ennuis.

— Il me semble que Vladimir est triste, qu'il n'est plus le même. Oh ! que je voudrais savoir comment lui plaire toujours !

Le soir, Serge et Pavlovna, étant seuls, causèrent ensemble de cette situation.

— Eh bien ! dit Pavlovna, avais-je raison de fouler aux pieds vos vains préjugés ?

— Je l'avoue, la position est grave.

— Voilà déjà Vladimir dégoûté. Véritablement, c'est odieux. Qu'en pensez-vous, Serge ?

— Eh ! qu'en penser, sinon qu'il faut trouver remède au mal ? Ne sommes-nous pas un peu les auteurs de ce qui arrive ?

— Un peu ? Dites beaucoup ! Savez-vous pourquoi Vladimir est ainsi, après un mois ?

— Je le soupçonne.

— Et moi, j'aurai le courage de le dire. Si Vladimir était un homme, et un homme politique, il aurait, à défaut d'un amour éternel pour sa femme, un amour permanent pour la Révolution. Il oublie aujourd'hui ce qu'il était hier : mais qu'il prenne garde ; si je le vois lâche, mou, irrésolu, l'affection qu'il m'a toujours inspirée se transformera de la bonne façon. Avez-vous vu mon gentilhomme ? Avez-vous vu cet air dédaigneux et blasé ? Croit-il donc que nous l'avons mis à la fortune et aux honneurs uniquement pour le plaisir ? Cela dépasse toute permission. Aurait-il donc oublié ses serments et le fameux contrat intervenu entre nous et lui, et dont vous, Serge, vous voulez faire un mariage ?

— Voilà qui est bien, disait Serge, rêveur ; mais il me semble que les distractions ne doivent point manquer à Moscou. Or, quoi qu'on nous ait dit de la façon dont la noblesse ici avait accueilli Vladimir et sa femme, ou plutôt la comtesse et son mari, je ne vois venir personne chez eux, je ne les vois aller nulle part. Pourquoi cela ?

L'observation de Serge ne portait point à faux ; depuis leur arrivée, les nouveaux époux ne pouvaient

se vanter d'avoir inspiré autre chose que de la curiosité.

Et la chose pouvait s'expliquer facilement de deux façons.

D'abord, les nobles en voulaient à Stasia de son mariage, qui mettait une fortune si grande et un si beau nom à la merci d'un inconnu.

Ensuite, une série de délations, de dénonciations, de calomnies étaient survenues.

Il y a à Moscou une Russie entêtée, une Russie spéciale, féroce sur le chapitre des vieux usages et des traditions. Le vrai Slave est à Moscou.

Là, on trouve encore des seigneurs féodaux qui considèrent l'émancipation comme nulle et non avenue ; là encore le mécontentement des paysans qui ne veulent pas des libertés nouvelles, qui les considèrent comme un piége et s'éloignent de toutes ces monstruosités modernes comme des tentatives démoniaques faites pour nuire à leur bien-être en ce monde et à leur salut dans l'autre.

A Moscou se trouve également un parti très-avancé, et les nihilistes y ont des comités nombreux.

Donc, les conservateurs du parti vieux-russe ne pouvaient pardonner à Stasia de n'avoir point choisi un époux parmi eux ou leurs fils.

Quant au parti avancé, et aux nihilistes, ils trouvaient que Vladimir, après avoir atteint son bâton de maréchal, prenait des vacances un peu trop longues et ne se montrait guère prodigue des deniers de la comtesse pour secourir ses frères malheureux.

Enfin, Fritschen, aussi méchant que vaniteux, n'avait pas manqué, dès qu'il avait appris le voyage des deux époux à Moscou, de répandre sur leur compte les bruits les plus calomnieux. Pour Stasia, il se contentait de montrer la photographie que Pavlovna lui avait vendue, et faisait entendre mille choses auxquelles, d'ailleurs, on ne croyait pas ; mais pour Vladimir, il était véritablement cruel. Il avait fait des recherches dignes d'un policier et avait écrit toutes ses découvertes à ses correspondants de Moscou.

Ceux-ci n'avaient pas manqué de colporter les détails qu'ils avaient reçus et cela par badauderie, par pure sottise et aussi pour plaire à Fritschen, homme riche

et par conséquent capable, à un moment donné, de reconnaître les services du plus bas étage.

Tout cela explique suffisamment l'abandon où vivaient les jeunes époux, et la joie qu'ils eurent à l'arrivée de Serge et de Pavlovna.

— Que conclure ? dit Pavlovna après avoir plusieurs jours durant contemplé les choses et médité sur le parti le plus opportun à prendre.

— Il faut, dit Serge, nous en retourner à Pétersbourg le plus tôt possible et les emmener avec nous.

— C'est mon avis.

— Pétersbourg est moins petite ville. Vladimir peut, s'il veut, réduire tout le monde au silence, et d'ailleurs, ce n'est qu'au centre de nos opérations, dans la ville même où nous comptons faire la Révolution, que Vladimir retrouvera quelque énergie. Enfin, nous autres, nous ne pouvons rester ici trop longtemps : abandonnerons-nous à eux-mêmes ceux que nous avons jusqu'ici comptés comme les meilleurs auxiliaires que le sort pût nous envoyer ? Non, nous ne le pouvons pas.

— Soit ! Je me charge de décider Stasia. Chargez-vous de Vladimir.

Le soir, au dîner, la conversation fut mise habilement sur la vie que menaient les jeunes époux. Serge annonça qu'il allait partir ; Pavlovna, qu'elle le suivrait de près.

— Et nous ? demanda Stasia. Maintenant que Vladimir s'ennuie, qu'allons-nous devenir ?

— Que ne rentrons-nous tous ensemble ?

A cette proposition, Vladimir regarda Stasia pour lire dans ses yeux ce qu'elle pensait d'une idée pareille. Pour lui, il la trouvait excellente ; elle lui plaisait de tout point.

La résolution fut donc prise relativement assez vite ; on reviendrait à Moscou plus tard ; Pétersbourg valait mieux cent fois : c'était, en somme, la capitale, c'est-à-dire le centre, le mouvement, la chaleur, la vie. Moscou, c'était la province ! Pavlovna insista, et ne manqua pas de faire bien voir combien les nobles de Moscou avaient témoigné de fierté mal placée.

Enfin, on partit.

Qu'était-il résulté du voyage de Stasia et de Vladi-

mir à Moscou? Qu'était-il résulté du voyage à Moscou de Pavlovna et de Serge ?

Stasia avait vite reconnu l'instabilité du caractère de son mari ; en outre, elle avait eu à souffrir des dédains de l'aristocratie moscovite.

Vladimir s'était démonétisé dans l'esprit des comités nihilistes de Moscou et avait inquiété sa femme par ses caprices.

Pavlovna se félicitait avec raison d'avoir décidé le retour du couple à Pétersbourg : là, tout pouvait se réparer et à tous les points de vue.

Celui qui avait le plus gagné en tout ceci, c'était Serge : sa simplicité, sa candeur, sa fermeté, avaient frappé Stasia.

V

UNE SOIRÉE CHEZ Mlle RAUCOURT

C'était, ce soir-là, soirée chez Mlle Raucourt, actrice au Théâtre-Michel.

Nous n'avons parlé encore qu'une fois de cette personnalité de l'art.

Nos lecteurs se souviennent peut-être que le jour où Vladimir se rendit au théâtre pour voir de loin Stasia, il s'était montré certainement fort hardi et même quelque peu impertinent en lorgnant la comtesse, mais qu'en somme son attention s'était plus véritablement portée sur Mlle Raucourt.

Ce n'est pas que celle-ci fût d'une beauté remarquable; mais elle avait du *chien,* comme on dit en argot, et elle jouissait d'une renommée quelque peu piquante.

Coiffée d'une façon fantasque avec ses cheveux d'un blond roux, tout frisottants et tortillés, le nez au vent, l'œil éveillé, la bouche souriante pour laisser voir de belles dents, en un mot l'air insouciant et enfantin, l'air sûr de soi et impudent, Mlle Raucourt traînait dans la queue de sa robe un nombre respectable de cœurs.

C'était d'elle que parlaient toujours les lycéens après leur rentrée au Gymnase, les cadets après leurs rentrée à l'École militaire, les hussards et les chevaliers-gardes dans les conversations de la caserne.

A en croire les galants propos de ces messieurs, Mlle Raucourt aurait eu l'âme d'une sensibilité extraordinaire ; elle aurait eu une clémence, une humanité faites pour étonner.

Cependant il n'en était rien.

Mlle Raucourt, simple accessit de comédie au Conservatoire de Paris, avait eu l'esprit de comprendre que Paris n'était point son fait.

Sur les bords de la Néva, à défaut de talent, sa beauté, ou plutôt sa mutinerie et sa fraîcheur, devaient avoir tout leur prix et rendre tout ce qu'elle en attendait.

Ces calculs bien simples ne furent point trompés : Mlle Raucourt eut du succès, et beaucoup ; le succès attire la fortune, et c'est grâce à cette fortune souriante et bien gagnée que Mlle Raucourt, le soir dont nous parlons, réunissait chez elle, dans le petit hôtel qu'elle avait près de la gare de Varsovie, l'élite du monde où l'on s'amuse.

Les choses, d'ailleurs, se passaient chez elle fort courtoisement, aussi gentiment que possible. Comme elle avait l'art de ne décourager personne, Mlle Raucourt n'avait parmi les hommes que des amis, et comme elle était bonne camarade, prêteuse au besoin, elle n'avait point d'ennemis parmi les femmes.

On dansait chez elle ; on jouait ; parfois des camarades venaient en sortant du théâtre, et alors la fête était complète ; car les Russes adorent la société des acteurs.

Au reste, rien de mieux tenu que l'hôtel de Mlle Raucourt : elle avait les bonnes traditions du *chic* anglais et se montrait impitoyable aux plus petits manquements. Au reste, sur ce chapitre, c'est plaisir d'avoir affaire aux domestiques russes ; car ceux-ci, habitués à ne souffler mot et à obéir au moindre geste, trouvent les exigences toutes naturelles et ne peuvent vivre sans ordres : ils aiment à obéir.

La soirée était fort animée.

Il y avait des hommes et des femmes de tout étage

chez Mlle Raucourt; un reporter du *Golos* avait déjà noté sur son carnet les célébrités plus ou moins illustres, les notabilités plus ou moins marquantes.

Il y avait là de hauts et puissants seigneurs, un grand-duc dont la manie était de vivre incognito, et qui ne demandait à tous que d'être déguisé, mais pas trop, comme le régent le demandait à Dubois.

Il y avait des jeunes gens et des vieillards, des officiers imberbes et des généraux à favoris blancs qui étaient entrés à Paris en 1815. Il y avait des messieurs très-âgés dont on se disait tout bas qu'ils avaient dévoré des millions de roubles, et des adolescents aux joues roses qui, à ce qu'on prétendait, allaient être bientôt mis en possession de revenus colossaux.

Il y avait des étrangers de distinction, des journalistes parisiens, des écrivains, des acteurs, des banquiers, enfin un peu de tout.

La société des femmes n'était pas moins mêlée : toutes étaient connues, toutes avaient eu des aventures plus ou moins retentissantes.

Un trait les caractérisait toutes : elles étaient vieilles : la plus jeune avait bien quarante ans. C'était là une finesse de Mlle Raucourt : elle ressortait dans ce monde de femmes galantes et déjà fanées comme un bouton de rose dans un parterre de camélias épanouis.

Tous les hommages pourtant n'étaient pas pour elle. Les jeunes gens et les adolescents n'osaient lui offrir, que de loin, un timide encens ; et les dames un peu mûres recevaient, au contraire, d'eux tous, des témoignages d'admiration et de sympathie non équivoques.

Au reste, l'adolescent qui, ce soir-là, se fût risqûé à égrener les perles d'un madrigal aux pieds de Mlle Raucourt, se serait bien trompé d'adresse ; en effet, l'actrice était préoccupée au dernier point. Elle s'efforçait de n'en rien laisser voir, mais pour les habitués son trouble était évident : il y avait quelque chose.

En ce moment elle causait avec animation.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites?

Et ces paroles s'adressaient à un monsieur à longues moustaches blondes qui parlait à la déesse sur un véritable pied d'intimité.

— J'en suis absolument sûr.

— Répétez un peu, pour voir.

— Je vous répète que la personne en question ne peut plus vivre ainsi; que sa lettre et ses propositions sont sincères et qu'il ne tient qu'à vous de voir les choses se passer comme il faut.

— Avouons que tout est pour le mieux!

— Sans doute.

— Et qu'il y a une Providence!

— Evidemment.

Celui qui parlait ainsi et qui approuvait de voir la Providence mêlée à ses affaires et à celles de Mlle Raucourt s'approcha alors d'une table de jeu et s'absorba dans la contemplation d'un magnifique coup d'écarté.

Les Russes sont des joueurs furieux, passionnés; il suffit de les avoir vus à Bade ou à Spa, du temps des jeux, ou à Saxon, au temps jadis, ou à Monaco maintenant.

Ce sont de véritables démons acharnés après le destin. Ils perdent et gagnent avec un flegme imperturbable, silencieux et impassibles, muets et froids comme la chance elle-même.

Chez Mlle Raucourt, les enjeux atteignaient parfois des proportions fantastiques. En Russie, on ne limite ni ses gains ni ses pertes, et nous avons pu voir de nos yeux des héritiers aliéner le passé, le présent et l'avenir dans une seule nuit, payer gaillardement, et, ruinés, s'en aller avec gaieté prendre un engagement militaire pour le Caucase.

Maintenant ces exemples sont plus rares : l'empereur s'est montré sévère. Mais — le croirait-on? — en agissant ainsi, il a mécontenté bien des familles; les pères étaient les premiers à donner le mauvais exemple à leurs fils.

Joueurs intrépides, les Russes sont aussi d'effroyables buveurs, des soupeurs émérites.

En France, le souper n'est plus qu'un souvenir, une tradition. On soupe vite quand la chose arrive, et chez soi, en famille, en petit comité, au retour du théâtre. Il n'y a pas d'enthousiasme; c'est un devoir qu'on accomplit, presque une corvée.

En Russie, il n'en est pas de même.

On soupe parce que c'est un usage absolument en vigueur, parce qu'on y trouve vraiment du plaisir.

A minuit, la soirée commence, et non pas pour quelques groupes isolés, mais pour tout le monde, dans toutes les conditions sociales.

On joue, et après le jeu on soupe.

Une telle coutume est favorable aux relations, aux échanges mondains; elle astreint à une certaine gaieté, à un certain laisser-aller; c'est une bonne, une excellente coutume.

M[lle] Raucourt n'avait garde de la laisser perdre : son champagne, qu'elle faisait venir de Reims et qui portait une des plus hautes marques connues, était célèbre, et fort goûté des princes de la jeunesse. Il coulait, d'ailleurs, généreusement et c'était à qui porterait la santé de la fée du logis, si hospitalière et si cordiale!

Au moment donc où le souper étant prêt on venait annoncer, non sans pompe, que : « Ces dames étaient servies! » M[lle] Raucourt allait passer dans la salle à manger quand l'interlocuteur à la longue moustache blonde, avec lequel déjà nous l'avons vue causer, l'arrêta au passage.

— Quoi donc? Qu'y a-t-il, prince?

— La personne en question est là.

— Depuis longtemps?

— Non : regardez là-bas, près de la porte.

— Ah! tiens, mais il est blond aussi.

— Blond comme moi! répartit Nosimof en riant. Car ce personnage mystérieux n'était autre que Nosimof.

— Eh bien! présentez-moi le personnage, dit M[lle] Raucourt.

— Je vais le faire. Mais n'oubliez pas mes conseils. Vous avez une lettre de lui, ne vous en dessaisissez pas. C'est de l'or en barre.

— Vous avez les sentiments bien petits, mon pauvre Nosimof, dit majestueusement M[lle] Raucourt.

Nosimof, habitué aux compliments de l'actrice, dont il était le dévoué sigisbée, en tout bien, tout honneur, se dirigea vers le coin de la porte, où l'étranger blond et mélancolique s'était adossé.

Ceux qui suivaient ce manége les virent sourire tous les deux, causer tous les deux. Enfin, Nosimof et l'étranger semblèrent avoir pris un parti et se dirigè-

rent à travers les invités jusqu'au fauteuil où trônait la Raucourt.

La présentation eut lieu dans toutes les règles et passa d'ailleurs inaperçue, dans la chaleur du jeu.

Néanmoins, quelques voix murmuraient tout bas :

— C'est lui ! c'est bien lui !

— Allons donc !

— Je vous dis que je le reconnais !

Cependant, Mlle Raucourt avait pris le bras de l'étranger ; elle lui disait tout bas à l'oreille, en se faisant conduire à la salle où les attendait le souper :

— Il paraît que nous avons beaucoup de chose à nous dire, monsieur Vladimir ! Je vous attendais !

VI

LES NIHILISTES DEVIENNENT INQUIÉTANTS

En ramenant Stasia à Pétersbourg, Pavlovna savait bien ce qu'elle faisait ; elle se rendait bien compte qu'il fallait obéir aux ordres muets des comités nihilistes.

Ceux-ci, en effet, tout en professant pour Serge une grande vénération, n'avaient pas encore toute la cohésion nécessaire pour suivre un même mouvement : ils étaient encore trop tiraillés, trop pleins d'une initiative personnelle, à laquelle ils n'eussent point voulu renoncer.

A Moscou, l'arrivée du jeune couple avait rempli les comités d'espérances, bientôt trompées par l'inertie de Vladimir et son inhabileté : le départ des époux, assez précipité, fut jugé sévèrement par les révolutionnaires.

En général, ceux-ci ne réfléchissent jamais ; les raisons de pure convenance leur sont inconnues et leur paraissent inadmissibles : ils ne voient les choses qu'à un point de vue exclusivement personnel.

Malheur à ceux qui, de près ou de loin, se vouent à la Révolution !

Elle exige tout d'eux et ne leur rend que déboires ! Les nihilistes avaient espéré que Vladimir n'aurait rien

de plus pressé que de mettre des sommes importantes à la disposition de la cause, et voilà que, loin de se prêter à ces combinaisons, il s'enfermait dans son bonheur et sommeillait, livré à ses plaisrs comme un simple bourgeois.

Serge disait : « Prenons patience! » Et Serge n'était pas écouté.

Comment l'eût-il été? Son influence était toute morale ; les services qu'il avait rendus aux révolutionnaires étaient tout platoniques. Il n'avait souffert ni l'exil ni la prison ; son autorité était purement philosophique, pour ainsi parler.

Et il ne manquait pas non plus de nihilistes sceptiques et gouailleurs pour ternir cette pure personnalité qui déjà leur avait fait le plus grand sacrifice, celui de sa volonté et de sa liberté, puisqu'il avait, en mainte occasion, préféré la cause à ses passions, à ses désirs.

Mais n'importe!

Plus d'un nihiliste disait en riant, le soir, entre amis, que Serge n'était pas fâché de goûter aux douceurs dont on l'affadissait au palais Rostow.

Pavlovna, qui, avant le mariage de Vladimir, se sentait si forte pour l'accomplissement de l'œuvre, était tout étonnée de voir son prestige diminué, son autorité méconnue. Elle en concevait un grand dépit, en cherchait les causes et ne les trouvait point.

Il était arrivé ce qui arrivera toujours en pareil cas : Serge et Pavlovna avaient calculé les choses d'après leurs propres idées, leurs propres sentiments ; ils avaient tenu trop peu de compte d'autrui. D'accord sur le but, les nihilistes n'étaient pas tous d'accord sur les évolutions et sur les moyens.

Quant à Vladimir, il était dans un état mixte, incapable de prendre en main la direction du parti, opprimé sous une mésestime générale, dans la position la plus équivoque.

Il était vaniteux et incapable, par conséquent, de renoncer à certains hommages auxquels sa fortune lui donnait droit ; il était ambitieux, et le nihilisme lui fermait les voies les plus sûres, en ne lui permettant qu'une carrière aléatoire et pleine de périls.

Puis, il s'ennuyait.

Au fond, ce fils des libres bohêmes n'avait que des

appétits et des sens; le paisible et charmant amour de Stasia n'était plus pour lui que comme le souvenir d'un parfum discret et voilé.

La noblesse, la douceur, la bonté, la simplicité de cette âme vraiment féminine le laissèrent froid.

Le mysticisme de Stasia lui semblait une sottise absurde, et sa propension pour les idées nouvelles une chose incompréhensible.

Pavlovna l'irritait avec ses remontrances.

Serge lui causait une espèce de gêne, une sorte de crainte vague.

Celui-ci, en effet, avait pris l'habitude de venir au palais Rostow. Un devoir l'y avait attiré d'abord, celui de mettre Vladimir au courant de bien des choses que celui-ci avait toujours ignorées, par exemple, l'action occulte des comités fédérés qui couvrent l'Europe, de Lisbonne à Tiflis et d'Édimbourg à Arkangel. Mais ce devoir rempli, un charme était resté qui l'avait retenu.

Ce n'était pas Vladimir qui écoutait Serge, c'était Stasia : celle-ci buvait les paroles du jeune apôtre, et Serge était d'autant plus éloquent qu'il songeait moins à l'être.

Stasia s'intéressait à son enfance, à ses premières démarches, à ses études, à ses succès, à ses déboires ; elle s'intéressait aux efforts de cette volonté si simple et si nette; elle eût écouté cent fois sans fatigue le même récit.

Serge était imprudent en se laissant aller à un charme aussi fort; il avait toujours désiré approcher de la belle Stasia, et voilà que le destin le rapprochait d'elle, qu'il lui parlait, qu'il en était écouté! Voilà qu'il était devenu l'ami de la maison! Il avait conquis sur la petite comtesse un empire évident!

Si nous avions affaire à des héros ordinaires, la fin de tout ceci serait vite prévue.

Mais nous ne racontons que des faits exacts, connus de tout Saint-Pétersbourg. Eh bien, disons-le immédiatement pour qu'aucun soupçon ne vienne même effleurer notre héroïne ou ternir le caractère de notre héros, jamais, ni alors, ni plus tard, jamais une pensée mauvaise ne vint se mêler à la plus pure et à la plus étroite amitié qui fût au monde!

C'était peut-être de l'amour qui était entre Stasia et

Serge : jamais ni l'un ni l'autre ne s'en rendirent compte. Ils étaient trop sincères, trop réellement vrais dans toutes leurs pensées et leurs actes.

Il y avait au fond de Serge, comme dans le cœur de Stasia, un besoin d'adoration, une sorte de sentiment religieux qui avait besoin d'aliment : tous deux avaient trouvé à le nourrir, et ils se livraient tous deux à la secrète séduction d'un amour pur, la chose terrestre la plus rare et la plus divine, introuvable chez nous, possible encore sous ces cieux étrangers où les races se sont moins mêlées, moins altérées, et ont conservé encore quelques traces de la vigueur primitive, un vestige des anciennes vertus.

La plus abandonnée en tout ceci, c'était Pavlovna; elle le sentait et ne s'en plaignait point. Elle était trop forte pour accuser sottement la destinée; en somme, elle allait et venait, elle s'épuisait en courses, en fatigues de toute espèce; elle dévorait ses haines, ses jalousies, ses chagrins. Vladimir la désolait par son incapacité, ses goûts bas, sa faiblesse; elle essayait d'y remédier par des conseils et n'essuyait que des rebuts.

Les choses en étaient là quand Vladimir reçut la visite de Ribowski.

Celui-ci, qui avait donné si souvent l'hospitalité à Vladimir, s'était empressé, à l'arrivée des époux à Saint-Pétersbourg, de venir frapper au palais Rostow.

Débraillé, suffisamment cynique, mais en somme bon camarade, Ribowski, au nom du passé, aurait pu espérer un accueil assez chaud. Vladimir avait commis la maladresse d'être froid et gêné.

Ribowski avait trouvé, comme il disait dans son argot parisien, « la pilule raide à avaler ». Il avait momentanément « empoché l'affront », quitte à payer Vladimir de la même monnaie.

Il avait raconté la réception dont il avait été l'objet dans tous ses détails.

Les nihilistes avaient été frappés de deux choses : du sans-gêne avec lequel Vladimir, une fois devenu riche, était devenu conservateur, et du grand luxe au milieu duquel il vivait.

Il y avait eu, ce soir-là, un certain tapage dans les restaurants grecs du Vassili-Ostrow : on avait décidé que les choses ne pouvaient se passer ainsi.

Ribowski avait insinué que le meilleur moyen de juger les choses sainement et de montrer l'esprit de justice qui caractérisait la secte, c'était, avant d'en venir à des sommations, de forcer Vladimir à venir un soir parmi eux, à s'expliquer, à accepter un programme.

C'était comme messager et porte-parole des comités que Ribowski venait frapper au palais Rostow : cela dit pourquoi ce jour-là il avait l'air si sûr de lui, presque triomphant.

Vladimir le reçut dans le salon qui ouvrait sur l'antichambre, et ils s'assirent, comme étrangers l'un à l'autre, comme deux hommes dont l'un fait une visite, tandis que l'autre la reçoit; comme deux hommes dont l'un sollicite tandis que l'autre réfléchit s'il doit accorder.

La situation se modifia vite.

Ribowski ayant exposé sa mission, Vladimir entra dans une violente colère.

— Écoute, Ribowski, dis-leur qu'ils m'assomment. Depuis mon mariage, dès le lendemain, les camarades m'ont assailli de demandes de toute espèce. La fortune de ma femme, quelque grande qu'elle soit, n'eût pas suffi à les satisfaire. Ils ne m'ont pas laissé un instant de repos; ils m'ont envoyé des milliers de manuscrits avec des plans, des programmes, que sais-je encore? des élucubrations toutes plus bêtes les unes que les autres. Celui-ci voulait mille roubles pour aller à Paris. Je ne te dis rien des sottises, des grossièretés dont j'ai été comblé : mon tiroir est plein de lettres où les menaces sont substituées aux prières.

Voyons, que veulent-ils? Suis-je une chose? Suis-je un instrument? Chez moi, ici, j'ai toujours Serge, j'ai toujours Pavlovna! Ma femme elle-même me parle de la Révolution! Est-ce une existence? J'en ai assez, je n'en veux plus!

— Mais, dit Ribowski, pourquoi prendre ainsi la mouche? Pourquoi te disais-tu révolutionnaire, si tu ne veux pas entendre parler de la Révolution? Tu as donc tout oublié?

— Je n'ai rien oublié : je suis excédé.

— Tu as donc oublié qu'un autre eût pu épouser Stasia... Serge, par exemple... Et c'est une fameuse bêtise de t'avoir préféré; enfin, c'est fait. Tu as donc

oublié tes serments, les engagements pris envers les comités?

— Je n'ai rien oublié, mais dis-leur qu'ils m'assomment.

— Je m'en garderai bien, dit Ribowski en riant; ils le feraient!

— Ils le feraient! reprit Vladimir froissé et effrayé de la plaisanterie. Si jamais un seul de ces va-nu-pieds!

— Allons, tu vas trop loin. Voici de quoi il s'agit : il y a demain réunion au Vassili-Ostrow, dans la grande cave du marchand de vin Pétrovich. Viens-y, le mot de passe est : « Pougatcheff ! »

— Le nom du libérateur moscovite. Encore un qu'on a tourmenté!

— Tu es modeste, mais sois pour nous un Pougatcheff et tu te feras pardonner bien des choses.

Ribowski ajouta en se retirant :

— Tu as vingt-quatre heures pour réfléchir : c'est suffisant. Je viendrai demain, à huit heures, pour te chercher.

Vladimir le laissa partir sans un mot de consentement ou de refus. Positivement, il avait assez du nihilisme, assez de son intérieur, assez de tout. Il était dans un de ces moments où l'homme, mécontent de lui-même et des hommes, envoie tout au diable, comme dit un proverbe expressif.

Néanmoins, les menaces voilées de Ribowski l'effrayaient : le soir, après un dîner en tête-à-tête avec Stasia et durant lequel il ne prononça pas un seul mot, il fut tout heureux de voir Serge et Pavlovna.

Il les mit au courant de la situation et leur demanda conseil.

La comtesse Stasia fut effrayée et déclara que, pour rien au monde, elle ne laisserait Vladimir aller à ce rendez-vous.

Tel ne fut point l'avis de Serge et de Pavlovna : ils connaissaient trop la secte, les pratiques et les habitudes nihilistes pour conseiller à Vladimir l'abstention; seulement, pour rassurer la comtesse, ils promirent de l'accompagner et de le ramener.

En tout ceci, Serge et Pavlovna furent frappés de voir que la direction des comités leur échappait. En effet, pourquoi ne les avait-on pas prévenus? Quel était

ce mystère? ils attendaient le lendemain avec impatience.

VII

CHEZ LE MARCHAND DE VIN PÉTROVICH

Le lendemain, le dîner fut triste chez la comtesse Stasia.

— Que peuvent-ils vouloir ? demandait la comtesse : elle aimait son mari, malgré les caprices et les bizarreries dont celui-ci lui avait déjà donné tant de preuves.

A huit heures, ponctuel comme le Destin, Ribowski, assez gai d'ailleurs, fit prévenir Vladimir qu'il l'attendait.

Serge, Pavlovna et Vladimir descendirent.

— Tiens ! dit Ribowski, non-seulement tu t'es décidé, mais tu as décidé tes amis ?

— Sans doute, on ne comptait plus sur nous ? dit Pavlovna aigrement.

— Ribowski, dit Serge, tu as agi en dehors de moi : tu m'avais promis et même juré le contraire. Nous allons vider cette question chez Pétrovich...

— Ce n'est pas le moment, répondit Ribowski, de nous manger le nez ; plus tard, je ne dis pas.

Ils hélèrent deux traîneaux, et les deux couples partirent rapidement pour le Vassili-Ostrov. De la place Michel chez Pétrovich, il y a vingt bonnes minutes. En traîneau, par un froid clair, avec la neige, à huit heures du soir, c'est une promenade charmante. Mais, ce soir-là, c'était bien de promenade qu'il s'agissait. Les quatre nihilistes avaient d'autres soucis, d'autres pensées !

Les caves du marchaud de vin Pétrovich étaient vastes, garnies de tables et de bancs; il y avait un second cabaret où le trop plein des moujicks venait se déverser quand l'entresol était plein. Et c'était un spectacle curieux et écœurant que celui de tous ces Russes, les uns vêtus de peaux de mouton, les autres

de grossières touloupes, fumant, criant, buvant l'eau-de-vie blanche, et tombant la plupart du temps ivres-morts dans les coins.

Le gardavoï en Russie est plein de sollicitude pour les ivrognes; il envie leur sort, et quand le cabaretier Pétrovich, aidé de ses consommateurs, déposait à sa porte le long du mur, à la neige et au froid, quelque moujick abattu par l'alcool, il n'était pas rare que les sergents de ville ne le couvrissent chaudement et paternellement d'une couverture : nous avons souvent vu le fait de nos yeux.

Ce soir-là, par extraordinaire, il y avait chez Pétrovich peu de monde, en apparence du moins. L'entresol était presque désert; mais il y avait une autre entrée par la porte cochère, et si par hasard la police avait pu jeter un coup d'œil dans les caves, elle eût été singulièrement émoustillée par le spectacle qui lui serait apparu.

Une quarantaine d'étudiants ou mieux de nihilistes étaient réunis à la lueur fumeuse de lampes suspendues à la voûte et dans lesquelles brûlait un mauvais pétrole.

Tous ces hommes étaient jeunes; il y avait parmi eux quelques femmes, assez semblables par la tournure et la physionomie au portrait que nous avons autrefois tracé de Pavlovna.

L'élément populaire brillait par son absence, car, chose remarquable, les nihilistes repoussent le paysan et l'ouvrier; ils ne refusent pas de faire le bonheur des castes déshéritées, mais on dirait qu'ils veulent penser d'abord à eux-mêmes. En tout cas le fait est significatif : il faut le noter.

Ce monde était visiblement dans l'attente : on fumait, on parlait très-haut; on engageait des paris.

— Il ne viendra pas ! il n'osera pas venir !

— C'est Serge qui doit être furieux !

— Et Pavlovna, disaient les femmes, c'est elle qui doit montrer ses dents de chienne enragée.

Cependant Pétrovich montrait de temps en temps sa tête hérissée de longs cheveux, sa face rouge, encadrée d'une barbe épaisse et longue : il songeait à son commerce et se désolait d'avoir affaire avec des gens si sobres. Dans son entendement épais, il sentait vague-

ment que ces réunions n'avaient pas lieu pour le plaisir : en écoutant, il avait souvent entendu les nihilistes développer leurs théories excessives, et ces choses plaisaient à sa cervelle obtuse, justement parce qu'il ne les entendait point.

Muet comme une carpe, le marchand de vin Pétrovich souriait à tout ce qui se débitait : il avait l'air d'intelligence et les nihilistes disaient que c'était un bon diable. Ils lui tapaient sur le ventre, et Pétrovich trouvait ces familiarités charmantes : elles le haussaient.

Bientôt un demi-silence se fit dans l'assemblée; Ribowski entrait avec Vladimir; derrière eux, Serge et Pavlovna.

Une certaine froideur régna tout à coup dans l'assemblée : les nouveaux venus se sentaient vaguement accusés, et les nihilistes, au moment de jouer le rôle d'accusateurs, étaient embarrassés.

Ribowski brisa la glace.

Il se mit résolûment au centre et s'écria debout, tandis que tout le monde restait assis :

— Mes enfants, la porte est close. Pétrovich lui-même n'entrera pas. Causons.

« Nous n'avons pas de temps à perdre.

« Vous savez ce qui a été décidé dans les divers comités dont vous êtes pour ainsi dire les délégués officiels.

« D'abord une explication : nous avons agi en dehors de Serge et de Pavlovna, parce que ceux-ci ont semblé agir en dehors de nous.

« Nous ne les tenons pas pour suspects; au contraire, nous voulons bien suivre leur direction, mais nous espérons que l'acte dont nous avons pris l'initiative leur sera un avertissement. »

Ces paroles provoquèrent une vive approbation. Ni Serge, ni Pavlovna ne jugèrent à propos de répondre.

— Quant à Vladimir, dit Ribowski, nous le remercions d'être venu. Nous comprenons parfaitement qu'il ne nous reçoive pas chez lui : il se compromettrait et nous compromettrait nous-mêmes. Mais il doit comprendre aussi que s'il se tient constamment éloigné de ses frères, il ne sera plus au courant des devoirs que sa

situation lui impose ; il ne saura plus quels sont les besoins de la Révolution.

« Nous n'avons pas de temps à perdre : nos séances sont toujours courtes, parce qu'il serait puéril de les prolonger. Nous agissons en secret ; j'aime à croire que la troisième section nous cherche ailleurs ; mais enfin, plus nous épargnons le temps et les paroles, moins nous donnons prise à l'ennemi.

« Nous allons donner lecture du programme de Zurich.

« Ensuite, nous poserons à Vladimir diverses questions ; acte lui sera donné de ses engagements. »

Ayant ainsi parlé, Ribowski s'assit et un chuchotement de voix succéda à ses paroles.

Vladimir se leva et répondit :

— Il me paraît que la façon dont on agit envers moi est trop sommaire. On me traite comme une chose, comme un objet... Il n'est pas un de vous qui souffrît une pareille atteinte à sa liberté individuelle.

— Vladimir aurait peut-être raison en d'autres circonstances, dit une jeune femme d'une voix claire, assurée et fort calme. Mais aujourd'hui, il faut qu'il comprenne bien les choses. Je lui rappelle les articles du Rituel dans lesquels il est expressément stipulé que nous devons tout sacrifier, et notre individu, et nos passions, et nos affections à la Sainte-Cause.

— Je demande à ajouter, — s'écria un maigre jeune homme au visage pâle percé de deux yeux noirs fanatiques, — je demande à ajouter que le meilleur modèle sur lequel nous puissions régler nos actions et nos desseins, c'est la Compagnie de Jésus. Tant que nous ne serons pas comme des cadavres dans les mains de la Révolution, la Révolution ne sera pas.

Vladimir se tut.

Ribowski prit quelques papiers et lut :

« Les nihilistes pourront et devront aspirer aux places, aux dignités, aux honneurs.

« Ils s'aideront mutuellement de tout leur pouvoir.

« Ils dénonceront les faux-frères et les suspects.

« Ils favoriseront par tous les moyens la Révolution : celle-ci consiste dans la destruction la plus profonde et la plus radicale de l'ordre actuel.

« Plus de monarchie.

« Plus de religions reconnues.

« Plus de propriété : la terre est à tous ; le sol est comme l'air ; chacun a droit à en être nourri.

« Plus d'administration.

« Plus d'armée.

« Les rois, les soldats, les prêtres, les juges, les privilégiés, les riches, sont les ennemis : c'est eux qu'il faut viser et frapper.

« Est condamné à mort tout fonctionnaire de l'Empire qui se montrera ouvertement ou autrement hostile à nos desseins. »

— Souscris-tu à ce programme ? dit Ribowski à Vladimir.

Celui-ci était embarrassé ; il n'avait ni le courage d'accepter, ni le courage de refuser. Et pourtant, autrefois, que de choses il avait débitées qui ressemblaient à celles-là et qui lui paraissaient sans conséquence !

Serge se leva à son tour :

— J'ignore ce que se propose Vladimir ; quant à moi, je trouve ce programme inepte et je te trouve assez audacieux, Ribowski, de nous traiter en imbéciles. Ce programme a été fait par un aliéné, dans une des maisons de fous de la Suisse. Tu le sais bien ! Je déchire ton programme ; sot qui peut y croire et qui peut le signer !

— Parfait ! dit Ribowski.

Et se tournant vers les nihilistes :

— Faut-il interroger encore ?

— Oui ! oui ! lui fut-il répondu.

— Vladimir, es-tu disposé à user de ta fortune pour aider tes frères ?

— Oui, répondit Vladimir, j'aiderai mes frères dans la mesure que je jugerai convenable.

— Comme nous nous y attendions, reprit Ribowski, Serge, Vladimir et Pavlovna ont fait un schisme : Vladimir nous promet de l'argent. C'est toujours cela. A partir d'aujourd'hui, vous êtes suspects, mes enfants conclut l'étudiant. Ouvrez l'œil ! J'ai le mien grand ouvert sur vos agissements.

Ribowski avait à peine fini ces paroles que Serge demanda à présenter quelques observations raisonnables.

— Il est étrange, dit-il, qu'entre gens sensés il puisse

se passer des scènes aussi franchement comiques, ou plutôt aussi tristes. Nous sommes d'avis qu'il faut une Révolution en Russie ; mais celle dont vous parlez n'entasserait que des ruines, et ce n'est pas avec des ruines qu'on construit un édifice nouveau. Il faut du temps, de la patience, de la raison, de l'union. Le programme que Ribowski a lu est un tissu ridicule d'idées ou plutôt de propositions dignes d'un peuple d'anthropophages. Nous pouvons aspirer à l'égalité, à la liberté, à la fraternité ; nous pouvons souhaiter la République : rien de mieux, et déjà ce serait, en Russie, la plus belle des Révolutions. Mais le pillage, l'abolition de tout ce qui est, le déchaînement des instincts...

— Tu prêches, Serge ! cria la voix de femme qui avait rappelé à Vladimir ce qu'exigeait la Révolution.

On se mit à rire ; mais, au fond, plus d'un nihiliste avouait que Serge n'avait pas tort.

On en était là, lorsque Pétrovich apparut.

— Seigneurs, dit-il en ôtant poliment son bonnet, il y a là-haut un gendarme qui demande à voir les personnes dont les noms sont sur ce papier.

Ribowski prit le papier en pâlissant :

— On demande, dit-il, Vladimir, Serge et Pavlovna.

VIII

OU VLADIMIR JETTE ENFIN LE MASQUE

La soirée chez Pétrovich était à peine commencée, et déjà elle menaçait de prendre une issue fâcheuse.

Dans la confusion occasionnée par la communication assez émouvante du cabaretier, Serge, Vladimir et Pavlovna se levèrent.

Suivons-les.

A peine étaient-ils arrivés au rez-de-chaussée, qu'effectivement à la lueur trouble des réverbères, ils aperçurent les silhouettes de plusieurs gendarmes ; ils étaient trois, ces représentants de la loi et de l'autorité ; où donc Pétrovich n'en avait-il vu qu'un?

Serge se hasarda le premier.

— Qu'y a-t-il, frère? demanda-t-il à l'un des soldats.

— L'ordre est de vous ramener chacun chez vous.

— Rien de plus?

— Non, seigneur.

— Et une fois chez nous, qu'arrivera-t-il?

— Rien que je sache, dit le gendarme, l'air étonné.

— Nous serons libres?

— Tout à fait.

Les choses prenaient une tournure singulière : Vladimir, Serge et Pavlovna se regardèrent. Ils se perdaient naturellement en conjectures.

— Montons-nous, seigneur? dit poliment un des gendarmes à Serge.

— Je veux bien!

L'exemple de Serge décida ses amis : ils montèrent en traîneau, se disant adieu de la main, et tous trois, chacun accompagné d'un gendarme, prirent une direction différente.

Dès que chacun fut arrivé devant sa porte, le gendarme descendit, salua militairement, remonta en traîneau et disparut.

C'est en vain que pendant la route Pavlovna avait essayé de tirer de son compagnon muet un renseignement, un mot, un souffle.

Le soldat, poli, mais rigide et silencieux, n'ouvrit pas la bouche.

En vain Serge, en vain Vladimir, celui-ci à coups de roubles, essayèrent de séduire leur incorruptible garde du corps ; ils en furent, l'un pour ses frais d'éloquence, l'autre pour ses frais de corruption.

Pavlovna, une fois chez elle, se jeta sur sa couchette : littéralement, elle se mourait de peur. Ce n'est pas que son âme ne fût bien trempée et prête à toute épreuve; mais la rapidité des événements l'avait confondue.

Elle voyait en rêve la troisième section; de terribles histoires lui revenaient en mémoire ; elle se souvenait de tout ce qu'elle avait lu, et surtout elle songeait vaguement à ces coups de fouet, à ce supplice humiliant que, dit-on, la police secrète n'épargnait pas aux femmes.

Serge était ému, mais sa philosophie était autrement

forte. Le péril le trempait; il était fait pour ces assauts qui troublent tant de cœurs et, au moment décisif, les font faiblir et plier. Le raisonnement était sa faculté maîtresse. Aussi, il calculait mentalement les chances de danger immédiat ; mais, à vrai dire, la façon bizarre, extraordinaire, dont la police avait agi le confondait.

Quant à Vladimir, il avait pris gaillardement les choses.

Une heure et demie s'était écoulée entre son départ du palais Rostow, son entrée chez Pétrovich, son retour à la maison.

Stasia lisait près du feu : elle lisait, mais à la voir, on voyait bien que son âme était distraite.

Vladimir, en ouvrant brusquement la porte, la fit tressaillir.

— Quoi ! dit-elle, c'est toi ! c'est toi si tôt ! Quel bonheur ! Que s'est-il passé ?

— Rien que d'absurde et d'incompréhensible.

— Oh ! dis-moi bien tout.

Vladimir raconta alors à peu près la séance chez Pétrovich.

— Ces malheureux, dit-il, ils sont plus bêtes que méchants. On les poursuit, on les enferme. On a tort ; il ne leur faut que des douches. Pour moi, ma résolution est bien prise : le premier nihiliste qui se présente, je le jette au travers de mes escaliers. Quant à Pavlovna et à Serge, la première fois qu'ils me parlent de la Cause et de la Révolution, je les mets à la porte... C'est résolu.

— Ne t'exalte pas, Vladimir, je t'en prie. Du calme, et dis-moi la fin.

Mais quand Vladimir, cédant au désir de la comtesse, leur raconta leur triple arrestation et la façon tant soit peu merveilleuse dont tout s'était terminé, ce fut à Stasia de s'écrier à son tour : elle trouvait la chose romanesque, invraisemblable ; mais, puisqu'elle était vraie, il fallait l'accepter.

Tout à coup, elle devint pensive et dit à Vladimir :

— Mon ami, l'aventure n'est pas seulement incroyable : elle doit nous paraître terrible. Ce pays est affreux ; il ne prend pas les hommes au sérieux : il les traite en enfants. Il joue avec eux comme le chat avec

la souris. Ce qui nous arrive est une preuve qu'on s'occupe de nous en haut lieu : nous ne sommes pas perdus, assurément, mais près de l'être.

— Eh bien? interrogea Vladimir.

— Il faut prendre vos précautions, — du moins il faut que nous prenions nos précautions : car nous sommes solidaires. Ce que vous faites m'engage, — ce que je fais vous engage également.

— Mais, ma chère Stasia, mon parti est pris; je vous assure.

— Quel parti?

— Jamais, au grand jamais, je ne m'occuperai de nihilisme.

— Assurément, vous devez mépriser certains de nos camarades en doctrine ; mais les abandonner ainsi, c'est impossible.

— Pourquoi cela ?

— Parce que c'est aujourd'hui que le danger commence pour eux et vous auriez l'air de déserter le drapeau au moment même où il incline dans la bataille.

— Tout cela est spécieux, et très-beau. Mais c'est mal raisonné. Depuis mon mariage je n'ai pas une minute de paix : cette situation me pèse; je n'en veux à aucun prix.

— Nous reparlerons de cela, Vladimir; vous êtes sous une mauvaise impression. Laissez-moi vous dire que vous pouvez continuer à vivre et à penser comme autrefois : seulement vivez pour vous et moi, pensez pour vous et moi, et ne parlez pas trop haut.

Vladimir prit un air moitié boudeur, moitié riant; puis, comme un homme qui s'en lave les mains, il fit un geste et dit :

— Allons, chère Stasia, bonsoir. Tout cela m'a tourmenté. Je rentre dans l'appartement.

Vladimir et Stasia vivaient à la mode russe; ils avaient leurs appartements séparés.

Une fois chez lui, Vladimir s'habilla, fit grande toilette et sortit.

Si quelqu'un avait pu le suivre, il l'eût vu entrer chez Mlle Raucourt : c'est chez elle que nous l'avons rencontré une fois, le lecteur s'en souvient, et ainsi se trouve expliquée sa présence dans ce milieu fantaisiste.

Vladimir, à peine était-il rentré chez lui, de retour

du cabaret de Pétrovich, qu'il avait pris effectivement la résolution de briser avec le nihilisme, c'est-à-dire avec les idées politiques et sociales.

Et cette résolution lui coûtait d'autant moins que, ainsi que tout nous l'a appris, il n'avait qu'une foi limitée dans les théories humanitaires et dans la loi du progrès.

Il n'était pas nihiliste, il était égoïste. Cependant Serge et Pavlovna avaient eu en fin de compte la même pensée.

— Suis-je libre? s'était dit l'institutrice.

— Le gendarme a-t-il dit vrai? se demanda Serge.

Et l'un et l'autre, pour s'en assurer, descendirent, hélèrent un traîneau et se firent conduire chez Stasia.

Vladimir venait de quitter la comtesse : Stasia, auprès du feu, avait la même attitude.

Elle était triste, la petite comtesse, profondément triste.

Vladimir ne l'aimait pas.

La chose était évidente pour elle : elle eût voulu fermer les yeux, que la froideur et la sécheresse de son mari l'eussent avertie de son malheur. Elle-même, au contact de cette nature capricieuse, de ce Narcisse trop épris de sa personne, de cet esprit blasé, de ce cœur rusé, de cette âme où la vertu n'avait point d'asile et qui ne servait que d'arène aux passions, elle s'était sentie arrêtée dans son essor juvénile et printanier; elle s'était vue comme en face d'un obstacle invincible.

Elle était donc triste ; elle eût voulu pleurer, elle ne le pouvait pas.

L'arrivée de Pavlovna et de Serge, qui se succédèrent à de courts intervalles, lui fit du bien. Elle s'aperçut que cette institutrice avait pris dans sa vie une place qu'aucune autre n'eût pu remplir, et aussi elle ne fut pas sans distinguer vaguement, au fond mystérieux de son être, qu'une inclination délicieuse et tranquille la poussait sans danger vers l'âme de Serge.

Quand celui-ci arriva, sa première préoccupation fut pour Vladimir.

— Où est-il?

— Dans son appartement.

— Si nous lui faisions savoir que nous sommes là.

— Il est fatigué, dit la comtesse.

Alors, le thé étant versé, les conversations commencèrent, et Pavlovna, par le contraste de l'issue avec le début des événements, montra de la verve. Elle parodia assez heureusement les faits que nous avons racontés et Serge lui-même se mit à rire.

— De tout ceci, conclut-il, il faut que nous tirions une conséquence.

— Laquelle ?

— Nous sommes surveillés, c'est un fait. A nous de déjouer, comme nous l'entendrons, toute surveillance. Le danger n'est pas là, et il n'est pas pour nous.

— Pour qui donc ? demandèrent les deux femmes visiblement intéressées.

— Pour Vladimir.

— Est-ce possible ! dit la petite comtesse. Mais si vous saviez ce que Vladimir a résolu ! Il ne veut plus s'occuper de politique et, dès lors, tout danger disparaît.

— Grande erreur ! reprit Serge. Le danger est là justement ; il n'est pas, je le répète, du côté de la police ; il est du côté des nihilistes. Vous ne connaissez pas ces fanatiques. Si Vladimir les abandonne absolument, ils le perdront.

— Que faire, hélas ! que faire ? Serge, conseillez-nous ?

— Nous agirons pour le mieux, soyez tranquille : vous nous aiderez. L'écheveau est embrouillé à coup sûr, mais pas au point que vous croyez. Comptez sur mon amitié. Elle est immense pour vous, comtesse, elle est profonde.

Serge quitta les deux femmes : il laissa la comtesse bien émue, et lui-même s'en allait sous le coup du sentiment le plus doux et le plus chaste.

— Voilà un homme ! s'écria Pavlovna, un homme d'une honnêteté native, un cœur sain et simple comme l'or.

— Il faut pourtant que je te confesse un peu mon âme, reprit Stasia après un silence.

Et alors elle raconta la lutte douloureuse que Vladimir lui faisait soutenir.

— Enfin, ma douce, dit Pavlovna, ne l'aimez-vous plus ?

— Oui, je l'aime toujours, dit Stasia ; j'ai peur jus-

tement de me détacher de lui ; car Vladimir sera père : je porte en moi un petit être qui nous donnera, je l'espère, le bonheur.

IX

UNE DESCENTE DE POLICE

Il faut expliquer pourtant comment les gendarmes avaient été envoyés à point nommé chez Pétrovich pour reconduire Serge, Vladimir et Pavlovna chez eux.

Le prince Nosimof, que nous avons eu occasion de rencontrer chez Mlle Raucourt — puisque c'est lui qui s'était chargé de présenter Vladimir — n'avait plus avec le banquier Fritschen les relations lucratives qu'il avait autrefois ébauchées.

Le banquier, dupé par tout le monde, avait fini par prendre l'espèce humaine en dégoût.

Au dernier emprunt essayé par Nosimof, il avait été saisi d'impatience et avait congédié le prince comme un véritable laquais; celui-ci ne s'était pas offensé, car au contact de sa vie nécessiteuse et brillante il avait perdu tout scrupule, tout sens moral.

Pour se donner du crédit dans le monde, il se disait du dernier bien avec Mlle Raucourt : mais c'était faux; celle-ci le souffrait parce qu'il était homme à faire les commissions exactement et qu'aucune ne le rebutait.

Entre le prince Nosimof et l'actrice Raucourt, il y avait un véritable traité secret.

Ce n'était pourtant pas du produit de ces façons équivoques que le prince vivait.

Il avait d'autres cordes à son arc.

Sa véritable position était à la troisième section : le prince Nosimof faisait partie de la police secrète, et ma foi ! rendait de réels services à cette administration.

Il avait tant vu de monde dans son existence interlope, panachée d'aventures; il connaissait tant d'hommes, tant de femmes; il savait si bien le fort et

le faible de chacun, qu'il était devenu pour le comte Schouwaloff un auxiliaire indispensable.

Sans doute, Nosimof n'émargeait pas régulièrement; il n'était pas salarié.

L'idée seule de passer à une caisse à la fin du mois l'eût plongé dans une véritable indignation ; et, si on l'eût accusé d'être policier, il se fût considéré comme atteint dans ce qu'il avait de plus cher, dans son honneur.

Seulement, il était reçu à toute heure chez le comte Schouwaloff, et, quand il avait bien bavardé, et que, tout en causant, il avait glissé quelque phrase sur le malheur des temps, il n'était pas fâché que son honorable et noble interlocuteur lui glissât dans une enveloppe un millier de roubles.

Le matin du jour où Vladimir devait aller chez Pétrovich, Nosimof alla donc à la troisième section. Il trouva seulement M. Philippi, le secrétaire.

— Le comte va-t-il bientôt rentrer?

— C'est donc important?

— Oui et non. C'est intéressant.

— Eh bien ! attendez le comte; il est chez l'empereur et ne peut tarder.

Effectivement, quelques minutes après, un gentleman de taille moyenne, aux favoris blonds mêlés de quelques fils d'argent, vêtu à l'anglaise, c'est-à-dire simplement et confortablement, fit son entrée, sans fracas, sans phrase, sans appareil d'aucune sorte.

C'était le comte Schouwaloff.

Un soldat le débarrassa de ses vêtements; le comte, alors, voyant Nosimof, sourit :

— Il y a du nouveau?

— Votre Excellence en jugera.

— Entrons donc.

Ils entrèrent dans un petit cabinet des moins bien garnis, un véritable cabinet de bureau.

Les plus hauts personnages en Russie vivent dans cette modestie qui a quelque chose de démocratique et de paternel. Le fonctionnaire, si élevé qu'il soit, est tout à tous.

— Ce soir, dit Nosimof, une plaisante chose se prépare : des étudiants se réunissent dans une cave, chez le marchand de vin Pétrovich; ce n'est point pour

boire, assurément. On m'a dit qu'ils se préparaient à juger le mari de la comtesse Stasia Rostow.

— Diable ! fit en riant le comte. C'est amusant. Et pourquoi veulent-ils le juger ?

— Oh ! des sottises ! Ils prétendent qu'il leur a fait des promesses, qu'il ne tient pas sa parole ; que sais-je, moi ? Ce sont des bruits.

— Et Vladimir ira-t-il ?

— Justement. Ira-t-il ? Moi, j'en doute.

— Pauvre comtesse ! je la plains. Mais ce Vladimir n'est pas mauvais, peut-être. Je le connais un peu. Il n'a pas mal mené sa barque. Belle fortune, Nosimof ! On m'a dit que vous l'aviez courtisée.

— La comtesse ?

— Non, la fortune.

Nosimof sourit.

— Enfin, Excellence, les choses sont telles, et je crois encore que si Vladimir ne va pas chez Pétrovich, au moins ses deux amis, Pavlovna et Serge, s'y rendront.

— Que feriez-vous à ma place, Nosimof ?

— Dame ! dit le prince, l'occasion est belle.

— Je crois bien !

— Je coffrerais Serge, Pavlovna, et...

— Assez ! assez ! merci de vos conseils, Nosimof. Vous n'êtes décidément pas fait pour diriger la police secrète, ni pour la conseiller.

— Je plaisantais, Excellence ; car justement j'ai promis à Vladimir de le présenter à la Raucourt, et si on coffrait ses amis, cela la rendrait triste et maussade.

— Elle est charmante, cette Raucourt !

— Délicieuse, Excellence !

— Elle vous mettra sur la paille !

Nosimof sourit de nouveau : il pensait que cette phrase du comte précédait un cadeau d'argent. Mais il se trompait. Cette fois, il n'eut rien.

— Allons, je vais travailler, dit le comte Schouwaloff.

— Excellence, je me retire.

— Merci de vos renseignements : j'en tiendrai compte.

On a vu comment les choses s'étaient passées. Le chef de la police secrète avait pensé qu'en envoyant trois gendarmes qui ramèneraient chez eux les trois

nihilistes avec ordre de les laisser libres ensuite, il rendrait Vladimir, Serge et Pavlovna suspects à leurs coréligionnaires.

Il avait pensé qu'en les laissant libres et en procédant, au contraire, à cinq ou six arrestations sérieuses dans le tas, pour ainsi dire, il exciterait les nihilistes les uns contre les autres et les diviserait.

« Diviser pour régner », n'a-t-elle pas toujours été la devise des grands politiques ?

En conséquence de cette résolution, une brigade s'était empressée de descendre dans la cave de Pétrovich après avoir fermé toutes les issues.

La disparition de Serge, de Vladimir et de Pavlovna avait occasionné une certaine agitation.

Elle fut bientôt à son comble.

— Quels que soient les griefs qui nous séparent de ceux qui viennent de monter et que les gendarmes emmènent, n'oublions pas que ce sont nos frères et qu'ils nous sont d'autant plus sacrés qu'ils sont malheureux.

— Écoutez ! écoutez !

— Non ! le temps presse ! Allons-nous-en !

— Nous allons nous laisser prendre sottement.

— Imaginez-vous, continuait Ribowski, le sort qui attend les trois personnes qui tout à l'heure parlaient avec nous. D'abord un interrogatoire captieux où leur respiration même sera incriminée ; ensuite, la prison, le secret pendant de longs mois ; des insultes ; des traitements odieux ; enfin, peut-être un jugement, et, au bout d'un temps qu'on ne peut mesurer, la condamnation aux mines, c'est-à-dire à la mort.

— Assez ! assez ! criait-on.

— Sortons ! Allons-nous-en !

— Je parie que nous sommes cernés.

Quelques-uns sortirent sans difficultés et montèrent au rez-de-chaussée : cela rassurait les autres.

— Et cela, ces supplices, ces tortures, ces assassinats, continuait Ribowski, en s'exaltant, savez-vous pourquoi ? Pour avoir pensé ! Pour avoir pratiqué le plus noble exercice des facultés humaines, l'exercice de la raison !

Cette période éloquente fut interrompue par l'arri-

vée ou plutôt par l'apparition d'un gendarme. Ce militaire se tenait en haut de l'escalier.

Chez nous, les gendarmes ont un costume spécial : on peut même dire que seuls dans l'armée ils ont conservé une coiffure étrange et caractéristique. En Russie, leur uniforme est des plus simple : une grande capote gris de lin et un képi à pompon.

— Seigneurs, disait le gendarme, j'ai ordre de vous prier de monter.

Impossible de peindre le moment de stupeur qui succéda à l'animation dont tout à l'heure la salle était pleine.

Les mieux trempés eurent une sueur froide.

Les femmes restaient fermes et l'œil sec : leur cœur ou plutôt leur corps tremblait. Mais l'orgueil les dominait.

Quelques étudiants jetèrent un coup d'œil autour d'eux : mais l'épaisseur des murs, les barreaux du soupirail, tout démontrait l'impossibilité d'une évasion.

Alors, ils se résignèrent.

Les femmes montèrent d'abord : plus d'un jeune homme, ému de pitié, prévoyant le froid, la neige, la possibilité d'une longue route, voulut donner son manteau de fourrures.

Elles refusèrent : et cependant, à la mode nihiliste, elles étaient simplement vêtues d'un waterproof.

Ce qui rendait le sort des nihilistes plus critique, c'est que la chose s'exécutait pour ainsi dire par fragment.

Celui ou celle qui montait par l'étroit escalier ne savait ni ce que devenait celui qui précédait ni ce que deviendrait celui qui allait suivre.

Les femmes ne furent même pas interrogées ; le chef de la brigade les invita individuellement à monter au plus vite en traîneau et à rentrer chez elles.

Il ne leur adressa d'ailleurs aucune observation : et elles, surprises, effarées, montaient, partaient, et ce n'est guère qu'en arrivant chez elles qu'elles reprenaient un peu leurs sens.

Il n'en fut pas de même pour les hommes.

La majorité fut relâchée ; mais on arrêta Ribowski et quatre autres nihilistes, sur la mine, et sans autre raison.

Le comte avait donné l'ordre de les bien traiter, de les mettre seulement au secret pour quinze jours, et de les laisser aller ensuite sans explication.

Cette conduite eut tout l'effet que la police secrète en attendait.

Quand le lendemain les nihilistes, encore sous le coup de ce qui s'était passé la veille, apprirent comment les choses avaient eu lieu, ils ne purent s'empêcher de former sur Serge, sur Vladimir, sur Pavlovna, les conjectures les plus désobligeantes.

Pour Vladimir surtout.

Il s'était rendu chez Pétrovich à leur sommation, et cette démarche seule déjà les avait étonnés. Qui sait si pour se faire protéger, en cas de discussion trop chaude, il n'avait pas averti la police ?

Cela n'avait rien d'invraisemblable : au bout de la journée, c'était sûr, c'était la vérité même, que nul ne pouvait contester. Et la rumeur fut plus grande encore, quand on apprit que Vladimir avait passé une partie de la nuit chez Mlle Raucourt ; qu'il avait joué et perdu avec la plus grande tranquillité d'âme.

On devine l'effet de ces récits sur des imaginations surchauffées et prêtes à tout.

Ce qui indignait aussi les nihilistes, c'était l'inégalité de traitement infligé aux uns et aux autres.

Pourquoi ne les avait-on pas tous arrêtés ?

Pourquoi avait-on plutôt pris Ribowski ?

Où étaient les prisonniers ?

Quant aux femmes, aucune n'avait été prise, aucune n'avait été interrogée, et plus d'un voyait dans ce fait la main de Pavlovna. Elle aussi trahissait donc ? Mais comment Serge était-il mêlé à tout cela ? Les nihilistes y perdaient la raison.

— Nous nous vengerons ! disaient les plus audacieux.

Décidément le comte Schouwaloff dirigeait admirablement, comme on voit, la police de la troisième section !

X

UNE LETTRE ANONYME

Quand Vladimir fut mis au courant de tout ce qui s'était passé, il n'en fut que plus confirmé dans la résolution qu'il avait prise.

Au reste, sa présentation à Mlle Raucourt lui avait été fatale.

Cette facile beauté, au nez retroussé, au visage peint, aux cheveux d'un blond paille, avec ses airs d'effronterie spirituelle, ses étourderies calculées, ses faveurs impudentes et d'ailleurs adroitement distribuées, l'attirait cent fois plus que la modestie charmante et l'amour réservé de Stasia.

Cette vie de dissipation était d'ailleurs celle qu'il avait rêvée de tout temps, celle qui lui convenait le mieux ; il était dans son élément au milieu de ces courtisanes et de ces viveurs.

Depuis qu'il avait rompu avec la politique, il lui semblait qu'un poids énorme, posé sur sa poitrine, avait disparu.

Il était redevenu gai, enfant, léger, aimable même et séduisant.

Par malheur, il réservait les effets de cette métamorphose pour le dehors : chez lui, au palais Rostow, il était ennuyé et ennuyeux ; mais à vrai dire il n'y était plus que rarement.

Pavlovna essaya plusieurs fois d'obtenir de lui une entrevue : elle ne put y parvenir. Il lui tourna le dos : quant à Serge, il le prévint fort catégoriquement que tout serait inutile.

— Si tu veux que nous vivions bons amis, lui dit-il, ne me parle jamais plus de nihilisme. Je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir cru une minute à toutes vos sottises.

Serge ne se tint pas pour battu : Pavlovna crut avoir trouvé un moyen triomphant de ramener Vladimir au sentiment de la réalité.

Un jour qu'il descendait le perron pour monter en traîneau, Pavlovna arrivait justement.

— Vous avez l'air bien affairé, Pavlovna.

— Je crois bien !...

— Toujours la politique ?

— Non, l'affection, l'amitié ! Votre femme est souffrante, le saviez-vous ?

— Souffrante ?

Vladimir, en regardant plus attentivement Pavlovna, eut un éclair : il devina ce qu'elle voulait dire.

— Tiens ! tiens ! Ma foi, qu'il soit le bienvenu, mon nouvel hôte !

Et il partit au trot de son magnifique attelage.

— Il est bien perdu ! pensa Pavlovna.

La nouvelle de cette grossesse, qui eût dû le combler de joie et le faire redoubler d'égards envers Stasia, le laissait froid. S'il y songea avec quelque plaisir, ce fut pour se justifier à ses propres yeux.

— Je serai plus libre ! telle fut sa conclusion.

Et pourtant, on n'imagine pas de liberté plus complète que la sienne, que celle dont il usait avec une sorte de frénésie.

Stasia s'y était accoutumée : on s'habitue à tout.

Le changement de Vladimir avait été rapide, presque foudroyant.

Il fallait que le masque dont le jeune homme avait couvert son visage fût bien pesant ; il devait méditer de le rejeter depuis bien longtemps, pour qu'il eût saisi ainsi avec avidité la première occasion venue, pour qu'il se fût précipité avec cette furie dans cette existence absurde des viveurs russes.

Et déjà il avait pris toutes les façons et le langage de ces messieurs ; il parlait de ses chevaux comme on parle des femmes, et des femmes comme on parle des chevaux : il jouait, et gros jeu ; honteux de demander continuellement à l'intendant de la comtesse sa femme, il empruntait et à quel prix ! Fritschen, le banquier, qu'il avait rencontré chez Mlle Raucourt, était son prêteur ordinaire. Fritschen, lassé de tout, avait un faible cependant pour les soupers en tête à tête avec de petites dames ; le désagrément de rencontrer Nosimof chez Mlle Raucourt l'avait d'abord découragé ; mais il avait pris le dessus, et même il se donnait, en ce monde

galant, une désinvolture charmante, celle du baron de Nucingen dans le roman de Balzac. Mais il n'avait pas la grandeur du baron de Nucingen : il n'en avait que les ridicules.

Il prêtait donc volontiers à Vladimir.

Il le faisait pour deux raisons : les intérêts étaient forts, et ensuite Vladimir lui rappelait le temps heureux où il soupirait pour Stasia.

Mais Vladimir ne voyait rien de ces dehors grotesques.

Déjà, il n'avait plus de frein; il se montrait au théâtre mal accompagné, et décourageait les gens de la société que Stasia lui avait ouverte.

On parlait beaucoup de son inconduite ; le bruit en vint même aux oreilles de Stasia. D'abord elle ne voulut rien croire, mais elle fut forcée de se rendre à l'évidence, un jour qu'elle reçut un petit billet anonyme :

« Madame la comtesse, votre mari sera ce soir au Théâtre-Alexandre dans la baignoire qui se trouve au-dessous de la loge impériale. Votre mari sera en compagnie de Mlle Raucourt. »

La lettre anonyme est une infamie ; généralement on n'y croit pas ; on se refuse à ajouter foi à ce que contiennent les lettres non signées ; on est trop sûr que la lâcheté se cache sous le voile de l'anonymat.

La comtesse jeta d'abord la lettre au feu.

Puis, se ravisant, elle essaya de s'en rappeler les termes.

Elle fut indignée.

Mais sa vie était devenue si triste ! sa solitude était si grande ! Elle céda à un sentiment de curiosité. Et quelle femme n'eût fait comme elle ? Elle manda Pavlovna et, sans lui rien dire, la pria de la conduire au Théâtre-Alexandre.

On donnait ce soir-là un long drame lyrique mortellement ennuyeux : de plus, la comtesse avait beau regarder dans la baignoire qu'on lui désignait, elle ne voyait rien.

Pavlovna saisissait ce manége et ne comprenait pas grand'chose : en sorte que, pour toutes les deux, la soirée commençait à être sans charme.

A la fin, n'y pouvant tenir, Stasia s'écria :

— Sais-tu pourquoi je suis venue ?

— Non, certes.

— Ce n'est pas pour la pièce.

— Assurément.

— C'est pour voir Vladimir !

— Vladimir ?

— Oui, avec sa maîtresse.

— Avec sa maîtresse ? reprit machinalement Pavlovna. Avec Mlle Raucourt ?

— Ah ! c'est donc vrai ! dit Stasia. Tu le savais et tu ne me disais rien !

— Je vous en prie, ma douce, je vous en prie, ne vous exaltez pas, ne vous laissez pas aller. Je ne sais rien ; il n'y a rien. Venez à la maison.

— Tu mens, dit Stasia. Regarde !

Et, en effet, pendant ce court dialogue, la baignoire avait reçu deux hôtes, Vladimir et Mlle Raucourt.

Vladimir riant aux éclats et Mlle Raucourt, retirant l'écran avec une certaine affectation, riait aussi, mais pour montrer ses dents : sa gaieté était forcée. Vladimir l'avait persécutée pour qu'elle vînt au Théâtre-Alexandre qu'elle ne pouvait souffrir, car elle ignorait le russe.

Stasia ne pouvait se contenir.

Elle se leva de sa loge ; mais avant de regagner sa voiture, elle voulut jeter sur le couple un dernier regard.

Ses yeux rencontrèrent ceux de Vladimir.

Il était bien audacieux, le galant de Mlle Raucourt : mais devant la beauté indignée de Stasia, il pâlit.

En ce moment, il sentit sa bassesse, sa folie, sa sottise et son ingratitude. Mais son orgueil reprenant le dessus :

— Bah ! se dit-il intérieurement, puisqu'elle sait tout maintenant, je ne rentrerai pas au palais avant demain. C'est fini de cette vie d'écolier.

Rentrée chez elle, Stasia ne pleura pas : la honte qu'elle éprouvait était pour Vladimir ; le malheureux sortait décidément de son cœur.

Elle pria Pavlovna d'aller chercher Serge ; celui-ci accourut.

— Mon ami, lui dit Stasia, je vais vous charger d'une triste commission. Quand vous verrez Vladimir, et tâ-

chez de le voir au plus tôt, dites-lui bien que la comtesse Stasia reprend sa liberté et lui rend la sienne.

Serge s'inclina.

— Cela devait être, disait-il intérieurement.

Et il ne pouvait s'empêcher de maudire la destinée qui avait créé cette noble femme pour lui et qui la lui refusait.

Serge attendit Vladimir : celui-ci, en voyant la figure de son ancien camarade, devina quelque chose.

— Eh bien ! quoi de nouveau ?

— Tu nous causes bien du chagrin, mon pauvre ami !

— Ah ! joyeux moraliste, à toi aussi ?

— A moi, à nous tous, à ta femme, surtout !

— Ah ! Serge, tu te mêles de bien des choses ; je me fâcherai.

— Ta femme m'a chargé pour toi d'une commission difficile.

— Inutile de poursuivre dit Vladimir ; je sais ce que tu vas m'annoncer. Ma femme ne veut plus vivre avec moi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! mon cher Serge, dis-lui que cela m'est indifférent.

— Ce n'est pas possible !

— C'est ainsi.

— Je ne lui dirai que cela ?

— Ajoute que je dînerai avec elle ce soir et que je t'invite à diner. Inutile d'inviter Pavlovna ; elle est toujours là.

Là-dessus, Vladimir se mit à rire ; Serge était abasourdi. Il restait là, sous une impression des plus pénible, quand tout à coup Vladimir, se tournant vers lui :

— On crie, dit-il, parce que j'ai la Raucourt. Mais la comtesse ignore donc ce qu'on dit d'elle dans le monde ?

— Et quoi donc ?

— Je ne l'ai pas entendu de mes oreilles : mais c'est la Raucourt qui me l'a dit. On prétend que la comtesse se console, qu'elle a un amant.

Serge devint rouge et pâle à la fois, suffoqué de ce calme affreux et de cette infamie tranquille.

— Naturellement, dans les propos du monde, continua Vladimir, cet amant est un ami à moi !

— Qui donc ?

— Toi, parbleu !

Serge ne put alors se contenir : au moment où Vladimir prononçait cette phrase abominable dans laquelle semblait se résumer ce caractère fatalement bas, Serge leva la main avec une colère froide, et cette main, vengeant Stasia, s'abattit sur la joue de Vladimir qui devint comme fou sous l'outrage.

— J'aurai ta vie ! dit Vladimir.

— Lâche ! lâche ! murmurait encore Serge.

Cependant le bruit des voix avait attiré les moujicks, qui, soupçonnant une lutte, passèrent sur toute considération et entrèrent. L'un deux se détacha pour prévenir Stasia que quelque chose d'insolite avait lieu. La comtesse accourut.

Serge était parti.

Vladimir, sur un sopha, avait l'air d'un homme accablé ; en voyant sa femme, il eut un haut-le-corps et un mauvais regard.

— Serge m'a souffleté, lui dit-il.

— Il a bien fait, répondit simplement Stasia.

XI

QUELQUES GOUTTES DE SANG SUR LA NEIGE

En rentrant chez lui, Serge ne put s'empêcher de s'avouer qu'il avait perdu en une seconde le fruit de tant d'années passées à se modérer lui-même et à exercer sur ses mouvements un empire qui, souvent, l'avait fait taxer de froideur.

Les choses ne pouvaient en rester là, cependant. Vladimir avait le droit d'exiger une réparation, soit par des excuses, soit par les armes, et dans ce dernier cas, étant l'insulté, le choix était à lui.

Une réparation par lettre ou verbale lui paraissait impossible : Serge n'eût pas été sincère. Son cœur bondissait encore dans sa poitrine quand sa mémoire évoquait les sottes et infâmes paroles de Vladimir.

Restait le pistolet ou l'épée.

Tout compte fait, et bien que regrettant d'avoir cédé à un mouvement irréfléchi, Serge ne pouvait se désapprouver complétement. Qui donc n'eût pas agi comme il avait agi?

Mais les principes de toute sa vie, allait-il les démentir en vidant une querelle par les armes? En sa qualité de philosophe et de penseur, il détestait le duel; il trouvait cette façon de régler les problèmes embarrassants digne des temps barbares et des peuples sauvages.

Et pourtant il allait se battre! Il le fallait...

Serge vit alors combien la théorie diffère de la pratique, et comment, la plupart du temps, ce sont les idées qui cèdent devant les faits, et non les faits devant les idées.

C'était le lendemain du jour où il avait souffleté celui qui avait été son ami et qui, en une seconde, était devenu son ennemi le plus acharné.

Quand Stasia avait dit à son mari : « Serge a bien fait! » Vladimir s'était juré à lui-même de le tuer.

— Je tuerai ce prêcheur, disait-il, je ferai mettre six pieds de terre sur ce bavard, sur cet insupportable fanatique.

Aussi n'eut-il rien de plus pressé que d'envoyer chercher Fritschen et Nosimof.

Le prince accepta d'être témoin. Un duel! cela rentrait tout à fait dans ses attributions.

Quant à Fritschen, à peine eut-il le détail des faits qu'il se récria :

— Impossible, mon cher Vladimir, impossible! J'ai juré de ne jamais prendre part à de semblables affaires.

— Mais pourquoi?

— Permettez-moi de ne rien dire : c'est mon secret.

— Vous me mettez dans un grand embarras.

Fritschen fit un geste d'homme qui n'en peut rien : son secret était bien simple, mais certainement il ne pouvait le dire. C'était lui qui avait écrit la lettre anonyme à la comtesse Stasia.

Ainsi Fritschen devenait, malgré lui, presque inconsciemment, le pivot d'une méchante histoire. Il avait peur, maintenant! Quand il avait envoyé la lettre ano-

nyme, il riait : maintenant, il ne riait guère. Il se demandait ce qu'était devenue la lettre.

— Faut-il que je sois sot! se disait-il. Je n'ai pas signé, c'est vrai; mais je n'ai pas contrefait mon écriture. Si tout se découvre, je suis déshonoré. Au moins qu'on n'ait pas à me reprocher d'avoir servi de témoin à Vladimir!

Il avait peur de se démentir, car Vladimir ne cessait de lui demander pourquoi il lui refusait ce service. Aussi, il prit son chapeau, salua et partit comme un trait. Pauvre Fritschen! il était tout troublé à présent...

Vladimir se résigna à prendre pour témoin un honnête ami de Nosimof; ces messieurs partirent sur-le-champ et trouvèrent Serge à l'étude, près de son poële.

Celui-ci devina aussitôt de quoi il s'agissait.

Il reçut les témoins de Vladimir avec la plus grande cordialité.

— Je n'ai jamais touché de ma vie une épée ou un pistolet, dit-il. Mais l'usage est si fort, que je m'y conforme. Naturellement, il ne peut être question d'excuses. Quelle arme désirez-vous, messieurs?

— L'arme française, l'épée!

— Comme il vous plaira!

Serge demanda ensuite qu'on lui laissât le temps de choisir des témoins pour les aboucher avec ces messieurs; il fut convenu qu'on ne prendrait pas de médecin, et que le duel aurait lieu le lendemain, le temps devant être, selon toutes les prévisions, moins neigeux. Le combat devait avoir pour théâtre une petite île située à la pointe de Finlande, promenade fréquentée pendant l'été, mais en hiver absolument déserte.

Serge, dès que ces messieurs furent sortis, se mit en quête de témoins. Où pouvait-il en trouver, sinon parmi les nihilistes? Hors de leur cercle, il ne connaissait personne.

Ceux-ci, comme on l'a vu, n'étaient pas en bonnes dispositions depuis la mésaventure dont ils avaient été victimes chez le marchand de vin Pétrovich. Ils soupçonnaient fort leurs anciens camarades d'affiliation à la police, et si la troisième section eût su le succès de ses combinaisons, à coup sûr elle en eût été enchantée.

Mais quand ils apprirent que Serge se battait contre Vladimir, force leur fut de revenir sur une opinion préconçue. Deux d'entre eux acceptèrent avec plaisir d'être témoins dans une semblable affaire.

Quand les traîneaux s'acheminèrent vers l'île de la pointe de Finlande, reliée au continent par la glace épaisse de ces jours d'hiver, il était neuf heures du matin. Un rayon de soleil se devinait plutôt qu'il ne s'apercevait à travers le cristal opaque d'un ciel uniformément gris : mais c'était assez pour donner la sensation de la vie et pour faire jouer autour des objets une lumière douce et rajeunissante. La neige couvrait de ses blancheurs la route et les maisons : les arbres poudrés à frimas retenaient à leurs branches noircies des stalactites de givre. Tout semblait dormir, mais d'un sommeil vivant et qui ne s'ignore pas lui-même. Des corbeaux, des pies s'abattaient de temps à autre sur les chemins et picoraient les graines éparses. La Néva surtout était belle à voir, couverte de navires amarrés dans la glace et comme captifs. Des traîneaux la traversaient, des fardiers couverts de bois, des convois de bestiaux, et tout cela faisait comme le jeu des fourmis dans un champ. Là l'horizon était plus large et les nappes de lumière s'étalaient par places, semant des taches brillantes, provoquant de ces clairs-obscurs à ravir des Ruysdaël, des Rembrandt. Sur les chemins qui suivaient les rivaux passaient, au gré de leurs bêtes, des attelages dont l'allure lente témoignait des inclinations paresseuses de leurs cochers. Ceux-ci, en effet, laissant flotter les rênes, regardaient devant eux vaguement, en chantant sur un rhythme traînant ces cantilènes du Nord dont l'accent est si mélancolique. Un souffle frais passait, rafraîchissant les fronts. C'était une de ces journées hivernales si chères au cœur russe et qui réjouissaient même l'étranger.

Il faisait froid pourtant, surtout pour un duel à l'épée. Quand on arriva en vue du golfe de Finlande, tous les voyageurs des traîneaux, malgré la rapidité qui les emportait, ne purent s'empêcher de jeter un coup d'œil sur le magnifique spectacle qu'ils avaient devant eux. La mer au loin se déroulait avec des ondulations mesurées ; elle était de cette couleur terne si chère aux maîtres hollandais ; mais parfois le ciel, dans une

éclaircie, y versait des lueurs tremblantes. Des vols d'oiseaux traversaient les nues et à la ligne d'horizon des voiles fuyaient sous le vent, navires effleurant la vague de l'aile, comme des alcyons. C'est là que la glace se brise : quel que soit le froid, le golfe de Finlande conserve la force de ses flots et l'eau marine ne s'y congèle jamais.

Les témoins choisirent pour le lieu du combat un revers de terrain abrité de la mer et de la plaine : un bouquet d'arbres décharnés poussait là des végétations maigres et des ramures effilées en partie couvertes des floraisons brillantes que la neige y avait laissées en tombant. L'endroit était bon, parce qu'il était loin des hommes — on n'avait rencontré aucun humain dans le voisinage — et que le froid y était moins vif.

Les combattants mirent habit bas, et, au signal donné, tombèrent en garde. Les épées soumises aux témoins de Vladimir avaient été acceptées.

Celui-ci avait un frisson provoqué par le froid ; aussi, d'instinct, il faisait sur le sol des appels de pied et rompait devant la pointe de Serge.

Celui-ci n'avait pas froid : une flamme ardente avait envahi son être. Il se battait pour son honneur, sans doute, mais plus encore pour celui de la comtesse Stasia.

Vladimir était d'une force moyenne à l'épée, mais enfin son habileté pouvait être considérée comme une chance sérieuse en comparaison de l'ignorance de Serge, complète en fait d'escrime.

Cependant la façon dont celui-ci tenait l'épée et ses coups de pointe nerveux donnaient fort à réfléchir à son partner.

Par malheur, Vladimir ne pensait qu'à ne pas s'enferrer et à tirer de la situation tout le parti possible : Serge, au contraire, tout en désirant sortir à son honneur de l'épreuve qu'il traversait, laissait un flot d'idées étrangères envahir son cerveau. Il se défendait machinalement ; son attention était toute physique ; mais son esprit était ailleurs.

Aussi, à un moment où Vladimir rompait, Serge s'avança maladroitement, et, son adversaire faisant retour, il présenta pour ainsi dire lui-même sa poitrine au piquant de l'épée. L'arme entra et Vladimir

eût certainement tué son vis-à-vis, son ami d'hier, si le cri des témoins ne l'avait arrêté. Il retira brusquement l'épée, dont l'extrémité était teinte de sang, et la neige reçut un flot de pourpre sur sa blancheur.

Le coup était loin d'être mortel. Il n'avait porté que sur les côtes; et Serge ne s'était pas même évanoui. Le sang coulait en abondance : c'était un bienfait.

Vladimir jeta un coup d'œil assez indifférent sur son œuvre : au fond, il était heureux de ne pas s'être créé une méchante affaire par le meurtre d'un homme, et heureux également d'être à jamais débarrassé de Serge : il allait être maître; il allait pouvoir se livrer sans conteste à toutes ses passions, à la fougue de tous ses instincts.

Serge fut immédiatement pansé par un de ses témoins : puis, les adversaires s'étant salués, les témoins s'étant fait signe de la main, on remonta en traîneau.

Le retour fut silencieux et rapide. Serge sentait le froid pénétrer ses os; un peu de fièvre commençait. Il se coucha dès son arrivée au logis, et fit quérir Pavlovna.

En voyant revenir Vladimir, Stasia, malgré tout, fut heureuse de le voir sans blessures. Sur Serge, elle ne dit rien; elle ne devait rien dire; elle ensevelit sa pensée intime au plus profond d'elle-même.

XII

LA COMTESSE STASIA SATISFAIT UN CAPRICE

Cependant Vladimir, conformément à sa promesse, entra plus que jamais dans la vie qu'il avait ébauchée.

Il voyait à peine Stasia, et la nouvelle de sa future paternité, loin de le retenir, semblait l'éloigner du logis; en un mot, le sens moral était éteint chez lui complétement. Il était comme entraîné par sa folie, et c'est frénétiquement qu'il allait au plaisir.

Ce n'était plus au théâtre seulement qu'il s'affichait;

c'était en public. Un jour, il poussa le scandale jusqu'à faire monter sa maîtresse dans une des voitures de Stasia. La société de la Perspective Nevsky en fut positivement indignée.

Le bruit en monta jusqu'à la cour.

Le coiffeur Graëff, ce Français excentrique dont l'influence était certainement plus réelle que celle de tel ou tel boyard, raconta les faits à l'impératrice, un soir, en la coiffant.

L'auguste et noble compagne du souverain s'émut de toutes ces rumeurs : elle aimait Stasia; souvent elle l'avait eue auprès d'elle quand la comtesse était encore jeune fille. Depuis son mariage, qu'elle n'avait pas approuvé, elle ne l'avait plus revue.

Mais maintenant qu'elle était malheureuse, que la voix publique accusait Vladimir, l'impératrice crut de son devoir d'intervenir.

Le comte Schouwaloff fit appeler le délinquant, et, galamment, lui donna des conseils.

Vladimir les reçut assez mal.

— Je comprends, dit-il, que Sa Majesté se considère comme la mère de ses sujets, et je ne puis accueillir qu'avec respect et affection les avertissements qu'elle veut bien me faire transmettre. Malheureusement, monsieur le comte, tout cela tombe à faux. Je vis avec ma femme dans les meilleurs termes, et, s'il faut tout dire, j'espère être bientôt en possession d'un héritier.

Le comte Schouwaloff n'avait rien à ajouter; il rendit compte de sa mission à qui de droit.

L'impératrice fut surprise.

Elle envoya aussitôt un de ses carrosses chercher Stasia. La petite comtesse était à peine entrée dans la chambre impériale que la souveraine vint familièrement à sa rencontre et l'embrassa comme sa fille; puis elle la fit asseoir.

— Eh bien ! ma toute belle, qu'est-ce que j'apprends? On me dit que votre mari n'est point aimable; qu'il vous doit tout, et cependant qu'il vous délaisse?

Stasia protesta que Vladimir était le meilleur des époux; elle dit ce qu'elle espérait pour bientôt, et l'impératrice lui promit d'être la marraine. Il n'est pas de faveur plus souhaitée.

La petite comtesse mentait ainsi par amour-propre :

les hautes démarches dont elle était l'objet demeurèrent ainsi sans effet, et on eût dû s'y attendre, car la bonté et la bienveillance, chez Stasia, l'emportaient sur la réflexion.

Hélas ! c'était bien de cela qu'il s'agissait !

Vladimir était gai, insouciant, heureux, lui. Tout semblait conspirer à le tenir en joie et en santé : jamais il n'avait eu l'air si brillant, si triomphant ! Mais l'autre, le généreux Serge, le blessé, que devenait-il ?

A mesure que Stasia éprouvait pour Serge un sentiment plus vif et plus inquiet, elle s'en informait moins.

C'etait Pavlovna qui la renseignait.

Au reste, tout allait pour le mieux ; aucune complication n'était à craindre : après un peu de fièvre, la blessure des côtes s'était cicatrisée ; Serge dormait d'un sommeil tranquille, précurseur d'une guérison prochaine.

Cependant un désir qu'elle n'osait confesser tourmentait Stasia ; elle eût voulu voir le malade chez lui, et plus il lui était démontré que c'était là un désir maladif, que sa visite ressemblerait à une escapade, plus sa volonté se tendait, plus le désir devenait énergique, impérieux.

Elle s'en ouvrit enfin à Pavlovna ; celle-ci se mit à rire :

— Non, ma douce, non. C'est une folie, n'y pensons plus. N'oubliez pas combien vous avez été furieuse le jour où au Théâtre-Alexandre...

— Quelle comparaison vas-tu faire ? En quoi la faute de Vladimir ressemble-t-elle au projet que j'ai formé ?

— Assurément. Mais vous savez bien que le monde n'en demande pas tant !

— Où veux-tu en venir ?

— A ceci : Supposez que Vladimir vous surprenne montant l'escalier, d'ailleurs fort élevé, qui mène à la chambre de Serge, que dirait-il ?

— Tout cela est ridicule ; tout cela ne signifie rien.

— Cela signifie beaucoup.

— Comment est-ce chez lui ?

— Chez Serge ?

— Oui, chez Serge ; ne m'impatiente pas.

— Mon Dieu ! ce n'est pas bien luxueux. Mais, tenez, ma douce, voulez-vous mon avis ? Vous avez fortement

envie d'aller voir par vous-même si Serge se porte mieux : donc vous irez.

— Tu le veux bien !

— Non, je ne le veux pas. Mais je dis que si je ne vous y mène, vous irez sans moi. Autant donc prendre les devants. Nous irons voir Serge quand vous voudrez.

— Que tu es bonne ! Que tu es gentille ! Comme j'ai du plaisir à t'embrasser ! Mais surtout tu ne le préviendras pas ?

— Grand Dieu, non ! C'est lui qui s'opposerait à votre visite ! Il sait trop à quels dangers on s'expose en bravant toutes les convenances.

— Vraiment, Pavlovna, avouons que le monde est bien mal fait. Voilà un homme qui me défend contre mon mari même ; il est blessé grièvement, il est malade, j'ai pour lui de l'amitié, je m'inquiète : jusque-là rien de mieux ; mais si je vais le voir, c'est un crime.

— Et quand irons-nous le voir ?

Prise ainsi au dépourvu, la comtesse Stasia hésita : elle n'avait plus la même audace.

— Quand crois-tu qu'il faille ? dit-elle.

— Le plus tôt sera le mieux : tout de suite.

Pavlovna, en parlant ainsi, levait les irrésolutions de la comtesse. Celle-ci était en un de ces jours de joie naïve où l'âme, sans savoir pourquoi, est confiante et presque heureuse.

— Nous ne pouvons pas, dit Stasia, aller chez Serge dans une voiture de la maison. Oh ! comme il va être surpris. Voici ce que nous allons faire. Je m'habillerai en noir et je doublerai ma voilette. Nous prendrons un traîneau sur la Perspective. Comme ce sera amusant ! Demeure-t-il bien loin ?

— Non, pas trop loin. Alors, tout est décidé ? Partons !

Stasia, heureuse comme une pensionnaire, montait un quart d'heure après dans un traîneau de louage. D'abord, sur la Perspective, elle trouva charmant de passer ainsi au milieu de ses amis et de ses relations sans être reconnue. Elle le croyait, du moins ; mais elle se trompait, comme la suite le prouvera. Puis, à mesure qu'on s'éloignait des quartiers riches pour pénétrer dans les rues moins connues et moins populeuses du Vassili-Ostrow, la petite comtesse s'effrayait.

— Tu es bien sûre au moins, disait-elle à Pavlovna. Ne te trompe pas. Comme ces maisons sont vilaines !

— Elles sont vilaines au dehors, bien plus vilaines au dedans, répondit philosophiquement Pavlovna.

A un moment, l'institutrice prononça enfin le fameux « Stoï, isvochick ! » (Arrête !) et put dire à la comtesse :

— C'est ici !

— Quoi ! ici ?

La maison, en effet, n'était pas d'apparence princière ; elle n'avait rien de comparable au palais de Rostow. C'était une de ces constructions de bois, assez délabrée, qu'on qualifierait, en France, de chalet, si ses vastes proportions permettaient ce nom qui s'applique plutôt à quelque chose de petit et de coquet. L'extérieur était peint en gros vert, à la mode russe. Un grand jardin était attenant à l'habitation ; un chien, qui avait entendu l'arrêt du traîneau, aboyait.

— Ses fenêtres donnent-elles sur la rue ?

— Non, dit Pavlovna, sur le jardin.

La petite comtesse était troublée. Elle avait, sans s'en douter beaucoup, dressé un autel dans son cœur au chef nihiliste, et voilà que la maison où demeurait son idole était loin du temple imaginé. La réalité a de ces brusques coups de main.

Elle se remit vite cependant, et dit à Pavlovna :

— Montons !

En Russie, les maisons se gardent toutes seules. Il est rare que le suisse ou le dvornick s'inquiète de ce qui s'y passe. Les deux femmes montèrent l'escalier sans rencontrer une âme.

Au second étage, sur la porte du palier, on lisait au crayon le nom de Serge.

Pavlovna frappa.

— Ouvrez !

La clef était effectivement en dehors : Pavlovna et la comtesse entrèrent.

Serge était couché : les bras repliés derrière sa tête, il lisait. Il se retourna à peine en voyant entrer Pavlovna qu'il considérait comme une camarade sans conséquence. Mais le froufrou de la robe de Stasia l'avertit. Il leva la tête et regarda.

Ses yeux, en rencontrant le visage charmant de Stasia, se remplirent de larmes ; il voulut parler, et ne

le put; il rejeta son livre et montra du doigt une chaise. La comtesse s'assit : elle ne disait rien non plus; elle était comme une enfant qui a commis une faute, et d'ailleurs, en effet, elle était hors de son élément, de son milieu.

Pavlovna, qui sentit ce que la situation avait d'embarrassant et d'un peu puéril, rompit la glace en parlant au blessé.

— Cela va tout à fait bien, dit Serge : dans quelques jours je serai debout. Voyez-vous, madame, la démarche que vous faites sera pour moi le remède le plus sûr. Vous me donnez aujourd'hui la plus grande preuve d'amitié qui se puisse voir. En suis-je digne? je n'en sais rien. Mais, ce qu'il y a de sûr, je sens tout le prix de cette visite : jamais, dans mes rêves, je n'eusse osé y croire.

— Hélas! dit Stasia, vous méritez bien de ma part quelque reconnaissance et quelque intérêt.

— Ce qui me peinait le plus en tout ceci, répondit Serge, comme s'il continuait une pensée, c'est que désormais je devais renoncer au palais Rostow; je croyais ne plus vous voir, et voilà que vous-même...

— Oh! c'est bien naturel, dit en souriant la petite comtesse. C'est une partie improvisée, n'est-ce pas, Pavlovna?

— Assurément, et Serge le voit bien.

— Nous sommes parties si étourdiment que nous arrivons chez vous sans un objet qui vous puisse être utile. C'est impardonnable.

Et tout en parlant ainsi, Stasia regardait autour d'elle. La chambre n'était pas nue; elle respirait une certaine gaieté avec sa fenêtre sur le jardin et son horizon semé de clochers. Aux murs, tendus d'un papier grossier, étaient pendus des portraits de grands hommes et des miniatures de famille.

— Voilà une bien jeune et jolie personne, dit la comtesse en regardant un médaillon aux couleurs pâlies.

— C'était ma mère, répondit Serge.

— Il me semble que je l'eusse aimée.

A ce moment, la petite comtesse était tout auprès de Serge : le malade lui prit la main, qu'elle allait retirer;

mais la chose se fit si vite qu'il eut le temps d'y mettre un baiser.

— Pardonnez-moi, dit-il; c'est à la mode russe : c'est un merci. Puisque vous ne m'avez rien apporté, laissez-moi au moins ce souvenir.

La comtesse eut un triste regard : elle retira sa main. C'est le seul témoignage qui jamais ait échappé à deux cœurs faits pour se comprendre et s'aimer. Un enchaînement de circonstances fatales les avait séparés : plus tard, une noblesse d'âme rare, une force singulière leur fera-t-elle défaut? Serge et Stasia s'aimeront-ils? Pour qui les connaît, la réponse n'est point douteuse; mais c'est aux événements de nous parler.

Pendant que cette visite s'accomplissait, pendant que Stasia et l'institutrice revenaient au palais Rostow, d'autres incidents plus graves avaient lieu ailleurs.

XIII

RIBOWSKI DANS SA PRISON

Cependant Ribowski était en prison.

Il avait ignoré pourquoi on l'avait conduit à la forteresse : traité avec égard, bien nourri, pouvant converser avec ses gardiens, se promener dans la grande cour, il eût pris son sort en patience s'il avait pu deviner quelque chose du sort qui lui était réservé.

Plus d'une fois il essaya de corrompre ses gardiens et d'en tirer une parole : il ne vint à bout de rien.

Il y avait à cela une raison excellente : les gardiens de la prison ignoraient comme lui le motif de sa captivité; ils avaient des ordres spéciaux, ils les exécutaient.

Les nihilistes arrêtés en même temps que lui subissaient un traitement identique.

Rien n'est exaspérant et débilitant comme le secret. Ne voir personne, ne savoir rien du dehors, être enfermé par de grands murs derrière lesquels s'agite

une vie avec laquelle on ne communique plus; enfin en être réduit à l'insipide conversation des geôliers ou à un éternel entretien avec soi-même. Il n'est pas de supplice plus détestable.

La prison de la forteresse est belle et spacieuse; les Russes et les étrangers qui l'ont visitée s'accordent même à lui trouver un charme qui cesserait évidemment s'ils devaient jamais y être enfermés.

La forteresse commande la Néva et le milieu de la ville qu'elle peut foudroyer de tous côtés. Au milieu s'élève une chapelle dont la flèche d'or rayonne perpétuellement sous la neige en hiver, en été sous un soleil tropical.

C'est, en somme, la prison d'État; on n'y conduit que les prisonniers politiques. Sous l'empereur Nicolas, la forteresse avait un véritable épouvantail. On racontait des choses atroces, des horreurs qui glaçaient la moelle des os. Cette frayeur était soigneusement entretenue par le despotisme.

C'est dans les cachots souterrains que la tyrannie, disait-on, enfermait ses victimes infortunées : elle les y oubliait souvent. D'illustres prisonniers avaient péri là de faim, de misère, de chagrin; d'autres, pendant les crues de la Néva, avaient été la proie des eaux. Les flots de la rivière les avaient envahis d'abord par infiltration; puis, la Néva, montant toujours, les eaux avaient rasé l'étroite fenêtre, avaient pénétré avec fracas, et finalement submergé les captifs. En vain ceux-ci entassaient les tables sur les lits, les chaises sur les tables : l'invasion du fleuve était sans pitié, sans merci; ils périssaient tous de cette mort affreuse, dans des angoisses sans nom.

Ribowski avait pensé un peu à tout cela en entrant à la forteresse sous l'œil de son gendarme; mais il n'avait pas tardé à être rassuré en voyant qu'on lui donnait une cellule au premier étage.

Il s'était accoutumé petit à petit à la vie de tous les jours et même il l'eût trouvée tolérable, s'il eût eu quelque idée de son sort futur : mais l'incertitude le rendait malade, l'abattait.

Il ne doutait point cependant, en y réfléchissant bien, qu'il ne fût destiné à la Sibérie. Il ne lui venait pas un instant à l'esprit qu'il pût être gracié ou jugé,

ou favorisé seulement de quelque années de prison.

Le pouvoir absolu, en Russie, a tellement façonné les âmes, la sécurité individuelle est devenue un mot tellement vide de sens, que cet homme, arrêté dans les conditions que l'on sait, sûr d'ailleurs qu'il n'y avait contre lui aucune charge sérieuse et vraiment accablante, en était à accepter d'avance, non pas un verdict, mais un jugement sommaire, inévitablement inique!

Néanmoins, le secret n'était pas le seul souci de Ribowski. Il eût donné gros pour savoir qui les avait dénoncés.

A force de tourner et de retourner le problème, il arriva à une solution assez juste : il accusa Vladimir. Car, malgré tout, il ne pouvait se décider à faire cette injure à Serge et à Pavlovna.

Oui, ce devait être Vladimir : toute sa conduite, ses déclarations dernières, l'espèce d'inviolabilité dont la police l'avait couvert, sa tranquillité, son insolence, semblaient prouver aux yeux de Ribowski la culpabilité du mari de Stasia.

Ribowski, comme on l'a vu, aimait à réunir les pièces d'un dossier, à les assembler savamment : en prison, il eut tout le loisir de grouper ses griefs et d'en faire contre Vladimir un acte d'accusation complet.

Au reste, il pensait ne s'en servir jamais.

— N'importe! disait-il en lui-même, ne fût-ce que pour la satisfaction de ma conscience, je suis heureux d'avoir réuni tant de preuves de l'infamie de cette canaille-là... Attends, attends, mon vieux! Si jamais le jour vient, je te ferai danser.

Quand il eut ainsi sa conviction faite, Ribowski parut plus tranquille : il n'attendait plus que sa déportation.

— Sans doute, disait-il à ses gardiens, je ferai partie d'une chaîne venue de l'intérieur?

Mais ceux-ci, ne sachant rien, se taisaient.

Le secret est double à la forteresse : comme cette prison d'État est au milieu même de la ville, on y entend tous les bruits extérieurs, les sifflets du chemin de fer, la voix des mariniers et des débardeurs, les chansons sur le fleuve au moment de la débâcle, les appels des cochers. Mais le prisonnier ne peut mêler sa rumeur à toutes ces rumeurs, son murmure à ces mur-

mures; il est vraiment comme Tantale; environné de tout ce qui rappelle la liberté, il souffre doublement de sa captivité.

Ce supplice est connu; il est infligé à plus d'un Russe. Souvent vos parents, vos amis, n'entendant plus parler de vous, ignorant ce que vous êtes devenu, s'imaginent qu'on vous a transporté à Tobolsk, aux confins de la Chine, dans l'Oural, et vous êtes là à dix minutes de votre demeure, de votre femme, de vos enfants; à deux pas du palais impérial, des théâtres, de la cathédrale d'Isaac!

Ribowski avait donné une conclusion à son dossier :
— Si les faits sont tels, disait-il, que je les crois, Vladimir est condamné à mort.

Puis, en riant :

— Il est vrai que je serai peut-être exécuté avant lui.

Un matin, Ribowski fut appelé au greffe. A vrai dire, il eut besoin d'une certaine dose d'énergie pour ne pas faiblir. Il ne s'attendait nullement à être appelé si tôt. Le voyage de l'exil, la chaîne, le mauvais régime, le costume de forçat, les fréquentations immondes, le travail forcé, les mines, tous ces lugubres tableaux lui apparurent dans un éclair.

Il descendit : le gardien-chef l'attendait.

— Monsieur Ribowski, lui dit-il avec une exquise politesse, voici l'ordre signé du comte lui-même. Vous êtes libre. Veuillez, à votre tour, signer sur ce registre. C'est bien. Adieu. Je ne vous dis pas au revoir, malgré tout le plaisir que nous avons éprouvé à être ensemble.

Ribowski n'en pouvait croire ses oreilles.

— Suis-je libre absolument comme toujours, je veux dire comme je l'étais avant mon entrée?

— Absolument!

Il n'avait pas de bagages, comme on pense; il échangea, dans la geôle même, le linge de la prison contre le sien qu'on lui rendait blanchi et presque neuf, et cette toilette étant faite, il franchit le pont-levis de son pied léger.

— Je n'aurais jamais cru, se dit-il, qu'on pût éprouver tant de plaisir à respirer et à voir ses semblables!

Il est certain que tout le ravissait; il trouvait à tous

les passants une honnête figure; les gendarmes même, qui pullulent dans ce quartier, trouvaient grâce devant lui. C'est qu'il revenait de loin! Il avait été si sûr d'abord d'aller travailler pour le tzar, et maintenant il était là, maître de lui et de ses mouvements.

Dans sa gaieté il fit deux ou trois pirouettes : il se trouvait devant le magasin de Pétrovich.

Celui-ci s'apercevait du dehors: placide et rougeaud, il était à son comptoir, versant l'eau-de-vie blanche à sa clientèle et lui-même s'abreuvant sans compter.

Ribowski se dit : — Vais-je entrer?

Puis, après une seconde de réflexion : — Non, décidément je reste dehors. On n'a rien à gagner avec des conspirateurs comme Pétrovich. Allons plutôt chez Serge!

Ainsi fit-il : Serge était encore au lit, car sa blessure n'était point guérie. Grande fut la surprise de Ribowski.

— Tu es donc malade?

En deux mots, Serge, non moins surpris que Ribowski, mit celui-ci au fait des événements.

Est-il possible! disait Ribowski en guise de commentaires. Est-il possible! Que de choses en quinze jours! Eh bien! franchement, j'aime mieux ça. Tu t'es battu; tu as été blessé. Tant mieux! Je m'explique : tu as prouvé que tu n'avais rien de commun avec ce damné renégat.

Alors Ribowski, sur les instances de Serge, raconta son odyssée en prison. Il donna des détails sur la forteresse, et comme il était bien disposé, on eût pu croire qu'il parlait du Palais-d'Hiver.

— Au fond, conclut-il, je reviens plus prudent, mais plus enragé que jamais; ils ont voulu nous donner une leçon. Je l'accepte pour ma part; j'en profiterai. Mais ce n'est pas cette façon de traiter les hommes qui me convertira au régime impérial : pour ça, non!

— Avais-tu des livres?

— Oui, des romans; *la Morale en actions;* un *Cours d'agriculture*... Enfin, une bibliothèque choisie... Tous ces livres respirent un amour de la liberté et de l'égalité... Tu sais, ça embaume...

— Enfin, te voilà, c'est l'essentiel.

— C'est l'essentiel pour moi, pas pour la cause. Où en sommes-nous?

— Nous sommes mal situés, mon pauvre Ribowski ; oui, nous sommes en mauvaise posture ; disloqués, dispersés, défiants ; la troisième section a été bien habile.

— Nous ne sommes pas plus bêtes qu'eux. Sais-tu à qui remonte la responsabilité de nos malheurs?

— A nous tous.

— Non, à un seul, à Vladimir.

Serge haussa les épaules.

— Ne parlons plus de ce garçon, Ribowski. Laissons-le où il est et pour ce qu'il vaut.

— Le laisser! Laisser Vladimir tranquille! Mais il a un dossier, malheureux, un dossier terrible. D'après nos statuts, il a mérité la mort!

Ribowski prononçait ces mots avec une sérénité extrême, une grande tranquillité : on sentait qu'il était convaincu, et même c'était pour lui la moindre des choses. Les fous, les monomanes, ont cette placidité dans leurs fantaisies les plus énormes.

— Ainsi, dit Serge en souriant, voilà à quoi tu as employé tes loisirs?

— Assurément!

— Comptes-tu suivre mes conseils?

— Oui s'ils sont bons!

— Eh bien ! ne t'occupe plus de Vladimir.

— Il faut pourtant qu'il soit puni, sans quoi, il n'y a plus de sanction, plus de morale, plus de conspiration.

— Tu condamnes Vladimir à mort, pauvre Ribowski ; mais la forteresse ne t'a donc servi à rien ? Tu en sors ; veux-tu y rentrer? Cette fois tu en sortiras encore, mais pour être pendu!

— Que m'importe ? Les statuts avant tout. Tu ne sais donc plus conspirer? Les statuts une fois violés, il n'y a plus de statuts.

— Ces statuts, je ne les reconnais plus.

— C'est toi qui les as faits.

— Autrefois opportuns, ils ne le sont plus aujourd'hui!

— Ah ! c'est vrai ! j'oubliais que tu veux tout changer ; tu veux faire notre bonheur malgré nous ; tu veux nous épurer, faire de nous des libéraux et des constitutionnels ! Fi ! que l'idée est bourgeoise. Enfin, vieux,

je ne t'en veux pas ; mais parions que les camarades seront de mon avis, et que Vladimir sera condamné s'il y a jugement.

XIV

SÉMÈNE

On se rappelle que lorsque la comtesse Stasia fit son voyage de noces, elle avait été reçue à la gare par le fidèle Sémène, ancien serf émancipé, dont la femme avait été sa nourrice.

Sémène avait pour Stasia un culte voisin de la superstition ; elle était pour lui la bârinia ou, si l'on veut, la maîtresse souveraine, quelque chose de puissant et de doux auquel il était impossible de résister.

Sémène n'avait qu'une instruction bien restreinte : il savait lire dans le livre de la messe grecque et compter les jours sur un almanach. Débris de l'ancienne servitude, inhabile à comprendre les dons de la liberté et à en jouir, il était resté méfiant et soupçonneux depuis le grand acte d'Alexandre II qui fit naître à la vie civile des millions d'hommes jusque-là asservis.

Le jour où le défunt comte Rostow, fort en colère, avait groupé les principaux moujicks pour leur apprendre la grande nouvelle, Sémène avait secoué la tête et s'était dit à part lui : « Voilà qui est mauvais ! »

Il avait continué à vivre comme par le passé, ne connaissant que son maître, le château de Moscou, sa femme, ses enfants et Stasia, élevée avec eux.

Depuis, Sémène était devenu veuf ; ses enfants, en grandissant, étaient devenus soldats ou s'étaient attachés à une terre.

Quant à lui, il achevait paisiblement le cours de ses années, sans joie ni douleur, avec l'obstination sourde à une besogne toujours la même, et dans le

cœur un dévouement mystérieux et profond pour la comtesse.

En voyant l'empressement de Vladimir, il avait été heureux pour Stasia; mais en réfléchissant à ce qu'il voyait, en observant attentivement le jeune homme, il avait mal auguré de l'avenir. Il jugeait le mari de Stasia, lui qui ne se fût point permis de juger Stasia elle-même ; et l'amour du plaisir, la paresse, l'orgueil, le caprice lui semblaient d'un fâcheux pronostic.

Aussi ne fut-il point étonné quand un soir, autour de la table de l'office, à Moscou, il entendit ses camarades dire que l'intendant, en revenant de Moscou, avait rapporté de mauvaises nouvelles.

Il rumina ceci toute la nuit, et, dès l'aube, s'arrangea pour causer avec l'intendant.

— Bon matin ! dit-il en ôtant son bonnet, sans cesser le ratissage des allées.

— Bon matin ! Sémène. La maîtresse t'envoie des paroles gracieuses.

— Comment va la maîtresse ?

— Fort bien. Elle attend un fils.

— Que Dieu fasse cette faveur ! s'écria Sémène devenu plus joyeux. Je croyais que la comtesse était ou souffrante, ou triste, ou malheureuse !

— Ah ! dit avec insouciance l'intendant, ce n'est pas notre affaire. Ne nous en mêlons pas.

Il s'éloigna ; mais ces paroles avaient pour Sémène une portée immense : elles fructifièrent, et après huit jours (il faut au moins cela à un moujick russe pour se décider) il frappa un grand coup.

Il alla trouver l'intendant et lui dit à brûle-pourpoint :

— Salut, frère. Je voudrais aller à Pétersbourg.

— Toi, frère. Et pourquoi ?

— Pour voir la ville et notre père le tzar. Sémène, en grand enfant qu'il était, avait pensé que ce vœu rendait sa demande irrésistible.

— Mais si tu étais appelé par la comtesse, cela vaudrait mieux. Veux-tu que je lui écrive ?

— Non, dit Sémène.

Intérieurement, il pensait que l'intendant n'écrirait pas du tout et qu'au bout de quelque temps il prétexterait avoir reçu une réponse négative.

— Ai-je le droit, ajouta Sémène, d'aller à Pétersbourg?

— Sans doute. Tu es libre.

— Je n'abandonne pas mon service, frère, je demande un congé.

— Tu peux partir, mais à une condition : tu te libéreras envers la maîtresse.

— Et comment ? Que veux-tu dire ?

— Tu me dois une grosse somme, Sémène. Tu n'as pas payé ton émancipation ; depuis le décret, le capital a grossi, les intérêts se sont accumulés ; tu me dois beaucoup.

— Combien donc? dit Sémène effrayé.

— Au moins deux mille roubles.

— Que Dieu pardonne ! Alors, je ne verrai ni Pétersbourg, ni le tzar, ni madame. J'attendrai.

L'intendant n'avait aucune raison pour empêcher Sémène d'aller à Pétersbourg ; le pauvre moujick devait effectivement cette somme énorme pour lui ; mais il n'avait pas besoin de se libérer, puisqu'il ne voulait pas s'en aller du service de Stasia, puisqu'il se bornait à demander un congé.

Mais telle est l'obscurité où vivent ces esprits, telle est l'habitude qu'ont contractée ces âmes de vivre et d'obéir sans comprendre, que Sémène s'était résigné, exactement comme le penseur qui se heurte aux grands problèmes, ne trouve aucune solution et s'écrie : Tant pis !

Seulement, de même que le penseur ne peut s'empêcher de revenir aux problèmes redoutés, Sémène ne pouvait s'empêcher tous les jours de songer que Stasia était malheureuse et que son devoir à lui était peut-être de la secourir ou au moins d'être auprès d'elle.

Il y a dans ces consciences sourdes des instincts indéniables : ces êtres mal dégrossis dont l'abord est farouche et taciturne sont le théâtre de sensations et de sentiments que nous ignorons ; ils ont des pressentiments intimes, des avertissements secrets ; le travail intérieur du cerveau leur donne des songes qu'ils poursuivent tout éveillés et qui sont parfois aussi vrais que la réalité.

C'est ainsi que Sémène rêva une nuit que Stasia était menacée ; qu'on la frappait, que d'horribles cris étaient

poussés par les femmes de la maison, que la foule accourait ; enfin le pauvre moujick eut un tel cauchemar qu'il s'éveilla encore tout frissonnant de ce qu'il avait vu.

Il se rendormit d'un sommeil lourd après avoir recommandé son âme à la Panagia ; mais, c'en était fait : fatalement, Sémène était poussé vers Pétersbourg. Rester à Moscou lui paraissait un crime, une barbarie.

Mais l'intendant, comment le vaincre ? Ici, Sémène n'hésita pas : — Si l'intendant refuse, dit-il, je partirai tout de même. Pour aller de Moscou à Pétersbourg, on ne demande point les passe-ports, je le sais bien !

L'intendant refusa d'abord.

Mais quand Sémène eut raconté son rêve, l'intendant fut pris d'un scrupule. Lui aussi, quoique Allemand, était superstitieux ; à force de voir et d'entendre parler les moujicks, il avait pris de leurs mœurs, de leurs habitudes et de leurs façons de parler.

— Ma foi, frère, si nous consultions le pope ? Tu comprends qu'il faut mettre ma responsabilité à couvert.

— Le pope ! Mais c'est une idée excellente. Elle ne m'était pas venue. Cependant je me suis agenouillé ce matin devant les saintes images.

Le pope de la chapelle était un fils de paysan qui mélangeait un soin excessif de ses intérêts temporels avec un mysticisme non moins exagéré. Mais ce mélange était sincère ; il existe à peu près chez tous les prêtres russes.

Les ouvertures de l'intendant et de Sémène le laissèrent perplexe.

Lui non plus ne voulait pas engager sa responsabilité. — Demandons à l'image, dit-il. Si elle répond oui, tu partiras.

C'était un trait de génie.

Le pope s'était dit qu'empêcher Sémène de partir, c'était peut-être contrecarrer un dessein inspiré du ciel et déplaire à Stasia ; — d'autre part, si la maîtresse allait ne pas être contente ? Dans cet embarras, il rejetait tout sur la Vierge ; celle-ci répondrait seule de l'événement.

Tous les trois s'agenouillèrent donc et prièrent ; puis le pope, en se levant, dit : — Frère, la Vierge ne

s'oppose pas à ton départ. Recommande-moi à la maîtresse.

Sémène, gravement, remercia le pope, Dieu le père, et l'intendant; son âme était illuminée d'une joie sincère. Et maintenant, il lui semblait de plus en plus qu'il faisait bien et que sa présence à Pétersbourg était attendue.

Le plus simple maintenant eût été d'écrire à la comtesse et d'attendre ses ordres ; mais en Russie les choses se font d'une façon plus compliquée. Aucun n'y pensa et le lendemain Sémène, vêtu de la touloupe bleue, chaudement doublée en peau de mouton, le bonnet fourré sur la tête, l'air d'un marchand aisé qui va à ses affaires, partait pour Pétersbourg.

Jamais il n'avait quitté Moscou; jamais il ne s'était approché de la gare : il avait entendu parler des chemins de fer; de loin il avait aperçu les locomotives lançant des flammes et des fumées; mais jamais il n'avait ajouté grande foi aux merveilles de la civilisation moderne; jamais il n'eût cru qu'un jour il serait appelé à s'en servir.

Le moujick a bien des défauts ; mais on ne peut pas lui reprocher d'être curieux. Il a, au contraire, une tendance à être immobile. N'est-il pas de race mongole et chinoise?

Aussi ne fut-ce point sans un certain sentiment d'effroi que Sémène monta en vagon. L'intendant se moquait de lui. Ce qui le décidait, c'était le but du voyage, et ce qui acheva de vaincre son irrésolution, ce fut de voir monter gaillardement des moujicks comme lui.

Assurément, Sémène est un rare échantillon de l'ancien serf moscovite. Mais il existe, nous l'affirmons, et nous connaissons, dans l'intérieur de la Russie, des millions de paysans qui correspondent exactement à ce portrait.

Nous ne dirons rien de l'attrait que le voyage offrit à Sémène : les impressions de ce pauvre serf, plus généreux et plus dévoué dans son ignorance enfantine que tant d'hommes libres et soi-disant nobles, ralentiraient inutilement notre récit.

A peine fut-il en gare, à Pétersbourg, que lestement

il se précipita à la sortie, hêla un traîneau, et ce fut d'un ton de voix triomphant qu'il cria :

« *Michaelski plochade, brâte ; dôme Rostow !* »

(Place Michel, frère ; au palais Rostow !)

La ville, aux abords de la gare de Varsovie, est triste et noire. Aussi Sémène éprouvait-il quelque surprise de ne point se trouver en face des vagues merveilles auxquelles il s'était attendu.

La Perspective de Newsky, illuminée par les nombreux becs de gaz dont elle est bordée, fréquentée par des milliers de traîneaux, lui causa cependant un commencement de plaisir ; mais il pensait trop à la comtesse pour que son plaisir fût entier.

Au moment de franchir le seuil du palais Rostow, il fut saisi d'une grande crainte. Un regard trop dur de Stasia l'eût frappé au cœur. Le cocher l'avait arrêté juste en face du perron : allait-il, lui Sémène, entrer par la porte des maîtres ? En jetant un coup d'œil sous le vestibule toujours brillamment éclairé, il lui sembla voir les statues lui sourire.

Cela encouragea sa faiblesse : avec l'instinct qui ne l'abandonnait jamais, il fit le tour de la maison, cherchant l'entrée de service. Une haute porte carrée, précédant une cour immense, donnait accès sur les derrières du palais Rostow.

Il entra.

XV

VLADIMIR REÇOIT DES AVERTISSEMENTS

Serge était guéri : Pavlovna l'avait soigné avec dévouement ; la visite de Stasia avait hâté ce que Pavlovna et la nature avaient commencé.

Serge savait que ni Stasia ni lui ne devaient se revoir : il en avait conçu d'abord une grande tristesse ; mais devant l'impossibilité, il avait repris toute son énergie ; et même il lui semblait que cette séparation qui devait,

croyait-il, être éternelle, ne ferait qu'agrandir la divine image dont il était plein et épurer le sentiment qu'il avait si longtemps nourri.

Il se donna avec plus de force que jamais à l'œuvre qu'il avait conçue : elle lui paraissait à présent plus belle que jamais, plus que jamais nécessaire. Dégager l'idée révolutionnaire de la négation absolue, lui donner pour base les principes de 89 et la Déclaration des droits de l'homme, diriger les réformes dans le sens du progrès possible en Russie, obtenir une Constitution et amener graduellement les esprits du nihilisme à l'amour de l'ordre et de la civilisation, tel fut son plan, digne de son esprit et digne de son temps.

Par malheur, les utopies généreuses ont moins de chances de réussir que les plus sots rêves, et celui qui prêche la ruine et le bouleversement est plus facilement écouté que celui qui exhorte les hommes à la paix, à l'ordre, à la bonne volonté.

Serge s'exposait à passer pour un traître ou pour un esprit affaibli : il devait user d'une extrême prudence.

Son prestige, il l'avait reconquis par son duel avec Vladimir. Il ne fallait pas qu'il le compromît : car si son influence était une seconde fois perdue, c'en était fait de ses plans et de ses desseins !

Une chose, ou plutôt un homme l'inquiétait, Ribowski.

Celui-ci, sous l'apparence d'un loustic, cachait un révolutionnaire décidé, un fanatique de la plus dangereuse espèce. De bonne heure il avait professé les idées subversives ; elles s'étaient incrustées dans sa cervelle d'une façon extraordinaire, et rien ne pouvait plus les en déloger.

Ribowski, ayant ce bagage, s'était bien gardé d'y ajouter ou de le modifier ; incapable de méditation ou d'étude, il allait de l'avant, et toute dérogation à ce qu'il appelait les principes, toute contradiction l'irritait comme un crime de lèse-Révolution.

Serge connaissait bien cet esprit étroit, capable même de crime, par religion politique. Quand Ribowski lui avait dit : — J'ai condamné Vladimir à mort, il avait fait semblant de trouver la chose folle.

Elle l'était en effet pour tout le monde ; mais point pour Ribowski.

Il avait condamné Vladimir, et, maintenant, depuis sa sortie de prison, il s'occupait activement de grouper à nouveau les camarades, de leur redonner du courage. Il comptait, une fois que les comités se seraient reformés et qu'on aurait trouvé un autre local, présenter son acte d'accusation, provoquer un jugement, obtenir une condamnation, et, cela fait, exécuter sans délai la sentence, soit par lui-même, soit par une main que le sort se chargerait de désigner.

Serge avait deviné tout cela et son plan à lui consistait pour le moment à contrecarrer Ribowski, à l'amener à d'autres sentiments, à détourner de lui ses camarades.

Il ne réussit pas.

On trouvait que Serge était tiède ; en outre, sur le chapitre de Vladimir, on trouvait naturel et très-généreux qu'il voulût le défendre. De ce côté, ses exhortations et ses conseils n'étaient d'aucun poids.

D'ailleurs, Vladimir n'avait pas renoncé à sa conduite imprudente : loin de là. Il affichait pour ses anciens camarades le plus profond dédain, ne répondait à aucune lettre, n'aidait aucun de ceux qui lui demandaient des secours, enfin semblait pris d'un véritable vertige, le vertige des renégats à qui la mesure et la modération sont impossibles.

Stasia voyait vaguement que de ce côté des dangers menaçaient son mari : elle l'eût oublié que la subite arrivée de Sémène le lui eût rappelé. Elle s'était d'abord un peu moquée, — à part, — du zèle de son fidèle nourricier. Mais comme au fond de tout Russe il y a un certain penchant vers la superstition, en y réfléchissant elle s'était dit qu'il y avait peut-être là un avertissement de la Providence. Elle ne se trompait pas.

Aussi, aidée de Pavlovna, qui devenait, comme on l'a remarqué, de jour en jour moins hargneuse, elle essayait de réparer les fautes de son mari. Mais la tâche était trop lourde : c'était une toile de Pénélope ; Vladimir défaisait le lendemain ce que les deux femmes avaient fait la veille.

Les nihilistes étaient exaspérés.

Les uns étaient jaloux, les autres dégoûtés ; mais

tous étaient unis d'opinion sur un point : il fallait un exemple, un exemple terrible, effrayant.

Ribowski ne passait pas de jour sans endoctriner un ou deux nihilistes ; il réchauffait les tièdes, exaltait les ardents, secouait les engourdis et faisait peur aux indifférents.

Son thème était celui-ci : Nous sommes une secte politico-sociale ; nous avons, comme tous les instituts religieux, une règle et des statuts. Tous nos adeptes sont venus à nous librement. Ils ont fait des serments qu'ils doivent tenir. Eux-mêmes, en entrant dans la secte, se condamnent, dans le cas où ils viendraient à manquer à leurs engagements. Il n'y a plus de secte, plus de foi, plus rien, si la sanction d'un châtiment n'est pas appliquée. Quoi ! voilà un misérable, un traître avéré : il est au milieu de nous et nous le laissons vivre ! Mais nous sommes des imbéciles : nous sommes indignes de réformer la société. Et cette société que nous voulons effrayer d'abord pour en avoir plus facilement raison, cette société, la dompterons-nous par des raisons aussi débonnaires ? Pour ma part, je condamne Vladimir à mort, et si personne n'est désigné pour exécuter la sentence, vous pouvez être bien tranquilles, je serai le bourreau !

Ces paroles n'étaient point perdues : on les commentait avec passion et ces funestes théories trouvaient des apôtres. Le prestige de Serge diminuait ; celui de Ribowski augmentait.

Serge avait repris sa correspondance avec Berlin, Francfort, Zurich et les autres villes affiliées ; mais ses ouvertures avaient été repoussées : on l'appelait girondin ; car nos appellations ont survécu, et l'étranger s'en sert couramment, mieux au fait de notre histoire que nous-mêmes.

Ribowski avait écrit à son tour et avait été approuvé, encouragé.

Néanmoins, il faut le dire, un véritable schisme s'était produit : les deux chefs avaient leurs partisans. Serge n'était pas seul, loin de là. Mais les partisans de Ribowski étaient plus nombreux. Or, le nombre, en ce temps de suffrage universel, c'est tout.

Serge n'avait plus qu'une ressource : suivre Ribowski

partout, empêcher sa prédication homicide, prévenir Vladimir et Stasia.

Ce dernier point était facile, Pavlovna servait d'intermédiaire.

Par malheur, celle-ci, au lieu de dire les choses nettement à Stasia, les lui cacha, au contraire, ou ne les lui dit qu'à moitié, en sorte que la comtesse vivait dans une sécurité trompeuse, ou, du moins, familiarisée avec le danger.

Quant à Vladimir, lorsque Pavlovna lui avait dit :

— Prends garde ! on a de mauvais desseins sur toi !

Il avait répondu :

— Va, va, Pavlovna n'aie pas peur. C'est très-gentil à toi de me prévenir. Tu es une bonne femme et tu observes strictement le Rituel. Je t'en fais mes compliments.

— Je ne plaisante pas, Vladimir : garde-toi bien ; ils ont des desseins sur toi.

— Si tu connaissais mieux cette race de chiens, tu n'aurais pas si peur. Dis-leur que le premier maroufle qui me tombera sous la main sera jeté dans la Moïka. (La Moïka est un canal de Pétersbourg.)

Cependant, les nihilistes, dont le zèle était échauffé, ne perdaient point de temps.

Sous l'œil de la police européenne, qui se croit si bien faite et qui l'est en dépit de tout bon sens, la condamnation de Vladimir était devenue l'objet des conversations et des délibérations des nihilistes de tout le continent.

Ribowski n'avait pas voulu porter la chose aux comités de Pétersbourg, avant d'avoir à sa disposition des décisions de toutes les villes affidées. Il était nanti maintenant, et ce fut avec orgueil qu'il provoqua une réunion.

Pour dépister la troisième section qui, effectivement cette fois, ne sut absolument rien, Ribowski décida qu'une réunion inoffensive aurait lieu chez Pétrovich, tandis que les chefs de groupe se réuniraient, un à un, silencieusement, à des heures et des intervalles différents dans un des bateaux de bois qui étaient prisonniers des glaces sur la Néva, et dont les gardiens étaient des paysans imbus d'idées avancées, que Ribowski avait à sa dévotion.

Les conjurés arrivèrent, comme il avait été convenu,

lès uns dans la matinée, les autres vers midi, les derniers un peu plus tard.

Ribowski était arrivé le premier : quand on fut au complet, il fit fermer les écoutilles et donna lecture de l'acte d'accusation.

— Y a-t-il quelqu'un, demanda-t-il, qui désapprouve l'acte en lui-même et en quoi que ce soit ?

Personne ne répondit.

Y a-t-il quelqu'un qui doute de la compétence de ce tribunal constitué en dehors des lois sociales ordinaires ?

Personne ne répondit.

Ribowski, dans l'acte d'accusation, avait habilement groupé tout ce qui pouvait donner de Vladimir l'idée d'un traître achevé : il avait intercalé la scène du mariage nihiliste et avait rappelé complaisamment que ce jour-là, lui-même Ribowski avait dit, devant témoins, que manquer aux promesses du Rituel, c'était la mort. Or, la menace était prophétique. Qui, plus que Vladimir, avait violé les serments, toutes les lois divines et humaines.

Ribowski reprit :

— Puisque nous sommes tous d'accord, je vais lire les décisions des villes affidées.

Il lut alors les décisions des différentes sections européennes : toutes concluaient à la mort, sauf la décision des comités de Paris, qui eût voulu un délai de six mois pour examiner les pièces avec plus de soin, et concluait à l'incompétence du tribunal, à la fois juge et partie.

Cette dernière décision fut mal accueillie : Paris, d'ailleurs, n'offrait plus aucun espoir aux nihilistes. Ils passèrent outre, et Ribowski mit alors le verdict suprême au scrutin secret.

Le dépouillement donna un vote unanime.

Ribowski se leva :

— Par le niveau de la Révolution sainte, je déclare le sectaire Vladimir détaché du tronc de la secte ; convaincu de haute trahison, il est aujourd'hui condamné à mort, et la sentence sera poursuivie par tous les moyens.

Un autre scrutin eut lieu sur la question de savoir qui serait chargé par la majorité de l'exécution de

l'arrêt : c'était un honneur, un témoignage d'estime, car la chose exigeait de l'énergie et de l'audace.

La majorité fut encore unanime : elle nomma Ribowski.

XVI

DEUX COUPS DE PISTOLET

Désormais, les événements vont se précipiter.

Une fois que Vladimir eut été condamné à mort dans les formes, les nihilistes se séparèrent : ils s'ajournèrent à une occasion favorable, mais évidemment lointaine.

La date à laquelle la sentence devait être exécutée ne pouvait être fixée raisonnablement. Ribowski, que cela regardait seul, était homme à tenir sa promesse et à remplir la mission que le hasard lui avait départie.

Les nihilistes le savaient : ils se reposaient sur lui. C'était suffisant.

Ribowski se considérait d'avance comme un homme mort, et le sacrifice de sa vie, en pleine jeunesse, lui coûtait. Il était fanatique ; mais aller jusqu'au martyre lui paraissait un leurre, surtout pour une exécution aussi chétive.

Il songea donc à échafauder son plan de façon à ce que, le coup fait, il eût une retraite assurée soit en Russie, soit à Pétersbourg.

La chose n'était pas facile : il était connu à la troisième section. Il serait vite rattrapé. Aller à l'étranger n'était pas commode : il fallait un passe-port, une cérémonie interminable... Le mieux, décidément, était encore de rester en Russie, de se cacher à Pétersbourg même.

Dans ces grandes capitales il est des coins ignorés où la police la mieux faite ne peut parvenir à vous trouver ; Ribowski comptait là-dessus.

Sa résolution étant prise de ce côté, il se demanda quelle arme employer, quel moment choisir.

Vladimir lui fournissait les occasions les plus favorables : soit qu'il eût passé la nuit au club, soit qu'il sortît de chez Mlle Raucourt, il était toujours tard; l'heure était propice pour un attentat.

Seulement, le difficile était de surprendre le cocher de Vladimir; selon la mode, ce cocher était une sorte de géant, un moujick des terres de Stasia, d'une vigueur et d'une taille athlétiques.

Ribowski pensa que le couteau, en pareil cas, ne pouvait être une arme sérieuse. Il pouvait se heurter contre un bijou, contre des fourrures : le pistolet valait mieux.

Mais bientôt, après toutes ces combinaisons, le nihiliste reconnut que seul il n'arriverait à rien; il avait besoin, non de complices, — de complices il ne manquait point, — mais d'auxiliaires; en conséquence il s'aboucha de nouveau avec quelques camarades et voici de quoi ils convinrent.

Ribowski se tiendrait, à l'heure où Vladimir sortait ordinairement, sous la porte cochère de la maison habitée par Mlle Raucourt. Il n'aurait qu'à penser à une chose, tuer Vladimir, et ensuite s'élancer dans un traîneau qui l'attendrait le long de la chaussée, à deux pas.

Un nihiliste se chargerait de réveiller le cocher de Vladimir, de lui donner un ordre qui ne pouvait manquer d'être exécuté sans contrôle, étant données les habitudes des cochers russes; le cocher s'éloignerait, et celui qui devait recueillir Ribowski le remplacerait avec un traîneau loué.

D'autres camarades devaient tenir les gardavoï en échec, et les éloigner de la Perspective soit par des cris et des chants, soit en les appelant au secours dans une fausse direction, soit encore en les retenant par des conversations.

Ce plan fut jugé le meilleur.

Le premier soir, pourtant, il échoua : Vladimir sortit avec plusieurs amis; c'étaient des jeunes gens, des militaires, des dames. Tout ce monde riait, causait; il était impossible de mener à bien l'entreprise.

Vladimir appela son cocher, mais en vain.

— Voilà qui est curieux, dit-il. Où donc est ce diable de Stépanoff ?

— Il ne peut pas être loin. Par ce froid, hasarda un ami, Stépanoff a peut-être emmené son cheval faire un tour de Perspective.

— C'est bien étrange ! bien étonnant !

Vladimir attendit avec impatience quelques minutes ; puis ne voyant rien venir, il prit le traîneau qui stationnait à la place du sien. Le nihiliste qui le montait, grimé en cocher, lui dit en le reconnaissant :

— Seigneur, je suis fâché : j'attends quelqu'un.

— Pas de chance ce soir, murmura Vladimir en descendant sur la chaussée. Ses amis riaient : il se décida à les suivre.

Au reste, la course n'était pas longue : et bien qu'il fît grand froid, une promenade, même à cette heure indue, ne pouvait être qu'agréable.

Quand Vladimir arriva devant le palais Rostow, il jeta son cigare ; mais son étonnement, au moment d'entrer, n'eut plus de bornes quand il aperçut son cocher sur le siége du traîneau, endormi, quoique tenant les rênes dans sa main.

Il lui frappa sur l'épaule.

— Eh ! Stépanoff !

— Bârine ! Tout de suite !

« Tout de suite » est le mot que disent tous les domestiques russes. En slave, cela se dit « seitchas ! » Au fond, c'est une interjection, ni plus ni moins, et il ne faut y attacher aucun sens.

— Que fais-tu là, Stépanoff ?

— Mais, bârine, j'attends vos ordres.

— Malheureux, est-ce ici que tu attends mes ordres ? Je rentre, gredin ! Et je t'ai attendu une bonne demi-heure, en sortant de chez Mlle Raucourt.

— Par les saints du ciel, bârine, un homme est monté dans le traîneau ; je l'ai conduit ici, et en descendant il m'a dit de vous attendre.

— Tu es un fils de chienne, va te coucher, dit Vladimir qui ne s'expliquait pas l'aventure, mais qui ne croyait pas un mot de ce que lui disait son cocher.

Néanmoins, en rentrant, il eut un éclair. Il avait traversé l'antichambre, un grand salon, et se disposait à gagner son appartement particulier, quand il aperçut,

dans un plateau posé sur la console, une lettre à son nom.

Il la décacheta; elle était de Serge. Celui-ci l'avertissait du danger. Il lui disait en propres termes la condamnation dont il avait été l'objet; il l'engageait à se prémunir, à se tenir en garde.

— Bah ! dit Vladimir. En voilà encore un qui veut me faire peur ! Quel abominable chantage !

Il se coucha et n'y pensa plus.

Cependant, Ribowski, voyant ses plans déjoués, réunit ses auxiliaires et les ajourna à quelques jours de là.

Il s'informa dans l'intervalle, et, un soir, il eut la conviction que Mlle Raucourt, seule chez elle, indisposée, ne recevrait personne, sauf le seigneur et maître, sauf Vladimir.

Il résolut d'agir ce soir-là.

Les choses se passèrent comme la première fois. Seulement le cocher Stépanoff ne pouvant plus être séduit, les nihilistes s'arrangèrent de façon à ce qu'un marchand de thé ambulant lui offrît, dans la soirée, une tasse de son liquide, dans lequel les narcotiques furent généreusement répandus.

A minuit et demi, Ribowski arriva.

Il était fiévreux. Si le coup manquait cette fois, il se demandait quand il le recommencerait, et la perspective d'attendre la chance indéfiniment ne lui agréait pas.

Il s'approcha du dvornik. On nomme ainsi un gardien des portes, qui, à Saint-Pétersbourg et à Moscou, ainsi que dans la plupart des villes russes, passe la nuit sur une borne près de la maison, répond aux passants, aide les retardataires à allumer une bougie; répond, en un mot, de la sécurité de la rue et de la maison.

— Eh ! dvornik. Allons ! réveille-toi.

— Quoi ? bârine !

— Le bârine Vladimir est-il descendu ?

— Je ne sais pas.

Cette réponse est tellement celle des dvorniks en pareils cas, que Ribowski ne s'en étonna point.

— Tiens, brute ! voilà vingt copecks; monte et viens me dire si le bârine est parti.

— Il n'est pas parti, dit alors le dvornik. Regardez; là, au coin, c'est son traîneau. Et même le cocher dort fameusement.

— C'est vrai, se dit Ribowski; suis-je bête! je n'y avais pas songé!

La vérité est qu'à ce moment suprême il était prodigieusement ému. Le froid aidant, il sentait un frisson l'envahir. A un moment, il serra dans sa main son pistolet : à peine pouvait-il le manier. Alors, il eut peur.

Pour se rassurer, il se mit à se promener de long en large, tout en sifflotant une ariette russe.

Tout à coup, il se frappa le front.

— A quoi tiennent les choses, dit-il. Voilà ce dvornik qui dort. Si je tire, je l'éveille; si je l'éveille, je suis perdu.

Alors il s'approcha du pauvre moujick.

— Eh! l'homme!

— Quoi? bârine!

— Entrons chez toi : il fera plus chaud. J'attends le bârine. Il ne vient pas. Nous causerons.

Le moujick ne pouvait faire aucune objection : il entra sous la porte cochère. A gauche, on descendait deux marches; en face se trouvait une porte : c'était sa tanière.

Ribowski l'y poussa.

— Reste un instant, dit-il, fais du feu. Je vais chercher du vodka.

Le vodka est une eau-de-vie blanche à tordre les entrailles. Ce mot magique exalta le dvornik : il ferma sa porte et se mit à l'ouvrage; le feu allumé, il s'endormit : il attendait.

Ces détails peuvent paraître faits pour le roman, pour la circonstance; ils sont rigousement vrais; il n'est pas de voyageur en Russie qui n'en puisse faire l'expérience.

Cependant, Vladimir tardait.

Ribowski entendait des coups de sifflet à cinq cents mètres de distance : c'étaient les nihilistes qui s'impatientaient. Lui-même était mal à l'aise. Quelques minutes de plus et il renonçait momentanément à son dessein.

Déjà il s'était dit : — Tant pis ! je compte jusqu'à mille, et je pars...

Mais il n'en eut pas la peine. Il commençait sérieusement à compter, quand un bruit de pas cavalier retentit sur la cour pavée.

Ribowski se mit rapidement en embuscade au coin de la porte : son but était de mettre son pistolet sur l'oreille de Vladimir et de tirer.

Qui dira les battements de son cœur, quand il entendit que les pas de Vladimir se rapprochaient ?

Mais était-ce bien Vladimir !

Comment le regarder, l'observer, le reconnaître, le tuer d'un même mouvement ?

C'est pourtant ce que Ribowski devait faire ; et en effet, quand Vladimir parut sur le seuil, Ribowski le reconnut facilement à sa pelisse, à sa moustache, à son port, à sa tête, à sa façon de tenir le corps en avant.

Vladimir semblait regarder à droite et à gauche ; il cherchait son traîneau.

A ce moment, Ribowski, embusqué, bondit.

Vladimir fit un écart, pencha la tête et para.

Un coup de feu retendit sans l'atteindre.

— Fils de chienne ! hurla Vladimir en se précipitant sur son adversaire, qu'il avait reconnu également.

Une lutte s'engagea corps à corps.

La Perspective était déserte ; le brouillard était intense ; la lueur du gaz vacillait.

Ribowski tenait son pistolet avec rage ; mais, par un miracle, la détente n'était plus dans sa main ; elle lui échappait. Ils poussaient tous deux des rugissements de tigre.

Mais la Destinée a ses lois : le pistolet buta et partit : Vladimir, le cœur traversé, était mort presque instantanément.

XVII

UNE VEILLÉE LUGUBRE

A deux pas stationnait le traîneau, monté par un des auxiliaires de Ribowski.

Celui-ci s'y élança, et au galop du cheval, excité par les coups de fouet, l'assassin put, en quelques minutes, se trouver à une bonne distance du lieu où le meurtre s'était accompli.

Dans une maison neuve, d'une apparence de caserne, comme toutes celles qu'ont construites dans le nouveau Pétersbourg les Compagnies anglaises et françaises, Ribowski alla abriter son crime et, selon lui, sa justice.

Nous saurons plus tard quelle expiation vint l'atteindre.

Le corps de Vladimir resta étendu environ une demi-heure : ce n'était pas son cocher qui eût pu le relever. Profondément engourdi par le thé mêlé de soporifique dont on l'avait abreuvé, il était lui-même comme mort sur son siége ; et les deux coups de feu qu'avait tirés Ribowski l'avaient fait tressaillir, mais sans un résultat plus sérieux.

Au reste, le brouillard, comme nous l'avons dit, était intense : à mesure que la nuit avançait vers l'aube, il épaississait. Déjà deux heures du matin sonnaient aux églises.

Les nihilistes avaient entendu : plusieurs même, sachant l'itinéraire que devait suivre Vladimir, avaient vu passer quelques instants après son traîneau.

Quant aux gardavoï, ils avaient bien perçu quelque chose : mais qui se fût douté de ce qui se passait ? Ils continuèrent leur promenade le long des quais.

Les jeunes gens qui leur avaient adressé la parole les avaient fort amusés par leurs joyeux propos : des étudiants, sans doute ! Les gardavoï russes, comme les carabiniers des opérettes, arrivent toujours trop tard.

Une personne seulement avait été vivement intriguée par les détonations : c'était Mlle Raucourt. Le son, en montant, avait acquis plus de force, et l'actrice française, en se décoiffant, avait dit à sa femme de chambre :

— Quel dommage qu'il fasse si froid ! Nous ouvririons la fenêtre pour voir s'il ne se passe rien !

Puis, le silence s'établissant, Mlle Raucourt avait pensé à autre chose.

La neige bientôt se mêlant au brouillard, le corps de Vladimir en fut couvert comme d'un linceul.

Quelques passants attardés le virent et s'en détournèrent.

Il y a tant d'ivrognes dans les rues d'une capitale comme Pétersbourg, qu'on laisse aux gardavoï le soin de les ramasser. Ceux qui voient ce spectacle n'en sont ni étonnés, ni attristés, ni dégoûtés.

Enfin, des agents de police vinrent à leur tour. L'un d'eux, se penchant, vit à la valeur des fourrures que l'ivrogne était de qualité.

Il fit part de sa découverte à ses camarades : ceux-ci perplexes étaient d'avis de passer outre.

— Il n'y a qu'un malheur, dit le premier agent, c'est que nous avons ordre de passer par ici : d'autres le ramasseront, et Dieu sait quelle histoire on nous fera. C'est un noble, évidemment. Soulevons-le et portons-le sous la porte.

— C'est peut-être, hasarda un autre, le maître du traîneau qui est là-bas. Le cocher dort. Je vais le réveiller.

C'était un curieux spectacle, celui de ces militaires inquiets devant ce corps qu'ils croyaient appartenir à un vivant et qu'ils n'osaient toucher.

Le gardavoï, qui s'était approché du cocher, le secoua si rudement, que celui-ci sortit de sa torpeur et assembla les guides.

— Je suis prêt, bârine.

— Frère, dit l'agent, ton bârine, est-ce celui qui est là couché dans la neige ?

Le cocher Stépanoff était prodigieusement étonné, il sortait d'un rêve, et tout lui semblait rêve encore : le brouillard, les maisons, le gardavoï, son maître, les

lueurs du gaz, se confondaient dans son esprit. Il n'y voyait goutte et se trouvait très-malheureux.

— Descends, dit impérieusement le gardavoï.

Le moujick obéit.

D'un pas traînant et lourd, il s'avança vers la masse confuse qui gisait à terre, et reconnut Vladimir.

— C'est le bârine, dit-il.

Alors, encouragés, les agents soulevèrent le corps et se disposèrent à le porter sur le traîneau.

— Comme il est pâle ! dit un des gardavoï.

Ils le regardèrent d'un mouvement machinal. Mais voyant qu'il ne remuait point, qu'il n'ébauchait aucun mouvement, que ses lèvres ne se desserraient pas, que ses bras étaient rigides et que ses jambes ballottaient, ils furent pris d'un mouvement de terreur et se hâtèrent de jeter le corps sur le traîneau.

— Le bârine est mort, dit un des agents.

— Mort ? répéta Stépanoff avec terreur.

— Ce n'est pas sûr... mais notre devoir est de nous en assurer. Otons-le du traîneau et portons-le dans la maison : nous ouvrirons ses habits et nous lui donnerons du thé, s'il est vivant.

Ils le prirent encore pour le transporter chez le dvornik de la maison, où Mlle Raucourt dormait maintenant si tranquillement, et rien n'était plus triste et plus répugnant à la fois que ces évolutions autour d'un cadavre encore chaud, le cadavre de ce jeune homme tout à l'heure si insouciant et si vivant !

Le dvornick dormait comme une souche : il fallut presque défoncer sa porte.

Il parut enfin.

Il tenait à la main une lampe à pétrole, une de ces lampes fumeuses dont on se sert dans les cuisines : cette lueur sale donnait je ne sais quoi de lugubre à tous les objets.

Le dvornick, en voyant le corps de Vladimir, recula :

— C'est le bârine ! dit-il.

Brusquement, son épaisse intelligence s'éclaira : il devina que Vladimir avait été assassiné. Ce n'était pas sans motif qu'un étranger l'avait accosté, lui avait parlé, l'avait presque contraint à rentrer dans sa loge. Il y avait entre cette aventure et l'assassinat un lien qu'il

voyait distinctement ; mais la prudence l'emporta, il ne dit rien.

Le cocher de Vladimir était décidément réveillé : la force des événements pesait aussi sur lui. Il sentait qu'il avait sa part de responsabilité en tout ceci et ne pouvait s'expliquer son sommeil.

Cependant un des agents avait couru chercher l'officier de police qu'on appelle chez nous commissaire.

Celui-ci accourut : c'était pour lui une belle affaire ; il y avait longtemps que sa circonscription n'avait été le théâtre d'un événement considérable.

Quand il arriva, Vladimir était couché sur la large table, dont le dvornick faisait son lit ; son grand corps la couvrait tout entière. On avait déboutonné ses habits, et le passage de la balle apparaissait nettement.

La blessure ressemblait à des lèvres d'enfant qui seraient fermées : une teinte violette s'épandait sur les chairs, à l'endroit où le coup avait porté, c'est-à-dire juste au cœur. Ribowski n'avait pu se croire si adroit.

La mort avait été foudroyante.

— C'est une vengeance, dit le commissaire.

Et comme il lisait les journaux de Paris, il ajouta :

— Cherchez la femme !

Le commissaire se trompait. Néanmoins, ayant arraché au dvornick, à force de promesses, de prières, de menaces un renseignement sur les habitudes de Vladimir ; ayant eu enfin la lumineuse idée de tirer du cocher de celui-ci des détails plus précis encore, il eut un éclair de satisfaction et de triomphe.

— Je ne me trompe pas... Je ne me trompe jamais, dit-il.

Et il monta chez Mlle Raucourt, après avoir recommandé à ses acolytes de ne pas bouger d'auprès du cadavre.

Mlle Raucourt dormait du sommeil le plus profond ; elle était loin de se douter qu'une terrible catastrophe, dont elle était elle-même la première victime, s'accomplissait en bas.

Le bruit des pas, le violent coup de sonnette du quartal la réveillèrent en sursaut : sa femme de chambre accourut effarée.

— Le commissaire ! ouvrez ! vociférait l'officier de police.

— Au nom du ciel, attendez, monsieur le commissaire, disait la cameriste.

Caméristé et maîtresse, toutes deux seules et légèrement vêtues, tremblaient de peur en entendant frapper à la porte avec cette violence.

Enfin, on ouvrit.

— Excusez, madame, le pénible devoir qui m'amène, dit le commissaire qui avait eu le temps de se calmer et qui, en présence de ces deux femmes court-vêtues, semblait s'adoucir.

On le fit entrer plus avant dans le petit salon.

Mais quand il eut expliqué ce qui était arrivé, quand il eut dit que Vladimir était en bas, étendu mort sur le lit du dvornick, Mlle Raucourt poussa de tels cris que le commissaire faillit en perdre la tête.

— Rassurez-vous ! rassurez-vous, madame. Vous ne pouvez, en aucune façon, être mêlée en cette triste affaire... Ce ne serait qu'incidemment... et en tout cas...

— Quel malheur ! quel affreux malheur ! Descendons, monsieur, descendons, je vous en prie.

— Je vous précède, madame, descendons.

Cette confrontation volontaire plaisait au quartal : il entrevoyait déjà un merveilleux rapport à la police générale et à la police secrète.

La scène était étrange, en effet, par la variété des personnages qu'elle groupait ; la lumière livide de la lampe du dvornick rendait plus pittoresque encore la réunion fortuite de cette actrice avec l'officier de police, le dvornick, un cocher et un cadavre.

— C'est bien lui ! murmura Mlle Raucourt. Et prise d'un tremblement nerveux, elle s'évanouit presque : elle embrassa le corps en pleurant, et ainsi ce ne fut pas Stasia qui rendit la première à Vladimir ce funèbre devoir.

Cependant, si la comtesse n'était pas présente à cette scène, tous ceux qui y assistaient pensaient à elle. Depuis que le commissaire, grâce à Mlle Raucourt, avait appris la haute situation de Vladimir, il s'évertuait à trouver le meilleur moyen de prévenir la comtesse, d'éviter un scandale, de ne rien faire en un mot qui pût compromettre sa situation.

Après quelques minutes de mûre réflexion, il intima

à ses acolytes l'ordre de rester en garde auprès du corps jusqu'à son retour, consigna Mlle Raucourt chez elle jusqu'à nouvel ordre, avec prière de ne parler de l'événement à âme qui vive, et, les choses étant ainsi réglées, il partit en traîneau pour la préfecture.

Le préfet était alors le général Trépof : sévère sur la discipline, c'était lui qui jugeait en premier et dernier ressort de la gravité d'une affaire et de la marche à suivre.

Ainsi, depuis deux heures, Vladimir était couché, rigide et pâle, sur le lit de son dernier repos, et la comtesse Stasia ne savait rien.

XVIII

VLADIMIR EST TRANSPORTÉ CHEZ SA FEMME

Le général Trépof, le même qui fut blessé grièvement par Véra Sassoulitch, était un homme de coup d'œil; il avait, en outre, au suprême degré l'énergie et la décision.

Le commissaire lui ayant dit d'un air entendu : — Cherchez la femme ! le général Trépof répliqua par un : — Tais-toi, imbécile ! qui plongea le malheureux commissaire dans la consternation.

Un traîneau transporta immédiatement le général dans la maison, où provisoirement était déposé le corps de Vladimir.

Il y eut, à son arrivée, un frisson général. On savait sa toute-puissance; on savait, en outre, qu'avec lui il ne fallait pas badiner. Les moujicks surtout se racontaient sur le général une foule de légendes : aussi, quand par hasard l'un d'eux était appelé à la préfecture pour être interrogé, il se gardait bien de son mutisme ordinaire; il parlait, au contraire, tant que le général voulait; ne cachait rien, disait tout vite et bien.

Aussi, en un quart d'heure, le général en sut plus

que s'il y avait eu rapport, enquête et contre-enquête.

Il sut l'heure du crime ;

Il apprit que Mlle Raucourt avait entendu, avec la cameriste, deux détonations, dont l'une à une assez grande distance de l'autre ;

Il sut l'aventure arrivée au cocher de Vladimir la veille, et dans cette nuit même son sommeil prolongé.

Enfin, comme en sa qualité de maître de police, il savait les antécédents de Vladimir et le voyait d'ailleurs continuellement aux théâtres, aux revues, aux assemblées; comme, en outre, le coup montrait d'une façon évidente l'intervention de complices, le général Trépof n'hésita pas un instant : pour lui, les nihilistes avaient tout fait.

Il reconnaissait leur façon de procéder, leur main-d'œuvre, pour ainsi dire.

Rapidement donc, en homme qui connaît le prix d'une minute dans les affaires humaines, il décida que les choses resteraient en l'état jusqu'à son retour de la préfecture.

Il remonta en traîneau : dix minutes après, il était au milieu de l'état-major des officiers qui font le service de nuit, et expédiait des ordres pour le Vassili-Ostrow.

Il avait résolu de faire arrêter plus de trois cents personnes dont il avait les adresses et les dossiers : aucun de ceux qui avaient fait une propagande active pour le nihilisme ne devait échapper; et, en effet, le seul Ribowski trompa la police. C'est le malheur de ces grands coups de filet : les coupables ont pris leurs précautions, et les innocents restent.

A peine le général avait-il donné ses ordres, des escouades partaient dans les directions indiquées, et, moins de trois quarts d'heure après, tous les individus désignés, moins quelques-uns pourtant, étaient amenés à la préfecture.

Cependant le général Trépof était allé avertir le comte Schouvalof, et celui-ci, s'habillant à la hâte, était allé chez l'empereur : le comte y pénètre à toute heure, et rien, en aucun cas, ne peut s'opposer à son passage. Il est le salut même de l'empire.

Tout ceci avait pris à peine trois quarts d'heure au général Trépof : quand il arriva de nouveau à la maison de Mlle Raucourt, il retrouva, pour ainsi dire, tous les

personnages que nous avons laissés tantôt, dans la même posture, presque avec les mêmes pensées.

La vue du préfet de police les secoua : ils se levèrent soudain, et, tête découverte, tout le monde attendit les ordres.

Le cocher de Vladimir dut se rendre à son poste, sur le siége du traîneau.

Les agents durent transporter le corps à la place que, pendant sa vie, Vladimir avait occupée si souvent : le général monta dans son propre équipage, et de la sorte, à pas lents, on gagna le palais Rostow.

Le général Trépof, au milieu de la confusion d'une pareille nuit et tout en se multipliant, avait réfléchi.

Oui, c'étaient les nihilistes qui avaient fait le coup; mais la comtesse Stasia, mais les amis de la comtesse y étaient-ils étrangers? Comme on le voit, le préfet de police avait là une pensée affreuse; mais comment ne l'eût-il pas eue, lui qui avait vu tant de choses invraisemblables et pour qui le roman était la réalité?

Néanmoins, en fonctionnaire prudent et circonspect, en homme qui sait que les combinaisons les plus habiles peuvent échouer et les conjectures les plus probables ne répondre à rien de précis, il résolut de se taire, et son devoir rempli de laisser à la justice son libre cours.

Son devoir, devant un assassinat qui devait à l'aube remplir Pétersbourg d'épouvante, était de conduire jusqu'au palais Rostow le corps de Vladimir, de le remettre aux mains de la comtesse Stasia, et, ce devoir une fois accompli, de se retirer à la préfecture.

Seulement, il ne faut pas se le dissimuler, le général Trépof n'était pas fâché de voir par ses yeux comment la comtesse accueillerait la nouvelle du malheur qui la frappait et comment elle se conduirait en face du cadavre de son mari.

Aussi, chemin faisant, il ne pouvait s'empêcher de hâter quelque peu de la voix et du geste le funèbre traîneau. Le cocher de Vladimir était si stupéfait, qu'on l'eût dit absolument paralysé par la peur.

Enfin, la place Michel apparut.

A cette heure matinale (il était quatre heures du matin), les réverbères ne jetaient plus que des lueurs pâles; le gaz allait s'éteindre tout à fait. La neige

tombait de nouveau avec violence, le vent était froid; mais de temps en temps un coin du ciel apparaissait, livide et glacial. C'était une aube triste, bien digne du spectacle que faisait une telle procession.

La porte cochère du palais Rostow était solidement close et aussi la porte de service.

Seuls, les dvornicks, roulés dans leurs peaux de mouton, dormaient sur une borne, selon l'usage.

Le général, qui avait l'habitude de tout faire lui-même, frappa vivement les malheureux, qui levèrent sur lui une mine piteuse et effarée.

— Allons, frères, cria le général, comment pourrons-nous entrer?

— En réveillant le suisse.

— Eh bien! réveillez-le!

Le suisse apparut, également ensommeillé et surpris.

— Allume partout, qu'on y voie; et ne fais pas de bruit! commanda impérieusement le général; le suisse obéit machinalement.

En voyant la casquette militaire, le manteau d'ordonnance, il avait immédiatement deviné un maître; il faillit tomber de son haut, quand il entendit un des agents parler à Son Excellence en lui donnant son nom.

Le général Trépof lui-même, à cette heure indue, aux portes du palais Rostow! Il fallait un événement inouï, quelque chose d'inénarrable et de tragique.

Le suisse comprit tout enfin, quand il fut requis pour aider à porter en haut le corps de Vladimir.

Les lampadaires étaient allumés; on voyait distinctement, dans leur nudité rose, les deux statues du portique, et, comme elles souriaient, par un caprice du statuaire qui leur avait infligé cette éternelle expression, la montée du corps était encore plus triste, par le contraste de cette jeune gaieté du marbre au seuil d'un palais enchanté.

Mais le général ne s'occupait pas de ces contrastes.

Tout à sa pensée, il ordonna de déposer le corps sur le divan de l'antichambre, et, comme il pensait à tout, il détacha un de ses hommes pour requérir un pope à l'église de Kazan.

Il fallait maintenant éveiller la comtesse.

C'était une entreprise délicate, et, malgré sa décision, le général hésita un moment.

— Écoute, dit-il au suisse; écoute bien, pour ne pas faire de sottise. Tu vas aller frapper à la porte de la femme de chambre; tu te feras ouvrir; tu lui diras de n'avoir pas peur, de ne pas crier et de venir me parler.

— Frantsoudza! dit d'un air malin le suisse.

Cela voulait dire : « C'est une Française! »

— Tant mieux! répondit le général.

Cela signifiait : « Une Française comprendra tout de suite. »

Ses hommes étaient autour du cadavre; les dvorniks, qui n'étaient jamais montés dans les appartements, regardaient avec une admiration indicible les dorures et les étoffes de l'antichambre. Bientôt, effrayés de leur propre audace, ils descendirent et reprirent leur somme interrompu : car les événements ne pèsent pas longtemps sur l'âme du Russe : quand l'impression a eu lieu, elle s'efface presque au même instant.

Le suisse, un bougeoir à la main, s'efforçait vainement d'assourdir le bruit de ses pas. Dans la nuit, la moindre rumeur s'exagère, et les parquets criaient si fort que le pauvre homme avait presque peur de lui-même et de son entreprise.

Il est probable qu'il eût abandonné la partie, s'il n'eût été talonné par l'idée du général Trépof : les traits du préfet de police lui apparurent et lui donnèrent du cœur.

Il était maintenant devant la porte de la femme de chambre.

Il frappa, doucement d'abord, un peu plus sèchement ensuite, enfin délibérément.

La femme de chambre demanda, sans se déranger :

— Qu'y a-t-il? (stotakoï?)

— Un malheur est arrivé. Le bârine est mort.

— C'est grave! se dit la Française, et elle ajouta à haute voix :

— C'est bien, j'y vais!

Le suisse, étourdi du succès de sa mission, s'assit en attendant : deux minutes après, la soubrette, Mlle Julie, apparaissait dans un déshabillé assez galant.

Mais le suisse n'en fut point autrement frappé; il ne pensait qu'à revenir le plus tôt possible et à recueillir

les suffrages du général Trépof. Quant au corps de Vladimir, étendu, à peine avait-il jeté sur lui un œil surpris et distrait. En Russie, la mort est une chose qui paraît absolument naturelle et ordinaire; nul ne s'en émeut; et si c'est une mort d'aventure, on s'en préoccupe moins encore. Le Russe est fataliste, et dit que tout ce qui arrive devait arriver.

La vue du général Trépof ne décontenança nullement Mlle Julie; mais quand elle aperçut le cadavre de son maître, elle pâlit, et deux larmes coulèrent de ses yeux.

— Oh ! c'est affreux ! dit-elle, c'est horrible ! Penser que monsieur nous a quittés si gaiement. Mais monsieur a donc été assassiné ?

— Oui, dit le général, et il s'agit d'éveiller la comtesse pour lui annoncer le malheur qui la frappe. Je compte sur vous pour cela.

— Mais monsieur le préfet songe-t-il...

— Je compte sur vous sur-le-champ, dit le général d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

XIX

SERGE ET PAVLOVNA

Mlle Julie, en se rendant sans plus répliquer à l'appartement de sa maîtresse, s'arrêta, étonnée, à quelques pas du seuil.

Sous la porte, une lueur filtrait.

Ce n'était pas celle de la veilleuse, mais bien celle d'une lampe : la comtesse ne dormait donc pas?

Cette nuit-là, comme si des pressentiments l'avaient assaillie, Stasia, en effet, n'avait pu goûter le sommeil. En proie à une insomnie inexplicable, à une grande agitation nerveuse, elle s'était enfin accoudée sur l'oreiller et lisait.

Quand nous avons décrit le cabinet de travail de

Stasia, on se rappelle sans doute que nous avons parlé de ses goûts élevés, de ses prédilections littéraires. Rarement un livre nouveau lui était signalé par la critique qu'elle ne le fît prendre et qu'elle ne l'appréciât elle-même.

Cette nuit-là, par une fatalité dont l'enquête tira plus tard un parti cruel, Stasia lisait une œuvre curieuse et passionnée, la *Thérèse Raquin* d'Emile Zola, qui commençait alors à devenir l'auteur à la mode en Russie.

Ceux qui connaissent cette étude brûlante et affreuse du cœur humain comprendront tout de suite l'immense portée, insignifiante en apparence, de cette lecture nocturne.

Dans *Thérèse Raquin*, il s'agit d'une femme qui noie son mari, de complicité avec son amant, pour épouser celui-ci.

Mlle Julie frappa discrètement et éleva en même temps la voix.

— Puis-je entrer, madame ?

— Entrez.

Mais une fois qu'elle eut tourné le bouton de la porte, Mlle Julie hésita : elle devint prodigieusement rouge, puis pâle, et put à peine articuler quelques mots.

Stasia devina que quelque chose d'extraordinaire se passait.

— Vite, parlez, qu'y a-t-il ?

— C'est monsieur...

— Eh bien ! monsieur... Parlez vite et clairement.

— C'est monsieur qui est revenu malade, acheva la caméristc, et puis mort... et puis assassiné...

Les yeux de Stasia exprimèrent un sentiment prodigieux d'émotion et de surprise ; le sang cessa d'affluer au cœur ; elle s'évanouit.

Alors, ce fut une scène pitoyable. Julie sonnait pour appeler au secours et poussait de grands cris. Stasia, rigide, avait perdu connaissance.

Cependant, à la porte même de la chambre de Stasia, Sémène, ce domestique fidèle, ce serf de la vieille roche que nous avons montré quittant Moscou sous l'empire de nous ne savons quelle prescience obscure ; Sémène, réveillé par le bruit, les allées et venues, surexcité par la vue du cadavre de Vladimir, inquiet

sur le sort de la bârinia, était venu à pas sourds : un instinct l'avait averti qu'on pouvait avoir besoin de lui.

Bien que le seuil de la chambre de Stasia fût pour lui plus sacré que l'entrée du chœur dans une église, avec cette décision du cœur et cette énergie que donnent les circonstances, il entra.

Mlle Julie faisait respirer des sels à sa maîtresse et se désespérait de plus belle.

Cependant la sonnerie avait porté le trouble dans le palais : la domesticité accourait.

Sémène, après avoir vu d'un regard le spectacle de la chambre où Stasia semblait dormir évanouie, avait secoué la tête : il sortit.

Il arrêta alors tout le monde au passage et intima aux plus affairés et aux plus curieux l'ordre de rester dans l'antichambre.

Le général Trépof s'impatientait.

Sémène, en se trouvant devant cette puissance de la terre, n'eut point le tremblement de ses pareils.

Il s'inclina avec dignité, et, son bonnet à la main, expliqua au général ce qui venait de se passer.

Le général parut contrarié.

— J'ai peut-être été maladroit, se dit-il intérieurement.

Et jetant sur Sémène un regard investigateur, un de ces regards qui vont avant dans l'âme humaine, il sembla se radoucir.

— Écoute, dit-il à Sémène, fait porter le bârine sur son lit. Dis à la comtesse que je suis à sa disposition. Je m'en vais au palais.

Quittons le palais Rostow, théâtre de ces scènes de désolation et de deuil ; qu'allait-il advenir de tous les personnages de ce drame dont une heure a suffi pour nouer les péripéties et amener la catastrophe ?

Le grand jour venait de paraître.

A sept heures du matin, on ne rencontre encore personne dans les rues de Saint-Pétersbourg ; on ne se réveille guère qu'entre huit et neuf heures : à dix heures seulement, la grande ville semble quitter ses

airs de paresseuse indolence. L'animation naît dans les rues.

La situation même du palais Rostow, au centre de la ville, devait permettre à la funèbre nouvelle de se développer avec une rapidité inouïe.

On ne voyait donc au bout de quelque temps, et bien que ce fût l'heure des affaires, que des groupes commentant l'affreuse rumeur; que des curieux courant dans la direction du palais même; que des visages étonnés, avides, ou marqués par la peur.

Ceux qui arrivaient devant le palais Rostow demeuraient désappointés : rien n'était changé dans la demeure quasi royale de la comtesse Stasia ; seulement les portes, au lieu d'être largement ouvertes, comme d'habitude, étaient strictement closes.

Rien ne surexcite le désir de savoir, d'apprendre quelque chose, comme le spectacle d'un mur derrière lequel on sait que des événements se déroulent.

Aussi des rassemblements de plus en plus nombreux assiégeaient la façade du palais Rostow devenu soudain impénétrable.

Pavlovna apprit la nouvelle en descendant de chez elle justement pour aller voir Stasia.

Quant à Serge, qui vivait solitaire et ne voyait plus guère ses semblables, ce matin même il s'était senti souffrant et ne s'était point levé. Aussi était-il dans la plus profonde ignorance des événements.

La ville entière était comme bouleversée, et lui, qui pouvait être impliqué dans ce qui avait eu lieu, il dormait d'un sommeil lourd et écrasant : il n'avait pas même un songe de la réalité qui peut-être allait l'écraser.

Pavlovna, en apprenant l'assassinat de Vladimir, demeura anéantie. Son mariage mystique avec le malheureux jeune homme assassiné se tournait ainsi contre elle, et quoiqu'elle eût de toutes ses forces protesté contre les projets de Ribowski, elle se reprochait maintenant d'avoir montré de la tiédeur et de l'indifférence, d'abord en ne surveillant pas ce Ribovski fanatique, ensuite en abandonnant Vladimir à lui-même.

Assurément, Vladimir désertant son parti, violant ses promesses, foulant aux pieds tous les contrats, rendant Stasia malheureuse, malmenant sans cesse Pav-

lovna elle-même, ce Vladimir était absolument odieux. Mais, méritât-il cent fois la mort, ce n'était pas à elle que la moindre responsabilité devait en revenir ; et Pavlovna, malgré tout, sentait bien que quelque chose du crime allait rejaillir sur elle et justement.

Alors, pensant aussi que la Révolution était perdue, songeant à l'éternelle sottise des hommes, à la force mystérieuse qui règle tous les destins de l'univers, à cette nécessité fatale qui détruit ou mène toutes nos volontés ; réfléchissant à sa faiblesse, à son abandon, à son malheur, à ses fautes, et surtout, oui, surtout, au vide de son cœur, Pavlovna, brisée et troublée, sentit battre ses paupières et pleura.

Elle secoua vite cette torpeur.

Habituée à juger les accidents de la vie avec une sérénité impassible, elle se reprocha ce moment de langueur, et immédiatement pensa à Serge.

Elle ne savait pourquoi un instinct lui disait d'aller voir au plus tôt le chef des nihilistes ; mais, sans plus tarder, elle obéit à ce mouvement machinal.

Elle trouva Serge encore engourdi de sommeil. En deux mots, elle le mit au fait de l'assassinat de Vladimir.

Serge fit un geste désespéré.

Les mêmes pensées qu'avait eues Pavlovna, Serge les avait en ce moment.

— La Révolution est perdue ! dit-il.

Puis, avec un sourire résigné, il tendit la main à l'institutrice.

— Et nous sommes perdus aussi ! ajouta-t-il.

— Comment cela ? Que voulez-vous dire ?

— Vous m'entendez bien !

— Que faire alors ?

— Si ce Ribowski infâme et maladroit nous avait avertis !... Je l'eusse plutôt tué lui-même que de lui permettre de toucher à un cheveu de Vladimir.

— Oh ! et moi, dit l'institutrice, que n'ai-je eu le moindre indice ! le moindre avertissement ! J'aurais étranglé Ribowski !

— Voilà ce qu'on ne croira pas !

Et Serge alors, se détachant de lui-même, reporta sa pensée sur la comtesse : il eut un sursaut ; une vision

terrible avait passé devant ses yeux ; il voyait Stasia accusée !

— Je sais à quoi vous pensez ! dit Pavlovna.

— Croyez-vous qu'un pareil soupçon soit possible ?

— En ce pays, tout se peut.

— Oh ! si cela a lieu, je suis décidé aux extrémités les plus grandes. On ne sait pas de quoi je suis capable. On ne me poussera pas à bout !...

— Du calme, Serge ; du sang-froid ! Jamais nous n'en avons eu plus besoin. On va nous rechercher, c'est sûr. Nous déroberons-nous aux recherches ?

— Pourquoi nous cacher ? Sommes-nous donc coupables ? Non, non ; restons chez nous ; vaquons à nos affaires, comme d'habitude. Au nom du ciel, ne pensez pas à vous soustraire à la police : vous perdriez tout !

Tout ce que Serge et Pavlovna venaient de renfermer dans cette courte conversation, Pétersbourg se le disait déjà à voix basse.

Dans cette ville, tout le monde se connaît : c'est, comme nous l'avons déjà fait remarquer, un grand village où le voisin épie le voisin, où tout de la vie des autres est su, discuté, commenté.

Aussi les uns n'avaient pas manqué de désigner comme le coupable ce Serge dont les assiduités auprès de Stasia avaient été remarquées et malignement interprétées.

Les autres murmuraient le nom de Pavlovna, sorcière dont les allures étranges faisaient peur à la société polie et dont les idées révolutionnaires incommodaient les aristocrates amis de Stasia.

L'idée d'accuser Stasia ne vint à personne : elle était placée si haut dans l'estime de tous et dans l'admiration publique, qu'une telle pensée ne pouvait se faire jour.

L'idée dominante, celle dont le public était le plus terrifié, c'est que Pétersbourg allait assister à bien d'autres assassinats.

Les nihilistes, disait-on, étaient au nombre de vingt mille, silencieux, armés, décidés à tout.

Et ce qui confirmait ces sottes rumeurs, c'est que les arrestations avaient commencé.

XX

AU PALAIS ROSTOW

Le cœur de Stasia était si pur, sa vie si immaculée, ses rêves même si transparents et si clairs qu'aucune des pensées qui assiégeaient Pavlovna ou Serge ne l'avait assaillie.

Bien que Vladimir l'eût lâchement traitée et abandonnée; bien qu'il eût perdu tout droit à l'amour ou à l'estime de la comtesse, Stasia était de cette race sans mélange qui sacrifie la passion au devoir et qui ne voit rien au-dessus du calme de la conscience et du contentement de soi.

Aussi, comme elle n'avait aucun reproche à se faire au sujet de Vladimir ; que celui-ci, au contraire, lui devait tout ; comme, en outre, elle allait être mère et peut-être avoir un fils qui serait le portrait de l'homme qu'elle avait choisi en une heure de douce folie ; comme rien n'avait pu changer sa nature et qu'elle était restée bonne et miséricordieuse, la mort violente de son mari avait éveillé en elle une immense pitié.

Mais que sert de pénétrer dans cette âme vierge et d'en profaner pour ainsi dire le sanctuaire? Stasia nous est connue. Voyons-la plutôt en contact avec la réalité brutale des événements : elle les traversa sans peur et le front haut; mais que de souffrances! que de douleurs! que de froissements immérités! quel triste avenir!

Avant qu'on procédât à l'embaumement du cadavre, la police dut faire les constatations légales.

Le même agent que nous avons vu chez Mlle Raucourt, ayant assisté à tous les incidents qui avaient suivi le crime, fut naturellement chargé de cette tâche pénible.

Il s'en acquitta assez lourdement ; mais enfin, il faisait son devoir.

Stasia fut outrée de ces formalités nouvelles : elle comprenait bien qu'elles étaient nécessaires ; mais cet agent de police pénétrant dans sa chambre même et l'interrogeant, prenant des notes sur ce qu'elle répondait, la contraignant à mimer pour ainsi dire la scène qui avait suivi la nouvelle de l'assassinat apportée par Mlle Julie, l'œil de cet homme indiscrètement promené sur les objets les plus chers de sa vie journalière lui causait une insurmontable horreur.

Devant le corps inanimé de son mari, il ne pouvait plus être question du passé, de l'amour dédaigné et trahi : il n'y avait désormais place que pour des sentiments d'amnistie et d'oubli.

Stasia pouvait à peine croire à ces brusques assauts de la destinée : du vivant de Vladimir, elle n'avait plus guère d'espérance ; elle croyait son mari perdu pour elle à jamais. Maintenant qu'il n'était plus là, — maintenant qu'une main meurtrière lui avait pris la vie et l'avenir en pleine jeunesse, qui sait, songeait Stasia, qui sait si Vladimir ne se fût point repenti ? Qui sait si cet homme, qu'elle avait cru bon au début, n'était plus en réalité une nature dévoyée, un caractère aigri, qu'un mot, un rien pouvait rappeler au mieux ?

Alors, Stasia se souvenait des premiers jours de son mariage ; de son arrivée à Moscou ; de son bonheur naissant ; des premiers baisers, plus doux que le miel, et de cet amour passionné qui, selon le mot de l'Écriture, lui avait paru plus fort que la mort même. Elle se souvenait des soirées en tête-à-tête, des heures si rapidement passées au théâtre, dans les bals de l'aristocratie moscovite ; des promenades au parc et de ces mille choses qui composent la trame journalière de la vie humaine.

Chose étrange ! — étrange, mais si vraie ! — Stasia ne se souvenait que du bien... En face de cette tombe ouverte, le mal et la pensée du mal s'évanouissaient dans un lointain où tout se confondait. La petite comtesse allait jusqu'à se reprocher de n'avoir pas été bonne épouse ; elle se disait que peut-être par inertie ou par rancune inconsciente elle n'avait pas su saisir les occasions que Vladimir lui avait fournies de le ramener à elle et à des façons d'être plus nobles.

Ces scrupules, ces pensées naissaient des circons-

tances : elles étaient naturelles. Mais nous qui connaissons Vladimir, qui l'avons vu à l'œuvre, qui savons ses origines, ses bassesses primitives, son but grossier, nous qui avons dû pénétrer dans l'intimité de cette âme de boue, nous ne saurions partager les pieuses pensées et presque les remords de Stasia. Elle se trompait : la mort de Vladimir était un bien pour tout le monde, pour la comtesse qu'elle délivrait d'un tel fardeau; pour la morale outragée, pour la société qu'il avilissait; pour les nihilistes, auxquels elle enlevait leurs espérances de bouleversement.

Les nihilistes! Malgré elle, Stasia songeait à la secte maudite : et elle s'épouvantait d'avoir pu songer de lui prêter aide et concours.

Elle s'épouvantait d'avoir pu, fût-ce une minute, partager les opinions de ces fanatiques, dont l'illuminisme va jusqu'au meurtre. Mais les avait-elle partagées? Quoi! pour aimer l'humanité et la liberté est-on donc nihiliste? Ces sentiments sont-ils interdits à une femme?

Tel était le flux et le reflux des pensées dont l'âme de Stasia était le théâtre.

Déjà les visites affluaient : dès les premières, Stasia avait fait dire que, souffrante, il lui était impossible de recevoir.

Mais bientôt, comprenant que cette curiosité des étrangers et des soi-disant amis était légitime, comprenant que l'avidité de voir le visage de la veuve était en quelque sorte justifié par les bruits qui avaient couru d'un désaccord profond entre elle et Vladimir, un pressentiment indéfinissable lui ordonna d'ouvrir ses portes et le triste défilé des visiteurs commença.

Sur le même lit et dans la même chambre où nous avons vu, au début de ce livre, mourir le comte Rostow, le corps de Vladimir était étendu. La mort, si triste sur les visages las de ceux qui ont eu la vie longue et laborieuse, est presque souriante quand elle touche les traits d'une figure jeune, tout à l'heure encore avide d'émotions et de plaisirs. Vladimir semblait respirer. On eût dit qu'il dormait le sommeil confiant de la santé et de la force.

Le banquier Fritschen ne fut pas des derniers à accourir.

Le malheur de Vladimir le touchait peu : mais sa

finesse innée, la connaissance approfondie qu'il avait de la société russe lui avaient fait prévoir pour Stasia une série de malheurs incalculables : il voyait tout en noir.

Les derniers événements l'avaient mûri : la vue de Vladimir sur son lit de camp, éclairé de la lueur des cierges qui brûlaient pendant le jour, se confondant avec la lumière plus crue d'un beau soleil, le spectacle de ce veuvage imprévu, cette fin tragique, et aussi peut-être la transformation de son amour pour Stasia en un sentiment plus vrai et plus conforme à la réalité des choses, tout cela donnait à Fritschen une gravité qu'on ne lui connaissait pas et éveillait en lui des instincts nouveaux.

Ce qu'il avait eu de mesquin dans ses rêves, dans ses jalousies, dans ses rancunes, s'évanouissait.

C'était un réel mouvement de sympathie et d'amitié qui le poussait à cette heure vers Stasia, et, à son attitude, à sa tristesse, à son silence, celle-ci, avec la merveilleuse divination des femmes, le comprit.

Elle lui en sut gré.

Il n'en était pas de même de Nosimof : il vint, lui aussi.

Mais sa mission était double : il s'était chargé de raconter ce qu'il aurait vu à Mlle Raucourt et plus tard ou auparavant à la troisième section.

Aussi, malgré qu'il en eût, son maintien décelait un certain trouble qu'il essayait de dissimuler sous des airs mondains : mais Stasia, qui connaissait son abjection, ne put s'y tromper.

Elle répondit néanmoins à son salut.

Il était trop tard : dans cette horrible journée les heures avaient fui d'une aile rapide. Le soir venait ; déjà nous avons vu le corps de Vladimir veillé dans la loge du dvornick chez Mlle Raucourt. Cette fois, c'était chez lui-même, c'était de sa femme que Vladimir allait recevoir les suprêmes témoignages de l'humaine affection.

Conformément à ce qui avait été décidé entre elle et Serge, Pavlovna ne crut pas devoir, malgré ses craintes et malgré les arrestations en masse qui avaient été décrétées, renoncer à ses habitudes ordinaires.

Elle vint chez Stasia, mais assez tard, et dans l'intention de veiller avec la comtesse.

Les deux femmes s'embrassèrent en silence.

Que de chemin parcouru depuis quelques mois! que de choses en ce court espace! que de catastrophes! que de ruines! que de sang répandu! que de malheurs!

Et la cause première de tout ce qui se passait, où donc était-elle, sinon dans l'infernal génie de la Pavlovna? Celle-ci devait-elle ouvrir enfin les yeux? devait-elle enfin se repentir des calamités qu'elle avait semées autour d'elle? Ce nihilisme, cette doctrine du Rien, qu'elle professait, devait donc aboutir à ces résultats effroyables? Était-ce là cet affranchissement dont Pavlovna parlait toujours? Le bonheur qu'elle plaçait dans l'anéantissement de tout ce qui est, était-il donc d'abord pour elle l'anéantissement du bonheur d'autrui?

Avec sa raison froide et imperturbable, Pavlovna se jugeait, et, pour la première fois de sa vie peut-être, se jugeait avec sévérité.

Quelles devaient être les pensées de ces deux femmes, qui, l'une au chevet, l'autre au pied du lit, veillaient cet homme que toutes deux avaient aimé, pour lequel l'une avait sacrifié sa beauté, sa fortune, sa naissance; pour lequel l'autre avait dépensé tout ce qu'elle avait d'énergie et de volonté, et aussi d'amour!

L'une ne savait rien, sinon qu'elle avait aimé et que l'objet de son affection, de sa tendresse si chaste en son immensité, avait été indigne de tant d'abnégation et de dévouement. Mais elle se croyait la seule épouse, la seule qui eût des droits sur le malheureux homme qui gisait maintenant dans la mort.

L'autre savait tout.

Elle savait qu'en face d'elle se trouvait la femme que les lois, la société, les mœurs, et un vœu presque mutuel, avaient scellée à Vladimir; elle savait, la Pavlovna, qu'elle-même avait contracté un mariage occulte et mystique avec celui qui n'était plus qu'un cadavre; et bien qu'elle se vantât d'être un esprit fort, l'inexprimable effroi qui se dégage du néant l'envahissait, la gênait : elle avait peur, ou, du moins, elle devenait mortellement triste.

La nuit s'écoula sans autre incident : au matin, le pope, l'enlèvement du corps, la cérémonie funèbre

enfin... Et au milieu de tous les détails lugubres des apprêts, ces choses vulgaires, ces traverses banales qui se mêlent à la vie courante et n'abandonnent la mort que lorsque la terre couvre de son poids ce qui reste de nous...

Vladimir fut accompagné à sa dernière demeure par un concours immense : la curiosité était pour beaucoup dans cette manifestation de la foule.

Soit dédain, soit prudence, l'aristocratie s'était abstenue.

Le corps fut déposé à côté du défunt comte Rostow, dans la chapelle héréditaire de cette famille seigneuriale, d'une noblesse si haute. Quand tout le monde fut parti, un homme vint furtivement jeter des fleurs vivantes sur la tombe, des tubéreuses et des jacinthes : c'était Serge.

Quant à Stasia, elle resta seule, ce soir-là, dans la chambre intime : sur le seuil veillait le serf de Moscou, son père nourricier, Sémène.

XXI

UN ASSAUT DE POLICE

Lorsque Ribowski eut tué Vladimir, et cela, sans que sa main, sinon sa volonté, y eût participé, il s'éloigna précipitamment sur le traîneau préparé à cet effet.

Son fanatisme était satisfait.

Mais sa conscience? — Celle-ci, dès la première minute du meurtre, s'était révoltée.

Ce n'est pas peut-être que Ribowski eût un remords de l'acte en lui-même : qui sondera jamais les sentiments secrets de ces nihilistes qui ne croient ni à l'âme ni à Dieu? — Mais soudain, dans un rapide éclair, tout ce qu'il n'avait pas aperçu auparavant lui était apparu.

Il ne comprenait plus lui-même son audace; il se disait que la tâche de la police allait être facile; qu'on le trouverait aisément; qu'il serait jugé et pendu.

L'imagination de l'homme, cette folle du logis, permet à la cervelle humaine de circonscrire dans une seconde toute une série d'événements qui mettent des mois à s'accomplir.

Bien que le jury russe soit très-large dans sa façon d'apprécier les crimes, que nul jury au monde ne soit plus impressionnable, bien que la peine de mort lui répugne, Ribowski se disait qu'une fois pris, il n'avait aucune chance d'attendrir ses juges. Assurément, le mobile qui l'avait poussé était tout politique; mais il s'y joignait cette circonstance aggravante que la victime lui était liée par une amitié de jeunesse, et que cette considération ne l'avait pas arrêté.

Ribowski néanmoins se décida à se cacher; connaissant les habitudes de la police, il crut avec quelque raison qu'il pourrait, pendant quelque temps, dépister ses limiers.

La résolution à laquelle il s'arrêta était double : ou il sortirait de Pétersbourg avec un déguisement et un faux passe-port, ou il résisterait vaillamment à ceux qui l'auraient découvert, et leur vendrait chèrement sa vie.

Il préférait mourir que d'aller travailler dans les mines ou de supporter l'attouchement du bourreau.

Cependant, le traîneau qui emportait Ribowswi volait positivement sur la neige; les passants, les rares passants attardés, regardaient avec stupéfaction le passage fantastique de cet attelage.

Dans la nuit, sur la clarté de la neige, on eût dit l'essor de quelque noire chimère rasant le sol, et, d'un coup d'aile vertigineux, s'élançant vers le but.

Brusquement, le traîneau s'arrêta.

On était arrivé.

Sur le quai de la Fontanka, une lourde maison de construction française, semblable aux grands immeubles du boulevard Malesherbes, dessinait sa silhouette immense, et ses portes cochères faisaient des taches sombres sur la blancheur de ses murs.

Ribowski, enveloppé et tremblant, non de peur sans doute, mais de cette émotion nerveuse qui suit les forfaits ou les grandes actions, frappa sur l'épaule du dvornick.

Celui-ci ouvrit machinalement la porte; le meurtrier entra.

Il était attendu.

Dans une chambre située sur une deuxième cour, à un étage perdu, était un étudiant nihiliste, que le sort avait désigné pour abriter Ribowski, au cas où celui-ci pourrait se sauver.

L'accueil que Ribowski reçut fut assez froid : on ne reçoit jamais volontiers de pareils hôtes.

Le titulaire de la mansarde était un tout jeune homme, imberbe, novice aux choses politiques, et que le crime laissait indécis; il n'avait ni le courage d'approuver, ni celui de blâmer : il suivait ses chefs et le mot d'ordre.

— C'est fait, dit Ribowski, en entrant. J'ai faim, horriblement faim, ajouta-t-il.

L'étudiant n'avait que du pain, du sel, un reste de poisson séché.

Sur un coin de la cheminée, une bouteille de vodka reflétait la lumière d'une lampe au pétrole, une de ces petites lampes à l'abat-jour en porcelaine blanche universellement usitées en Russie.

Ribowski se jeta sur ce maigre régal.

En vain son compagnon l'interrogea sur les péripéties du drame.

— C'est fait, c'est fini ! répondait-il. Inutile de s'appesantir là-dessus. C'est fini !...

Puis, quand il eut achevé son repas, il se versa une rasade de vodka, se jeta tout habillé sur le lit et s'endormit d'un sommeil sans rêve, du sommeil des justes, qui est parfois celui des criminels.

Le jeune étudiant, lui, ne put dormir : dès l'aube il sortit, il avait besoin de humer l'air frais du matin. L'affreuse image de Ribowski dormant son lourd sommeil le suivait le long des quais. Il erra ainsi longtemps. Vers huit heures, il se hasarda sur la Perspective; il lui semblait que le meurtrier, c'était lui-même.

Le cafetier-confiseur Dominique ouvrait ses volets; dès la première heure, il y a foule chez lui; c'est à peu près le seul endroit qui ressemble à nos cafés de Paris. Comme Dominique reçoit tous les journaux de l'Europe, on se rassemble volontiers chez lui pour les lire et pour chercher les nouvelles.

Sur le comptoir d'argent s'étalent, dans des plats énormes, des gibiers de toute sorte, des rosbifs homériques, des jambons aux chairs rosées et appétissantes, et des piles de gâteaux russes, d'une confection étrange, pâte et choucroute mêlées, associations indigestes que les estomacs septentrionaux digèrent aisément.

Du matin au soir, une légion de visiteurs affamés, et renouvelés sans cesse, se presse devant le comptoir.

L'hôte de Ribowski, lui aussi, avait faim. Il essaya donc de manger, mais il ne put. Il lui semblait qu'il était reconnu et que tous les yeux étaient sur lui.

Bientôt, en prêtant machinalement l'oreille, il entendit — c'était inévitable — des phrases qui s'appliquaient, sinon à sa situation, au moins aux faits qui venaient de s'accomplir.

Alors, il eut peur davantage, si c'était possible, et sortit.

Il se mêla aux groupes, à la foule; il entendit tous les commentaires. Mais il ne dit rien. A vrai dire, sa physionomie était étrange; son visage maigre et pâle, ses yeux bistrés attirèrent l'attention d'un agent.

Positivement l'agneau venait de lui-même se livrer au loup.

L'agent s'attacha au pas du jeune homme.

Celui-ci songeait à revenir. Après tout, il se disait que le plus sûr asile était encore chez lui, sur la Fontanka. Le quartier est suffisamment éloigné de la place Michel. En outre, les esprits lui paraissaient si pleins de l'horreur des événements et si bien dévoués à leur curiosité, que rien ne lui paraissait plus à craindre.

— Comment, se disait-il, la police se douterait-elle que Ribowski est chez moi? Ces gens-là ne sont pas des démons, pour tout savoir. Je suis encore bien rempli de préjugés!

Il hâta donc le pas pour regagner ses pénates : on l'eût bien étonné si on lui eût appris qu'il était suivi.

Mentalement, il se faisait d'avance le récit de ce qu'il allait dire à Ribowski; et comme l'homme ressemble à l'enfant, qui passe des larmes au rire et du rire aux larmes avec une facilité tragique, le jeune étudiant s'amusait presque à l'idée d'effrayer Ribowski.

Sa façon de marcher rapide, l'œil distrait qu'il jetait aux devantures des magasins, son allure enfin à la fois

hâtive et insouciante, auraient dépisté l'agent, s'il n'eût commis une imprudence. En passant devant le magasin d'armes de la Morskaïa, tenue alors par un sujet belge, Léon Paulis., il s'arrêta pour regarder les revolvers et s'absorba assez longtemps dans sa contemplation.

Ensuite, franchissant le canal Catherine, il arriva devant la rue Michel, s'y engagea comme à regret, puis revint sur ses pas, comme un homme qui préfère ne pas tenter le destin.

A partir de ce moment, il alla devant lui délibérément, et sans plus de distraction ; mais l'agent s'attachait à ses traces plus étroitement, non pas que le policier crût être au point de prendre l'assassin au collet, mais il était convaincu d'avoir devant lui un gibier rare, et, pour tout l'or du monde, il n'aurait pas abandonné une chasse qui promettait de lui faire honneur.

Pendant que ceci avait lieu, Ribowski s'était éveillé. Son premier regard avait cherché son compagnon : se voyant seul, il comprit la pusillanimité du jeune nihiliste et haussa les épaules. Il s'étira les bras, se leva sur son séant, se leva, jeta dans la glace un œil avide, se trouva pâle et défait, et aussitôt plongea sa tête dans l'eau froide, qui lui fit du bien.

— Je vais bien me divertir dans cette caverne, dit-il en regardant autour de lui. Il vaudrait peut-être mieux pour moi prendre quelques bonnes résolutions et me soustraire aux recherches par un acte énergique.

Comme on le voit, et comme il était d'ailleurs assez naturel, la pensée du suicide hantait son cerveau. Il allait se mettre au bureau de son ami et écrire ses dernières volontés ou ses derniers vœux, lorsqu'un léger bruit se fit entendre, et le locataire de la mansarde apparut.

— C'est moi ! dit-il. Je reviens de la Perspective. On ne parle que de l'événement.

— Ah !... Et que dit-on ?...

— On se perd en conjectures. Néanmoins, le sentiment général est que le nihilisme a tout fait. La mort de Vladimir est attribuée à des motifs tout politiques, à une vengeance de la secte.

— On ne prononce aucun nom ?

— Aucun. Du moins je n'ai rien entendu de pareil.

— Eh bien ! n'importe, mon petit. Ma résolution est prise... Je vais sortir, je vais voir de quoi il en retourne... Si je suis pris...

— Gardez-vous de sortir, Ribowski ; toute la police doit être sur pied...

— Est-ce bien sûr ? Moi, je crois...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase ; on frappait à la porte. Le jeune locataire ouvrit.

Le visage curieux de l'agent se montra soudain. Avec un peu de sang-froid, tout était sauvé ; car, au fond, l'agent ne savait rien.

Mais les deux jeunes gens furent pris d'un trouble extraordinaire, d'une espèce de tremblement convulsif.

— Rendez-vous, dit brièvement le policier.

— Jamais ! dit Ribowski.

Quant à l'étudiant, il se taisait : il était positivement atterré, foudroyé.

Ribowski avait sur lui son revolver : il le dégagea et le brandit d'un air de menace.

Alors, l'agent se précipita sur lui, armé comme Ribowski d'un pistolet, mais d'un pistolet d'arçon, énorme, et à un seul coup. Ribowski fit jouer la gâchette ; le canon vira ; on n'entendit aucun son.

— Rendez-vous, répétait l'agent, qui venait de risquer sa vie.

Ribowski ne répondait pas. Il essayait de gagner la porte en luttant. L'agent, voulant le rendre immobile, l'ajusta au défaut de l'épaule, pour le blesser seulement.

Mais la fortune a ses arrêts. « Celui qui se sert de l'épée », dit le proverbe, « périra par l'épée ».

Le coup s'égara : Ribowski fit plusieurs tours sur lui-même. Il était mort.

— Aucun. Du moins je n'ai rien entendu de pareil.

— Eh bien ! n'importe ! [illegible]. Ma résolution est prise... Je vais sortir ; je vais voir de [illegible] si [illegible]... Si je suis pris...

— Gardez-vous de sortir. Maintenant toute la police doit être sur pied...

— Est-ce bien sûr ? Non, je crois...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase ; on frappait à la porte. Le jeune locataire ouvrit.

Le visage curieux de l'agent se montra aussitôt. Avec un peu de sang-froid, tout était sauvé ; mais au fond l'agent ne savait rien.

Mais les deux jeunes gens furent pris d'une frayeur extraordinaire, d'une espèce de tremblement nerveux.

— Rendez-vous, dit sévèrement le [illegible].

— Jamais, dit Ribowski.

Quant à l'étudiant, il se laissait [illegible] il était [illegible] ailleurs, [illegible].

Ribowski avait sur lui son revolver ; il le [illegible] et le braqua d'un air de menace...

Alors, l'agent se précipita sur lui, [illegible] Ribowski d'un pistolet, mais [illegible] et à un seul coup. Ribowski [illegible] la gâchette ; le canon rata ; on n'entendit aucun son.

— Rendez-vous, répétait l'agent, qui venait de risquer sa vie.

Ribowski ne répondit pas. Il essaya de gagner la porte en fuyant. L'agent, voulant le prendre vivant, [illegible] du plat de l'épée, pour le [illegible] momentanément.

Mais la fortune a ses arrêts. « Celui qui se sert de l'épée », dit le proverbe, « périra par l'épée. »

Le coup s'égara : Ribowski fit plusieurs tours sur lui-même. Il était mort.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

I

LES RECHERCHES

A peine Vladimir avait-il été assassiné, les recherches de la police avaient commencé.

On a vu la triste fin de Ribowski ; la mort violente de ce malheureux fanatique simplifiait l'enquête ; mais les investigations de la troisième section ne devaient pas en être arrêtées, loin de là.

Le pauvre jeune homme qui donnait l'hospitalité à Ribowski avait si peu d'expérience des choses de ce monde, il était si naïf et si timide, malgré son engouement pour la secte et ses opinions exaltées, qu'il laissa échapper assez facilement tout ce qui concernait son hôte.

Il dit où demeurait d'abord Ribowski ; et la police, sur ses indications, retrouva des traces déjà anciennes et connues.

Elle fouilla le logis de l'étudiant-assassin, et chose assez singulière, loin d'y trouver des documents accablants pour les nihilistes, elle n'y découvrit que des accusations contre le despotisme, ces fameux dossiers

dont Ribowski se faisait gloire et dans lesquels il écrivait, au jour le jour, tous les méfaits de la tyrannie.

La question pour la police était celle-ci :

— Quel était le meurtrier de Vladimir ? Était-ce, en effet, Ribowski ?

— La mort de celui-ci, la résistance acharnée aux agents devait-elle être attribuée à sa culpabilité ?

— Les véritables meurtriers ne seraient-ils pas les amis du défunt, Serge et Pavlovna ?

— La comtesse Stasia ne devait-elle pas être considérée comme ayant pris part au meurtre ?

Ces points d'interrogation, ce n'était pas la police seulement qui se les posait, mais l'opinion publique, et celle-ci, comme il arrive souvent, se faisait non-seulement l'écho de l'administration, mais son auxiliaire le plus actif. Le monde est méchant : quand il se met à faire des hypothèses, rien ne l'arrête. Son génie inventif trouve les choses les plus inattendues, forme les inductions les plus hardies et transforme en vérités incontestables les incertitudes et les suppositions.

Dès le lendemain des obsèques de Vladimir, Stasia s'était trouvée abandonnée.

Elle ne s'était pas étonnée de sa solitude : elle l'avait attribuée, pauvre femme ! à des sentiments de délicatesse et de bonté ! On ne voulait troubler ni sa solitude ni son deuil.

Oh ! si, pénétrant au fond des cœurs, elle eût pu y lire les accusations dont on la chargeait, quels n'eussent pas été son indignation, sa colère, son découragement ! Déjà, la mort rapide de Vladimir lui causait bien des larmes ; que de pleurs n'eût-elle pas versés si elle eût soupçonné qu'on n'hésitait pas, dans certains cercles, à la rendre en partie coupable des derniers événements !

Quand le premier nuage du deuil fut passé, quand Stasia revint complétement à elle-même, elle songea à demander vengeance du meurtre de Vladimir ; elle sollicita une enquête du gouvernement.

Cela seul eût dû éloigner tout soupçon : mais, au contraire, on considéra ce souci comme superflu : Stasia savait bien, disait la troisième section, qu'on allait rechercher les meurtriers et qu'on les trouverait ; elle savait bien qu'une pareille catastrophe, non-seulement

ne pouvait demeurer impunie, mais appelait toutes les peines de la loi, tous les soucis du pouvoir. Ce n'était pas un meurtre ordinaire, celui dont Vladimir avait été victime ! C'était un meurtre politique, un meurtre accompli par les nihilistes dans des circonstances odieuses. Il s'y rattachait toute une trame intéressant l'administration et l'Empire. Comment Stasia pouvait-elle ignorer que sa demande était sans objet ?

Sur ces entrefaites, la troisième section, assez embarrassée, quoique décidée à faire son devoir, résolut de s'éclairer en faisant appeler le financier Fritschen et le prince Nosimof.

On savait que Fritschen avait fait la cour à Stasia, qu'il avait gardé un grand faible pour elle et qu'il ne la chargerait point ; mais comme il fréquentait le même monde que Vladimir, et comme il assistait aux mêmes soirées, aux mêmes soupers, comme il avait souvent joué le même jeu, on crut que par lui on obtiendrait de précieux indices.

Il comparut donc et fut sommairement interrogé par M. Philippi.

Pauvre Fritschen ! il était tout tremblant ; il fut digne néanmoins dans ses réponses et le diable même eût été embarrassé de tirer quelque chose de son questionnaire.

— Vous avez connu Vladimir ?

— Oui, Excellence.

— Beaucoup ?

— Oui, beaucoup.

— Où cela ?

— Chez lui, au palais Rostow.

— Et chez Mlle Raucourt ?

— Oui, aussi chez Mlle Raucourt.

— S'occupait-il de politique ?

— Pas que je sache.

— Il jouait gros jeu ?

— Parfois.

— Vous devait-il beaucoup d'argent.

— Pas du tout.

— Était-il aimé ? N'avait-il pas des ennemis ? Ne s'était-il pas attiré des haines par son caractère altier et tranchant ?

— Je ne m'en suis jamais aperçu.

— Vous alliez souvent chez la comtesse Stasia. ?

— Assez souvent; pas aussi souvent que j'aurais voulu.

— La comtesse aimait son mari ?

— A ce qu'il m'a semblé, passionnément.

— Quand Vladimir a épousé la comtesse Stasia, qu'avez-vous pensé ? N'avez-vous pas trouvé sa résolution un peu précipitée ? N'êtes-vous pas d'avis que la comtesse a pu être victime d'un guet-apens, d'une sorte de chantage ?

— Je l'ignore.

— Vous avez été en rapport avec des nihilistes ?

— Cela se peut; je n'en sais rien. Qu'est-ce qu'un nihiliste ?

— Nous voudrions savoir de vous si le palais Rostow ne servait pas d'asile à des conspirateurs nihilistes. Ne craignez pas de nous répondre ; il ne sera fait aucun mauvais usage de ce que vous nous aurez dit.

— Je n'ai jamais eu aucune idée de ce que vous me demandez.

— Mais, vous avez connu l'institutrice Pavlovna ?

— Certainement oui.

— Que pensez-vous d'elle ? Ne la croyez-vous pas capable d'une résolution extrême ?

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a passé la nuit qui a précédé les obsèques de Vladimir au pied du lit de celui-ci, en tête-à-tête avec la comtesse.

— Cette intimité d'une nihiliste reconnue avec une personne de noble race comme la comtesse Stasia ne vous a jamais paru singulière ?

— Non, Pavlovna était maîtresse d'allemand de la comtesse.

— Parlez-nous à présent du nommé Serge.

— Je le connais à peine.

— Que pourriez-vous en dire ?

— Rien.

— Formez-vous quelque conjecture au sujet du meurtre de Vladimir ?

— J'imagine qu'il a été victime d'une résolution de club...

Après cet interrogatoire, on laissa partir Fritschen :

il était plus mort que vif, et, longtemps après, il se demandait encore si par hasard il ne se serait point compromis.

Quant au prince Nosimof, il fut plus complaisant : par devoir, d'abord, puisqu'il n'avait rien à refuser à la troisième section ; par faiblesse de caractère, ensuite, étant de ces hommes qu'une longue corruption rend incapables de générosité, de morale, d'humanité.

Il fut invité à écrire ses impressions, et il le fit sans scrupule, avec une certaine imagination, comme s'il s'agissait d'un roman.

« J'ai connu, » disait ce document que nous avons pu consulter et dont nous avons la copie sous les yeux, « j'ai connu la comtesse Stasia toute jeune, du temps du feu comte Rostow, son oncle, dont j'étais l'ami.

« La comtesse est, depuis son enfance, l'amie des idées françaises et la complice inconsciente des constitutionnels. (En Russie, on nomme ainsi les révolutionnaires.)

« Son mariage avec Vladimir a causé à toute la noblesse une pénible impression ; mais, dès ce moment, ç'a été un fait avéré que la comtesse pactisait avec les ennemis de l'ordre et de l'Empire.

« Son institutrice Pavlovna l'a menée à sa perte : Vladimir m'a raconté lui-même qu'il avait épousé Pavlovna selon le Rituel nihiliste avant d'épouser Stasia ; celle-ci l'ignorait.

« Vladimir méprisait ses anciens coréligionnaires ; il les eût volontiers vus partir jusqu'au dernier pour les mines. Il était affamé de plaisir : depuis huit mois il entretenait Mlle Raucourt.

« Celle-ci, après la mort de son amant, s'est conduite avec tact et décence.

« En résumé, Vladimir est la victime des comités nihilistes, dont il avait déçu les espérances ; mais rien ne prouve que les comités n'aient pas été servis par Pavlovna et Serge, peut-être par Stasia elle-même, car le bruit a couru que Serge et Stasia s'aimaient, et un duel a eu lieu à cette occasion entre Serge et Vladimir. »

Ce rapport était concluant : il était sobre sans doute, mais il disait les faits avec clarté. Aussi la troisième section en fit-elle grand cas. Dès ce matin, elle se sentit

sur les traces. Ce que la constatation d'identité, après la mort de Ribowski, avait pu permettre d'inductions, le rapport de Nosimof l'acheva.

Cependant la ville entière était en proie à une véritable terreur : on arrêtait partout, on arrêtait en masse.

Comme il arrive dans les pays despotiques, les recherches de la police au sujet du meurtrier véritable de Vladimir devenaient un prétexte à inquisitions générales : on englobait tous les suspects.

Les dénonciations pleuvaient chez le général Trépof et le comte Schouwalof; mais ceux-ci, connaissant la nature humaine, et, garantis contre la lettre anonyme par la noblesse de leur caractère, avaient donné ordre de ne tenir compte que des lettres signées.

On peut s'étonner de ne pas voir la police arrêter, dès le premier moment, Serge et Pavlovna : outre que les charges qui s'élevaient contre eux n'étaient rien moins que prouvées, la police avait ses raisons pour procéder ainsi. On les faisait observer.

On espérait que le hasard, ce grand maître, donnerait de précieux indices, et comme on savait l'impossibilité où se trouvaient Serge et Pavlovna de quitter Pétersbourg, puisqu'on ne peut quitter la ville sans passeport, on les laissait agir, sous une surveillance occulte, mais active et parfaitement réglée.

La chasse à l'homme, l'instinct qui porte le semblable à épier son semblable, le voisin à guetter son voisin, le Peau-Rouge à attendre sa proie pendant des jours, pendant des mois entiers, à l'affût derrière un tronc d'arbre ou à l'abri d'un rocher ; cet instinct féroce est le même sous toutes les latitudes et sous tous les climats : il existe aussi bien en Russie qu'en France, et M. Lecoq a des émules à Pétersbourg comme il a des imitateurs à Paris.

Toute la police secrète était donc sur pied : c'était parmi tous ces chercheurs une rivalité qui donnait les plus grandes promesses.

Plus de trois cents personnes avaient été arrêtées et emprisonnées à la forteresse : il était impossible qu'il ne s'en trouvât pas au moins une décidée à parler, à révéler les choses jusque-là tenues secrètes et inconnues.

C'est, en effet, ce qui eut lieu bientôt; sans compter une démarche de Serge, fort inconsidérée, et qui perdit tout.

II

ARRESTATION DE SERGE ET DE PAVLOVNA

Serge et Pavlovna avaient pris la résolution de ne pas se cacher : ils ne se sentaient point coupables. Néanmoins, une vague inquiétude les assaillait. Malgré eux-mêmes, leur conduite ne se ressemblait plus : Pavlovna, après la veillée dont nous avons parlé, avait quitté le palais Rostow et n'y était plus retournée. Serge, presque épouvanté de sa solitude, désespéré de la sottise de son parti, faisait de longues promenades, et, après de longs détours dans la ville, rentrait non pas chez lui, mais chez Pavlovna.

Ce rêveur inoffensif vivait trop au milieu des nuages : il ne pouvait se soustraire au mouvement qui animait Pétersbourg, aux angoisses de la situation, aux vagues incertitudes de l'heure présente : mais né avec une nature dévouée et impersonnelle, dépourvu de tout égoïsme, Serge ne pensait pas à lui-même en tout cela.

L'idée lui était venue qu'on pourrait l'appeler devant un juge, le presser de questions, essayer de lui arracher des révélations sur le parti. Mais jamais il n'avait cru que son nom pût être compromis d'une façon violente et sérieuse, d'une façon grave et à jamais déplorable.

C'était mal connaître la loi russe, mal connaître son pays et son milieu.

Ce qui préoccupait surtout Serge, à cette heure trouble et douteuse, où sa destinée était en jeu, c'était le sort et l'avenir du nihilisme.

Oh! si Pavlovna avait voulu autrefois écouter sa voix, lorsque, dans une séance mémorable, lui, Serge,

avait voulu s'opposer, de toutes les énergies de son âme, à la politique des Ribowski et autres casse-cou !

Oh ! si on avait suivi ses conseils ! Si on avait cherché, non l'anéantissement de tout ce qui existe, mais l'amélioration, le progrès !...

Jamais la sottise de ses associés et leur brutalité féroce ne lui étaient si bien apparues ; plus que jamais il sentait le besoin de réformer le nihilisme, de le faire changer pour ainsi dire de lit, et de le dériver vers des rivages plus fertiles.

« — Lâches ! disait-il en lui-même, assassins, faux sages, brutes avides d'argent et de plaisirs, sicaires aveugles, ennemis de toute vérité, de toute beauté, de toute morale ! »

Il pensait aux meurtriers de Vladimir, et son âme se soulevait de dégoût d'avoir pu, en d'autres temps, serrer la main des hommes qui composaient cette tourbe, canaille révolutionnaire, amas de tous les reptiles qui grouillent dans les bas-fonds.

Il était plein de cette idée deux jours après l'enterrement de Vladimir ; nous avons vu Serge aller, le jour même, furtivement jeter des fleurs sur la tombe fraîchement fermée.

Obsédé de pensées irritantes, il avait essayé de calmer l'agitation de son cerveau et de son sang ; mais l'air des bords de la Néva, loin de lui donner le rafraîchissement et le calme dont il avait besoin, avait exaspéré son anxiété et même lui avait causé une sorte de vertige.

La fortune avait marqué pour un moment précis le terme de toute cette agitation : Serge courait au-devant même des événements, poussé par la force aveugle que nous appelons la destinée. Nous avons dit qu'au retour de ses promenades il retournait, non chez lui, mais chez Pavlovna. Le jour de son arrestation, il s'y trouvait donc, et les agents envoyés pour procéder à la capture de l'institutrice trouvèrent, comme ils disaient dans leur langage, un double gibier.

La soirée avait été douce, un de ces soirs d'avril commençant, si tiède et si voluptueux sous le ciel oriental du golfe de Finlande, quand le souffle du printemps se fait sentir.

La débâcle de la Néva n'était pas encore à ce point culminant où le fleuve, avide de liberté, secoue ses glaces et brise toutes les entraves de sa prison de cristal!

Le canon de la forteresse avait bien annoncé l'arrivée du dégel colossal; déjà d'énormes blocs heurtaient les piles du pont Nicolas, mais mollement; on sentait que la furie du fleuve était contenue.

Mais que la nuit tombante était belle, avec sa lumière vague et dorée, baignant d'une lueur ambrée les grands quais déserts, les navires amarrés depuis six mois, les maisons et les palais, les ponts de pierre et les ponts de bois, dont les ombres s'allongeaient sur la blancheur des neiges bientôt évanouies! Quel charme dans cette nature encore engourdie et bientôt délivrée du sommeil! Partout, sur les eaux, sur la terre, dans l'air, quelle sérénité, quelle quiétude, quel silence!

Malgré les âpres soucis de l'heure présente, Serge et Pavlovna, celle-ci surtout, n'avaient pu se dérober à l'influence bienveillante des choses. Les atomes pensants sont les plus vibrants de ce monde où fourmillent tant d'autres atomes : ils sont les plus agités, les plus soumis aux lois du mouvement et de la vie ; on les croirait parfois immobiles : mais dans l'intimité de leur être quel flux! quel reflux! quel chaos! Rares sont les moments où ils jouissent de quelque paix et de quelque repos : Serge et Pavlovna, ce soir-là, jouissaient d'une de ces minutes bienheureuses.

Pavlovna avait entr'ouvert la fenêtre de sa chambre : l'air rentrait à flots comme un hôte bienfaisant, et dont on attend depuis longtemps la venue. Elle songeait... Elle avait le cœur plein de regrets, de troubles, de remords. Elle sentait, en face de ce ciel immense, que tout n'est pas vide, et peut-être, au fond de cet infini où tout à l'heure allaient naître les étoiles, apercevait-elle un reflet de la divinité.

Serge s'était accoudé près d'elle : leur rêverie se confondait.

Nourri de poésie et de philosophie, lui aussi se rappelait les vers des poëtes en face de cette nature immobile et implacablement sereine, tandis que le cœur humain est en proie à tant d'orages, traversé d'un

tumulte si fort et de toutes les violences d'une mer bouleversée !

Le chant de quelques mariniers, joyeux en face de la prochaine liberté des flots, montait jusqu'aux deux nihilistes et ajoutait encore, par le contraste, à leur mélancolie, à la tristesse de la situation que les événements leur avait faite.

— Les voilà corrigés pour longtemps ! murmura enfin Serge.

— Et qui donc ? demanda Pavlovna, comme éveillé d'un songe.

— Eux, repliqua Serge ; eux, les étudiants russes, les révoltés éternels, les maladroits et faibles politiques de ces restaurants grecs, où nous ne devons plus entrer jamais...

— Corrigés, eux ! dit Pavlovna avec mépris. Vous ne les connaissez pas ; ils recommenceront demain.

— Je suis découragé, Pavlovna ; il me semble que la vie n'a plus de but.

— Si j'avais agi pour l'humanité et pour la civilisation comme vous, oui, moi aussi, je serais découragée. Mais j'ai agi par un sentiment de haine que je garderai jusqu'au tombeau. Aussi, que m'importe !

— Eh bien ! je l'avoue... J'ai agi dans cette pensée que des esclaves pourraient devenir des hommes libres ; que les déshérités de l'univers pourraient un jour goûter à la joie et à la richesse. Je persiste à croire que là est le but de la Révolution ; je ne me suis pas trompé. Ce qui m'attriste et me décourage, c'est la sottise humaine, l'irréparable bêtise des foules...

— Ribowski a été logique...

— Ne dites pas cela... Il s'est conduit comme un fou...

— Ah ! Serge, que vous êtes loin des jours où vous composiez le Rituel !

— Ce livre est le regret de ma vie.

— Qui dit que vous n'en ferez pas pénitence ?

Pavlovna avait prononcé cette dernière phrase en souriant : elle n'y attachait aucune importance en prophétique. Mais le hasard a des combinaisons infinies dont les résultats ressemblent à ceux d'un profond calcul.

On frappait depuis quelques instants à la porte ;

mais les deux nihilistes, abîmés dans la contemplation d'une soirée magnifique et perdus dans leurs pensées, n'avaient rien entendu.

Les coups redoublèrent.

A un certain moment même, ils devinrent si forts que non-seulement Serge et Pavlovna furent forcés d'entendre, mais que la même idée traversa leur esprit et les fit pâlir.

Assurément, ils n'avaient pas peur; ils étaient prêts à tout événement.

Mais en même temps ils avaient pensé à ceci : « Non-seulement on vient nous arrêter, mais nous sommes surpris ensemble. »

Comment n'avaient-ils point songé aux conséquences d'une arrestation faite dans des conditions pareilles?

Ils reconnaissaient qu'ils avaient agi à la légère et maladroitement; mais c'était fait.

Ce fut Pavlovna qui ouvrit.

— Je viens vous arrêter, dit simplement le commissaire : voici l'ordre.

— C'est bien. Je demande à prendre quelques objets, et je vous suis.

— Faites.

Pavlovna prit quelques objets qu'elle entassa à la hâte : ses mains tremblaient un peu, et ses lèvres étaient plus minces encore que d'habitude. Serge, dans le fond de la pièce, jetait un œil curieux et indécis sur les agents.

Le commissaire s'était assis.

Les gendarmes, par respect, restaient silencieux sur le seuil.

A ce moment, le commissaire, qui ne connaissait pas Serge, et qui exécutait ses ordres à la russe, sans chercher au delà, regarda vaguement vers la fenêtre. Il n'avait pas ordre d'arrêter cet inconnu : par conséquent il se souciait peu de sa personne.

Ce fut Serge qui par pure simplicité se perdit.

— Vous n'avez pas ordre de m'arrêter? dit-il.

— Non, que je sache. Pas ici du moins. Nous avons mandat contre un étudiant voisin, c'est vrai; mais ce n'est pas moi qui fais l'arrestation. Elle doit être faite, et c'est pourquoi j'en parle.

— Puis-je accompagner mademoiselle ?

— Pourquoi ? dit alors Pavlovna, qui ne savait le mobile qui conduisait Serge ; et en effet celui-ci agissait machinalement.

In petto il s'était dit : « Tôt ou tard, aujourd'hui ou demain. Autant aujourd'hui. »

— Faites ce qu'il vous plaira, dit le commissaire. Je n'ai pas d'ordres.

— Je m'appelle Serge et suis sûrement décrété.

— Êtes-vous nihiliste ?

— Je ne suis rien du tout. Je veux vous suivre, et vous ne vous y opposerez pas.

— Nous allons à deux pas, dit en riant le commissaire ; — à la forteresse.

De la fenêtre de Pavlovna on en voyait étinceler la flèche d'or.

III

DÉCRET D'ARRESTATION

C'est au palais, c'est en haut lieu surtout, que le meurtre de Vladimir avait été commenté diversement. Le chef de l'État s'intéressait au plus haut point à cette affaire, à cause de sa couleur politique, et, quant à Sa Majesté l'impératrice, elle en recueillait avidement tous les détails, à cause de son amitié pour Stasia.

Le coiffeur Graëf, ce Français excentrique et exubérant dont nous avons déjà une fois entretenu nos lecteurs, avait surtout pris à tâche d'enjoliver le récit des faits.

Il y mêlait ses fantaisies personnelles, mariait les incompatibles avec une verve éblouissante, et, tout en coiffant la souveraine, débitait ses contes avec une audace effrontée et inconsciente.

Il ne se souciait nullement de la vérité : il n'avait qu'un but, divertir son auguste cliente et semer de broderies inénarrables le tissu de faits déjà connus.

L'œuvre de calomnie que le coiffeur Graëf accom-

plissait ainsi dans l'insouciance de son cœur et sans penser à mal, tout le monde l'accomplissait avec lui : la tirade de Beaumarchais est éternellement vraie sous tous les climats et dans tous les temps.

La calomnie allait donc grossissant d'heure en heure, augmentant de jour en jour, d'abord timide et rasant le sol, ensuite recueillant toutes les voix en un formidable murmure, enfin éclatant comme le tonnerre dans un ciel orageux.

Nul ne peut se soustraire à la calomnie : elle est insaisissable, invisible et partout présente. Non-seulement vous ne pouvez en empêcher l'essor, non-seulement vous ne pouvez rien contre elle, si elle vous a désigné pour sa victime ; mais ne fussiez-vous pas en butte à ses coups, vous ne pouvez vous soustraire à son influence.

Malgré nous, la calomnie est entrée dans notre âme par l'oreille avidement tendue à tous les récits : en vain, une fois recueillie, voudriez-vous éliminer l'hôtesse indigne et importune : elle est chez elle, la maison lui appartient.

C'est ainsi que la calomnie avait enlacé Stasia dans ses mille replis : pendant que la petite comtesse, seule au fond de son palais, pleurait et rêvait, la calomnie déchirait sa renommée de ses morsures ardentes, d'autant plus envenimées que la petite comtesse était plus pure et prêtait moins aux vils commérages d'une société avide de scandale.

Sémène, le père nourricier de Stasia, se réjouissait tous les jours d'être venu à Moscou, d'avoir tout quitté pour venir se mettre à la disposition de la comtesse.

Il sentait vaguement que sa mission allait commencer.

Cet être grossier, ce géant fruste, ce paysan illettré, avait des délicatesses de cœur infinies : comme une femme, il avait eu d'obscurs pressentiments ; il leur avait obéi, et il se trouvait maintenant que son aveugle foi avait été plus clairvoyante que toutes les habiletés et les diplomaties.

Il recueillait religieusement tous les bruits qui, de la ville, montaient jusqu'à lui, et, il faut le dire, toutes ces rumeurs, revêtues d'une forme impossible à supporter, soit dans le libre langage des moujicks, soit

dans la langue plus réservée des bourgeois et des marchands, l'attristaient et l'exaspéraient, car l'opinion était absolument défavorable à Stasia.

Dans les classes populaires, où l'on s'occupe fort peu de politique et où le mot même n'est pas compris, on ne pouvait voir dans le meurtre de Vladimir la main des nihilistes.

Les nihilistes sont inconnus parmi le peuple.

Celui-ci trouvait donc tout naturel d'attribuer cet assassinat à la comtesse. C'était elle qui, pour se débarrasser d'un mari ingrat, prodigue et débauché, l'avait fait tuer au sortir de chez sa maîtresse.

Un peu plus haut sur l'échelle sociale, les marchands et les bourgeois se prononçaient avec moins d'assurance ; mais ils n'en faisaient pas moins les calculs les plus compromettants.

Stasia et Vladimir étaient fort mal ensemble ; Vladimir vivait avec Mlle Raucourt. Était-il admissible que Stasia ne fût point jalouse ? Vladimir était affilié aux nihilistes, et effectivement ceux-ci pouvaient avoir trempé dans son assassinat : mais pourquoi alors Stasia avait-elle reçu chez elle ce Serge, nihiliste avéré ; cette Pavlovna, nihiliste non moins reconnue, tous deux plus ou moins ennemis de Vladimir ? Tout cela n'était pas clair.

On se racontait encore sous le manteau plus d'une histoire qui n'était pas à l'avantage de la petite comtesse, et comme ici-bas tout se sait, on glosait fort sur le duel de Serge et de Vladimir, et notamment sur la visite que Stasia, en cachette, était allée rendre au blessé.

On groupait habilement toutes les circonstances, et la foule, véritable accusateur public, arrivait à des conclusions déplorables.

A la cour, où les détails abondaient, où l'on avait sous la main tout le dossier de l'affaire, et où, en réalité, s'instruisait d'avance le procès auquel nous allons assister, on ne savait à quel parti s'arrêter ; mais, en fin de compte, on était obligé d'en arriver à cette conclusion qu'après tout, peut-être, il n'était pas improbable que Stasia ne fût coupable.

Coupable de quoi ?

Ici les casuistes n'étaient guère embarrassés. Stasia

ignorait-elle les complots des nihilistes ? On pouvait au moins l'accuser de ce chef, car recevant chez elle les principaux de la secte, son ignorance de leurs agissements paraissait difficile à soutenir.

Stasia était donc au moins coupable de nihilisme et tombait sous le coup de la loi.

Sur la question de savoir si Stasia avait directement trempé dans le meurtre, les philosophes et les bonnes cervelles ne disaient rien de précis ; mais on lisait parfaitement leur pensée.

Or, leur pensée était que la politique et l'amour s'étaient fort bien alliés ce jour-là pour amener la catastrophe à laquelle nous avons assisté.

L'inévitable issue de tout ceci, c'était l'arrestation de Stasia.

Oui, mais comment y procéder ?

Stasia était sur le point d'être mère : on lui devait au moins les ménagements que la loi ne refuse nulle part aux femmes qui portent l'avenir dans leur sein. On ne pouvait pratiquer une arrestation brutale et même, on se l'avouait, nullement motivée par des faits précis.

Tout était contre Stasia, tout déposait de sa culpabilité, tout et rien.

On ne pouvait citer un fait qui fût probant. En outre, le passé de Stasia plaidait pour elle vigoureusement.

Ajoutons que Stasia occupait dans l'aristocratie une situation exceptionnelle ; que son arrestation faite à la légère provoquerait un *tolle* universel ; car, bien que l'opinion fût maintenant surlevée contre la petite comtesse, il suffisait d'un souffle, d'une ombre, d'un rien pour provoquer une réaction en sa faveur.

Grand était l'embarras de la justice.

Il fallut une décision suprême, émanée de la bouche impériale ; mais il fut prescrit que les ménagements les plus grands fussent pris en faveur de la comtesse, en même temps qu'une résolution aussi grave était prise contre elle.

L'employé supérieur qui fut chargé de notifier l'ordre à la comtesse dut donc se résigner à accomplir au plus tôt sa pénible mission.

En arrivant au palais Rostow, malgré l'habitude de ces besognes, le fonctionnaire ne put s'empêcher

d'avoir quelque crainte : il s'agissait de s'acquitter d'un triste devoir et de le faire avec toute la courtoisie d'un homme du monde.

Il fut introduit par Sémène, transformé en gardien vigilant : le dévouement silencieux et fidèle de ce serf avait toutes les délicatesses de l'amitié la plus profonde et la plus vraie.

Stasia brodait auprès de la fenêtre : elle avait cette mélancolie des existences prématurément brisées que rien ne rattache plus au bonheur de vivre ou d'aimer.

L'officier s'inclina.

Dès les premières paroles, Stasia avait compris.

Elle se releva, et les yeux dilatés par la surprise, le cœur gonflé de sanglots, le sein oppressé, elle ne trouva point de paroles, tant le coup dont la destinée l'accablait était rude ! tant il était immérité !

— Ma mission est dure, dit l'officier : il m'a fallu pour l'accomplir plus de courage qu'il ne m'en faudrait sur le champ de bataille. Il me reste à ajouter que Leurs Majestés veulent qu'on vous témoigne les plus grands égards. Vous n'êtes nullement dans la situation d'une coupable. Mais les exigences de la loi, vous le savez, sont terribles.

Jusqu'à nouvel ordre, vous resterez prisonnière chez vous, sur parole. Vous ne serez dérangée en rien de vos habitudes ; vous ne souffrirez dans votre liberté que pour un moment.

La comtesse remercia cet honnête homme ; le procédé était dur, mais présenté en termes si décents qu'il était difficile d'en témoigner ouvertement son irritation. L'officier salua d'une profonde inclinaison de tête et se retira.

Aussitôt après son départ, Stasia tomba dans un abattement extrême. Les conséquences de la mort violente de son mari se déroulaient maintenant à ses yeux avec une clarté qu'elle n'avait pas aperçue auparavant.

La liberté d'aller et de venir, elle n'en usait guère depuis quelque temps ; dès qu'elle s'en vit privée, elle éprouva un besoin immodéré de mouvement. Elle était femme, et tout joug lui était pesant ; celui-ci lui parut intolérable.

Des gardes furent placés, pour le principe et pour

rester exacts en face de la loi, devant les portes du palais Rostow. Ces braves gens, dans leur capote brune, veillant à la porte du séjour de la plus haute noblesse, ne s'étaient pas vus depuis bien longtemps à pareille besogne.

Le peuple russe est silencieux : il accepte tous les actes du pouvoir avec une résignation absolue.

Dès le premier moment, la vue des gardiens l'avait intrigué ; mais quand il eut formé quelques groupes, quand il eut échafaudé quelques hypothèses, il se contenta de son mutisme ordinaire et accepta sans critique le fait accompli.

Il n'en fut pas de même dans les autres classes de la nation.

Chez les révolutionnaires et les nihilistes, l'arrestation d'une patricienne comme Stasia était d'un détestable augure. Il fallait que le pouvoir fût décidé à une répression terrible pour avoir porté la main sur les priviléges séculaires de la noblesse !

Le bruit de l'arrestation de la comtesse, colporté d'un bout à l'autre de la ville, en même temps que celui de la capture de Serge et de Pavlovna, avait porté le trouble et l'angoisse dans toutes les familles : dans son for intérieur, quel est le Russe qui n'a pas à se reprocher d'avoir eu parfois une pensée nihiliste ? Et comme il a de la police l'idée la plus absurde, quel Russe n'est disposé à croire que la troisième section en sait quelque chose ?

Dans la bourgeoisie et la classe marchande, le traitement qu'on faisait subir à la comtesse était approuvé. A la bonne heure, le pouvoir montrait de la justice, de l'énergie et aussi je ne sais quoi de bienveillant et de paternel !

Néanmoins, ce qu'on avait prévu arrivait : depuis que Stasia était décrétée d'arrestation chez elle, une légende s'était vite formée, et la réaction annoncée s'était produite. On plaignait la comtesse : plus que jamais elle devenait l'héroïne des femmes et des jeunes filles. Cette sympathie, mieux que personne, nous savons comme elle la méritait.

IV

L'INSTRUCTION

L'instruction du procès des nihilistes avait commencé dès le jour où Ribowski avait tué Vladimir; mais, en réalité, les choses ne prirent tournure que lorsque l'empereur eut décidé que Stasia serait consignée chez elle.

Avec la permission d'interroger Stasia et de la mêler au procès, la justice russe était à l'aise. Sans la comtesse on ne pourrait rien. Son nom, sa personnalité étaient mêlés trop intimement au drame récent.

Maintenant il n'en était plus ainsi.

Tout se nouait facilement, tout se reconstituait : un fil logique reliait un incident à l'autre, et le nom de la comtesse, dont on pouvait se servir désormais, éclairait tout le procès d'un jour éblouissant.

Du moins les magistrats le croyaient ainsi; l'acte d'accusation, dressé avec un grand soin, était comme un morceau historique dont le principal personnage était la petite comtesse. Ce n'est pas qu'aucune animosité eût conduit les hommes chargés de guider la conscience des juges : non, ils croyaient servir la cause de la vérité et de la justice.

Stasia dut subir jusqu'au bout l'humiliation des soupçons et des interrogations. En vertu d'un mandat spécial et par dérogation aux usages, un magistrat instructeur lui fut envoyé et elle dut répondre sous l'œil stupéfait du greffier, qui n'avait jamais approché de si près une si belle dame et si criminelle!

Stasia répondait peu ou d'une façon évasive : les questions qui lui étaient adressées avaient beau revêtir toutes les formes de la délicatesse et du tact, se dissimuler sous les tournures de phrase les plus respectueuses, elles n'en touchaient pas moins à toutes les intimités de son être; elles l'indignaient, elles la révol-

taient. Mais il fallait se contenir, et c'est surtout pour ne pas éclater qu'elle ne répondait point ou qu'elle répondait à peine.

Ensuite, des perquisitions eurent lieu : non-seulement la chambre de Vladimir et ses appartements furent fouillés et bouleversés, mais les meubles où la comtesse enfermait sa correspondance et ses papiers secrets durent ouvrir leurs tiroirs et subir le regard indiscrètement scrutateur d'un officier de police !

Cependant les magistrats instructeurs se dépitaient : ils ne trouvaient rien de compromettant. Dans toute instruction qui se respecte, il faut des documents probants; ici, rien de pareil. Des correspondances insignifiantes, des papiers d'une nature intime sans doute, mais ne contenant rien qui tombât sous le coup de la loi.

Au moment où les instructeurs allaient se retirer, assez peu chargés de butin comme on voit, un incident se produisit dont on sut plus tard tirer un grand parti au procès.

Sur la table à ouvrage de Stasia était une sorte de carnet, assez semblable à un album : le magistrat l'avait vu tous les jours précédents, il l'avait même remarqué, et plusieurs fois avait ouvert la bouche dans l'intention de demander à y jeter les yeux; mais, toujours distrait ou détourné, il n'avait pas donné suite à son projet.

Cette fois, un hasard lui rappela ce qu'il désirait depuis si longtemps : un geste que fit Stasia fit brusquement tomber le carnet. L'officier se précipita galamment pour le ramasser.

« Ne vous dérangez pas, » allait dire Stasia...

Mais, rapide comme l'éclair, l'œil de l'officier avait saisi la pensée de Stasia : il devinait que quelque chose de compromettant était caché là. Tout le procès allait dépendre peut-être de ce hasard.

L'officier, en relevant le carnet, demanda, en vertu de ses pouvoirs et aussi des ordres dont il était l'exécuteur, la permission de l'ouvrir et de le parcourir.

Cette permission ne pouvait être refusée, et d'ailleurs, l'eût-elle été, il lui importait peu. Avant même que Stasia eût acquiescé, il lisait !

Il lisait et à mesure que ses yeux franchissaient les

pages, courant de ligne en ligne, sa physionomie s'éclairait, devenait souriante. Il semblait dire : « C'est tout à fait cela. Voilà qui corrobore nos soupçons. C'est bien ce que nous cherchions et ce qu'il fallait trouver! »

Stasia, rougissante, émue, sans parole, avait à la fois pitié du rôle auquel était réduit cet homme et pitié d'elle-même : c'était pour elle une chose extraordinaire, inouïe, monstrueuse, que cette intrusion de la police dans ses affaires; mais, enfin, le policier n'en était point coupable. Quant à elle-même, elle s'en voulait de sa sottise, de son imprudence, de son abandon.

Ce carnet, cet album, si l'on veut, n'était pas autre chose qu'une sorte de registre de ses pensées et de ses actes.

C'était un journal qu'elle tenait assez exactement. Elle y notait ce qui lui arrivait d'heureux et de malheureux. Il n'y avait pas grand ordre dans ce carnet; mais les incidents de la vie ordinaire y étaient marqués au jour le jour, les plus importants à côté des plus futiles, et plus d'une pensée, en sa forme primitive et encore chaude, y était comme gravée d'un crayon fiévreux ou d'une plume frémissante.

L'officier, d'un seul regard et presque d'instinct, avait vu toute l'importance de sa capture.

Il leva les yeux, assez embarrassé d'ailleurs, et son regard dut s'abaisser devant le regard clair de la petite comtesse.

En réalité, il devait garder ce carnet.

Tout l'y obligeait, son devoir et l'ordre formel de la troisième section et aussi l'intérêt du procès.

Mais comment dire cela à Stasia? Comment dire à une femme : « Vous avez écrit sur ce cahier vos pensées les plus intimes : désormais, cette partie de votre vie n'est plus à vous. Nous la confisquons. »

L'officier se décida pourtant.

— Madame..., dit-il.

— Vous allez garder ce cahier? répliqua Stasia avec un dédain mal dissimulé.

— J'y suis contraint.

— C'est une indigne action.

— J'accomplis ma mission... Je ne croyais pas...

— Et qui donc se permettra de lire à travers ces pages ? Qui donc osera ? Qui peut croire...

— Madame la comtesse, ne m'accablez pas. Ce cahier va être mis à l'instant entre les mains de mes chefs. Nul être vivant que vous, moi et eux, nul au monde ne saura ce que ces pages contiennent.

— Vous m'en donnez l'assurance ?

— Je vous en donne ma parole !

Stasia ne put s'empêcher d'un mouvement d'épaules assez offensant. Elle semblait dire : « La parole d'un homme de police, triste parole ! » Et pourtant, si elle eût pu lire dans le cœur du malheureux officier, elle eût vu qu'il était sincère.

Que contenait donc de si compromettant, de si terrible, l'album journalier d'une femme aussi pure, aussi nette de tout soupçon que la comtesse Stasia ?

Hélas ! l'album ne s'exprimait, il est vrai, qu'à la façon des oracles : il ne disait ni oui ni non ; il n'articulait nettement aucun fait précis ; mais, en définitive, il contenait plus d'une ligne, dont on pouvait habilement et avec toute vraisemblance tirer des preuves de culpabilité.

Laubardemont demandait quatre lignes de l'écriture d'un homme pour le faire pendre : le cahier de Stasia avait plus de quatre lignes qui eussent souri à l'esprit malicieux de Laubardemont.

L'instruction, du côté du palais Rostow, venait donc de faire un pas décisif, et au moment où elle s'y attendait le moins. Que se passait-il ailleurs ? Que se passait-il à la forteresse ?

Dès le début les ordres d'arrestation, quoique bien combinés, avaient visé un nombre trop grand de personnes pour que les choses se passassent avec une scrupuleuse exactitude, avec l'ordre et la mesure nécessaires en pareil cas.

Ainsi, quand on avait arrêté Pavlovna, on n'avait point fait de perquisitions.

C'était un grand tort, qu'on s'efforça de réparer par la suite et du mieux qu'on put. Seulement, on eut beau fouiller le logis de l'institutrice, on ne trouva rien.

On ne découvrit qu'un exemplaire du Rituel écrit par Serge ; mais ce document était depuis longtemps

entre les mains de la police. Il ne prouvait rien pour le procès, sinon que Pavlovna était nihiliste.

Celle-ci, dans sa cellule, était prête à tous les assauts. C'est en vain que les juges d'instruction, à différentes reprises, avaient essayé d'en tirer des éclaircissements. Elle avait même refusé de recevoir les visites d'un avocat.

— Vous avez tort, lui disait le magistrat instructeur, un avocat vous donnera de bons conseils.

— Lesquels ? puisque je suis condamnée d'avance.

— Non-seulement vous n'êtes pas condamnée d'avance; mais, selon moi, vous serez acquittée. Ainsi, vous voyez bien !

— Acquittée comment ? Par qui?

— Par le jury.

— On nous accordera le jury ?

— Assurément. Votre procès est tout politique.

— Eh bien ! alors, je n'ai pas besoin d'avocat.

— Mais qui plaidera pour vous ?

— Moi-même !

— C'est une imprudence.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que vous êtes vive, passionnée ; que vous ne vous modéreriez pas, et que vous commettriez sûrement des imprudences.

— Cela me regarde.

— Mon devoir est de vous avertir.

— Merci !

On ne pouvait tirer rien de plus : de ce côté, l'instruction n'avançait point.

— Avez-vous connu la comtesse Stasia ?

— J'étais de temps immémorial sa maîtresse d'allemand, j'étais devenue son amie; elle m'aidait de ses deniers, et moi je l'aidais de mon affection et de mes conseils.

— Vous la voyiez souvent ?

— Tous les jours.

— Vous avez connu intimement Vladimir ?

— Intimement.

— Il était nihiliste ?

— Qu'entendez-vous par là ?

Ainsi souvent d'accusée Pavlovna devenait accusatrice. Elle posait des questions, et son interrogateur se

trouvait, en face de son mutisme ou de son obstination, dans un embarras cruel. Un jour, il crut avoir trouvé le moyen de mettre Pavlovna en contradiction avec elle-même et de forcer ses aveux.

— Reconnaissez-vous ceci ?

— Sans doute ; c'est un livre original, le Rituel d'une secte.

— De la secte nihiliste..

— Quelle secte nihiliste ? Que voulez-vous dire ? Vous avez trouvé ce livre chez moi, c'est vrai. N'y avez-vous pas trouvé aussi l'*Histoire de Russie*, la *Bible*, une *Imitation* et la *Chronique de Nestor*?

— Et Ribowski ?

— Eh bien ?...

— Vous l'avez connu. Il venait vous voir.

— Était-ce un crime ?

— Enfin, vous étiez liée avec un grand nombre de sectaires, de furieux et de révolutionnaires ; la plupart sont aujourd'hui dans les cachots : c'est très-malheureux pour vous.

— Et pour eux ! concluait Pavlovna.

Il y avait dans toutes ses réponses je ne sais quoi d'assuré, de hardi, de tranquille, qui déconcertait l'action de la justice et des magistrats. Mais justement elle n'en était à leurs yeux que plus coupable...

Cependant on ne lui rendait point la prison trop dure. A quoi eussent servi les rigueurs ou les violences avec cette nature de fer ? L'eussent-elles exaspérée, contrainte aux aveux ! Evidemment, non.

Pénétrons dans la cellule de Serge. On a vu avec quelle résignation stoïque il s'était présenté de lui-même au couteau. Serge en était arrivé à cette situation d'esprit qui nous rend les catastrophes personnelles indifférentes. En l'entendant dire lui-même au commissaire : « Arrêtez-moi ! » on a pu le taxer d'une grande simplicité d'esprit, il n'en était rien.

Serge avait de la vie humaine, de son but, de la destinée générale des hommes un extrême mépris, provoqué par tout ce qui s'était passé autour de lui. Il ne se croyait pas, il ne se sentait pas coupable. Volontiers, si la justice humaine lui eût dit de décider lui-même ce qu'il méritait, il eût répondu : « Je mérite d'être nourri au Prytanée. » Mais il savait que la justice

humaine est souvent l'injustice; qu'elle est partiale; qu'elle pèse souvent, trop souvent à faux poids; qu'elle est relative, différente selon les temps et les milieux; vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà!

Serge savait tout cela, et c'est pourquoi, sans grande réflexion, spontanément, il s'était livré. A toutes les questions, il avait répondu comme Pavlovna, fermement, comme un sceptique qui peut bien se trahir, mais qui ne trahira jamais les autres. L'instruction, de son côté non plus, n'avait pas été fort heureuse.

Pauvre Stasia! Est-ce donc elle qui sera chargée de tous les anathèmes? Hélas! tant de probabilités déposent contre elle!

Serge se doutait de tout cela; dans sa cellule, la tête dans ses mains, rêveur, il songeait qu'il donnerait dix fois sa vie pour que Stasia ne fût même pas effleurée.

V

L'ACTE D'ACCUSATION

La veille même du jour où devaient s'ouvrir les assises, la fièvre de la curiosité était grande à Pétersbourg; elle embrasait tous les cerveaux. Le *Golos* (*la Voix*) ayant réussi à se procurer à coups de roubles l'acte d'accusation, l'avait publié dans ses colonnes : on s'arrachait le journal. L'étendue de ce document ne nous permet pas de le citer en entier : nous en donnerons seulement des fragments.

« ... L'affaire qui nous occupe est donc mystérieuse : le premier devoir de la justice d'un grand pays est de ne pas souffrir cette obscurité.

« Le mystère enveloppe la personnalité de la victime : nul ne sait de quels parents est né Vladimir; on ne retrouve ses traces à Pétersbourg même que peu d'années avant le meurtre auquel il a succombé.

« Le mystère couvre les origines de son mariage avec la comtesse Stasia.

« Celle-ci se présente aussi à nous comme une existence énigmatique et enveloppée de voiles : d'un côté, elle tient par sa famille, sa fortune, son éducation, son instruction, à l'élite de notre société aristocratique ; de l'autre, elle tend la main aux éléments les plus impurs de la sainte Russie. Elle choisit ses amis et son mari même dans les bas-fonds, où nous ne trouvons que jalousie, paresse et révolte.

« Le mystère couvre les origines de la Pavlovna. Où est-elle née ? d'où vient-elle ? Elle s'est présentée d'elle-même à un certain moment au palais Rostow ; elle y a été accueillie ; elle y a pris insensiblement pied, et toute l'instruction nous la montre comme exerçant sur la comtesse une extraordinaire influence.

« Le mystère règne également, quoique à un degré moindre, autour de Serge, dont le rôle, en tous ces événements, n'est pas défini. Nous connaissons sa famille, ses antécédents ; nous savons qu'il appartient au parti nihiliste, dont il a rédigé une sorte de programme à la fois politique et religieux. Mais si nous trouvons son nom partout, nous ne rencontrons sa main nulle part. Il ne nous apparaît que comme plus dangereux.

« Le principal acteur du drame dont nous sommes appelés à juger la catastrophe est absent ; du moins tout nous porte à croire que le meurtrier de Vladimir est un étudiant nommé Ribowski, qui vient de périr dans un assaut avec les agents de l'autorité.

« L'accusation est dirigée :

« 1° Contre les nihilistes Serge et Pavlovna et conjointement, comme coupables d'avoir ou résolu, ou approuvé, ou laissé commettre le meurtre de Vladimir ; conjointement, comme coupables d'affiliation à une secte politique ou religieuse non reconnue par l'État ; conjointement, comme coupables d'avoir tenté le renversement des institutions existantes au moyen de réunions illicites, de distributions de pamphlets, de menées de tout genre, d'un caractère parfois indéfini, mais toujours hostile à l'État ;

« 2° Contre Serge, séparément : Pour avoir composé et distribué un Rituel à l'usage des révolutionnaires, et

avoir ainsi pris l'initiative d'un mouvement destiné à renverser l'ordre de choses, à y substituer l'anarchie, à détruire la famille impériale;

« 3° Contre Pavlovna séparément : pour complicité de tous actes avec Serge;

« 4° Contre la comtesse Stasia, comme prévenue, en son nom propre et personnel, du meurtre de Vladimir. »

L'acte d'accusation, comme on le voit, était terrible; il pouvait, selon les dispositions du jury, entraîner la peine capitale. En tout cas, c'était ou l'acquittement faute de preuves, ou la déportation en Sibérie.

On juge quelles passions excitait dans le public la lecture de cette pièce importante; c'était à qui donnerait son avis : les paris étaient ouverts. Une émotion extraordinaire régnait dans la ville. On s'attendait à des révélations, à je ne sais quoi d'étrange, d'effrayant, et déjà on se réjouissait d'apprendre des choses dont on aurait eu peur et qui, une fois le danger conjuré, ne pouvaient plus donner que du plaisir.

La justice russe est calquée sur la justice française, à part certains usages qui sont locaux et impriment aux débats une couleur spéciale. Au reste, dans le procès qui allait se dérouler, le jury était maître; pour cette fois, le hasard, qui, comme toujours, avait désigné les jurés, avait mélangé toutes les professions, toutes les carrières; il y avait, dans le tribunal d'où dépendait le sort de trois personnes désignées plus particulièrement, des médecins, des artistes, des professeurs, des marchands. Cette composition laissait le public indécis, et, en somme, il était difficile d'augurer en bien ou en mal de l'issue du procès. Tout ce qu'on pouvait prédire avec quelque assurance, c'est que l'accusation purement politique serait écartée, et qu'au contraire, on la maintiendrait sur le chef du meurtre et de la complicité, qui paraissait établie.

Le jour des assises arriva enfin.

Dès le matin, la foule privilégiée avait envahi la salle : celle-ci, aux murs nus, simplement garnis d'une tapisserie verte moirée d'or et ramagée de dessins sévères, était remplie par les bancs entassés et pressés. Au fond, la barre, et au dessus la tribune des jurés,

vaste comptoir en chêne à pans coupés. Dans un coin, l'image de la Panagia, avec son sourire maladif, tenant l'Enfant-Jésus étroitement serré dans son cadre richement ouvré, d'une splendeur barbare; une veilleuse toujours allumée scintillait au bas, accrochant tantôt ici, tantôt là un reflet fauve et vacillant.

Les hommes, les uns en uniformes, les autres en civil, ceux-ci moins nombreux, étaient en majorité dans la salle : les dames, en toilette sombre, inquiètes, frémissantes, s'étaient presque toutes rangées au même endroit, tout près du banc des avocats, et par conséquent des accusés.

La foule était houleuse, impatiente ; mais au dehors, dans les rues voisines, sur la place, c'était une cohue énorme et plus ardente encore. Dans la salle étaient les curieux, et dans la rue les intéressés; car cette population savait bien qu'au fond il s'agissait d'elle-même et que les assassins dont on lui exagérait les crimes n'étaient point vulgaires; la couleur politique de l'affaire l'emportait, pour la masse, sur la couleur criminelle.

L'huissier annonça bientôt l'ouverture des débats.

Il était neuf heures du matin.

— Messieurs, la cour !

Ces mots dits, un silence absolu, solennel, plana sur la salle; les portes de chêne s'ouvrirent avec un fracas qui sembla doublé, et quand, sur le seuil, le président des assises parut, plus d'un cœur battit à tout rompre devant cette majesté de la justice.

L'acte d'accusation fut lu par le ministère public d'une voix lente, un peu monotone, mais accentuée.

La publicité que lui avait donnée le *Golos* ne lui enleva point de sa saveur : en effet, le document avait été livré aux lecteurs sous la forme analytique et non *in extenso*.

Ainsi, les assistants apprirent que le jeune étudiant, qui avait logé Ribowski quelques heures avant que celui-ci ne fût tué dans son assaut avec la police, avait révélé des faits d'une extrême importance. Mais laissons parler le ministère public...

« En ce qui concerne Pavlovna, il n'est pas douteux qu'elle n'ait amené elle-même Vladimir chez la com-

tesse dans un but intéressé. Il y avait des années qu'elle connaissait la victime, et, selon ce que nous a dit la comtesse Stasia, lorsque Pavlovna introduisit Vladimir au palais Rostow, l'institutrice prétendait avoir fait sa rencontre depuis peu et absolument par hasard. C'est là une chose qui ne peut manquer, messieurs les jurés, de vous causer, comme à la justice, une pénible impression. Pourquoi ce mensonge, si tout n'avait pas été réglé, combiné d'avance ? Pavlovna a donc agi dans un but d'intérêt; mais lequel ?

« Est-ce par amour du lucre ? — Non. Cette femme n'a pas de besoins, et la comtesse l'accablait de libéralités. C'était dans un but purement politique. Déjà elle avait circonvenu la comtesse et l'avait attirée vers des idées révolutionnaires et malsaines; son intention était de la lier plus encore à sa cause par un mariage avec le nihiliste Vladimir.

« Comment celui-ci eût eu même l'idée d'un mariage en si haut lieu sans l'infernale impulsion de cette sectaire ? Pavlovna a sacrifié Stasia à la Révolution et à un homme de révolution. Au reste, celui-ci s'est vite montré au-dessous du rôle que la Pavlovna lui avait attribué ; il s'est aliéné par sa conduite ses anciens amis politiques, sa femme même, et tous ils l'ont assassiné.

« Pavlovna, durant l'instruction, n'a point parlé ou du moins n'a rien dit qui pût la compromettre. Elle n'en est que plus compromise aux yeux de la justice. On a trouvé chez elle le Rituel composé par Serge, et déjà depuis longtemps la police la connaissait. Une fois même on est allé cueillir cette créature du mal dans un cabaret de vil étage, où elle conspirait avec une tourbe de gens sans aveu, aujourd'hui sous les verrous.

« Pavlovna, nous vous connaissons.

« Jamais un bon sentiment n'est entré dans votre âme. En reconstituant votre vie, on ne trouve que malfaisance, jalousie, essor spontané vers le crime, amour de la destruction. Vous aviez une amie : grâce à vous, elle est sur ces bancs; vous aviez un ami : vous l'avez assassiné; Pétersbourg vous donnait la vie quotidienne et la plus large hospitalité : vous vouliez la ruiner et ensevelir sous ses ruines la famille impériale, espérance de la sainte Russie.

« J'ai dit que vous aviez assassiné Vladimir : oui; ce

n'est pas votre main qui a frappé, mais c'est vous qui dirigiez l'arme de l'assassin dans cette nuit fatale. »

Pendant que ces paroles retentissaient lugubrement dans la salle et frappaient comme avec un marteau, tous les yeux se portaient sur Pavlovna.

Elle était assise à son banc, entre les deux soldats de garde, et on eût dit, à voir son calme imperturbable, son flegme enfin, qu'il s'agissait de tout autre que d'elle. Mais elle était pâle, ses yeux gris luisaient par instant, ses lèvres se décoloraient...

Sa toilette était celle que nous connaissons : un waterproof de couleur sombre, un chapeau rond en paille noire, les cheveux — à l'ordinaire — coupés court.

Cependant, le ministère public, après diverses apostrophes, après avoir accumulé preuves sur preuves, les unes matérielles, les autres morales, avait commencé de sa même voix, jamais lasse, l'acte d'accusation de Serge. Ici, l'œuvre était difficile : les preuves n'abondaient pas.

« Le plus coupable, disait néanmoins le ministère public, c'est Serge ; c'est cet homme dissimulé et trop habile, qui avait pris sur les nihilistes un ascendant que nous connaissions depuis longtemps. Serge est un de ces hommes froids et résolus qui vont à leur but sans se laisser distraire jamais. Comme Pavlovna, Serge est sans besoins ; c'est un fanatique comme elle ; seulement, plus adroit à modérer ses passions et ses colères, il sait ne parler qu'à propos et même se taire, ce qui a été son grand art.

« Ce Rituel, dont je vous ai lu des passages, est le plus terrible arsenal qu'un homme ait osé édifier contre une société. C'est un catéchisme de la Révolution, conçu dans un esprit de haine contre tout ce qui existe, et écrit sur un ton religieux capable de faire impression et d'entraîner les cerveaux faibles. L'homme qui a inventé le mariage mystique, les fiançailles stériles entre homme et femme au nom de la Révolution, à laquelle on doit tout sacrifier, même l'amour et les fruits de l'amour, le grand-prêtre et l'ordonnateur de ces mariages infâmes, c'est Serge, — que nous croyons le fiancé et le mari au sens nihiliste de la Pavlovna. »

On voit que la justice, en ceci, s'était égarée : c'était un bonheur. Car que fût devenue Stasia, apprenant que Vladimir, en l'épousant, avait déjà épousé l'institutrice selon les fiançailles prescrites par le Rituel ?

Le ministère public poursuivait :

« Serge a poussé Pavlovna, ou plutôt tous les deux ont poussé Vladimir au palais Rostow. En voulez-vous une preuve ? A peine le mariage de Vladimir avait eu lieu, et déjà Serge et Pavlovna partaient ensemble pour Moscou.

« Et pourquoi ce voyage ? dans quel but ?

« Pour ramener Vladimir et sa femme à Saint-Pétersbourg, au centre de leur toile.

« A partir de ce jour, l'intimité devient de plus en plus grande entre ces quatre personnes ; seul, Ribowski est évincé. Sentez-vous, messieurs, l'immense portée de ce fait si simple ?

« Vladimir, au bout de quelque temps, s'ennuie, se détache de toute action politique, mène une vie à grands fracas : Serge et Pavlovna s'installent à son foyer, entourent Stasia de caresses menteuses; un scandale éclate, et Serge, l'homme que voilà, croit le moment venu. Vladimir a trompé ses espérances politiques ; Vladimir a épousé une femme que lui, Serge, aime peut-être... Vous comprenez, n'est-ce pas, messieurs ?... Vladimir doit mourir : un duel a lieu, et, comme la Providence n'avait pas encore décidé que la mesure fût comblée, c'est Serge qui est blessé.

« Alors, il se passe un fait étrange.

« Un jour, deux femmes montent l'escalier de cet homme qui devait être un assassin; elles frappent à sa porte ; elles s'asseyent au chevet de son lit ; elles consolent Serge... C'était la comtesse, et avec elle Pavlovna.

« C'est là, messieurs, un fait si accablant pour Serge, que je n'insiste pas. Que votre imagination reconstitue la scène ! que votre raison pèse la situation respective des personnes !

« J'ai dit que Serge était le plus coupable et le plus criminel.

« Oui, Serge, c'est l'opinion que nous avons tous de vous. Né dans la classe marchande, vous étiez riche,

vous avez reçu de l'instruction ; la société vous tendait les bras, et vous avez, en échange, cherché par toutes voies la destruction de la société ; de vos livres, vous n'avez tiré que les idées d'un catéchisme effronté ; vous ne vous êtes pas contenté d'un rôle muet et effacé ; vous avez cherché l'apostolat, et, vous aussi, on vous a pris endoctrinant au fond d'un bouge un ramassis de coquins ; à côté de vous était Pavlovna !

« Vous n'avez rien ignoré des trames de l'institutrice ; tout, au contraire, prouve votre complicité avec elle. J'ai là tous les témoignages ; en voici quelques-uns :

« Vous avez conduit Vladimir chez le marchand de vins Pétrovich, dont la maison servait à vos délibérations obscures ; là, vous avez bien conseillé la modération à vos hommes ; mais, en même temps, vous avez posé à Vladimir des questions qui amenaient fatalement des réponses nuisibles à celui qui devait être votre victime.

« Vous n'avez cessé de tourmenter Vladimir au sujet de son rôle politique, qui était de pourvoir aux besoins pécuniaires de la secte.

« Vous êtes devenu l'ami, le confident, le consolateur de Stasia : plus Vladimir s'éloigne de la comtesse et plus vous vous en rapprochez.

« Le lendemain du crime, vous n'apparaissez pas : vous n'avez pas eu le courage de Pavlovna, qui a veillé le corps de Vladimir, — veillée effroyable ! nuit où la dernière étincelle de l'humaine conscience s'est éteinte chez cette femme qui n'a plus rien que du monstre !

« Donc, le lendemain du crime, vous n'apparaissez pas ; oui, quand le soir, la police, qui vous cherche, ne vous rencontre pas chez vous, où vous rencontre-t-elle ? Chez Pavlovna.

« Et là, vous vous livrez vous-même : vous saviez que nul à Pétersbourg ne pouvait vous cacher, et vous avez joué votre dernière carte en joueur consommé. Mais enfin, vous voilà sur ce banc, et c'est Dieu qui triomphe, lui que vous avez nié si longtemps ! »

Involontairement, tous les yeux cherchaient Serge ; lui aussi était tranquille. Sa conscience ne lui reprochait rien, ou du moins si quelque blâme montait des

profondeurs de son être, il conservait son imprudence, son étourderie naïve, sa simplicité confiante.

A le voir tranquille sous l'anathème, une sorte d'indignation s'emparait des assistants.

Ceux-ci, secoués par l'éloquence de l'accusateur public, émus de je ne sais quoi d'indicible qui se dégage de toutes les réunions où s'agite une question brûlante, ne pouvaient concevoir le calme de Serge et tout bas ils l'accusaient d'endurcissement.

A un moment, Serge avait souri : c'est quand on l'avait chargé du meurtre de Vladimir. Une telle accusation lui semblait absurde.

Il avait souri une seconde fois, imperceptiblement.

C'est quand on avait insinué qu'il était l'époux mystique de la Pavlovna : cette application du Rituel à lui-même lui paraissait bizarre et d'une certaine force comique dont il se distrayait, même en un si terrible instant.

La séance fut interrompue pendant une demi-heure : la foule pouvait sortir.

Néanmoins tout le monde resta à son banc, jaloux de ne pas perdre une ombre du tableau qui se déroulait aux yeux. Les magistrats, les jurés seuls et les accusés profitèrent du temps qui leur était accordé.

Quand ils rentrèrent, toutes les têtes se haussèrent pour voir Serge, Pavlovna, et la comtesse, surtout celle-ci. Dans la première partie de la séance, on ne l'avait aperçue qu'à peine, tant la confusion des premières minutes avait été extrême.

Cette fois la curiosité de la foule fut amplement satisfaite.

Le président était sur son siége.

Les jurés à leur tour s'étaient assis.

Le ministère public, feuilletant un dossier, s'apprêtait à faire son devoir.

Ce fut seulement lorsque le président, de sa voix brève, eût dit le sacramentel : « Huissiers, faites entrer les accusés, » que l'avidité des regards, surexcitée, trouva un aliment immédiat.

D'abord, Stasia parut. Ce fut alors un murmure de voix confuses où toutes les nuances de l'admiration et de la surprise se confondaient.

Oui, c'est bien elle, délicieuse aux regards dans son grand deuil, d'une élégance simple et rigoureuse.

Le deuil va bien aux blondes : on dit qu'il les rend irrésistibles par le contraste de ces ors teintés comme les blés et de ces voiles lugubres. Mais le deuil va encore mieux aux brunes. Or, on se le rappelle, Stasia avait cette chevelure longue, souple et d'un noir bleu qu'ont presque toutes les femmes russes originaires de Penza.

Sa dignité simple, son allure naturelle de fierté et presque de majesté, frappèrent tous les cœurs d'une invisible atteinte, mais si forte et si vraie que, dès lors, Stasia fut jugée innocente par un de ces verdicts qu'on n'exprime pas, que la loi ne rend point et qui sont le résultat spontané de l'instinct et de la conscience.

Ces jugements de la foule sont électriques.

Une même pensée, à la même minute, avait traversé tous les cerveaux.

Non, une figure si charmante, un front si pur, des yeux si beaux ne pouvaient cacher un cœur vicieux, une âme criminelle.

C'était elle que le crime avait entourée et trompée ; mais elle n'y avait point trempé : ses mains étaient nettes, innocentes comme son teint d'enfant et le clair émail de ses yeux superbes.

Le ministère public sentit ces dispositions de la salle ; il en fut troublé.

Il jeta à la dérobée un coup-d'œil sur les jurés ; il voulait savoir par leur attitude ce qu'ils pensaient de la comtesse. Mais ceux-ci étaient impénétrables.

Force fut donc au ministère public, dès que le silence se fut établi, de requérir contre Stasia.

Il le fit avec des ménagements d'expression infinis, mais perfides.

« Si nous avions à fixer nous-même la peine que mérite la comtesse, nous dirions que le châtiment est pour elle assez grand de se voir confondue sur ces bancs avec Serge et Pavlovna, ses amis, ceux dont elle partageait les goûts, les opinions et les passions.

« Assurément la comtesse, exactement comme Serge, n'a pas trempé les mains dans le sang de son mari :

mais elle a pu arrêter le complot dont celui-ci a été victime, et elle ne l'a pas fait.

« Remontons à l'origine jusqu'à l'époque où Stasia épousa Vladimir.

« Dès ce moment, et bien avant, Stasia partageait les doctrines nihilistes auxquelles l'avait initiée Pavlovna. Nous la mettons au défi de prouver que ses opinions n'étaient point alors celles de la secte.

« S'il n'en avait été ainsi, comment expliquer la rapide intrusion de Vladimir au palais Rostow et ce brusque mariage ? Comment expliquer que la comtesse Stasia, d'une noblesse déjà si éprouvée, si indépendante, si riche, si fière, fût allée choisir son mari dans les rangs de la jeunesse turbulente et révolutionnaire ?

« Comment expliquer, si Stasia n'était point nihiliste, l'exclusivisme farouche dont elle faisait preuve envers les gens de sa caste ?

« Elle ne s'entourait que de Pavlovna et plus tard de Serge ; elle ne trouvait de conformité à ses goûts et à ses pensées que dans les conversations et la fréquentation de ces deux chefs du nihilisme actuel.

« Toutefois, nous ne reprocherions pas à la comtesse les tendances de son esprit et ses opinions révolutionnaires, si nous n'avions les preuves palpables de son apostolat. Oui, elle était nihiliste active, et c'est uniquement pour se livrer à une propagande plus effective qu'elle a épousé Vladimir, dont les idées politiques n'étaient un mystère pour personne.

« On sait ce qui a suivi.

« Vladimir a trompé sa femme dans ses espérances, dans l'affection qu'il lui devait tout entière.

« Je dois ici noter un point essentiel dont vous ferez, messieurs les jurés, l'usage qu'il conviendra.

« A mesure que Vladimir s'enfonce dans ses débauches et renonce à toute activité révolutionnaire, personne ne s'occupe de le ramener à sa femme, de lui rendre la vie facile au palais Rostow ; Serge s'installe pour ainsi dire à sa place ; Pavlovna le poursuit de ses invectives avec acharnement.

« Quel devait être en tout ceci le rôle de la comtesse ?

« Elle était dès lors enceinte ; son devoir l'obligeait, non à tout supporter du père de son enfant, mais à

professer une résignation digne d'elle, à ramener l'absent par de bonnes paroles, à l'avertir.

« Le rôle, le devoir de la comtesse était d'écarter tout ce qui, de près ou de loin, pouvait prêter à la médisance, à la calomnie.

« La comtesse Stasia ne devait pas même être soupçonnée!

« Oui, nous maintenons qu'en gardant auprès d'elle des ennemis notoires de Vladimir, la comtesse se rendait d'avance coupable de tout ce qui pouvait arriver.

« Un jour, Serge se sent le plus fort : il donne un soufflet à Vladimir, qui l'accusait d'être l'amant de la comtesse. Que fait Stasia? Elle approuve Serge. Un duel a lieu, et vous savez quelle démarche fatale, inconsidérée se produit. La comtesse va voir Serge et nul ne sait ce qui se passe dans cette entrevue qui n'a pour témoin que Pavlovna.

« A partir de ce duel malheureux pour Serge, les événements se précipitent : Vladimir est condamné. Vous le sentez comme moi, messieurs, le jour où Stasia est allée voir Serge, la mort de Vladimir a été résolue.

« Cette mort sera assurément le résultat d'un complot nihiliste, la vengeance d'un parti trompé et aux abois : mais elle sera également le résultat de passions individuelles avec lesquelles Vladimir a eu le tort de jouer.

« La mort de Vladimir est donc résolue : il faut un bras. Pavlovna, qui est le génie même du mal et dont tous les héros de ce procès subissent l'impulsion, Pavlovna trouvera le meurtrier dont elle a besoin : elle fanatisera son âme, elle le dévouera au martyre ; mais elle atteindra son but.

« Un autre fait, significatif, celui-là, et dont je ne crois pas que la portée échappe à personne, c'est que la comtesse Stasia, presque au lendemain du duel, fait venir de Moscou chez elle un serf, Sémène, son père nourricier. Peut-être avait-elle l'intention de s'en servir comme d'un instrument pour le meurtre qu'elle méditait? Quoi qu'il en soit, il ne semble pas qu'elle ait donné suite à ce projet, et la présence de Sémène au palais Rostow demeure inexpliquée.

« Enfin, l'heure du crime a sonné.

« Les témoins que vous allez entendre vous en diront les détails. Pour nous, n'en recherchons que le côté moral.

« Vladimir est tué ; son corps, recueilli par un dvornik, n'est transporté que tard chez la comtesse. A la vérité, dès que la nouvelle lui parvient, elle s'évanouit ; mais l'officier de police qui pénètre dans son appartement, trouve sur le guéridon, auprès du lit de la comtesse, un roman français entr'ouvert.

« Pendant qu'on assassinait Vladimir, la comtesse lisait, et quelle œuvre ? Une de ces inventions à la fois érotiques et littéraires des romanciers parisiens. Par un hasard douloureux, dans le livre dont nous parlons, il s'agit d'une femme qui se débarrassait de son mari par la main de son amant... »

Le ministère public parlait avec tant d'animation que la foule, au début si bien disposée, subissait déjà une réaction.

Il continuait :

« Nous n'avons pas que des preuves morales : voici une preuve matérielle des plus fortes. On a pu douter qu'il y eût des relations établies entre Serge et Stasia. Nous savons aujourd'hui que ces relations ont existé d'une façon étroite et intime. Nous ferons mettre sous les yeux de MM. les jurés un carnet sur lequel la comtesse a inscrit presque au jour le jour ses pensées, et il n'est pas douteux que plus d'une ne se rapporte à l'objet qui nous intéresse. Vous apprécierez.

« Oui, Stasia, vous serez punie. Vous avez été une mauvaise femme et une mauvaise Russe. Votre conscience, d'ailleurs, vous adresse les mêmes reproches que la justice humaine, dont vous allez entendre bientôt l'impitoyable et légitime verdict. »

VI

LES PLAIDOIRIES

Après son réquisitoire contre Stasia, le ministère public, d'ailleurs assez ému, s'assit, et après quelques confrontations, quelques apparitions de témoins, quelques démarches de justice, dont nous avons fait grâce à nos lecteurs, la fin des débats fut remise au lendemain.

On savait que la séance ne serait pas longue.

Stasia, pour se conformer à l'usage, avait pris un avocat, un maître du barreau, Alexandrof, le même qui, il y a un an, défendit la Sassoulich et qui, cette fois, défendait une cause incomparablement plus facile.

Serge avait refusé toute aide et déclaré qu'il se défendrait lui-même : Pavlovna, tout en ne reconnaissant pas la compétence du tribunal et en aggravant ainsi les charges qui pesaient contre elle, avait également pris en main sa propre affaire : elle se sentait assez forte pour se défendre toute seule.

De retour au palais Rostow, où, jusqu'au verdict, elle restait consignée, Stasia était tombée atterrée sur un sopha. Elle avait pu, sous la grêle d'injures déguisées dont l'avait accablée le ministère public, elle avait pu rester impassible : il courait dans ses veines un sang trop fier pour qu'elle eût l'air de faillir, ne fût-ce qu'un instant. En public donc, sa majesté, sa sérénité ne s'étaient point démenties. Mais chez elle ce fut autre chose ; là, sans témoins, elle put pleurer elle-même, faire sur le passé un triste retour, détester sa simplicité native, douter d'elle-même, douter de Serge, douter de Pavlovna, douter de tout et même de Dieu !

Elle se sentait, jusqu'à un certain point, coupable de la confiance qu'elle avait inconsidérément accordée à des inconnus ; elle ne pouvait croire, en y réfléchis-

sant, à tant de précipitation de sa part ; elle déplorait ses égarements : trop de bonté l'avait perdue.

Puis sa pensée, malgré qu'elle en eût, se portait sur Serge. Était-ce possible ? Un homme comme lui, d'une probité antique, un sage sans besoin et sans jalousie, purement animé d'un désir de réforme, serait venu la circonvenir, et faire ses efforts pour tirer d'elle l'argent nécessaire à la secte ? Il aurait été l'instigateur du meurtre de Vladimir ! Elle ne pouvait le croire.

Sa conscience l'avertissait que si la justice se trompait à son endroit, la justice pouvait aussi se tromper sur Serge.

Mais Pavlovna ?

Ce que Stasia pensait d'elle, n'était point favorable à l'institutrice. Stasia sentait vaguement que Pavlovna était une nature dissimulée et sournoise ; elle sentait qu'on l'avait contrainte à vivre dans une atmosphère lourde et empoisonnée, qui n'était pas l'air respirable dont elle eût besoin, et sous l'influence de laquelle elle s'était endormie comme à l'ombre des mancenilliers.

Sans elle, sans Pavlovna, la petite comtesse n'en serait pas où elle en était : les réflexions amères et presque les récriminations, dans le premier moment, lui montaient à la gorge et l'étouffaient. Elle d'ordinaire si douce, qui jusque-là n'avait éprouvé que les émotions les plus féminines, était aujourd'hui comme transformée par l'indignation. Enfin la nuit vint et avec elle un calme relatif ; ses nerfs se détendirent ; elle s'endormit d'un sommeil fiévreux pourtant, mais elle s'endormit. Au matin, quand elle s'éveilla, un clair rayon (on était à la fin d'avril) entrait dans la chambre de la comtesse. Déjà les nuages de la veille s'étaient dissipés.

La foule qui avait assisté aux débats et aux réquisitoires du ministère public était exaltée, au dernier point. Les journaux, par leurs comptes rendus, avaient surexcité l'opinion, et la ville entière n'était pleine que de rumeurs contradictoires.

Cette fois la séance des assises devait commencer de meilleure heure encore que d'habitude : le tzar avait témoigné le désir de voir les choses se terminer le plus promptement possible.

La foule, dès huit heures, s'était portée à la salle des délibérations.

Cette fois, les dames étaient en plus grand nombre que la veille : les récits de leurs maris les avaient positivement rendues jalouses de celles qui avaient pu assister à des débats aussi palpitants. Aussi, plus d'une avait pris la place de son seigneur et maître et avait fait une question d'État de ce procès dont on devait au moins avoir entrevu la physionomie sur les lieux mêmes.

N'allait-on pas avoir là un sujet de conversation considérable ?

Durant bien des années, le souvenir devait en persévérer et amener sur les lèvres des dames, dans leurs salons fleuris, des conversations interminables.

Aussi, le président des assises, en jetant un regard sur l'assistance et en la voyant ainsi renouvelée, ne put s'empêcher d'ébaucher intérieurement un sourire. La présidente, elle, par de hautes raisons de convenances, n'était point là : le président le croyait du moins et se félicitait de ce bon goût ; et pourtant la présidente y était. C'est tout dire ; le personnel féminin de la haute société russe se rencontrait au complet, et cette fois, comme par une conspiration tacite, on avait fait toilette.

Conformément à l'ordre qui avait été établi par l'accusation, ce fut Pavlovna qui dut porter la parole la première et se défendre.

Elle le fit ainsi : après s'être levée assez lentement, elle jeta sur l'auditoire un coup d'œil circulaire, puis laissa tomber ses yeux sur les jurés.

« Toutes les accusations dont je viens d'être chargée sont fausses, inspirées par l'esprit de parti, par la raison d'État, par des principes de gouvernement.

« Dès l'origine, j'ai refusé toute compétence au tribunal chargé de me juger, et ce refus est motivé par ma conduite même, qui n'a donné à personne, jamais, en aucun temps, des droits sur ma personne, sur mes opinions, sur ma vie.

« Chacun pense comme il l'entend, et c'est là un droit sacré, incontestable : car je ne vois pas trop comment

mon semblable viendrait me dire : « Tu penses mal ! », ce qui sous-entend : « Moi je pense bien ! »

« Il me paraît que lorsqu'on se met à juger les gens sur leurs façons de penser, sur leurs opinions, on est à la fois juge et partie, et dès lors on n'est plus compétent : on n'est plus que violent.

« Dans le procès qu'on me fait, je ne vois absolument qu'un procès de tendance : on me reproche de ne pas suivre le courant. On me reproche de ne pas tout approuver de mon temps et du milieu où je vis.

« Je ne crois pas qu'on puisse trouver extraordinaire que je pense autrement qu'un moujick ; on ne peut trouver singulier que le moujick pense autrement qu'un marchand ; on ne peut trouver bizarre que le marchand pense autrement que le noble, et celui-ci que le tzar. Tous ces gens, nés différemment, élevés différemment pensent tous d'une façon différente ; et c'est ainsi que nous autres étudiants, nous pensons autrement que ceux qui n'étudient pas, autrement que les ignorants.

« Je ne vous ferai point un tableau pathétique de mon enfance ou de ma jeunesse : si j'ai été malheureuse, j'ai été plus heureuse que bien d'autres. On trouve toujours quelqu'un de plus malheureux que soi.

« Pour réfuter les accusations dont je suis victime et qui, bientôt peut-être, transformeront mon sort d'une façon nouvelle, je n'ai pas besoin de beaucoup de paroles.

« On a pu s'étonner que les paroles du ministère public m'aient laissée froide : ce n'était ni dédain, ni insensibilité, ni dépit. La vérité est que ma conscience ne me reproche rien de ce qui m'a été reproché.

« A la vérité, j'ai connu des gens que vous appelez nihilistes, parce qu'ils ne pensent en rien comme vous ; mais si vous m'en faites un crime, faites-moi aussi un éloge d'avoir connu des gens qui ont vos opinions et mènent votre vie.

« Les uns, je les ai connus, soit par une tendance naturelle de mon esprit qui ne vous regarde point, soit par hasard, soit forcément par mes accointances de famille et d'éducation, soit encore par cette loi qui force les gens de même condition et de même misère de se réunir au même endroit.

« En ce monde, il y a le beau et le laid, le bien et le mal, le vrai et le faux : c'est-à-dire il y a des contrastes inévitables. Vous êtes la force, et nous la faiblesse ; vous êtes l'oppression, et nous les opprimés.

« Je ne dis pas que vous n'ayez raison : mais moi, je n'ai pas tort.

« Je passe, de ces considérations qui ne vous toucheront pas beaucoup, à la discussion même des faits.

« En ce qui concerne Vladimir, vous m'accusez de l'avoir assassiné, sinon de mes mains, au moins d'intention. Vous prétendez que je n'ai rien fait pour arrêter les meurtriers.

« Voici ma réponse :

« Outre que la victime a manqué à mon égard de toute convenance, de toute amitié et de toute reconnaissance, jamais, depuis son mariage et depuis le voyage que je fis à Moscou, sur sa prière, je n'ai eu occasion de lui parler politique.

« La comtesse Stasia peut dire que si sa conduite à cet égard m'a paru défectueuse, jamais je ne lui en ai témoigné mon mécontentement ou mon indignation. Vladimir était un personnage que j'ai, trop tard malheureusement, jugé comme il le méritait.

« J'avais, au contraire, pour lui de l'affection : jamais je ne l'eusse présenté à Stasia si je n'avais cru qu'il pût faire le bonheur de mon amie. Il est vrai qu'en même temps je pensais à faire une bonne recrue, non point pour les nihilistes, mais pour le parti libéral. Qui pourrait là-dessus formuler contre moi une accusation sérieuse ?

« Depuis des années, j'étais liée à Vladimir par une véritable camaraderie : on peut en sourire. Mais, en somme, on connaît bien nos mœurs. Étudiants et étudiantes, nous ne faisons point, comme dans le monde, ces subtiles différences de sexe ; et, hommes et femmes, nous vivons avec la pensée d'une perpétuelle union morale qui fait notre force et nous aide à atteindre notre but.

« Les coupables sont ceux qui, ne voulant ni nous étudier, ni nous comprendre, s'ingénient à trouver chez nous le désir de tous les crimes et de toutes les fautes.

« La comtesse Stasia est mon amie ; c'est une gloire

pour moi, assurément. Pourquoi flétrir et ternir le sentiment qui m'a tenu près d'elle ? Nul n'en a le droit. Il n'y a que moi au monde qui puisse mesurer la sincérité de cette affection.

« Je lui ai dit que je connaissais à peine Vladimir : en réalité, c'était un mensonge. Mais dans le monde, dont on me reproche de ne point faire partie, les choses ne se passent-elles pas ainsi ?

« La nuit qui a suivi le meurtre de Vladimir, j'ai veillé le corps du malheureux. On m'en fait un crime ; on profite de cela pour m'appeler monstre. Puis-je être touchée d'une pareille partialité ?

« J'ignorais les plans de Ribowski, si toutefois c'est lui le meurtrier ; mais les eussé-je connus, comment les conjurer, autrement que par des conseils et une dénonciation ?

« Or, une dénonciation eût-elle été possible !

« On me reproche encore mon amitié pour Serge : ce dernier a été capturé chez moi. Encore une fois, ces accusations sont-elles sérieuses ? Veut-on qu'une femme n'ait aucun sentiment, aucune opinion, aucune idée, aucun métier ? Enfin, que veut-on de nous, étudiantes ? Que veut-on de nous, femmes ? Que veut-on ?

« Assurément, on a trouvé chez moi le Rituel ! Assurément on m'a rencontrée dans le cabaret de Pétrovich ! Assurément, j'ai parlé contre l'ordre de choses existant ! — Eh bien ! en quoi donc suis-je si coupable ? Où sont vos preuves ? Vous avez eu beaucoup d'éloquence en m'accusant ; mais qui donc avez-vous convaincu ? Il ne suffit pas de dire : « Vous êtes des nihilistes, des ogres ! » Montrez donc ceux que nous avons dévorés et les victimes de nos négations ?

« Vous me montrez Vladimir ?

« Je vous déclare que si jamais homme devait être la victime d'un parti, ce n'était point celui-là. Sa disparition devait être pour nous le signal de la persécution : sommes-nous donc si sots ?

« Cherchez ailleurs le meurtrier d'un débauché et d'un corrompu, qui n'était ni noble, ni étudiant. Le vol a pu être le mobile du crime : gardez mieux vos rues. Puisque Vladimir a été assassiné dans la nuit, sur la Perspective, à dix minutes de son palais, à cinq minutes d'un poste de police, tout près d'un pont et

d'une église, les vrais coupables, ce sont vos agents. Avez-vous songé à cela ?

« Pour moi, innocente de tout, j'attends avec confiance, avec assurance, ce verdict dont vous essayez de me faire peur. »

La façon dégagée dont Pavlovna se défendait elle-même, son ton bref et même un peu cassant, sa hauteur de vue, sa phrase incisive et claire produisirent une immense impression.

Les gestes étaient rares ; mais l'accent de la voix, le débit oratoire prêtaient à tout ce que disait Pavlovna une importance extraordinaire, doublée d'ailleurs par le milieu où se mouvaient les débats.

Elle avait parlé debout et son visage blême, dans la chaleur et l'emportement de sa discussion, s'était coloré.

Elle n'était plus laide.

Quand elle se rassit, un murmure qui n'était point défavorable courut dans l'assemblée. On trouvait qu'elle avait une manière d'arranger les choses et de les présenter au public qui changeait considérablement la question.

Le réquisitoire de l'accusateur légal semblait maintenant forcé, exagéré ; il tombait morceau par morceau ; il s'émiettait.

Il était difficile à Serge de conquérir plus de faveur que Pavlovna ; néanmoins, quand, après quelques minutes de repos, il se leva pour prendre la parole, la salle revint à sa curiosité ordinaire, et il put s'exprimer au milieu d'un profond silence, avec le calme et le sang-froid qui faisaient la base de son caractère.

« Je suis accusé, dit-il, sur trois chefs : on m'accuse de nihilisme, de relations d'un caractère obscur avec la comtesse Stasia, de l'assassinat de Vladimir ou du moins de complicité dans l'assassinat.

« Je conviens de tout sur le premier chef : oui, je suis nihiliste ; j'ai désiré, j'en conviens, et je désire encore, comme bon Russe et comme patriote, de profonds changements dans l'État.

« Ce n'est pas le désir de jouer un rôle qui m'a rendu nihiliste : quel rôle aurais-je pu espérer dans

un pays comme le nôtre, où le sommeil même court le risque d'être inculpé ?

« C'est par un véritable sentiment d'amour pour l'humanité, la justice et la civilisation que j'ai quitté le bien-être, la fortune, le rang même que le hasard m'avait départis !

« On me reproche ce Rituel : sans doute, dans un moment où mon apostolat m'est apparu sous des couleurs plus nettes et plus décisives, j'ai pu vouloir réunir en un formulaire général les règles et les principes de la méthode révolutionnaire. A cela, quoi d'étonnant, et quel est le néophyte qui, en se voyant la prédication interdite, ne songe à la remplacer par le livre ?

« Je me livre à vous comme un nihiliste dans le sens le plus étendu du mot; mais, ceci dit, qu'il me soit permis d'insister sur un point qui me tient au cœur : Je déclare bien haut dans cette enceinte, parce que j'espère que mes paroles rayonneront au dehors, je déclare que je repousse et que j'ai toujours repoussé toute solidarité avec les assassins, les incendiaires, les voleurs et les calomniateurs; je proteste de toutes les forces de mon âme contre les violences actuelles du parti et contre ce qui ne sera pas la prédication par les voies de droit.

« J'en appelle à ceux qui connaissent la probité de mon âme : j'ai maintes fois, j'ai toujours essayé de ramener les sectaires à la raison et à la modération. Qu'ils sachent bien que pour le présent ils doivent se borner à désirer l'émancipation absolue par la Constitution la plus libérale que les tzars voudront octroyer.

« C'est dans cette voie que j'ai voulu entraîner le nihilisme et il y entrera, malgré lui, sous peine de périr ! »

Serge, par cette profession de foi, n'oubliait qu'une chose, c'est qu'il venait de se révéler comme chef de parti et donnait beau jeu au gouvernement qui voulait se débarrasser de sa personne.

Il reprit :

« Pour ce qui concerne la comtesse, j'ai joué auprès d'elle le rôle d'ami et de conseiller.

« C'est une injure gratuite à la plus noble des femmes de venir ainsi incriminer jusqu'à ses démarches les plus innocentes et jusqu'aux pensées qu'elle inscrivait

sur des pages que nul n'aurait dû lire et dont les fragments qui ont été lus ici-même sont comme une glorification de la pudeur et de la chasteté !

« Je voudrais me taire : mais la violence serait trop forte. Bientôt, je serai loin de Pétersbourg, je ne pourrai plus parler... Je dirai donc ce qui, depuis si longtemps, me touche au cœur, et je confesserai en public et bien haut ce que je n'ai pu dire, ce que je n'aurais jamais dit ailleurs et en particulier.

« Je professe, pour la comtesse Stasia, un culte profond.

« Autant Vladimir était indigne d'elle, autant la comtesse méritait et mérite de tous le plus haut et le plus sincère hommage pour sa bonté de cœur, sa générosité d'âme, son imperturbable tendresse pour sa patrie et pour l'humanité.

« J'ai vécu longtemps à côté d'elle, à partir du jour où elle a daigné m'admettre dans son amitié : jamais une ombre n'est venue obscurcir pour moi la clarté de cette âme charmante.

« J'ai été témoin de ses efforts pour ramener Vladimir au bien ; j'ai été témoin de sa patience et aussi de ses douleurs.

« Le monde a pu sourire de mon assiduité au palais Rostow : le monde n'en avait pas le droit.

« Je ne veux pas mêler ici ma cause à celle de la comtesse Stasia : elles n'ont rien de commun. Les paroles qui me sont comme arrachées n'ont qu'un but, rendre hommage à la vérité et à la justice. Il est pour moi trop dur d'avoir entendu le réquisitoire du ministère public ; chaque mot en est comme un outrage, comme une profanation.

« J'arrive au meurtre et je m'étonne d'une chose ! l'assassin n'est pas ici ; ou il s'est fait justice lui-même, ou la police n'a pas su le trouver ; mais il faut à tout prix des coupables. Nous étions là, et nous payons pour tous.

« Quels sont, dans mes antécédents, ceux qui peuvent autoriser l'hypothèse que l'assassinat est une conception de mon cerveau ? que l'assassinat fait partie de mes moyens politiques d'obtenir le succès ! Au contraire, tout montre que ces violences répugnent à ma nature ;

l'idée seule m'en fait frissonner; la lâcheté du meurtre me soulève l'âme.

« Je suis un fanatique, mais non un furieux; j'irais peut-être jusqu'au martyre, mais non le martyre des autres, — le mien.

« Pavlovna est mon amie, une véritable sœur pour moi; à quoi bon le cacher ? Nous avons beaucoup d'opinions communes; mais voyez comme vos inductions sont fondées, nous sommes en désaccord profond sur une foule de points de la doctrine nouvelle.

« J'ai été prudent, dites-vous : c'était mon devoir.

« J'ai été habile : c'est sans calcul.

« J'ai été ingrat envers l'ordre social : en quoi donc ? Ici, j'ai trop beau jeu.

« J'ai trompé et tué mon ami ? Je le nie purement et simplement. Montrez donc vos preuves !

« Je suis un mauvais Russe ? O ciel ! puissent tous les Russes penser comme moi ! la sainte Russie deviendrait la mère des nations et les délices du genre humain ! »

Après cette plaidoirie, débitée d'ailleurs froidement, mais dont la péroraison enflammée transporta les esprits, Serge, accablé, dut se rasseoir : on lui apporta un verre d'eau. Il était agité, ému : il jeta un regard sur Stasia, qui, pâle et grave dans ses voiles, semblait une statue de la Beauté triste.

Alors Alexandrof se leva.

Tout le monde connaît ce nom européen dont une simple plaidoirie, à l'époque du procès de Vera Sassoulitch, égala le renom à celui des plus grands orateurs antiques.

Il avait, à l'époque du procès des nihilistes du canal Moïka, environ quarante ans; il n'avait pas encore eu l'occasion de développer ses qualités merveilleuses. Alexandrof n'a pas recours aux grands gestes, aux grandes phrases : il dit la vérité seulement; et ainsi il arrive aux effets les plus poignants, les plus dramatiques.

Il passa sa main sur son front, saisit la barre et regardant les saintes images :

« Dieu nous voit tous, dit-il; ce juge infaillible me suffit. Serge, il te suffit; Stasia et Pavlovna, que ce juge soit avec vous ! Qu'il dirige aujourd'hui ma pensée

et ma langue, car jamais mon cœur n'a battu comme il bat aujourd'hui. Je suis saisi d'une grande émotion. »

Il faut connaître l'esprit religieux et mystique des Russes. On comprend alors la portée d'un tel exorde.

Les jurés furent remués jusque dans leurs fibres les plus intimes : l'idée de Dieu les étreignait. Ils redoublèrent d'attention et se promirent d'être justes jusqu'au scrupule.

« C'est peut-être la première fois qu'on fait un crime à une femme de ce qui forme d'ordinaire sa plus belle parure : ce qu'on reproche à Stasia, c'est sa bonté, sa simplicité, sa grandeur d'âme et sa confiance.

« On lui reproche d'abord ses amis. Elle les a choisis dans une classe inférieure à la sienne, et on blâme ce choix comme une promiscuité défendue. Comme si la nature avait établi des préjugés et des barrières! comme si le cœur connaissait les distinctions des castes et tout cet appareil que la mort émiette et détruit !

« On lui reproche son mariage et la soudaineté de l'amour qui l'a unie à Vladimir. Comme si la justice avait le droit de sonder les mystères et de porter la main sur l'intimité de notre être ! comme si la justice pouvait pénétrer cet inviolable asile, plus sûr et plus secret que toutes les prisons !

« Stasia est sur le banc des assises; elle subit une infamie imméritée et savez-vous pourquoi ? Parce qu'elle a dérogé et s'est mésalliée... Quelle barbarie et quelle sottise !

« On feint de lui prêter des idées politiques; on va jusqu'à l'affilier à je ne sais quelle secte. Quelle mauvaise foi ! Quelle indigne interprétation des faits les plus simples, les plus ordinaires de la vie !... Quoi ! comme Pavlovna vous le disait tout à l'heure, une femme n'a donc aucun droit ? Elle ne peut penser ? En faites-vous uniquement l'instrument de vos plaisirs ? Et alors, dans vos peines, qui vous consolera ?

« J'en appelle à tous les fils, à tous les époux !

« Mais j'ai hâte de détruire l'accusation la plus lourde, celle de l'assassinat : sur le chef de l'affiliation,

nous n'avons aucune preuve, pas même de véritables présomptions morales.

« Vladimir n'a pas été seulement un mauvais homme et un mauvais citoyen, et selon vous-même, ministère public, un traître à son parti : il a été un mauvais mari, et pis encore, un mari outrageux.

« Le jour où un homme, sans certitude et comme en riant, se fait un jeu de dire à sa vertueuse compagne, celle à qui il doit respect et protection : « Vous avez un amant ! » si cette femme bondit sous la honte et l'outrage, si elle tue, est-elle coupable ?

« Je n'en sais rien, messieurs; il y a matière à controverse; il faut tout peser et tout voir.

« Ici, rien de pareil.

« Un duel a lieu : l'offenseur, c'était Serge; il est blessé. Stasia lui rend une visite furtive. Malheur à qui ne comprend pas ce sentiment délicat et profond !

« Serge, dans sa plaidoirie bien plus éloquente que la mienne, vous a expliqué l'éclosion des pensées que Stasia inscrivait tous les jours sur des pages brûlantes. Je n'en dirai rien après lui.

« Mais le roman? Stasia lisait un livre dont les situations lui sont appliquées par vous. Or, elles ne lui sont pas applicables : que devient, dans cette nouvelle hypothèse, l'incident tragique dont on fait tant de bruit ?

« Je ne préjuge rien; mais il me semble que les jurés renverront Stasia indemne; sur quel chef fonderaient-ils une condamnation ? Stasia n'est point une femme politique : ses amitiés ne peuvent, en pareil cas, déposer contre elles; elle n'est pas complice du meurtre : tout le prouve. Une femme si sainte, qui a été bonne amie, bonne épouse, qui, bientôt sera bonne mère, doit vous être sacrée. Je la mets sous votre protection. »

Après ces paroles, le jury, immédiatement, entra en séance : il va prononcer le verdict.

VII

LE VERDICT

La délibération des jurés dura environ une demi-heure.

Après les plaidoiries, les accusés étaient sortis de la salle, et les spectateurs de ce drame émouvant avaient pu se livrer à leurs commentaires. L'opinion dominante était que Stasia serait renvoyée des fins de l'accusation.

Enfin le jury, après sa courte délibération, rentra en séance : on ramena les accusés.

L'assistance ne respirait plus.

Elle buvait d'avance les paroles du président, qui, tenant à la main le verdict, se disposait à le lire de sa voix calme et accoutumée.

On essayait, en regardant les visages des jurés, de démêler les sentiments dont ils étaient animés et sous l'empire desquels ils avaient agi : mais ils portaient un masque impassible, qui ne disait rien.

Après différents prolégomènes usités dans les tribunaux, après avoir énoncé les différents chefs d'accusation, le président arriva aux motifs de la décision prise :

« En ce qui concerne Serge, nous disjoignons sa cause de celle de Pavlovna pour les chefs de meurtre et de préméditation d'assassinat.

« En conséquence, sur ces questions.

« 1° Serge est-il complice de meurtre ? » Il a été répondu *non* à l'unanimité.

« 2° Serge est-il coupable du meurtre de Vladimir à un degré quelconque ? » Il a été répondu *non* à l'unanimité.

« Nous disjoignons également sa cause de celle de la comtesse, et à ces questions :

« 1° Serge est-il coupable, de complicité avec Stasia, dans le meurtre de Vladimir ?

« 2° Serge est-il coupable à un degré quelconque de ce qui peut être reproché à Stasia ?

« La réponse a été *non* à l'unanimité.

« En conséquence, Serge est déclaré libre sur le chef de meurtre et de complicité de meurtre.

« D'autres questions ont été posées :

« 1° Serge est-il chef d'un parti nihiliste tendant à la subversion de la société russe et au bouleversement de l'empire ?

« 2° Serge est-il l'auteur d'un Rituel révolutionnaire organisant une religion nouvelle ?

« 3° Serge a-t-il essayé de se créer des disciples et des adeptes ?

« A toutes ces questions, il a été répondu *oui* à l'unanimité.

« En conséquence, lui faisant application des lois en vigueur et conformément aux décisions du jury, condamnons Serge à la déportation aux mines ; signons sa translation immédiate en Sibérie, où il sera employé à perpétuité aux travaux du gouvernement. »

— Serge, ajouta le président, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

— Non, dit l'accusé qui, sans avoir eu le temps de prononcer un autre mot, était entraîné hors de la salle. Il eut cependant le bonheur d'emporter un regard de Stasia, dont l'énergie morale s'était trempée et qui eut le courage de ne pas s'évanouir.

Le verdict du jury était généralement approuvé ; on avait tellement craint une condamnation à mort qu'on le trouvait indulgent.

Le président ne laissa pas le public respirer une minute de plus. Il continua :

« En ce qui concerne Pavlovna, une série de questions étaient posées dans l'ordre suivant :

« 1° Pavlovna appartient-elle au parti nihiliste ?

« 2° Pavlovna a-t-elle joué un rôle actif parmi les révolutionnaires russes ?

« 3° A-t-elle poussé au renversement de l'Empire et à la destruction de la famille impériale ?

« 4° Est-elle complice du meurtre de Vladimir ?

« 5° A-t-elle eu avec la victime des rapports politiques

tels que l'on puisse, à quelque degré que ce soit, supposer qu'elle aurait, inconsciemment, contribué au meurtre de Vladimir, soit par des paroles, soit par des actes ?

« A ces questions il a été répondu :

« Sur la première question, *oui*, à l'unanimité.

« Sur la deuxième question, *oui*, à l'unanimité.

« Sur la troisième question, *oui*, à l'unanimité.

« Sur la quatrième question, *non*, à l'unanimité. »

Comme la cinquième question était rédigée sur un ton ambigu qui permettait au jury toutes les solutions, le public attendait avec impatience la réponse du tribunal.

Le président prit un temps, comme on dit au théâtre, et recommença à lire :

« Sur la cinquième question, à l'unanimité, *oui*. »

Ainsi, le jury admettait que Pavlovna avait pu contribuer inconsciemment au meurtre de Vladimir. C'était, selon la loi russe, une accusation d'homicide par imprudence, et ainsi Pavlovna tombait sous le coup de la déportation en Sibérie et de la réclusion à temps.

« En conséquence, continua le président des assises, condamnons Pavlovna, selon la rigueur des lois, à la déportation en Sibérie, sans travail, d'une part, et d'autre part à une réclusion temporaire. Ces deux peines confondues, le jury consent à commuer la présente condamnation en une prison perpétuelle en tel endroit qu'il plaira au gouvernement de désigner, pourvu toutefois qu'on n'excède point le gouvernement d'Arkangel. »

La condamnation de Pavlovna était, comme on voit, plus terrible que celle de Serge. Pour un esprit remuant et actif comme celui de l'institutrice, quel pire supplice pouvait-on lui infliger que celui d'une détention où toutes ses énergies, toutes ses forces allaient se briser et s'user ?

Pavlovna en eut conscience.

Elle eût préféré les mines cent fois ; son cœur bondit dans sa poitrine, et quand le président lui demanda comme à Serge :

— Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

— Non ! dit-elle d'une voix forte et en se levant toute droite. J'aurais mieux aimé la mort, voilà tout !

Au reste, le public jugeait un peu comme Pavlovna. Bien que l'institutrice inspirât peu de sympathie, on ne pouvait s'empêcher de trouver que la balance n'était pas égale. On pensait que le jury avait été bien empressé à dire *oui* sur la cinquième question : l'invention de l'homicide par imprudence paraissait le comble de la casuistique.

Mais que faire ? surtout, que dire ?

Le silence est, en Russie, la suprême ressource de ceux qui ont trop à dire.

Au reste, on n'avait pas le temps de s'appesantir sur le cas spécial de Pavlovna. Celle-ci, conformément au système adopté dès le commencement de la séance, disparut par la porte des condamnés, et Stasia resta seule.

On juge de l'intérêt et de la pitié qu'excitait la petite comtesse : son attitude digne de respect, les plaidoiries si simples et si vraies dont elle avait été l'objet, sa beauté mélancolique, l'avenir qui attendait cette jeune femme bientôt mère, tout cela faisait en faveur de Stasia une réaction méritée, et quand le président commença à lire l'arrêt, peu s'en fallut que des murmures n'éclatassent.

Plus d'un visage était menaçant.

Voici les considérants du jugement élaboré par le jury :

« Les questions posées au sujet de la comtesse Stasia sont à peu près les mêmes que pour Serge et Pavlovna.

« Seulement sa cause s'est trouvée complétement disjointe de la leur, eux-mêmes n'ayant pas été recevables du chef de complicité sur aucune question, mais simplement de connivence sur le terrain des opinions et des projets politiques.

« La comtesse Stasia a donc à répondre au tribunal uniquement en son nom propre et personnel.

« 1° La comtesse Stasia est-elle nihiliste ?

« 2° A-t-elle désiré le renversement de l'ordre social et la ruine de la famille impériale ?

« 3° A-t-elle lu le Rituel de Serge, et en a-t-elle partagé les opinions ?

« 4° A-t-elle favorisé l'expansion des doctrines nihilistes ?

« 5° A-t-elle, par son mariage avec Vladimir, suscité inconsciemment les espérances des ennemis de l'ordre ?

« Sur le chef de meurtre :

« 1° La comtesse Stasia a-t-elle contribué par ses menées, ses exhortations, son argent, enfin par quelque façon que ce soit, volontaire ou non, au meurtre de Vladimir ?

« 2° A-t-elle eu, directement ou indirectement, des rapports avec Ribowski ?

« 3° Pouvait-elle savoir que Vladimir était menacé ? N'est-elle point coupable par imprudence, comme Pavlovna ?

« A ces deux chefs d'accusation, il a été répondu comme il suit :

« 1° *Non*, la comtesse Stasia n'est point nihiliste.

« 2° *Non*, la comtesse n'a désiré aucune subversion sociale.

« 3° *Non*, la comtesse n'a ni lu ni approuvé le Rituel.

« 4° *Oui*, la comtesse a favorisé par imprudence l'expansion des doctrines nihilistes.

« 5° *Oui*, la comtesse a suscité par son mariage avec Vladimir, mais inconsciemment, les espérances des ennemis de l'ordre.

« Aux autres questions, on a répondu :

« 1° *Non*, la comtesse n'a contribué en rien au meurtre de Vladimir.

« 2° *Non*, la comtesse n'a eu aucun rapport direct ou indirect avec Ribowski.

« 3° *Oui*, la comtesse pouvait savoir que Vladimir était menacé ; mais il n'y a pas eu imprudence.

« En conséquence, la comtesse Stasia, conformément à la législation en vigueur, atteinte et convaincue d'avoir par légèreté, insouciance ou autrement, favorisé l'expansion de doctrines funestes à l'État, est condamnée à la déportation dans une ville des confins de l'Empire, sans autre terme que celui qu'y mettra la clémence impériale après dix ans de séjour.

« Les trois causes ouïes, jugées sans appel. »

Un murmure assez semblable au bourdonnement des abeilles en été suivit ce jugement, qui condamnait à

un terrible exil une femme que le jury lui-même trouvait innocente.

Avec une autre rédaction, les questions posées au jury eussent renvoyé Stasia absolument indemne. Mais on sentait là-dessous un mot d'ordre ; on ne doutait point qu'il ne fût parti du palais, et le public n'osait plus protester ouvertement.

Sans doute, l'empereur avait voulu avertir sa noblesse de se tenir sur ses gardes, et, en frappant l'aristocratie la plus altière dans la personne de Stasia, faire un exemple dont tout le monde se souviendrait.

Stasia, pâle et défaite, prête à défaillir, mais, par pudeur et par dignité, se raidissant contre un incompréhensible malheur, se leva et suivit les gardes qui, par respect, se tenaient éloignés d'elle, et à peine osaient jeter les yeux sur ses voiles.

La condamnation qu'elle allait subir était un simple exil, avec jouissance de ses titres et de ses biens, sous la surveillance de la police, humiliation perpétuelle, mais légale.

Seulement, l'empire russe est vaste ; il est la quatrième partie du monde habité. Qu'entendait l'arrêt par une ville des confins de l'empire ? Était-ce au nord, était-ce au midi ? en Europe ou sur les frontières de l'Asie ?

C'était à l'Empereur de désigner le lieu d'exil de la comtesse.

Et maintenant que ce cruel procès est fini, que ces amis unis intimement par les opinions et le cœur vont être séparés à jamais, qu'on songe à ce que leur condamnation avait de féroce dans son impartialité apparente, dans sa justice prétendue.

Serge était condamné au plus affreux supplice pour un lettré et un sage : il allait travailler de ses mains au fond d'une mine, sous un garde-chiourme ; il était dégradé, précipité dans le bagne ; à jamais séparé de Stasia, de sa divinité, de son unique idole.

Stasia perdait tout... Il ne lui restait que l'espérance : elle la portait dans ses flancs. Et comme les grandes douleurs sont muettes, elle ne pleura point ; seulement elle garda désormais la pâleur de la dernière audience.

Pavlovna était devenue comme enragée d'impuissance, de haine et de douleur.

Mais tout n'est point fini, encore quelque patience, et nous saurons ce que deviennent nos héros, nos héroïnes, et les principes dont ils ont tous été les victimes, après en avoir été, les uns, les apôtres conscients et fervents ; les autres, les imprudents complices.

VIII

LES PRISONNIERS

A peine le verdict avait-il été prononcé, chaque condamné avait été reconduit au lieu qui lui avait été marqué pour sa prison.

Serge et Pavlovna avaient été emmenés à la forteresse, dans les cellules qui leur avaient été primitivement affectées.

Stasia seule avait eu la permission de retourner au palais Rostow : du moins, personne ne s'était opposé à ce qu'elle se rendît comme d'habitude chez elle, puisque aucune autre prison ne lui avait été désignée.

Pavlovna occupait à la forteresse une chambrette qui donnait sur le fleuve, sur la Néva. Elle était là certainement plus à l'aise et avait une plus belle vue que dans la mansarde qu'elle occupait jadis en ville.

Elle apercevait devant elle le Palais-d'Hiver, les quais, les arbres du grand jardin impérial, et, plus loin, l'horizon des maisons et des bâtisses qui lui apportait je ne sais quelle sensation de la vie et quelle perspective de liberté.

A peine rentrée dans son cachot, qui n'était, en réalité, qu'une chambre un peu nue, où elle ne se mouvait qu'avec précaution, mais qui n'était pas interdit à l'air libre, Pavlovna, brisée d'émotion, était tombée sur son lit dans un accablement qui, après tant d'émotions et de fatigues, n'avait rien d'extraordinaire.

L'institutrice était profondément découragée, et elle

l'était doublement; car elle avait beau faire profession de connaître les humains et leur justice, le jugement dont elle venait d'être victime l'exaspérait : il lui semblait que jamais acte plus cruel et plus inhumain n'avait été commis.

Ainsi, elle, femme libre, créature humaine, patriote russe, était condamnée, s'il plaisait au tzar — à un homme dont elle contestait l'autorité et le pouvoir — à une détention perpétuelle !

Elle était condamnée à un travail qui répugnait à ses mœurs, à sa conduite, à ses goûts; elle était privée à jamais de l'exercice de sa personnalité !

Une telle idée ne lui paraissait pas tolérable... Dans les circonstances présentes, elle se sentait poussée à quelque acte inconsidéré et malencontreux, à une résolution funeste.

Elle regarda encore autour d'elle; après un repos de quelques instants, et dans un accès de désespoir, elle courut frapper à la porte de la cellule. Un gardien lui répondit :

— Que voulez-vous ?

— Ouvrez !

— Que désirez-vous, Pavlovna ?

— Suis-je ici pour longtemps ?

— Je l'ignore.

— Sois maudit !

Le pauvre gardien referma la porte en haussant les épaules. Il avait vu bien d'autres désespoirs, assisté à bien d'autres caprices !...

Pavlovna, si ferme, si énergique autrefois, essayait en vain de se retrouver elle-même : devant la prison perpétuelle, son courage faiblissait; devant le pouvoir dont elle était la victime, sa force d'âme l'abandonnait, tant elle se sentait impuissante !

Elle comprit alors, pour la première fois peut-être, qu'on n'abdique pas impunément tout ce qui recommande la femme en ce monde : la grâce, la bonté, la décence et tant d'autres qualités dont nous faisons honneur, si justement, à nos sœurs, à nos filles, à nos mères et à nos femmes !

Pavlovna, dans cette solitude absolue, comprit qu'on n'abdique pas sans danger les tendres sentiments de la

nature humaine et ce que nous nommons les sentiments affectueux.

Pourquoi s'était-elle montrée rebelle à ces idées de tendresse et de bonté dont elle avait en Stasia un si parfait modèle?...

Elle n'avait pas été inaccessible à l'amour, l'infortunée... Et peut-être c'était ce qui la perdait!... Mais pourquoi n'avait-elle eu pour les sentiments voisins que dédain et mépris?

Elle apprenait maintenant ce qu'il en coûte de vouloir, pour se conformer à une philosophie douteuse, n'admettre que ce que la nature humaine comporte de plus modéré et de plus froid... La femme n'est pas seulement un instrument de raison : elle est un instrument d'amour; et quand elle n'allie pas l'un à l'autre, elle ne sait ni raisonner ni aimer.

Pavlovna n'avait, en somme, jamais mesuré l'étendue du sacrifice qu'elle avait fait. Autrefois, quand elle conspirait dans les conditions que l'on sait, tout lui paraissait facile, aisé, tout lui semblait conforme au but qu'elle poursuivait, et même, jusqu'à un certain point, elle pouvait croire que les événements concouraient à l'accomplissement de ses rêves.

Maintenant qu'une main brutale, celle des tribunaux et de la justice humaine, s'était abattue sur ces songes, elle était désolée et comme frappée.

Elle ne voyait plus autour d'elle que la réalité.

Réalité effroyable, triste entre toutes!

C'était l'abandon, l'infortune : l'abandon au point de vue matériel, car elle perdait ses amis, des camarades, les lieux qu'elle avait aimés et fréquentés, des habitudes, des façons particulières de voir et de chérir les êtres; — abandon au point de vue intellectuel : car elle perdait ses livres, les cours des professeurs qu'elle aimait, les conversations qu'elle eût voulu poursuivre, les idées qui souvent avaient séduit sa nature originale et que les capitales seules suscitent : — au point de vue morale, car elle n'apercevait plus aucun point d'appui à ses façons de penser ordinaire, et le jugement, en l'isolant, la mettait hors la loi.

Alors, regardant par la lucarne de sa cellule la liberté de ces moujicks qui s'agitaient sur la Néva et menaient une vie misérable à travers les plus ignobles besognes,

cette vie lui paraissait désirable. Les femmes de ces serfs lui faisaient envie : à coup sûr, elles traînaient une existence chétive, battues, malcontentes, nourries à peu près, collant sur leurs seins des rejetons affamés et criards... ; mais encore avaient-elles un mâle pour les défendre, la liberté d'aller et de venir... et si un jour la vie leur déplaisait, le droit de se pendre à un lacet, enfin de terminer la comédie...

Telles étaient les pensées qui remplissaient le cœur de Pavlovna.

Ce n'était pas avec terreur qu'elle voyait venir le jour du départ pour la Sibérie ou le jour de la réclusion perpétuelle dans une prison de l'État ; c'était avec indignation, avec une rage contenue et grondante : elle eût tout broyé sous ses ongles, si elle avait été hyène... Et la nature lui avait refusé tout moyen de défense et de vengeance !... Ce n'était pas la nature qu'elle accusait, mais la société. Jamais, non, jamais la société ne pouvait assez expier ce qu'on avait fait contre elle ; l'injustice dont elle souffrait était si énorme, qu'elle eût appelé, non plus comme autrefois une subversion de l'ordre régnant dans son pays, mais une subversion des planètes et comme un bouleversement des étoiles !

Ces folies emplissaient la cervelle déréglée de l'institutrice. Mais bientôt, cédant à d'autres instincts de sa nature et aussi à des sentiments plus tendres, elle pensait à Serge, son compagnon, son camarade, pris chez elle, volontairement captif, et à Stasia, son amie de toutes les heures, qu'elle avait trompée en mille circonstances diverses, et, à ces évocations d'un passé qu'elle ne pouvait plus revoir, elle s'émouvait, elle éprouvait des émotions inconnues, des frissons dont elle ne se rendait pas compte et qui la pénétraient jusqu'au fond même de son être.

Puis, songeuse, méditant sur le but même de sa vie, elle se faisait des aveux qu'elle n'eût point faits ouvertement à d'autres.

Elle s'avouait que vouloir la Révolution absolue était une chose absurde, impraticable. Elle s'avouait que vouloir conduire les sociétés à la perfection, c'était méconnaître leur essence même, qui n'est qu'une imperfection et une tendance à je ne sais quoi de moins

imparfait... Elle s'en voulait, en un mot, de ses rêves d'autrefois, de ses efforts, et elle regrettait le passé.

Regretter le passé! quelle sottise ou quelle amertume!

Ces réflexions assaillaient Pavlovna. Comment s'y serait-elle soustraite? Elle n'avait, pour se consoler, ni le souvenir d'une affection vraie, ni la certitude d'une affection présente, ni l'espérance d'une réhabilitation future. Tout s'acharnait, en somme, après elle, et la réduisait à merci.

Le jugement qui l'avait frappée était tel néanmoins qu'on ne s'était pas cru obligé envers elle à l'extrême rigueur.

La justice russe a ceci de bon qu'une fois le châtiment prononcé et légitimé par les tribunaux et par les lois, en certains cas l'exécution peut en être adoucie et modifiée.

Pavlovna s'aperçut bientôt qu'on apportait à sa situation tous les ménagements et tous les adoucissements jugés compatibles. Elle eut du papier, de l'encre, des plumes, des livres.

Mais telle était sa disposition d'esprit que, dans le premier moment, elle appela son gardien :

— Que signifie cela?

— Je l'ignore, Pavlovna!

— Pourquoi ce papier?...

— Pour vous, si vous voulez écrire.

— Et ces livres?

— Pour vous distraire, je pense...

— Qu'on emporte tout cela!... Autant de piéges pour surprendre ma pensée et me rendre plus malheureuse encore!

Pavlovna se trompait; mais qui ne pardonnera au prisonnier ses soupçons, ses méfiances même injustes?

Au reste, Pavlovna ne fut pas longtemps sans apprécier le bienfait mis à sa portée; elle comprit que, sans se trahir, elle pouvait, au jour le jour, inscrire ses pensées, ses luttes, ses souffrances sur le papier : elle le fit en langage idéographique, en termes inintelligibles... Mais ainsi, peu à peu, elle se consola.

N'importe! une amère pensée lui venait à chaque instant au cœur. Ce Vladimir, qu'elle avait poussé dans le monde, qu'elle avait aimé, dirigé, enrichi, il était

mort sous la balle d'un assassin, et le monde la soupçonnait encore!

Ce Vladimir, dont elle était l'épouse mystique, était maintenant sous la terre, et sa tombe n'était visitée de personne, pas même de ceux auxquels sa mort était si utile, pas même des nihilistes, dont il avait affirmé par son martyre l'existence et la vitalité!

Pavlovna, redevenue femme, ne pouvait, dans sa prison, supporter cette douleur.

Et ne pouvoir parler, ne pouvoir agir, ne pouvoir rien manifester des sentiments qui étaient en elle, quel supplice, quelle torture!

Décidément, cette réclusion dont elle était l'objet était bien le châtiment le plus conforme à sa nature, celui dont elle devait le plus souffrir. Nous allons voir comment elle sut s'en libérer.

IX

STASIA

L'exil est la peine la plus dure, celle qui le plus sûrement pèse sur le cœur.

Ces Russes que nous voyons à Nice, à Monaco, à Paris, un peu partout enfin, nous les croyons installés chez nous à jamais : eux-mêmes le disent et le croient.

C'est une erreur, une illusion ; c'est un mensonge!

Si l'on prend un Russe, quel qu'il soit, et qu'on le confine dans ce Paris tant aimé, c'est le châtiment le plus cruel et le châtiment le plus raffiné.

Sa ville, son village, sa neige, ses habitudes, voilà ce qui manque au Russe ; voilà son air respirable, voilà sa vie même!

Aussi le jugement qui frappait Stasia, terrible en apparence, l'était moins en effet. Elle était exilée sur les confins de l'empire, au Caucase ou en Sibérie; n'importe! elle restait en Russie!

Il est vrai que pour une nature cultivée comme celle de Stasia, la patrie c'était Pétersbourg.

Nous n'avons pas à dire comment la petite comtesse avait accueilli la condamnation qui la frappait : d'abord atterrée, voyant sa vie brisée, détachée de tout ce qui jusque-là l'avait soutenue, la pauvre femme avait quelque droit de faiblir.

Mais ces organisations frêles et délicates ont des forces secrètes : essentiellement nerveuses elles se raidissent contre la destinée et souvent la dominent.

Le gouvernement avait résolu de traiter Stasia en grande dame qu'elle était, en prisonnière de marque. Elle avait droit de rester chez elle, et même un exprès du palais était venu, de la part de Sa Majesté, lui apporter l'autorisation de recevoir des visites ; mais Stasia n'avait guère le cœur aux réceptions. Elle résolut de briser au plus tôt avec le passé, et de se réserver l'avenir avec son fils, — car l'enfant qu'elle portait était un fils, elle en avait l'espérance et la certitude.

La jouissance de sa fortune lui était laissée par dérogation aux lois du séquestre, qui mettent sous la tutelle de l'administration les biens des exilés. Stasia devait encore cet adoucissement à la faveur impériale ; son sort effectivement avait intéressé l'impératrice au dernier point. Les jurés avaient évidemment, dans la personne de Stasia, voulu donner une leçon à la noblesse ; et bien qu'en haut lieu le prétendu nihilisme de la petite comtesse eût déplu, on en voulait un peu à ceux qui l'avaient condamnée si rudement.

La réaction en faveur de Stasia, partant de si haut, était devenue complète.

La seule exception que put faire Stasia fut en faveur du baron Fritschen.

Les derniers événements nous ont obligé de négliger les personnages secondaires ; ils n'en existent pas moins, et sauf le prince Nosimof, qui est incorrigible, ils ne s'en portent pas plus mal.

Donc, le baron Fritschen, dès qu'il connut le verdict qui frappait Stasia, n'avait eu qu'un but, n'avait caressé qu'une pensée, voir la comtesse, et mettre à ses pieds un dévouement qui n'avait pas abdiqué.

C'est avec joie, avec enthousiasme qu'il apprit les bienveillantes dispositions que la famille impériale

avait témoignées à Stasia ; et aussitôt il s'était mis en route pour le palais Rostow.

A force d'obsessions, il avait obtenu que Sémène allât plusieurs fois demander à la comtesse la permission d'être introduit.

Stasia refusait toujours.

— N'importe, disait le baron, je camperai ici, si c'est nécessaire. Mais il faut que je voie la comtesse, il le faut.

Cet entêtement toucha Stasia.

Quand le baron entra chez la comtesse, ce n'était plus le financier prétentieux et frotté d'aristocratie que nous avons connu : c'était un homme du vrai monde, de celui où l'on sent humainement, où les joies franches sont accueillies avec cette gaîté qui est un remercîment à Dieu, où les douleurs vraies sont ressenties et partagées avec cette émotion sincère qui témoigne de la solidarité sincère qui nous unit les uns aux autres.

Pauvre baron ! Il ne trouvait pas un mot...

Mais Stasia comprit quel désintéressement se cachait sous cet abord embarrassé et timide.

— Merci, mon cher Fritschen ! dit-elle.

Et à ces mots, Fritschen, traité pour la première fois en intime, sentit de grosses larmes, des larmes délicieuses envahir ses paupières.

Il se remit pourtant.

— J'ai pensé, dit-il à la comtesse, que dans la situation qui vous est faite, vous auriez besoin d'un ami, d'un véritable et fidèle ami. Je m'offre, je veux que vous usiez de moi de la façon la plus absolue. Je ne vous parle point du passé : j'ai eu en d'autres temps des ambitions démesurées. Aujourd'hui, il en est autrement : oui, je pense d'une façon différente et qui m'est certes encore bien douce...

— Allons, Fritschen, dit en souriant Stasia, allons au fait ! J'accepte votre dévouement : j'y crois. Qu'avez-vous décidé ?

— Eh bien ! comtesse, permettez-moi, jusqu'à votre départ, de venir vous rendre visite, je vous raconterai les bruits du jour, je ferai vos commissions en ville... et, enfin, dernière faveur, quand vous partirez pour la frontière, laissez-moi tout organiser, tout régler, et même...

— Et même?...

— Vous accompagner!

— Ah! Fritschen, pour cela, non. Ce n'est pas possible.

— Seulement vous accompagner à mi-route.

— Cela ne se peut.

— Permettez, comtesse, je veux vous accompagner à moitié du chemin pour voir si rien ne manque, si tous les soins...

— N'insistez pas, mon ami. Cela ne se peut.

— Je n'insisterai pas, répondit Fritschen pensif. Mais on voyait bien qu'il avait une pensée et qu'il n'y renoncerait pas facilement.

Il se tut quelques instants et reprit :

— Il ne faut pas que je vous quitte aujourd'hui sans recevoir de vous un ordre.

— Je n'ai point d'ordre à vous donner.

— Ce n'est pas possible, cherchez bien...

En réalité, bien que la comtesse fût touchée de l'insistance de Fritschen, malgré elle-même, elle pouvait croire qu'il y avait dans l'insistance du baron de très-bons sentiments, mais qui ne seraient point suivis d'effet.

Outre que le bon Fritschen n'avait point la renommée d'être le plus serviable des êtres, il y a dans la langue russe de tels euphémismes, c'est dans le dictionnaire slave une telle profusion de mots et d'idées purement courtisanesques, qu'on pouvait à la rigueur, au premier moment, ne pas s'arrêter outre mesure aux propositions de Fritschen.

. Néanmoins son insistance frappa la comtesse.

— Eh bien! mon cher Fritschen, puisqu'il en est ainsi, oui, je puis vous charger d'une commission.

— Dites vite, répliqua le baron au comble de la joie.

— Vous souvient-il de Pavlovna?

— Certes, fit-il... et je ne m'en souviendrais pas, que le procès...

— Bien, bien... Pavlovna était mon amie avant le procès; elle l'est encore après. Où pensez-vous qu'elle soit?

— Elle est en prison... à la forteresse...

— Pensez-vous que le gouvernement veille à son bien-être ?

— Quelle plaisanterie !... Pavlovna doit être soumise au même régime que tous les prisonniers. L'administration se soucie d'elle comme d'une pomme...

— Très-bien raisonné, mon cher Fritschen. Voilà une situation à laquelle il faut porter remède.

— Et comment ?

— Répondez toujours à mes questions. Pensez-vous que si j'envoie des dons en mon nom privé à Pavlovna, elle les reçoive ?

— Encore faut-il que vous ayez l'autorisation de les envoyer.

— Cette autorisation, je ne l'ai pas, et mon intention n'est pas de la demander.

— Je vois ce que vous réclamez de moi.

— Dites-le vous-même.

— Vous voulez que je vous serve d'intermédiaire ?

— C'est vrai !

— C'est convenu, comtesse, je le ferai. Et reposez-vous sur moi. Dussé-je acheter la forteresse, vos ordres seront exécutés.

— Non, pas mes ordres... mes prières.

— Vos ordres, comtesse, vos ordres ; je suis un ami, mais, dans le cas présent, je serai un messager fidèle · je veux être un véritable esclave de vos volontés... Ceci dit, laissez-moi vous exprimer mon opinion sur Pavlovna. C'est une franche coquine, et si...

— Comment, Fritschen, plaisantez-vous ?

Le ton de Stasia était sévère. Le baron vit qu'il faisait fausse route, et, pour s'excuser, exagéra sa faute :

— C'est mon opinion... dit-il ; mais si vous voulez..:

— J'ai autre chose à vous demander encore, Fritschen.

— Parlez, parlez, vous ne demanderez jamais assez.

— Vous vous rappelez Pavlovna, vous vous rappelez aussi Serge ?

— Moins, beaucoup moins ; je l'ai vu à peine.

— N'importe ! Vous ferez pour lui autant, sinon plus, que pour Pavlovna. Vous les pourvoirez de ma part de tout ce qui est nécessaire à leur bien-être, de tout ce qui peut leur assurer la bienveillance de leurs gardiens, leur rendre la vie moins amère. Enfin vous sau-

rez tout ce qui se passe à leur endroit, et vous me le redirez.

— Assurément, répondit Fritschen ; mais, comtesse, ne craignez-vous pas qu'on ne m'accuse aussi de nihilisme, et qu'on ne m'implique dans le procès des trois cents personnes arrêtées ?

— Non, je ne le crains pas.

— Dieu vous entende ! car, maintenant que vous m'avez tracé le chemin, j'irai jusqu'au bout, je vous en avertis.

Le baron se retira un peu inquiet, mais enchanté au fond. Il trouvait que la petite comtesse avait assez bonne mine, et comme il avait baisé l'extrémité de ses doigts, tout lui apparaissait en rose.

Sur le seuil de l'antichambre il trouva Sémène.

La pensée qu'il n'avait pas révélée à la comtesse, il crut pouvoir en avertir Sémène : sa finesse lui disait que Sémène serait heureux de la confidence et n'en révélerait rien.

— Bonjour, Sémène, j'ai vu la maîtresse.

— Dieu est grand, seigneur!

— Oui, et j'ai pour elle de grands projets.

— La bârinia sera bien heureuse.

— Elle n'en sait rien. Je voulais te voir pour tout te dire ; car, sans toi, je ne puis rien.

— Je ferai ce qui plaira aux saints, dit Sémène quelque peu étonné et méfiant.

— Je suis très-riche, Sémène ; eh bien ! toute ma fortune, je la donnerais volontiers pour épargner une douleur à la bârinia.

Sémène ne répondit rien ; mais son visage expressif témoignait qu'il était bien de cet avis.

— Si la bârinia, continuait Fritschen, est envoyée en Crimée, eh bien! nous la suivrons ; car en Crimée on n'est pas trop mal, on peut s'arranger.

— Avec l'aide de Dieu on peut tout.

— Sans doute. Mais si le noble tzar, notre père, envoie la bârinia à Tobolsk ! oh ! alors...

Le baron se pencha vers Sémène et lui dit quelque chose de bien extraordinaire probablement, car le père nourricier ouvrit des yeux démesurés.

— Est-ce convenu ?

— Par mon salut éternel, conclut Sémène, c'est

convenu. Sur ma vie, c'est un plan cela, un plan admirable.

Fritschen, heureux d'être compris, descendit le perron du palais Rostow avec la même majesté qu'autrefois l'escalier de la Bourse, après quelque opération heureuse et colossale.

X

SERGE ET FRITSCHEN

Des trois condamnés, c'est encore Serge qui avait eu le plus à souffrir.

A peine avait-il quitté l'enceinte du prétoire où on venait de le condamner aux mines, qu'il était saisi par les gendarmes, rapidement emmené dans une petite pièce attenante aux corridors et immédiatement garrotté.

C'était la loi. Serge n'était plus rien, qu'un forçat, un numéro correspondant à une peine afflictive et infamante.

Les hommes chargés en cette circonstance d'appliquer le Code ne sont jamais délicats en besogne, et cette fois, moins qu'en toute autre occasion, ils manquèrent à leurs habitudes brutales.

Serge était de petite taille, son aspect n'était nullement imposant; sa physionomie même ne frappait pas au premier abord, et il fallait l'avoir vu de près, l'avoir vu causer ou sourire pour comprendre ce que ce jeune visage avait de charme, malgré l'air de tristesse qu'on y voyait toujours empreint.

Les mains liées, l'endossement d'un costume spécial, tout ce vil attirail des condamnations, n'auraient point causé à Serge une impression trop pénible ; il s'y attendait. Mais ce qui lui fit une grande peine, ce fut l'enlèvement de son lorgnon. Myope, habitué à ces

verres qui rapprochent les distances, il était menacé de ne plus y voir : c'était un destin trop dur.

Quand le soldat lui prit son lorgnon sur les yeux mêmes, avec un sans-façon tout militaire, Serge fut consterné et indigné.

— Que fais-tu, frère ?

— A quoi te sert cet instrument ?

— A y voir !

— Quelle plaisante chose ! On y voit bien sans cela. D'abord c'est défendu.

— Parles-en à l'officier.

— C'est inutile : j'ai fait cela cent fois. Je connais le règlement.

— Un tel despotisme est-il possible ? pensa Serge. Il continua :

— N'importe ! va voir l'officier...

— Non, je ne dérangerai pas l'officier : il m'arrangerait de la belle façon. Je te les laisse.

L'officier n'était pas loin. Il accourt : la discussion avait été vive.

— Mon lieutenant, le prisonnier ne veut pas donner ses lunettes...

L'officier était myope aussi ; il comprenait donc l'étendue du sacrifice que la loi imposait à Serge. Il fit signe aux soldats de se tenir tranquilles, et s'approchant du prisonnier :

— Gardez votre lorgnon jusqu'à la forteresse. Là, je vous le demanderai, pour nous conformer aux règlements. Vous me le remettrez, et, avec la permission du gouverneur, je vous le ferai rendre.

Serge ne put que remercier ce généreux officier, mais trop tôt : car arrivés à la forteresse, les choses se passèrent comme on lui avait dit, sauf la permission du gouverneur qui ne vint pas. Serge tomba donc dans une demi-nuit, car ce n'est pas voir que de ne point distinguer les détails.

Mais n'importe ! il était las de toutes les émotions éprouvées, si abattu de la double condamnation de Stasia et de l'institutrice, si ému lui-même des travaux auxquels il allait être contraint dans les mines, qu'il se jeta sur le lit de camp de sa cellule et s'y endormit d'un sommeil réparateur.

Il ne rêva point : son sommeil était trop lourd, trop profond.

Un affreux réveil l'attendait.

— Debout! dit le gardien.

— Ne puis-je me rafraîchir la figure?

— Debout! et pas de réplique! Allons! dehors!

— Où cela?

— Au Dépôt!

Tous les condamnés à la Sibérie sont parqués dans le même endroit : meurtriers, voleurs, gens de tout étage, les pires vagabonds de Pétersbourg et de Moscou. C'est avec eux que Serge allait être confondu.

Ce contact, cette promiscuité lui donnaient le frisson; car ce n'était pas seulement dans son corps qu'il était atteint, mais dans son âme. On l'exposait à la contagion d'habitudes grossières; eh bien, soit! mais le forcer à ouïr les conversations de cette tourbe, de ce ramassis, c'était trop.

Le but de la police, à laquelle Serge appartenait désormais, n'était pas aussi cruel que notre ami pouvait le croire : on voulait simplement l'ammener à désirer des adoucissements et, quand il les demanderait, tirer de lui en échange des éclaircissements sur la secte et sur l'imprimerie clandestine où avait été imprimé le Rituel.

Mais c'était mal connaître Serge : le premier moment de stupeur passé, il comprit que c'était une épreuve de plus et se prépara à la franchir.

Au reste, ses compagnons futurs, ceux qui devaient faire partie avec lui de la chaîne qui irait en Sibérie, ne se montrèrent point intolérables. S'ils furent importuns, ce fut par leurs petits soins.

Ainsi fut trompée l'espérance de la police. Non-seulement Serge ne faiblit point, mais ses camarades ne consentirent nullement à l'espionner. Ils avaient, au contraire, pour lui une certaine vénération. Ils étaient peu au fait des péripéties du drame qui amenait Serge sur les mêmes bancs qu'eux; mais ils savaient vaguement que l'étudiant nihiliste n'était pas du monde du crime; ils le considéraient comme un être supérieur et malheureux.

Mais si ces infortunés galériens essayaient de rendre à Serge la situation moins dure, ce n'était pas néan-

moins une raison pour que Serge ne se jugeât point maltraité.

En sa qualité de détenu politique, il avait droit à certains égards que l'administration semblait lui refuser : il les réclama.

A toutes ses pétitions, le silence seul répondit.

Tout ce que savait Serge, c'est qu'il faisait partie d'une chaîne qui devait quitter Pétersbourg vers les premiers jours de juin.

Sa pensée ne se reportait qu'avec horreur sur Stasia : il s'imaginait la petite comtesse malheureuse, persécutée, éloignée de tout ce qu'elle aimait, de tout ce qui jusque-là avait été son soutien et sa vie.

Et alors, son cerveau, surexcité par l'existence affreuse que lui-même subissait, s'imaginait des événements terribles, des fatalités inexorables : il voyait tout sous l'aspect de ses sombres pressentiments.

Il devenait très-froid, très-triste, taciturne; il se plaignait maintenant à haute voix à ses compagnons indignes de ses confidences.

Il s'irritait facilement.

Il grondait ceux qui l'approchaient; il était dans un état d'agacement perpétuel.

Il perdait son calme et son sang-froid, ne se gênait plus pour dénigrer ouvertement l'ordre de choses...

La vie intellectuelle, chez lui, éprouvait de véritables désordres. Petit à petit, chez Serge, se modifiaient la constitution, les habitudes mentales, les qualités, les passions : le système nerveux était effleuré; il eût fallu de grands soins.

Serge s'inquiétait aussi de Pavlovna. Après tout, elle était sa compagne dans toutes les batailles; ensemble, ils avaient combattu le bon combat; mais ils avaient beau questionner, la plupart du temps ses collègues le regardaient d'un air hébété, ou ses gardiens levaient les épaules.

Cependant, fidèle à sa parole, Fritschen agissait.

Toujours prudent — et il serait inutile de lui reprocher cette qualité, puisqu'elle lui servait à faire le bien — Fritschen était allé trouver le grand-maître de police, qui l'avait reçu fort convenablement.

L'entrevue avait eu lieu à la russe, avec une extrême courtoisie.

— Qu'y a-t-il pour le service de l'opulent baron? avait demandé le général Trépof.

— D'abord, avait répondu Fritschen, permettez-moi de me rendre Votre Excellence favorable en mettant entre ses mains ceci pour ses pauvres.

Et Fritschen déposait sur la table une enveloppe contenant plusieurs milliers de roubles.

Le général Trépof était le plus incorruptible, le plus honnête des hommes : aussi Fritschen n'agissait point dans une intention corruptrice. Néanmoins, le général, ne voulant même pas être soupçonné, rendit l'enveloppe en disant :

— Demain, je lirai le *Messager officiel* : il suffit que j'y lise votre nom inscrit. Mais de qui s'agit-il?

— J'ai un ami, Serge le nihiliste, qui va partir pour la Sibérie. Je voudrais lui être utile.

— Vous êtes généreux.

— Non... c'est un ami.

— La chose est grave : ce Serge est mal vu, fort mal vu. J'en parlerai à Sa Majesté.

— Puis-je lui faire passer quelque argent?

— Oui, mais fort peu, et seulement par l'intermédiaire du directeur de la prison.

— Puis-je lui parler?

— Diable! vous devenez exigeant!

Mais Fritschen, en effet, voyant que le maître de police semblait trouver la chose naturelle, s'enhardissait.

— Songez, Excellence, que je ne le reverrai plus jamais!

— C'est vrai!

— Et nous sommes liés très-intimement.

— J'ignorais cela, dit le maître de police d'un air songeur, car déjà il pensait à autre chose.

— C'est-à-dire, se hâta d'ajouter Fritschen avec quelque effroi, nous nous sommes connus assez pour qu'aujourd'hui...

— Eh bien! je vais à la forteresse. Venez avec moi.

C'était, en effet, l'heure de la visite que le général faisait tous les jours. En emmenant Fritschen, le maître de police se délivrait d'une corvée inévitable; car, en somme, on ne refuse rien à un homme dont le gouvernement peut avoir besoin tous les jours.

A peine arrivés, le général fit entrer Fritschen, légèrement pris d'émotion, sous la voûte qui mène à la chapelle d'Alexandre Newski.

— Où allons-nous, général?

— Au Dépôt.

Tout le monde se découvrait sur leur passage. Au fond du premier corridor, une grille se présentait, derrière laquelle une porte de chêne massif masquait tout horizon.

— C'est ici, baron.

Et, s'adressant au gardien muet et au port d'arme, le général dit impérativement :

— Appelle-moi le condamné sibérien Serge; qu'il vienne à la grille.

Deux minutes après, les deux battants de la porte de chêne glissaient dans les rainures du plancher, et le visage anxieux de Serge apparut. Le baron le connaissait à peine, et Serge presque pas.

On juge de leur surprise mutuelle.

— Parlez ! dit le général. Je vous laisse.

Et il s'éloigna dans les couloirs.

— Vous êtes bien Serge?

— Oui, c'est moi. Que me voulez-vous?

— La baronne Stasia m'a chargé de vous voir à n'importe quel prix. Elle me prie de lui donner exactement de vos nouvelles. Dites-moi tout ce que vous avez à lui dire. Votre commission sera faite avec fidélité...

Serge suffoquait... Il y a deux minutes, il était loin de penser à cette communication soudaine avec le monde des vivants.

— Oh ! dites-moi plutôt comment se porte notre frêle amie! Dites-moi, baron, comment elle a toléré l'horrible situation où nous l'avons mise! Et quand vous la reverrez, surtout ne lui racontez pas dans quelle abjection vous m'avez trouvé : je lui causerais peut-être trop d'aversion ou de pitié!

— Calmez-vous, Serge, disait le baron ému; au nom du ciel, calmez-vous. Prenez cette enveloppe; c'est moi qui vous remets ceci en mon nom pour vous aider en de tels malheurs. Je prendrai soin de vous; Stasia prendra soin de vous aussi. Pauvre ami, nous vous plaignons et nous vous aimons.

Le général revenait.

Il affectait un air farouche, quoique son cœur fût excellent.

— C'est fini, n'est-ce pas? Vous ne réclamez rien?

— Général, je réclame mon lorgnon ou des lunettes : je n'y vois pas ; je suis myope, et on m'a enlevé...

— On va vous les rendre, vos lunettes. Allons, baron, arrivez. Je suis pressé.

Les battants reprirent leur position primitive, et Fritschen, que ses bonnes actions rendaient léger comme à vingt ans, suivit le général, après avoir fait à Serge des gestes extraordinaires qui voulaient dire mille choses cordiales et affectueuses.

XI

UNE IMPRIMERIE CLANDESTINE

Les débats avaient mis en relief le nom du cabaretier Pétrovich, dont la taverne servait de repaire aux nihilistes quand ils voulaient se revoir ou conspirer.

Mais justement cette célébrité fâcheuse avait détourné de chez le malheureux marchand de vin sa clientèle ordinaire ; tous ceux qui allaient d'habitude chez lui s'étaient sentis pris d'une certaine terreur ; ils se demandaient vaguement — ayant tous sur la conscience quelque peccadille — s'ils n'étaient point poursuivis ou au moment de l'être.

Pendant quelques jours Pétrovich s'était consolé, il avait pu croire que sa clientèle avait changé en mieux, voilà tout : en effet, des équipages en assez grand nombre étaient venus s'arrêter à sa porte, et des couples aristocratiques en descendaient. Mais cette vogue avait pris fin rapidement.

Le cabaretier resta seul, — avec son désespoir.

Au reste, n'avait-il pas trahi ? Son sort était mérité.

Mais la police n'abandonne pas les siens ; l'état déplorable où Pétrovich était tombé donna à la pré-

fecture l'idée d'utiliser les connaissances que le marchand avait acquises dans sa longue carrière.

Pétrovich accepta donc, — et comment eût-il refusé ? — de rechercher les nihilistes ardents qui avaient échappé aux premières investigations.

Celles de Pétrovich furent assez heureuses.

Un jour qu'il se trouvait dans la Grande-Morskaïa, une des rues les plus larges et les plus populeuses de Saint-Pétersbourg, Pétrovich fut attiré par le bruit d'une machine ; il regarda par les soupiraux fort longtemps, et s'en fût allé, sans penser à mal, s'il n'eût remarqué qu'en présence de sa longue et involontaire inspection certains mouvements de trouble et de confusion s'étaient produits parmi les ouvriers.

A quelques pas, dans la même rue, se trouve la préfecture.

Y courir, y raconter ses impressions, fut pour l'ancien cabaretier, devenu mouchard, l'affaire d'un instant.

Le colonel auquel il s'adressa, l'envoya d'abord à tous les diables avec ses visions biscornues ; mais Pétrovich insista tellement que le colonel ne sut bientôt plus que penser.

— Enfin, que font-ils de si inquiétant, puisqu'ils travaillent au grand jour ?

— Je l'ignore ; mais pourquoi ont-ils eu si peur ?

— Y songes-tu ? C'est une maison bien connue ; et tu crois qu'on irait à deux pas de la préfecture...

— Je ne sais rien au juste... Je n'ai que mon instinct et un pressentiment...

— Allons, tiens-toi tranquille ; j'irai voir.

En effet, comme les choses se passaient tout auprès, le colonel ne vit aucun inconvénient à s'assurer par lui-même de la réalité des visions de Pétrovich.

Il se planta devant le soupirail par où on apercevait les ouvriers : il avait à côté de lui des passants, qui, à chaque minute, attirés par le bruit venaient voir en badauds, puis se renouvelaient.

Cent fois, il avait passé là ; il s'était même arrêté, mais jamais longtemps, et avec cette indifférence du flâneur qui regarde fixement et sans voir.

Aujourd'hui, les choses étaient changées : peu à peu,

il s'intéressait au va-et-vient des ouvriers, au bruit et au jeu des machines.

Dans ces vastes caves, converties en atelier, était, en effet, une imprimerie fort connue, à laquelle on avait souvent confié l'impression de documents impériaux.

Le colonel haussa donc les épaules, et après quelques minutes de contemplation, s'éloigna.

Cependant Pétrovich avait eu raison.

Cette fois encore, les nihilistes l'échappaient belle.

Non-seulement l'imprimeur avait été gagné par eux aux idées subversives qu'on appelle là-bas libérales, mais encore les nihilistes avaient fini par obtenir de lui qu'il imprimât *le Commencement*, ce journal insaisissable, qui paraît partout et ne s'imprime nulle part.

L'imprimeur avait même trouvé un truc assez ingénieux.

Comme ses ouvriers ordinaires auraient pu en somme le trahir, à deux heures, tous les six jours, l'équipe en fonctions était envoyée au repos, et remplacée par des ouvriers de la cause, typographes d'ailleurs émérites.

On avait discuté longtemps sur les meilleurs moyens de se cacher.

Comme toujours en pareille circonstance, on avait commencé par proposer des choses sottes, d'installer les presses dans des souterrains, dans le sous-sol d'une vieille maison ; enfin, on avait imaginé toute une mise en scène romanesque.

Lorsque le tour de l'imprimeur fut venu, il n'hésita pas :

— Toutes ces propositions, dit-il avec un sourire, sont fort bonnes en soi : cependant, je me permettrai d'ouvrir un avis, que naturellement je crois meilleur. J'établirai l'impression chez moi, à la place ordinaire où j'imprime un grand nombre de documents administratifs. Tous ceux qui voudront, pourront venir voir travailler les ouvriers. Que dites-vous de mon idée ?

L'idée parut hardie, mais excellente.

On applaudit des deux mains, et depuis nombre d'années, à partir de ce jour, l'imprimerie fonctionnait à la satisfaction de tout le monde.

C'est de cette officine que s'élançaient dans toutes les directions de l'empire ces feuilles volantes, fort

bien imprimées, ma foi ! et que nous avons tous tenues entre nos mains.

Pamphlets qui voyagent sous le manteau, ces feuilles vont faire sur ce territoire immense et jusque sur le territoire kirghise une propagande étonnante.

Elles sont le scandale des fonctionnaires qui y voient l'abomination de la désolation.

Mais n'importe ! L'officier qui veille dans un fort perdu sur les frontières, le serf encore retenu par l'arriéré des comptes d'émancipation ; le bureaucrate sur son pupitre, à côté d'un petit pain et d'un peu de sel ; le contribuable, du haut en bas de l'échelle, enfin, lisent un jour en dépit d'eux ces feuilles qui viennent on ne sait d'où et qui parlent le langage de la révolte.

La réflexion ne peut manquer de succéder à la lecture, même la plus rapide, et c'est sur quoi comptent les révolutionnaires.

Ce sont des graines de révolution qu'ils sèment au hasard et dont ils espèrent bien récolter les fruits.

Cependant il ne faudrait pas croire que ces pamphlets ne contiennent que des impressions violentes, réclamations de l'impuissance et de la haine.

S'ils se bornaient à jeter la clameur de la souffrance, on les lirait à peine, ils n'auraient aucune action.

Non, la force des feuilles nihilistes, imprimées dans les officines clandestines, est précisément dans leur rédaction sobre et raisonnée.

Il y a beaucoup de logique dans l'exposition de leurs principes, dans leur guerre aux préjugés, aux erreurs, aux superstitions...

Il y a quelque chose de frappant dans leur manière d'envisager le monde russe, la civilisation barbare léguée par la vieille Moscovie.

Comment en serait-il autrement sur une terre encore liée à la féodalité, non par des souvenirs seulement, mais par des nœuds vivaces, puisque l'émancipation n'a pas encore liquidé ses comptes ?

Au reste, depuis le procès et la condamnation de nos héros, les nihilistes des comités de Pétersbourg et de Moscou avaient fait de salutaires réflexions. Les plus exaltés, ceux qui s'étaient montrés en public, avaient excité le désordre, provoqué les rébellions : ceux-là étaient sous les verroux.

En réalité, le grand coup de filet opéré par le maître de police, et qui détenait plus de trois cents personnes à Pétersbourg seulement, avait pris dans ses mailles serrées quelques innocents, mais aussi un nombre considérable de criminels et de scélérats, gens de sac et de corde, véritable ramassis.

Les nihilistes qui restaient et que la police n'atteignait pas étaient gens de sens plus rassis : débarrassés d'un élément impur, ils se prirent à travailler les esprits dans une direction purement libérale ; ils ne se donnèrent comme objectif que l'obtention plus ou moins rapide de tous les droits de l'homme, civils et politiques, tels qu'on les a en France. Toute question subsidiaire fut par eux écartée.

Ainsi se purifiait le nihilisme ; ainsi s'accomplissait le rêve de Serge.

Quand il avait voulu, autrefois, retenir la Révolution, qui donc avait étouffé sa voix ? Les mauvais nihilistes.

Maintenant que ceux-ci étaient sous la surveillance d'une police énergique, la place étant balayée, le champ s'ouvrait aux conceptions des sages et des philosophes.

Cela est si vrai que, depuis six ans, sauf quelques exceptions brutales, sauf quelques tentatives criminelles qu'il faut flétrir comme elles le méritent, toutes les manifestations des nihilistes ont été inspirées par le désir de voir la Russie dotée par l'empire même d'une Constitution et mise ainsi au niveau moral des États constitutionnels de l'Europe. Il n'y a pas longtemps, nous avons pu assister, de loin, à la marche de ces idées révolutionnaires. En Russie, elles produisent maintenant moins d'horreur ; mais nous qui les voyons de loin, nous sommes exposés à les juger trop sévèrement, trop sommairement.

Qu'on se rappelle les noms qu'on a donnés et les supplices qu'on a infligés, même en France, à tous les précurseurs !

En réalité, ni Stasia, ni Pavlovna, ni Serge n'avaient été condamnés pour le meurtre de Vladimir.

Le gouvernement et la loi, en les atteignant, n'avaient frappé que des Russes amis des nouveautés, c'est-à-dire d'une Constitution.

Ah ! si Serge, du fond de sa prison et du sein de la

société vile où il était plongé, avait pu voir le succès des idées qu'il avait prêchées, il eût été consolé ; mais il s'imaginait la cause perdue et à jamais rendue haïssable.

Les nihilistes sensés avaient, au contraire, habilement exploité le dernier procès.

Ils avaient fait des martyrs de nos héros.

A la noblesse des campagnes, mécontente et ruinée, ils proposaient l'exemple de Stasia.

A la classe marchande, ils offraient la vie, les faits et gestes, les œuvres de Serge.

Au peuple, hommes, femmes, ils offraient l'exemple de Pavlovna.

Et, ainsi inspirées, écrites sous l'empire d'un souffle ardent, les feuilles nihilistes allaient trouver le maître même de police, les gardiens, les geôliers, les courtisans du Palais-d'Hiver, le pope des églises, et la pensée, subtile comme une invisible vapeur, énergique et invincible comme un levier, faisait son œuvre de soulèvement.

Pétrovich avait découvert l'imprimerie clandestine, et l'autorité, avertie, ne faisait rien !

Le colonel, qui était venu inspecter le soupirail, s'en était allé sans plus de souci !

Il fallait que les nihilistes eussent bien du bonheur, les fonctionnaires bien de l'aveuglement !

Pétrovich n'était pas satisfait. Néanmoins, il se consolait en disant : « Cela ne me regarde plus ; j'ai fait mon devoir. »

Tout eût été pour le mieux si un pamphlet plus important que ceux publiés jusqu'à ce jour, n'était venu émouvoir toute la préfecture et forcer l'attention des plus fins limiers.

XII

REDOUBLEMENT DES RIGUEURS

Le pamphlet dont il s'agit et qui mit toute la police en émoi n'était pourtant point dû à un nihiliste.

Il émanait d'un jeune littérateur, émule de Hertzen, et qui essayait, par fantaisie, de ressusciter les hardiesses de *la Cloche*.

Il dénotait, cet écrit spirituel et menaçant, une main exercée.

Aussi les fonctionnaires chargés d'en découvrir l'auteur ou les auteurs cherchèrent-ils parmi les hommes d'un certain âge, dont les antécédents étaient connus par la censure d'une façon fâcheuse; et comme en tout il faut une victime, on destitua un professeur de l'Université de Saint-Pétersbourg.

Cependant Pétrovich, en sa lourde cervelle, avait résolu d'en avoir le cœur net.

Il passa, d'un air indifférent, devant le soupirail de l'imprimerie et remarqua une activité et des visages nouveaux.

Son plan fut bientôt fait.

Il prenait la résolution de descendre, de se faufiler dans l'atelier, et, sous un prétexte quelconque, de causer avec les ouvriers et de leur dérober soit un paquet de lettres assemblées, soit un placard, une morasse quelconque.

Pétrovich n'oubliait qu'une chose, c'est que, si la police surveille les nihilistes, les nihilistes surveillent la police.

L'imprimerie était située à deux pas de la préfecture, c'est-à-dire que tout ce qui se passait dans le palais administratif était immédiatement connu et commenté chez nos typographes politiques.

Le grand maître de police ne pouvait sortir sans être aperçu.

Il en était ainsi de ses principaux officiers.

Aussi Pétrovich était connu, noté : c'était d'avance, pour le malheureux mouchard, une défaite, une véritable déroute.

Il descendit au sous-sol de ce pas lourd particulier au paysan russe, prit l'air le plus niais qu'il lui était possible ; c'est ainsi que le moujick cache ses plus grandes finesses, — et, s'avançant vers le premier ouvrier qui vint à lui, demanda si on voudrait lui vendre de vieux papiers.

— Rien à vendre ici, frère, dit l'ouvrier.

— Cela ne fait rien, reprit Pétrovich. Je vais me reposer un peu en vous regardant.

— Comme tu voudras.

Les mains ballantes, il avait l'air d'examiner curieusement la composition et le jeu des machines. En réalité, il guettait comme le chat guette la souris.

S'apercevant qu'un jeune compositeur travaillait avec une attention soutenue, tout occupé à serrer un paquet d'une douzaine de lignes, Pétrovich jugea qu'en s'avançant prudemment de son côté et en se dissimulant de son mieux, il parviendrait à mettre la main sur une proie quelconque.

Il était tout près du jeune typographe ; il prenait son air le plus naïvement innocent.

Tout à coup le compositeur détourna la tête.

Pétrovich n'hésita pas.

Prompt comme l'éclair, il prit le paquet, le mit dans la vaste poche de sa touloupe ; puis, à pas lents, marchant presque à reculons, il gagna la porte.

Mais là, il fut obligé de se retourner.

— Eh ! frère ! crièrent quelques voix.

— Est-ce à moi qu'on parle ?

— Oui, à toi. Tu nous quittes donc ?

Pétrovich, croyant à une plaisanterie, voulut continuer son chemin.

Deux forts gaillards l'arrêtèrent, et, lui maintenant les bras, permirent au compositeur volé de reprendre son bien dans les profondeurs de la touloupe.

— Qu'est-ce cela, frère ?

— Je n'en sais rien.

— Tu t'en allais sans mot dire. Où portais-tu cela ?

Pétrovich, qui avait vu dans sa vie les choses les plus

bizarres, et dont la boutique avait été jadis le théâtre de plus d'un crime, se repentait déjà de son action ; il en craignait les suites.

Il essaya de nier.

— Je ne sais pas ce que vous dites... C'est par manière de rire qu'on aura mis ça dans ma poche.

— Imbécile, tout le monde t'a vu.

— Il faut le condamner à quelque peine dont il se souvienne toujours.

— Ignoble mouchard ! Dégoûtant Pétrovich !

— J'ai des roubles !... murmura le misérable. Ce mot est magique en Russie.

La colère tomba, on se mit à rire, et Pétrovich dut s'exécuter.

On envoya chercher du *vodka*, belle eau-de-vie blanche dont la classe populaire fait un affreux abus.

Dès que les bouteilles furent apportées, les compositeurs entourèrent Pétrovich.

— Allons, à notre santé, Pétrovich !... Tu ne vends plus de vodka, vieux coquin ; mais tu t'y connais tout de même.

Pétrovich but, et si bien, qu'au bout d'une demi-heure il divaguait... Il parlait même si haut, si bruyamment, il chanta bientôt d'une façon si insupportable que les ouvriers l'enfermèrent dans une clicherie, antre obscur où il s'abandonna quelques minutes après au sommeil.

Telle fut la campagne de Pétrovich.

Mais son action avait donné l'éveil ; tout ce qui de près ou de loin pouvait donner des inquiétudes à la police fut enlevé, transporté ailleurs, soit chez les ouvriers eux-mêmes, soit dans les cachettes connues d'eux seuls ; tout rentra dans l'ordre ; l'équipe nihiliste fut pour un temps dispersée, et quand le lendemain Pétrovich s'éveilla ; quand, après un vacarme effroyable, il se fut fait ouvrir les portes de sa prison, il ne reconnut plus personne : la disposition même de l'atelier était changée.

Il sortit, en chancelant encore, et alla s'asseoir, en véritable chien de police, sur les marches du perron de la préfecture.

Il n'avait garde de rien raconter à ses chefs.

L'aventure, d'abord, était trop humiliante pour lui ;

ensuite, une vague angoisse le tenait à la gorge. Se rappelant le meurtre de Ribowski, il se disait que peut-être, s'il poussait les choses trop loin, s'il faisait des révélations, un sort pareil l'attendait.

Il se résolut à se taire, à ne plus jamais se mêler de politique, et à faire simplement son métier dans les cabarets borgnes où se réfugiaient les agresseurs nocturnes ou les voleurs de profession.

Cependant, le pamphlet faisait son chemin.

Aucun libraire n'avait pu s'en procurer le moindre exemplaire : quelques hauts personnages qui se délectaient de cette opposition sourde et de ses attaques imprévues à l'ordre de choses établi, avaient en vain promis des sommes considérables ; ils n'avaient rien obtenu.

Comme la société française, la société russe est avide de ces scandales ; elle les blâme ; elle les redoute ; mais elle s'en délecte.

Une audace encore plus forte que toutes celles dont on avait idée vint mettre le comble aux terreurs de la bourgeoisie et de l'aristocratie et provoquer de la part du gouvernement un redoublement dans ses rigueurs.

C'était jour de revue.

L'empereur devait passer lui-même sur le front des troupes.

Le ciel était magnifiquement clair : on assistait à une de ces journées de mai qui, sous le ciel du Nord, ont une splendeur extraordinaire ; le printemps, là-bas, éclôt tout à coup ; là où la veille on ne voyait encore que des ramures noires, débarrassées à peine de la neige qui les a couvertes tout l'hiver, le Russe voit le lendemain, en s'éveillant, toute une débauche de verdure ; les feuilles ouvertes et comme dilatées donnent une sensation de fraîcheur et de vie ; l'air est tiède : il porte au cerveau une ivresse que nos climats ignorent et qui est la félicité d'exister.

Les troupes, parées comme pour la bataille, avaient été concentrées sur le Champ-de-Mars.

Le canon tonnait.

Des bataillons s'avançaient les uns sur les autres, avec une attitude de menace.

Tantôt ils couraient d'un pas précipité, mais cadencé ;

tantôt ils se détournaient lentement, et avec une précision extrême.

Tous, à un moment donné, faisaient feu.

Il n'y a pas, à Saint-Pétersbourg, de grande revue sans petite guerre; aussi est-ce un spectacle des plus attrayant dont la foule ne se priverait pas volontiers.

Cette fois, elle était immense.

Les coups de canon se succédaient, salués chaque fois d'un formidable hourra!

La fumée enveloppait tout le Champ-de-Mars; et quand elle se dissipait, les dorures des uniformes, les casques en cuivre poli, les plaques des caissons, les armes luisantes apparaissaient sous le soleil qui se réflétait avec intensité sur toutes ces surfaces miroitantes.

La revue touchait à sa fin.

L'empereur allait venir : cela se sentait à je ne sais quoi d'inexprimable. Car, en Russie, pays de foi monarchique, la personne du souverain est sacrée, et tous ses actes, même les plus insignifiants, sont acceptés avec une sorte de superstition.

Un silence s'était fait.

Les bataillons se massaient et regagnaient leur place respective.

Les soldats, l'arme au pied, attendaient.

Enfin, un cri surhumain sortit de toutes ces poitrines et brisa le silence de la foule.

Une voiture découverte venait d'arriver au coin de la place.

L'empereur, fatigué ou souffrant, venait pour jouir du coup d'œil, simplement, et voir ses braves soldats; mais il ne voulait pas ce jour-là monter à cheval et passer lui-même l'inspection.

Au moment où tous les yeux étaient tournés vers lui, un paquet, lancé par une main inconnue, tomba dans la voiture impériale.

L'empereur, dont le visage respire parfois la fatigue, mais jamais l'étonnement, abaissa à peine les yeux sur le projectile.

Deux aides de camp s'étaient précipités.

— Ouvrez! dit l'empereur.

C'était une enveloppe bise.

On le devine, elle contenait le fameux pamphlet. L'empereur le prit des mains de l'officier qui l'avait

ramassé, l'ouvrit avec une indifférence complète et en lut quelques lignes.

Puis il fit un signe.

Le maître de police parut; il était ému, il respirait à peine.

A plusieurs reprises, pendant que le souverain lui parlait, il s'inclina. Au reste, il n'avait pas lui-même prononcé une parole.

La revue finie, les régiments défilèrent avec la majesté de la force. Le peuple les suivait avec admiration et tendresse; et eux, les soldats, sous les rayons de ce soleil de mai, sous les caresses de l'enthousiasme populaire, ne se sentaient pas d'aise. Dans cette minute, ils oubliaient toutes les souffrances passées et rentraient à la caserne en chantant.

XIII

ACCOMPLISSEMENT DES DESTINS

Comme on le voit, la conversation de l'empereur avec le maître de police fut suivie de ses effets naturels, un redoublement de rigueur.

L'empereur n'avait rien demandé de pareil; même, s'il eût su l'interprétation qu'on donnerait à ses paroles, s'il eût pu soupçonner de quelle façon seraient exécutés ses ordres, à coup sûr il n'eût pas hésité à recommander formellement de la douceur avec les condamnés et de la modération dans les recherches.

Mais les fonctionnaires ne connaissent au monde qu'une chose, garder leur fonction, et cela au prix de tout ce que le zèle outré leur enjoint, au prix de leur conscience : un fonctionnaire que son supérieur hiérarchique a grondé ne se connaît plus.

Les prisons se ressentirent donc fatalement de l'entrevue de l'empereur et du grand-maître de police au Champ-de-Mars.

Les officiers que la préfecture délégua à la forteresse avaient mission d'interroger les nihilistes, Serge et Pavlovna surtout, et d'en tirer, coûte que coûte, des renseignements.

En outre, ordre était donné, dès qu'on aurait tiré des prisonniers tout ce qu'on pouvait attendre d'eux, de hâter le départ pour la Sibérie ou les villes d'exil désignées par le *Messager officiel*.

De nouvelles arrestations eurent lieu sur une grande échelle.

Si quelque chose peut donner une idée de ce qui se passe en pareil cas, c'est notre histoire, l'histoire de France : lorsque, sous le règne de Robespierre, on décrétait d'arrestation les suspects et que régnait la terreur, la vie, les biens, l'honneur des hommes, n'étaient pas plus en sûreté qu'en Russie, lorsque le fléau de la peur s'abat sur le gouvernement et qu'on croit être sur la piste d'une conspiration.

Un officier fut spécialement désigné pour aller chez Stasia s'informer auprès de la petite comtesse, et, comme on la savait sous la protection de la famille impériale, lui adresser des menaces voilées, au cas où elle ne voudrait pas parler.

Mais Stasia fut inébranlable.

— Madame, disait l'officier, voyez dans quelle situation vous me placez. Dites-moi au moins oui ou non. Savez-vous si les nihilistes ont une imprimerie à eux ou s'ils impriment leurs pamphlets chez un imprimeur ordinaire ?

— Je saurais ce que vous demandez, monsieur, que vous ne pourriez aucunement compter sur moi pour vous apprendre rien au monde.

— Eh bien ! madame, je me retire. J'ai peur que votre silence...

— Mon silence ne peut nuire à personne.

— A personne qu'à vous...

— A moi de vous poser une question, monsieur. Sa majesté a-t-elle enfin désigné la ville de mon exil ?

— Je ne crois pas. Mais cela ne peut tarder.

— Il y a du nouveau, je le sais; on redouble de sévérité. Mon voyage va-t-il en être hâté ?

— Probablement.

— Je vous remercie : je prendrai mes mesures en conséquence.

— Je vous le répète, madame, j'ai peur que votre silence ne soit mal interprété en haut lieu.

— A la grâce de Dieu ! répondit Stasia. Nous avons beaucoup souffert; nous ne souffrirons pas davantage.

L'officier se retira : il était indigné.

Dans la salle du Dépôt, Serge fut également en butte à mille obsessions.

On se rappelle que Fritschen lui avait remis une somme considérable : un matin, en s'éveillant, le prisonnier s'aperçut qu'il avait été volé.

Que faire ? Se plaindre était impossible. Il eût provoqué une enquête qui peut-être n'aurait pas abouti, et aurait, au contraire, aggravé le sort des misérables qui l'entouraient et le sien aussi.

Voyant qu'on ne pouvait rien tirer de Serge tant qu'on le maintenait dans cet enfer, on le réintégra dans sa cellule ; on essaya des bons traitements ; mais ce fut en vain.

Serge restait muet.

On lui demandait :

— Où avez-vous fait imprimer le Rituel ?

— A l'étranger.

— Mais comment l'a-t-on introduit en Russie ?

— Par contrebande.

Les officiers, qui l'interrogeaient, sortaient de ces conversations en hochant la tête : ils étaient exaspérés.

Alors ils se rabattaient, si l'on peut employer ce mot, sur la cellule de Pavlovna. Celle-ci, aigrie, malheureuse au dernier point, trompée dans ses affections, dans son fanatisme, dans ses espérances, trahie en tout par son destin, était plus muette encore.

Ses dispositions nerveuses s'exagéraient de plus en plus.

Un bruit, une ombre, la mettait en défiance.

La moindre parole prononcée un peu haut, le moindre geste prenait, à ses yeux, des proportions inusitées. Elle n'était pas loin de ce délire qui fait croire au malade qu'il est sous le coup de persécutions invisibles, mais perpétuelles.

Il est vrai que la situation prêtait singulièrement à l'aggravation du mal dont souffrait Pavlovna.

Un jour, l'officier de ronde se fit ouvrir brusquement la cellule : Pavlovna était en train de changer de vêtement.

— Que me voulez-vous ?

— J'ai à vous parler.

— Eh bien ! repassez quand je serai habillée.

— Non. Ne vous gênez pas pour moi ; j'attendrai.

— Je vous dis de sortir.

— Je préfère attendre, vous dis-je.

Pavlovna, indignée et tremblante de cette insistance qu'elle considérait à bon droit comme une insulte, regarda l'officier fixement, et celui-ci, soit pour s'excuser, soit pour tout autre motif, se crut obligé d'ajouter :

— Vous autres, prisonnières, vous n'êtes pas des femmes pour nous.

Contre la force, contre la sottise de la force, il est souvent impossible de rien entreprendre.

Pavlovna, sans défense, grinçait des dents ; une pâleur mortelle avait envahi son visage.

Elle acheva de s'habiller.

— Est-ce vrai que les rigueurs redoublent ?

— Oui.

— On bat les prisonniers ?

— Les hommes seulement.

— A-t-on battu Serge ?

— On l'a battu ; il a tout avoué.

Par ce mensonge, l'officier pensait pousser Pavlovna à quelque aveu : il se trompait fort.

— Vous mentez ! dit tranquillement l'institutrice. Serge n'a rien avoué, puisqu'il n'a rien fait. Qu'on l'ait battu, je le crois ; vous êtes capables de tous les crimes.

L'officier se sentait mal à l'aise. Une conversation ainsi commencée ne pouvait aboutir à des confidences. Il se leva, il allait partir.

Cependant Pavlovna paraissait songeuse.

— Savez-vous, reprit-elle enfin, si nous partons bientôt en exil ?

— Je crois que vous partirez bientôt.

— Moi, je ne partirai pas ! dit Pavlovna.

— Mais, répliqua l'officier étonné, vous partirez comme les camarades. L'empereur ne paraît pas disposé à vous faire grâce.

— Cependant je ne partirai pas.

— Adieu !

— Non, pas encore adieu.

Pavlovna fit quelques pas vers l'officier; elle était dans une excitation extraordinaire ; ses yeux gris brillaient; l'éclair qui en jaillissait, dura un vingtième de seconde, mais la pupille en fut comme illuminée d'un reflet rouge.

— Vous êtes la force, vous, dit-elle au militaire, vous êtes l'oppression, vous êtes le mal.

Et, d'une main sèche, elle jeta un soufflet sur la joue de l'officier qu'une telle insulte de cette prisonnière qui, pour lui, n'était qu'une criminelle, rendit blême et frissonnant.

Il ne dit mot pourtant, et sortit.

Pavlovna savait que son action méritait les verges et que l'officier ne manquerait pas de demander toutes les sévérités du Code.

Mais elle était heureuse.

Cette minute de vengeance la comblait de joie ; elle se sentait libre, d'ailleurs : maintenant elle ne pouvait plus reculer.

C'était ou les verges ou la mort.

Elle choisit la mort.

Elle avait depuis longtemps médité de s'affranchir. Que lui importait la vie ?

Le passé était plein d'amertume, plein de rêves qui ne s'accompliraient jamais, jamais.

Le présent était affreux, traversé de visions odieuses.

Et l'avenir ? Oh ! l'avenir était détestable : le travail forcé, au-dessus des forces d'une femme, le fouet, les insultes, la vie d'une bête de somme...

— Ils ont battu Serge ! se disait-elle. Cette pensée la torturait; cet attentat à la dignité de la personne humaine lui causait une intolérable douleur.

Elle se souvint à ce moment de milles choses qui jadis eussent pu embellir sa vie, mais qu'elle n'avait pas aperçues. Eut-elle un regret ? Elle haussa les épaules, et comme sa résolution était prise, il est probable que ni repentir ni regret ne vînt l'assaillir.

Elle avait résolu de s'étrangler avec un foulard : elle se mit sur son lit, s'étendit comme pour dormir, mit un mouchoir blanc sur sa figure, puis s'entourant le

cou avec un grand sang-froid, elle serra jusqu'à ce que la respiration fût coupée.

Elle serra alors le nœud avec une force extraordinaire : elle souffrait cependant, et malgré sa résolution arrêtée, elle se débattait contre la mort : celle-ci venait lentement.

Pavlovna râlait : sa pensée s'obscurcissait; des bourdonnements emplissaient ses oreilles ; des lueurs d'incendie passaient devant ses paupières brûlantes; une convulsion, un spasme se produisit : l'âme était sortie de ce corps débile, agité par des passions si bizarres, et entrait dans l'éternelle quiétude, dans ce néant divin qui est l'espérance et le trouble des créatures mortelles.

Ce suicide, accompli avec le calme que nous venons de voir, est rare en Russie : les prisonniers condamnés à la Sibérie préfèrent ordinairement le voyage, même avec sa perspective de supplices.

Ils savent qu'au terme ils trouveront un adoucissement quelconque, et puis le hasard est si grand ! Ils pourront peut-être s'évader. Aussi acceptent-ils et la prison et les peines; la vie, même à ce prix, a pour eux un charme.

Mais c'est que peu de prisonniers sont dans la situation de Pavlovna ; il en est peu dont l'âme soit aussi bien trempée et dont l'intelligence domine ainsi l'organisme. Il en est peu qui préfèrent l'anéantissement à la servitude.

Le lendemain, dès que cette mort fut connue, unanimement, dans la prison et dans la ville, on se refusa de croire à un suicide. On reconnut la main de la police et celle-ci en fut exécrée davantage encore.

XIV

LA CHAINE DES FORÇATS

La mort de Pavlovna fut donc connue du dehors très-rapidement, avant même que le gouvernement eût pu donner des ordres pour étouffer l'affaire.

Aussitôt une clameur générale s'éleva.

Il ne suffisait pas, disait-on, d'inventer des complots pour détourner et distraire l'attention publique!

Il ne suffisait pas de remplir une ville de terreur, de créer toute une catégorie de suspects, de frapper le peuple, les marchands, la noblesse; de combler les prisons!

On tuait les prisonniers!

On se débarrassait, — par la pratique des moyens les plus barbares, les plus dignes des époques anciennes, par des procédés qui rappelaient Ivan le Terrible ou les histoires de Paul Ier, — de ceux dont on craignait l'énergie ou les réclamations!...

Si l'on eût cru au suicide de Pavlovna, celle-ci fût devenue moins intéressante : mais on n'y crut pas.

Aussi, l'institutrice passa à l'état de martyre, et dans tous les camps une réaction se fit en sa faveur.

Le pouvoir fut consterné de cette stupidité des masses, de cette promptitude à accueillir ce qui, de près ou de loin, accuse l'autorité. Quelque fort qu'il soit, le pouvoir est toujours l'émanation directe de la foule, et même dans les États monarchiques, où on essaie de l'entourer de prestige en le faisant dériver de Dieu, il est en péril quand la foule le conteste et l'ébranle.

En haut donc, l'irritation croissait.

Et, sur l'échelle hiérarchique, à tous les degrés, les fonctionnaires gémissaient sur un rhythme identique; ils poussaient tous le même cri :

— Nous n'aurons donc jamais la paix?

Le ministre de la justice prit aussitôt ses mesures, et un rapport fut présenté à Sa Majesté; on y montrait le danger de garder les prisonniers politiques à Saint-Pétersbourg; on proposait de les éloigner de la capitale dès qu'on les avait capturés; on présentait cette mesure comme salutaire, comme devant assurer à l'avenir, non-seulement la tranquillité de la capitale, mais celle de l'empereur.

Loin de Pétersbourg, tout ce qui avait trait aux prisonniers, au traitement dont on usait envers eux, avait moins de chance d'exciter dans le public la passion ou l'émotion.

Le baron Fritschen avait été surpris désagréablement par la mort de Pavlovna.

Dans les visites quotidiennes qu'il rendait à la petite comtesse, il était souvent question de l'institutrice.

— Quand verrez-vous Pavlovna? demandait Stasia au baron.

— Quand le gouverneur me le permettra.

— Insistez, semez les roubles; vous savez bien que c'est la baguette magique.

— Oui, « Sésame, ouvre-toi ! » Mais par malheur, comtesse, sans le gouverneur je ne peux rien. Or, le gouverneur, lui, n'est pas accessible aux roubles. Tous ses employés sont à mes ordres; lui, il est aux ordres de l'empereur.

— Retenez ce que je vous dis, Fritschen. Si vous ne voyez pas Pavlovna d'ici à quelques jours, si vous ne trouvez pas moyen de lui porter quelques paroles de consolation et des secours, je sais ce qui arrivera...

— Et quoi donc ?

— Pavlovna fera un malheur.

Mais, quoique la petite comtesse le pressât ainsi, que pouvait le pauvre baron ? On lui avait accordé de voir Serge; on le laissait impunément rendre visite tous les jours à la comtesse; on ne pouvait lui permettre de voir Pavlovna. D'ailleurs, en y réfléchissant, et malgré la pluie bienfaisante des roubles, plus d'un fonctionnaire trouvait bizarre la conduite du baron.

Celui-ci ne put s'empêcher d'éprouver une amère douleur le jour où Pavlovna s'était suicidée. Mais, comme il était seul à donner des nouvelles à la petite comtesse, il résolut de cacher ce qu'il savait.

Il mit Sémène dans ses intérêts, et, effectivement, ce ne fut que bien plus tard qu'elle apprit la fin tragique de son amie, de celle qui avait passé avec elle tant d'heures dans le palais Rostow aux jours de sa jeunesse, de sa prospérité, de son bonheur et de son deuil.

Un jour, le baron, qui désormais se tenait à l'affût, arriva précipitamment chez la comtesse Stasia...

— Qu'y a-t-il ? Vous avez l'air funeste, baron !

— Il y a que le départ des prisonniers pour la Sibérie est arrêté pour aujourd'hui. La chaîne partira à deux heures !

— Ah! dit Stasia, émue et pâlissant... Et Serge, part-il aussi !

— Oui, madame.

Ils se turent un moment. Le baron respirait; il avait abordé sans coup férir une terrible question. De Serge, dont le sort la préoccupait vivement, la comtesse passa à elle-même.

— Bien, Fritschen ! Ayons du courage... Quand partirai-je, moi, baron?

— Je l'ignore. J'ai parcouru les bureaux de la justice ; on n'en sait rien.

— Cette incertitude est encore ce qu'il y a pour moi de plus cruel.

— Je crois, oui, je crois pouvoir dire que votre lieu d'exil n'est pas fixé. Néanmoins...

— Néanmoins?...

— Je pense que si les derniers événements...

— Il y a donc eu encore quelque chose ?

— Non ; c'est-à-dire, je fais allusion à l'affaire de l'imprimerie... Eh bien ! je pense que si tout cela n'était pas arrivé, votre lieu d'exil eût été marqué pour le Midi ; au lieu qu'à présent...

— Ils m'enverront au Nord, dit en souriant dans sa tristesse la comtesse Stasia.

— Justement. Mais si vous voulez vous fier à moi, vous n'irez ni au Nord ni au Midi...

— Comment ?...

— Je vous mènerai en France.

— Avez-vous pensé à ce que vous dites là, Fritschen ? Je suis gardée, pour ainsi dire, par toutes les troupes du tzar, et vous parlez de passer en France comme si c'était la chose du monde la plus simple...

— La plus simple, oui, parce que j'ai tout prévu.

— Et puis, je ne sais s'il est de ma dignité de me soustraire à la justice.

— Oh ! pour cela, n'ayez aucune inquiétude. Vous n'avez pas le droit d'aller au Nord...

— Je n'ai pas le droit ?...

— Non. Vous souffririez trop, et quand on va être mère...

Stasia sourit encore. En ces temps de douleur et dans les heures cruelles de son épreuve, cette pensée avait embelli toute sa vie, empli l'horizon d'une lueur charmante, paré l'avenir des couleurs les plus roses et les plus divines.

Tout à coup, la petite comtesse se tourna vers le baron et lui dit avec une sorte d'emportement :

— Eh bien ! j'ai une fantaisie, moi aussi. Je veux sortir aujourd'hui du palais.

— Pourquoi ?

— Pour voir la chaîne ; pour jeter un dernier regard à Serge, à mon malheureux ami. Avant d'en être séparée pour toujours, je veux qu'il sache que j'ai pensé à lui. Je le connais : s'il part pour les mines, ainsi abandonné de tous en ce monde, lui, il ne se tuera pas ; mais il croira à l'oubli, à la désertion, au dédain peut-être... Il étouffera de douleur et ne dira rien... Cette pensée me fait mal : elle m'ôterait tout courage.

— Mais songez...

— C'est tout réfléchi, Fritschen.

— Si on nous voit, vous êtes perdue...

— Pas de ces prévisions fâcheuses. On ne nous verra pas...

— On vous supprimera toute liberté...

— Tant pis !...

— Vous mettez tous mes plans à néant...

— Allons donc ! vous n'avez pas de courage ; rien de hardi ou de généreux !

— Enfin, comtesse, vous êtes prisonnière sur parole ?

— On n'a point de parole avec ses bourreaux !

La comtesse Stasia était, comme on le voit, singulièrement excitée, en proie à une véritable exaltation. Une fois qu'elle avait résolu quelque chose, elle allait droit au but, avec cette inflexibilité, cet entêtement dont les femmes sont douées à un si haut point.

Aucune considération, dans ces cas-là, n'arrête les femmes ; énergiques ou faibles, elles ont toutes une audace semblable. Tout ce qui est de nature à les retenir leur paraît misérable, petit, embarrassant et vulgaire.

Le baron Fritschen trouvait que c'était une folie ; mais il dut céder. Néanmoins, une fois que la comtesse le vit prêt à l'accompagner et à satisfaire son caprice, elle permit au baron de méditer sur les précautions à prendre.

On appela Sémène.

— Tu sortiras, lui dit Fritschen, sans qu'on te voie.

— Bien, seigneur.

— Tu iras place Michel, en face du théâtre, à la station des voitures.

— Bien, seigneur !

— Tu retiendras une voiture fermée à quatre places et tu la feras s'arrêter devant le square...

— Pour quelle heure ?

— Pour deux heures moins un quart !

Ainsi fut fait.

La comtesse Stasia, enveloppée dans ses fourrures et simplement coiffée avec une mantille sans chapeau, au bras du baron Fritschen, sortit du palais Rostow, non point par la porte cochère ou par les communs dont les issues étaient gardées, mais par la petite porte de service destinée à l'entrée des vivres et à la sortie des fournisseurs.

La voiture attendait fidèlement.

Tous deux y montèrent, et, sans plus tarder, le lourd véhicule, exécutant les ordres, s'ébranla dans la direction de la forteresse. Puisque l'heure du départ de la chaîne était fixée pour deux heures, il était certain que les portes de la forteresse s'ouvriraient précisément.

On ne prévient jamais du départ des prisonniers; car, dans une capitale comme Pétersbourg, une telle nouvelle ameuterait une foule énorme; déjà, en plein jour, et sans que personne autre que le passant en soit averti, la chaîne est à peine dehors, que des milliers de curieux l'entourent d'une haie et lui font cortége.

Les forçats, vêtus d'une longue capote brune ou des loques qu'on leur a laissées, vont tristement, deux à deux, la tête penchée vers la terre; ceux qui ont vu ce spectacle savent ce qu'il y a de douleur et de souffrance dans cette attitude.

En Russie, le peuple est bon : jamais on n'insulte un condamné. Au contraire, quand la chaîne passe, toutes les mains se tendent : les uns donnent aux prisonniers de l'argent, les autres des provisions ; et les soldats, la figure impassible, mais le cœur attendri, laissent se produire ces manifestations du cœur populaire.

On entend des adieux : « Adieu, frères ! » Et, à ces exclamations du passant, les condamnés répondent à peine par un regard ou par un cri : leur amertume est trop profonde.

La porte de la forteresse s'ouvrit, deux heures sonnaient ; la chaîne parut.

Serge était en tête. Il avait été chef de parti ; il était maintenant chef de la chaîne des forçats sibériens. Sous la capote du galérien, il se tenait droit et regardait fixement devant lui.

Tout à coup, il regarda à droite ; une voix secrète l'avertissait : il vit Stasia, et Stasia l'aperçut. Celle-ci, en voyant son ami si malheureux, s'était rejetée au fond de la voiture et pleurait.

XV

UN PROJET D'ÉVASION

La voiture de la comtesse Stasia avait été fatalement remarquée, non-seulement par le public, par les spectateurs attirés autour de la forteresse, mais aussi par les gardavoï et les inspecteurs de police.

Le baron Fritschen avait beau se dissimuler au fond du véhicule, il n'en attirait que plus l'attention.

Un agent fut donc immédiatement chargé d'observer les faits et gestes de nos deux personnages.

Au reste, les choses se passèrent le plus simplement du monde : quand la chaîne eut franchi le pont Nicolas, le baron donna ordre au lourd carrosse de revenir à la place Michel, ce qui fut fait.

Là, il descendit, aida Stasia à regagner le palais ; deux minutes après, ils étaient installés et causaient avec animation. C'était surtout Fritschen qui parlait :

— Oui, comtesse, soyez-en sûre, l'ordre de départ va venir pour vous. Il faut vous tenir prête, avoir du courage ; il faut surtout vous préparer à faire tout ce que je vous recommanderai.

— C'est convenu, cher Fritschen : mais on me donnera bien le temps de respirer.

— Je n'en sais rien. Quant à moi, j'ai mis ordre à mes affaires, et je suis prêt à tout événement.

— Enfin, vos projets ne sont pas si mystérieux que je n'en puisse savoir quelque chose ?

— Assurément. Je vous ai déjà dit ma pensée. Si on vous envoie au Nord, je veux vous mener en France.

— Mais le moyen ?...

— Il dépendra beaucoup de la route, de ceux qui nous accompagneront, de mes inspirations personnelles...

— Faites tout ce que vous jugerez bon, mon cher Fritschen. Mais quel sera mon rôle ?

— Ne rien dire ; garder votre tristesse ; répondre à peine aux gens ; affecter de vouloir rester seule.

— Ce n'est pas bien difficile.

— Oui ; mais encore il ne faut pas l'oublier.

Fritschen, homme avant tout pratique, rompu aux affaires, avait pris l'habitude de juger les événements humains avec une grande promptitude et beaucoup de netteté ; il était sûr que la petite promenade de l'après-midi causerait quelque désagrément à Stasia, peut-être à lui-même. Il ne se trompait pas.

Ils en étaient là de leur conversation, quand Sémène annonça un officier de la couronne.

— Je reste ! dit Fritschen. Je peux recueillir, dans cette entrevue, les éléments de tout ce qui m'est nécessaire.

— Restez...

L'officier, qui se présentait à ce moment, était porteur d'un pli cacheté.

Il le remit, après une grande salutation à la française, à la comtesse Stasia, qui l'ouvrit, non sans émotion, non sans une véritable palpitation de cœur. Quant à Fritschen, il tremblait à présent comme un écolier pris en faute. Depuis que les nihilistes avaient été jugés, que de sensations diverses et énergiques le baron avait éprouvées ! Maintenant, il s'était jeté, pour ainsi dire de propos délibéré, dans la fournaise : il se mêlait aux aventures ; il tressaillait d'angoisse, de peur et d'espérance ; il était heureux.

— C'est bien ! dit simplement Stasia, après avoir pris connaissance du pli impérial.

— Si madame la comtesse n'a rien à ajouter, je me

retire, répondit l'officier ; mais je dois dire qu'avant de rendre compte de ma mission, il faut que je m'assure que madame la comtesse restera seule... Et monsieur...

— Je sais, monsieur ; mais précisément la mesure, qui vient d'être prise au sujet de la comtesse Stasia, n'est pas sans vous concerner un peu.

— Puis-je savoir ?...

— Rien ne s'oppose, que je sache, à ce que vous lisiez la lettre.

— Comtesse, permettez-vous ?...

Et sans attendre de plus amples explications, Fritschen parcourut le papier administratif.

— C'est loin, murmura-t-il, bien loin ! Pays affreux ! Solitude éternellement ensevelie sous la neige ! Un ciel triste, un sol infécond ! C'est la mort qu'un tel exil !

Et, s'attendrissant en comédien consommé, il se répandit en plaintes sur la destinée, le malheur des temps et toutes les amertumes de la vie.

L'officier était touché : il recueillait toutes ces paroles pour les rapporter à qui de droit. Quand Fritschen eut terminé son oraison, Stasia fit un geste bref.

— J'ai besoin d'être seule. Je partirai demain matin au lever du jour.

— Je serai là, dit Fritschen. Je ne veux pas vous faire maintenant mes adieux.

Les deux hommes sortirent.

Stasia avait effectivement tous ses préparatifs de départ à compléter.

La lettre de l'administration était impérative : elle accordait à la comtesse vingt-quatre heures pour quitter Saint-Pétersbourg et se rendre provisoirement près d'Arkangel, dans un petit village de nom de Kourschka, inconnu des géographes les plus savants et des statisticiens les plus acharnés.

C'était, en effet, une bourgade de cinq à six maisons, habitée par quelques colons samoyèdes et à cinquante lieues de toute habitation, de toute ville, et même on peut dire de toute route.

Il était enjoint à la comtesse de s'y rendre immédiatement dans une voiture à elle, avec les relais du gouvernement. On ne lui permettait qu'un domestique, à son choix ; et bien que ses propriétés et ses revenus n'eussent point été mis sous séquestre, sa condamnation

la rendant mineure, la loi ne lui permettait que l'usage réglé de sa fortune. Par conséquent, l'État fixait à mille roubles, soit, au cours du change trois mille deux cents francs, la pension que la comtesse toucherait mensuellement pendant son exil.

Le baron, en prenant connaissance de ces volontés administratives, n'avait pu s'empêcher de sourire de ces dispositions pécuniaires : elles l'amusaient énormément.

Il se figurait cette misérable somme pour un train de maison comme celui qu'il imaginait être indispensable à la comtesse. Il riait intérieurement de cette parcimonie...

— Tant mieux, après tout, se disait-il ; on verra si je sais dépenser l'argent quand il le faut !

Quant aux projets d'évasion, le baron était tranquille.

Il avait, depuis trois semaines, déplacé ses finances : un simple virement avait transporté sa fortune à Paris. Il restait seulement nanti d'une somme considérable qu'il portait sur lui perpétuellement et qui, en grande partie, était attribuée dans sa pensée aux futurs gardiens de Stasia, au détachement et à l'escorte.

Son plan était assez sage : le hasard seul, un hasard imprévu, pouvait le contrarier.

Fritschen comptait d'abord demander au préfet de police l'autorisation d'accompagner la petite comtesse pendant une partie de la route ; ceci obtenu, partir dans une berline à lui et convoyer, pour ainsi dire, la voiture de la comtesse ; à un moment donné, la quitter pour la rejoindre sur une ville du parcours ; là, donner à dîner aux officiers, faire mine de retourner à Pétersbourg pendant la nuit ; et de fait, partir avec Stasia. Il avait pris dans ce but un double passeport.

Quand le préfet le vit arriver, il sourit comme un homme qui sait ce qu'on va lui demander et qui n'y voit aucun objection.

— Vous voilà, nihiliste !

— Comment, monsieur le préfet !

— Sans doute... Est-ce que vous ne passez pas votre vie à choyer, à embellir l'existence de nos condamnés politiques ?,..

— Y a-t-il grand mal à cela ?

— Non, certes ; et puisque vous avez quitté les affaires,

je reconnais pour vous la nécessité d'une occupation.

— Je suis enchanté, dit Fritschen, de vous voir de si bonne humeur. J'ai une grâce à vous demander.

— Si réellement les choses dépendent de moi, parlez. Je serais ravi de vous être agréable.

— Je désire accompagner la comtesse Stasia !

— En exil ?

— Non, une partie de la route.

— Ah ! parfait ! parfait ! exclama le préfet. Je pensais que vous vouliez aller jusqu'à Arkangel, et, vraiment, malgré la saison, je trouvais votre dévouement extraordinaire, inouï.

— Une partie de la route seulement, insistait Fritschen.

— C'est possible... très-possible... Si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de rester à Pétersbourg : la route est affreuse, mortellement longue et triste, un steppe sans fin. Vous auriez parfois quarante lieues sans voir une maison, un visage humain. Le pays est abominable. Je ne comprends pas l'exil en Russie dans ces conditions.

— Oui, ajouta Fritschen, la Sibérie vaudrait mieux.

— Incomparablement !

— Enfin, m'autorisez-vous ?

— Je vous autorise à accompagner la comtesse sur un parcours de cent lieues.

— Je pourrai l'aider, lui être d'une utilité quelconque, m'informer d'elle, la voir, lui parler, lui adoucir, en un mot, la situation ?

— Vous pourrez tout cela.

— Elle a droit d'emmener un domestique ; je pourrai en emmener un ?

— Oh ! vous, monsieur le baron, vous pouvez ce que vous voulez. Rien ne vous empêche de parcourir la Russie entière avec vos gens et votre maison. Voici une autorisation en règle pour aller partout où bon vous semblera.

Et le préfet tendait à Fritschen une feuille au bas de laquelle il n'avait eu qu'à apposer sa signature.

— Pauvre femme ! pauvres gens ! murmura Fritschen en prenant congé du préfet.

— Sans doute, sans doute... Mais pourquoi conspirer ? Y pensez-vous ?

On voyait qu'en somme le préfet approuvait tout ce qui avait été fait.

Mais qu'importait à Fritschen ! Il avait en main l'autorisation préfectorale ; c'était, pour ainsi dire, la clef des champs que l'administration avait mise entre ses mains. En y réfléchissant, Fritschen en vint à se demander si l'empereur n'aurait pas donné des ordres spéciaux, et si la police ne serait pas enchantée d'une évasion.

Cette idée grandit peu à peu dans son esprit, et y devint tout à fait consistante. Au bout de quelques heures, elle avait pris corps, et le baron se considérait presque comme l'indispensable auxiliaire du gouvernement, le complice utile et muet d'une résolution souveraine.

Ainsi persuadé, Fritschen n'avait plus qu'à laisser les événements suivre leur cours. Il ne pensait plus qu'à attendre le lendemain matin.

Mais que les heures lui parurent longues ! que la soirée lui parut lente !

Il était dans une agitation d'esprit extraordinaire ; et cependant il s'y mariait un tel calme qu'il put aller entendre les artistes français au Théâtre-Michel. On jouait *la Fleur de Tlemcen* et *le Misanthrope*. Le baron écouta religieusement, savoura autant que possible les vers de Molière, sortit et jeta un coup d'œil sur le palais Rostow.

Il aperçut une lueur à la fenêtre de Stasia : celle-ci veillait.

XVI

TOBOLSK

La chaîne dont Serge se trouvait faire partie devait accomplir son voyage en deux mois et demi, parce que la saison était belle.

Si le départ avait eu lieu en hiver, au moment où le

steppe ressemble à un immense tapis de neige, les malheureux Sibériens auraient mis quatre mois.

La route était longue, indéfinie.

Elle devait s'accomplir à pied; car, en général, voici comment on procède :

On atteint le relai de nuit à pied, on pose des tentes, et, le lendemain, la caravane reprend sa marche : ainsi fait-on en été.

En hiver, on use du traîneau.

Mais les véhicules que l'administration met au service des condamnés sont, comme on le devine, essentiellement primitifs, construits en sapin et fort solides.

Ils vont très-lentement sur la neige : on dirait des chariots traînés par des bœufs. Les Russes sont les premiers carrossiers du monde pour la solidité des matériaux employés; mais leurs produits, les manifestations de leur industrie en ce genre sont parfois les choses du monde les plus originales et les plus fantaisistes.

On dirait des constructions dues aux Canaques de l'âge de pierre, aux Peaux-Rouges à l'aurore de leur civilisation.

Au reste, à mesure que les condamnés s'éloignaient de Pétersbourg, la civilisation reculait dans un lointain mirage : la barbarie apparaissait.

Peu ou pas de culture.

A droite et à gauche, devant soi, derrière soi, la solitude, l'immensité du désert : un silence entrecoupé par les cris de quelques oiseaux éveillés par le printemps, hôtes des bois de sapins et des collines à peine verdoyantes qu'on entrevoyait à de longs et trop courts intervalles.

Un sable aride, coupé d'eau, donnant l'idée d'une immense rizière, un sol semblable à celui du Brandebourg.

On se demande de quoi vivent les êtres humains sur cette surface dénudée; mais on est vite rassuré, ils ne vivent pas.

Les rares habitants (ils sont peut-être deux ou trois par deux lieues carrées) habitent les huttes formées d'arbres mal équarris et réviviscents qui, au moment des floraisons, laissent encore, de leurs troncs noueux et énergiques, jaillir des branches et des ramures!

Quand il passe par hasard un cavalier, un chasseur, c'est un événement.

Aussitôt les maigres chiens aboient.

Les chevaux hennissent.

Des vols de perdrix, insaisissables, s'enfuient des buissons. Et à la lucarne de l'immonde cabane apparaît la figure anxieuse et maladive de la créature humaine enfouie en ces déserts.

La plupart des paysans, ainsi réduits et contraints à la prison cellulaire, vivent de pain noir ou de pain d'herbes; ils dorment au moins quatorze heures par jour, recherchent l'eau-de-vie blanche, dont ils s'enivrent avec une joie furieuse, et, pour se la procurer, consentent à chasser le lynx ou le chat sauvage, dont les espèces abondent d'ailleurs en ces contrées et fournissent des peaux assez estimées.

Quand le printemps vient et que le ciel, plus bleu, a des souffles de rajeunissement et de vie, le paysan sort de sa tanière, retourne sa touloupe, faite de peau de mouton, et se réjouit en son âme. Il traduit alors le vague bien-être dont il se sent envahi par des chansons mélancoliques d'une tristesse navrante et monotone, d'un rhythme étrangement sauvage, qui ressemble aux traînantes mélopées des nourrices, et qu'on n'oublie point une fois qu'on les a entendues.

C'est à travers ces paysages uniformes que la caravane marcha deux mois et demi avant d'atteindre Tobolsk.

Une familiarité inévitable s'était créée entre les condamnés.

Serge sympathisait presque avec ces bandits, grands enfants rusés et inconscients, qui gardent au milieu de leurs fautes et de leurs crimes une lueur de foi et de croyance.

Pas un de ces moujicks qui oubliât sa prière le matin ou le soir.

Pas un qui ne parlât avec amour du tzar, le petit père qui les punissait.

Et, parmi ces hommes à longues barbes, colosses de la barbarie actuelle, réserves de la civilisation future, solides boucliers contre les invasions de l'avenir, il n'en était pas un qui n'eût une médaille de la Panagia.

Au reste, assez alertes, d'une gaieté douce et conti-

nuelle; misérables, sans doute, au dernier point et d'une saleté repoussante, mais serviables entre eux; habiles, dans les haltes, à se distribuer la besogne, à dresser la tente, à cuisiner, à chercher l'eau, à découvrir sous la terre des racines et des tubercules, à rendre, enfin, moins insupportable l'existence.

Serge avait d'abord eu le cœur serré par la vue de Stasia à la porte de la forteresse.

Mais, à mesure que la route diminuait devant lui, d'autres pensées se faisaient jour.

Stasia était libre ou à peu près : elle pensait à lui; elle ne l'oublierait point; il aurait plus d'une surprise dans les mines.

Il fallait permettre au temps de s'écouler, de faire son œuvre.

Nul doute que peu à peu les haines excitées par les nihilistes ne vinssent à s'amortir. Nul doute que, corrigés rudement par la destinée, poursuivis par la justice du pays, ces hommes n'en vinssent à s'amender, à rentrer dans la voie qui leur avait été tracée par lui, Serge, et où ils n'avaient pas voulu s'engager.

Alors, s'enhardissant par ces pensées, se fortifiant contre les douleurs, contre les maux de sa vie morale, il résolut de bannir pour un temps tout travail intellectuel, de lutter contre son cœur, et de s'essayer à vivre de la vie de soldat d'abord, et ensuite de forçat.

Ainsi, il deviendrait robuste, et comme le corps et l'âme influent l'un sur l'autre, quand le corps serait plus vigoureux, l'âme deviendrait plus énergique.

Les officiers de l'escorte changeaient à peu près tous les quinze jours, ainsi que les soldats. C'est une précaution prise pour deux motifs.

D'abord, le système employé n'éloigne pas trop de leur résidence ordinaire des gens qu'on n'a aucune raison d'exiler ou de condamner aux marches forcées du Sibérien.

Ensuite, il y a moins de chance que des liaisons ou des intelligences s'établissent entre les prisonniers et ceux qui les conduisent.

Et cependant les frottements sont si bien inévitables dans cette vie quotidienne de la marche à travers le steppe que, vingt-quatre heures après, condamnés et

gardiens se connaissent, se tutoient, se rendent des services.

Comme tous ceux qu'un sort pénible astreint à la chiourme, les condamnés sibériens ont entre eux de véritables lois, des conventions qu'il est défendu de violer, sous les peines les plus sévères. Ils se punissent entre eux, ils se condamnent entre eux ; ils châtient les mutins; enfin, ils font la besogne des soldats; en sorte il est bien rare que ceux-ci aient à intervenir.

Serge avait conquis un grand ascendant sur ses camarades de chaîne.

Il avait une façon froide et douce de parler qui désarmait ces colosses, prompts à la colère comme des enfants, mais aussi prompts au repentir.

Aussi, toutes les fois que l'escorte changeait, les officiers sortants le recommandaient aux nouveaux, et le sort de Serge en était adouci.

Non-seulement on le traitait avec bienveillance, mais avec estime.

Que de fois, par une belle nuit de la steppe, on l'avait appelé sous la tente du capitaine : là, on causait en fumant les cigarettes russes, on prenait le thé ; parfois on débouchait une bouteille de champagne plus ou moins authentique et assurément égarée en ces contrées lointaines.

Plus d'un jeune officier serrait la main du condamné, et cette pression voulait beaucoup dire; elle signifiait : « Nous aussi, nous voudrions la Constitution ! »

Alors, c'étaient de longues histoires, des contes gais, des chansons patriotiques.

Serge acceptait cette demi-camaraderie.

Il était heureux de quitter pour quelques minutes ses compagnons de chaîne : dans un milieu correct comme le cercle de ces officiers, sous cette tente décorée d'armes et dont des tapis garnissaient le sol, il se trouvait plus à l'aise, plus libre, plus chez lui.

Un jour — on était presque arrivé à Tobolsk — il allait quitter la tente des officiers, quand un de ceux-ci l'arrêta :

— Frère, avant de te quitter, je te ferai un présent.

— Je le veux bien, frère.

— Prends cela.

Il glissait dans la main de Serge un petit paquet.

Celui-ci ne l'ouvrit que plus tard; mais quelle joie! C'étaient les poésies de Pouszkine et de Lermontoff, et, contraste bien russe, les litanies de la Panagia!

Il faut, pour comprendre tout ce que cette action avait de délicat et d'heureux pour Serge, savoir que rien n'est plus sévèrement interdit aux condamnés que la possession d'un livre.

Un livre aimé et qu'on relit toujours, n'est-ce pas un ami avec lequel on cause et qu'on a toujours près de soi?

Serge s'empressa, le soir même, sous la tente de ses compagnons, d'ouvrir le livre à la place que marquait un sinet, et de lire à ses moujicks, attentifs et ébahis, ces strophes délicates où Pouszkine parle au cœur de l'homme.

Quand il arriva au passage de Don Juan : « Crois-le, ni la distance, ni le temps n'existent pour les âmes qui se sont aimées une fois.

« La pensée est plus rapide que la foudre; elle s'unit aux deux pôles, d'un amant à l'autre amant et des hommes à Dieu! »

Quand il arriva à ces strophes, il sentit des larmes envahir ses yeux, et, en regardant autour de lui, il aperçut, se mordillant la moustache et se contraignant pour ne pas pleurer une larme virile, les hercules de la chaîne, terribles gaillards que rien ne pliait et que la phrase d'un poëte avait attendris.

. . . .
. . . .

« Tobolsk! Tobolsk!

« Debout, frères! en route! c'est la ville! »

Jamais vigie signalant, après un long et fatigant voyage, la terre à l'horizon, ne fut plus applaudi que le moujick qui signalait ainsi aux camarades l'apparition de la capitale sibérienne.

La veille, en s'occupant à dresser les tentes, plus d'un moujick avait bien cru discerner à l'horizon une ligne noire et des fumées; mais le soir était tombé si vite que la vision s'était évanouie et que l'horizon du désert avait repris sa ligne tranquille, que rien ne variait.

Au matin, avec le soleil, les brouillards qui rampaient au bas du ciel s'étaient dissipés, et, tout à coup, un

dôme d'or avait jeté ses feux, étincelant comme un énorme météore sous le ciel bleu turquoise de la voûte !

Aussitôt les moujicks, en proie à une véritable ivresse et à une joie d'enfants, s'étaient appelés.

En un clin d'œil, les tentes furent repliées, les bagages chargés ; le capitaine de l'escorte sourit et donna le signal du départ. Une heure après, la caravane entrait en silence par la Porte-Sainte.

Pour tous, c'était le travail forcé, mais la vie avec des humains; la vie dans des maisons de bois, le repos relatif, et, avec le temps, la réhabilitation ou la grâce...

Pour Serge, c'était le tombeau, une mort lente sous un ciel ignoré, la fin d'un rêve et le réveil pour l'anéantissement.

XVII

L'ÉVASION

Dès l'aube, le jour où la comtesse Stasia devait partir pour Arkhangel, le baron Fritschen était prêt, botté, éperonné, comme pour une bataille.

De son côté, Stasia n'avait plus qu'à prendre la route de l'exil.

Au dernier moment, son énergie ne se démentit point : et cependant elle quittait l'asile où s'était écoulée toute sa jeunesse. Elle jeta un coup d'œil d'adieu aux murs du palais Rostow et sur le portrait de son oncle, celui dont nous avons décrit la mort au début de ce livre ; puis s'enveloppant pour ainsi dire dans sa résignation et dans son deuil, muette et frissonnant un peu du froid matinal, elle descendit les marches du perron.

L'escorte était là.

Le baron Fritschen avait fait ranger sa voiture contre la berline de la petite comtesse.

L'officier de garde, prévenu, et d'ailleurs mis encore plus amplement au courant de la situation par le baron lui-même, n'avait plus à faire de difficultés.

Au moment où Stasia apparut sur le seuil de son palais, à peine avait-elle descendu quelques marches qu'il se produisit un fait curieux.

L'officier se découvrit, comme c'était son devoir ; mais les soldats, voyant le geste de leur chef et croyant à quelque vision d'une souveraine, n'attendirent pas l'ordre, et, tirant les épées, firent à Stasia le plus beau salut du répertoire militaire.

Fritschen aida la comtesse à monter en voiture ; lui-même se plaça à côté d'elle.

Le fidèle Sémène prit place à l'arrière-train, car les berlines de voyage, bâties sur le modèle antique, ont des divisions intérieures comme un appartement.

Quant à la femme de chambre de Stasia, on sait que la comtesse, n'ayant droit d'emmener qu'une personne à son service, l'eût laissée à Pétersbourg ; le baron avait levé cette difficulté.

Il avait pris Mlle Julie à son service.

Aussi, tandis que Sémène se tenait aux ordres de la comtesse Stasia, la camériste française se tenait aux ordres du baron : elle occupait le fond de la voiture de Fritschen.

Tout le monde se mit en marche.

Comme l'action de monter dans les voitures avait duré à peine trois minutes et qu'il était fort bonne heure, personne ne se douta dans la ville de ce qui se passait. Les moujicks de la place Michel, seuls, vinrent rôder autour des voyageurs, flairant quelque aubaine ; ils ne se trompaient pas. Stasia, avant de quitter la ville, leur laissa de quoi fêter amplement la beauté du jour.

— Et maintenant, comme disait l'officier à ses hommes, en route !

En route pour l'exil !

En route pour l'inconnu ! pour des habitudes nouvelles ! pour le chagrin ! pour les regrets !

En route pour le froid pays d'Arkhangel, où, toute l'année, le ciel est sombre et pluvieux, traînant avec ses nuages tout un cortége de tristesse et de sombres

pensées, versant à flots avec ses pluies toute une avalanche de jours mauvais !

La petite comtesse et le baron gardèrent d'abord le silence.

Elle, à quoi pouvait-elle songer, sinon à la bizarrerie de sa situation ? En portant les yeux sur son voisin, elle ne pouvait s'empêcher de sourire du zèle qu'il témoignait, des efforts qu'il ne ménageait pas, du plan qu'il avait conçu...

Lui, à quoi eût-il employé les loisirs, le silence de ces premiers instants, sinon à méditer sur sa félicité ?

Il y a dix-huit mois, qui eût cru que les choses tourneraient ainsi ? que la petite comtesse aurait en lui toute confiance ? qu'il deviendrait peut-être son sauveur ?

Il s'attendrissait sur son propre rôle, et *in petto* il admirait la métamorphose des sentiments humains. Autrefois, il était amoureux fou de Stasia ; il n'avait pas craint d'aspirer à sa main ; et, peu à peu, cette passion violente avait fait place à quelque chose de plus sincère, de plus profond, de plus durable.

Il avait pour Stasia, maintenant, un culte, un respect extraordinaire : jamais son âme n'avait éprouvé de tels mouvements ; il s'en savait gré à lui-même.

Cependant les voitures couraient rapidement sur les routes : déjà on approchait d'un petit village qui avoisine Pétersbourg ; on allait atteindre, après cinq lieues, un premier relai de la poste impériale.

On s'arrêta enfin ; le bâtiment devant lequel on se trouvait n'avait rien de majestueux, mais il suffisait à sa destination.

— Avons-nous le temps de déjeuner ? demanda prosaïquement Fritschen.

— Assurément.

Alors, il descendit et donna la main à Stasia ; ils entrèrent, devant les fonctionnaires prévenus, mais intrigués. L'officier de service les casa tous deux dans un salon, tant bien que mal, Sémène vint servir.

Est-il besoin de dire que le baron, prenant les choses comme au bon temps, avait approvisionné admirablement sa berline ?

Stasia n'avait pas faim ; elle s'assit et se contenta d'écouter le baron, en jetant un coup d'œil au dehors.

Sous la lumière d'un ciel admirable l'escorte caracolait : les chevaux semblaient aspirer l'air pur et vif de la matinée ; les cavaliers causaient entre eux avec animation.

— Tenez, dit tout à coup Fritschen à Stasia, regardez ces petits bouts de carton...

— Qu'est cela ?

Elle les prit et marqua une véritable surprise : c'était des billets de chemin de fer pour Berlin.

— De Berlin, dit Fritschen, où nous prendrons quelque repos, je vous mènerai à Paris où vous serez libre...

— Vraiment, mon cher Fritschen, vous êtes d'une audace que j'ai peine à partager. Avez-vous songé que, si on nous prend à la gare de Pétersbourg, mon exil sera doublé ?

— Oui, j'y ai songé... mais que sert de s'appesantir sur ce qui peut nous arriver de funeste ? La vérité est que nous ne pouvons plus habiter la Russie. Si vous y restez, vous aurez sans cesse sous les yeux le spectacle de vos anciens malheurs. Je vais vous apprendre une triste nouvelle, que j'ai tenue jusqu'à présent secrète, mais que je vous dévoile pour vous décider. Pavlovna a été trouvée étranglée dans sa prison...

Stasia eut un soubresaut d'étonnement et de douleur : les larmes envahirent ses yeux.

— On ignore, continuait Fritschen, si sa mort a été volontaire.

— Oui, ce pays est affreux... murmurait Stasia.

Elle n'ajouta rien : mais le baron avait bataille gagnée, la petite comtesse ne s'opposait plus à l'évasion.

Fritschen fit appeler l'officier d'escorte : celui-ci parut.

— Nous allons repartir, n'est-ce pas, mon lieutenant? dit le baron. La comtesse est souffrante...

L'officier vit, en effet, le visage triste de Stasia et remarqua la trace des pleurs.

— Ce soir, continua le baron, je quitterai la comtesse pour revenir à Pétersbourg... Elle passera la nuit dans la maison du relai. Vous êtes un gentilhomme, mon lieutenant : ce mot dit tout. Je compte sur votre noblesse de cœur pour adoucir par vos procédés tout ce que la situation a de cruel...

— Je vous engage ma parole, dit le jeune officier.

La journée fut triste.

La verdure naissait à peine aux deux côtés de la route, et bien que le pays fût plus beau que celui que nous avons fait parcourir à Serge, les mêmes vestiges de misère, les mêmes accusations d'infortune frappaient les regards ; on sentait que le peuple accepte la vie, qu'il n'en jouit pas, que l'avenir lui apparaît monotone et parfois comme une menace lointaine.

Stasia, en causant avec Fritschen, arrachait au baron tous les détails qu'il pouvait avoir recueillis sur le suicide de Pavlovna.

— Pauvre femme ! disait la comtesse. Oh ! nos pauvres amis ! Qui sait ce que Serge...

— Écoutez-moi, reprenait le baron. Si vous vous affligez ainsi, nous ne ferons rien qui vaille pour notre évasion. Gardez toute votre énergie, tout votre coup-d'œil...

— Ne craignez rien.

Le soir vint, et avec lui le moment décisif, l'heure rêvée par Fritschen.

A peine arrivée au relai, Stasia suivit de point en point les instructions du baron.

Elle monta avec Julie dans une chambre du premier étage, se déclara souffrante, prête à dormir tout de suite.

Le baron lui fit de grands et touchants adieux :

— Je vais dîner ici, et puis, hélas ! partir pour Pétersbourg. Je vous cède pour la soirée Julie, qui, par malheur, n'a pu obtenir de vous accompagner. Je la ramènerai à la ville... A moins que vous n'ayez besoin de ses soins jusqu'à demain ; alors, j'attendrai... je resterai ici...

— Non, baron. Mieux vaut faire comme vous avez décidé.

Sur ces mots, ils se séparèrent.

Fritschen fit des distributions à l'escorte : il dîna avec l'officier ; celui-ci en bon Russe sablait les vins de France avec enthousiasme. Il confia au baron qu'il avait pour Stasia une admiration et un respect extraordinaires, et qu'il considérait comme une faveur de la destinée d'être chargé de la conduire à son exil.

L'officier du relai vint, au bout de deux heures,

prévenir le baron que la berline était arrivée et que s'il voulait, tout était prêt pour le départ.

— C'est bien, dit Fritschen, faites appeler la femme de chambre française, placez-la à l'arrière-train.

Pendant que ces ordres étaient exécutés, Fritschen sifflotait d'un air insouciant. Il remit à l'officier un certain nombre de roubles pour l'escorte.

Sur ces entrefaites, on l'appela. Il embrassa le jeune homme et lui glissa à l'oreille, comme un secret, encore quelques recommandations.

Fritschen monta enfin : il était dans le coupé, savait Stasia derrière lui, et, malgré son air d'assurance, il tremblait maintenant.

Pendant qu'il respirait bruyamment et reprenait ses esprits, la voiture, emportée par des chevaux fraîchement reposés, brûlait positivement le chemin.

Les fugitifs n'avaient absolument rien à craindre : l'évasion ne serait connue que le lendemain dans la matinée. Or, il était neuf heures du soir ; tous deux arriveraient à Pétersbourg en gare vers quatre heures du matin... Ils seraient en route pour Berlin à sept heures.

Pendant ce temps l'officier ne pouvait télégraphier, car les poteaux télégraphiques sont placés le long des voies ferrées et non sur les routes impériales.

C'était à force de chevaux que l'officier gagnait Pétersbourg. Que de temps devant les fugitifs !

Encore pouvait-on suppposer que le jeune officier ne verrait rien à la substitution de Mlle Julie à la comtesse, surtout si la camériste, jalouse de gagner cinquante mille francs que Fritschen mettait à sa disposition, s'enveloppait comme il fallait...

Décidément, le baron, qui faisait des romans sans en avoir jamais lu, avait aussi l'étoffe d'un grand capitaine.

XVIII

LA FRONTIÈRE

Le malheur pour les fugitifs, c'est que le baron Fritschen était fort connu : assurément on ne saurait dire de lui qu'il fût une physionomie populaire ; mais il avait pris soin depuis si longtemps de se prodiguer partout que pas un fonctionnaire, pas un employé du gouvernement n'ignorait son visage.

A la gare, notamment, personne qui ne reconnût le baron, même de dos et de fort loin : au temps jadis, quand il amassait sa fortune colossale, il avait fait en France et en Allemagne de si fréquents voyages !

Par bonheur, Fritschen était en veine de penser à tout.

— Comtesse, dit-il à Stasia, au moment où ils descendaient de la berline, entrez seule dans la salle d'attente : montez en wagon dès que faire se pourra, n'ayez pas l'air de me connaître. Nous nous retrouverons.

— C'est bien.

Et la petite comtesse, quoique emmitouflée au dernier point, ne laissait pas que d'éprouver quelques terreurs.

Fritschen avait bien fait.

L'inspecteur de la gare vint s'empresser autour de lui.

— Vous partez, monsieur le baron ?

— Oui, je vais à Berlin.

— Je vais m'occuper de vous.

— Pas de coupé, surtout ! Rien ne m'ennuie comme d'être seul en wagon.

— Je vais vous conduire sur le quai. Vous choisirez vous-même.

Fritschen passa activement la revue des compartiments.

— Quoi ! personne ?

— Dame ! baron, il n'y a que vous pour vous lever si matin Cependant...

Ici, l'inspecteur s'approcha avec un fin sourire :

— Il y a bien une dame... Mais vous seriez obligé de lui demander la permission de fumer, et...

— N'importe ! dit Fritschen. Est-elle jeune et jolie ?

— Elle est tellement voilée que le diable y perdrait son latin. La tournure est élégante. Pas de bagages.

— Voyons toujours, conclut philosophiquement le baron. En attendant, mon ami, occupez-vous de faire inscrire mes bagages; j'ai un nombre assez respectable de caisses. Je vais voir la belle inconnue.

Tout s'arrangeait au gré de Fritschen.

Les fugitifs n'eurent plus qu'une alerte : c'est à la frontière.

Fritschen craignait encore le désagrément d'être reconnu et signalé; en outre, il craignait que le grain de sable, qui se glisse si souvent à faux dans les constructions humaines, ne fût intervenu au dernier moment.

En effet, à la frontière, avant de franchir le court espace qui sépare la Russie de la Prusse, on reste en gare, à une station où les autorités des deux nations examinent avec soin les passeports; cette visite dure plus ou moins longtemps.

Cette fois, bien qu'il n'y eût que peu de monde dans le train et que la visite des passeports dût être plus rapide, soit accident, soit hasard, elle dura un temps infini.

Le chef de la gendarmerie vint saluer Fritschen.

Il jeta sur la comtesse un regard inquisiteur et quelque peu ironique.

— Pourvu, se disait intérieurement le baron, pourvu qu'ils n'aient pas l'idée de télégraphier à Pétersbourg... Là-bas, on me croit, on me sait sur la route d'Arkhangel. Cela ferait un joli imbroglio.

Enfin, pour le délivrer de ses angoisses, un coup de sifffet retentit : la machine s'ébranla, et quelques minutes après les fugitifs étaient sur le sol du Brandebourg : ils étaient sauvés.

Fritschen, enthousiasmé, leva en l'air son chapeau,

prit d'un air solennel la main de la petite comtesse, y mit dévotement un respectueux baiser et s'écria :

— Vive la liberté ! d'un air à la fois comique et attendrissant.

Voilà quelque temps qu'au nord du vaste empire, à Tobolsk, Serge suit de la pensée les destinées de Stasia.

Dès son arrivée en ville, il avait compris que tout espoir d'évasion lui était fermé, s'il restait à Tobolsk; d'autre part, s'il insistait pour partir aux mines, la difficulté de ce travail acharné et souterrain pouvait le mener à la mort; enfin, s'il demandait à travailler aux fortins de la frontière d'Asie, sur les limites des Chinois ou des Kirghises, l'évasion était possible, mais ouverte sur des contrées immenses, inconnues, où il lui serait impossible de se diriger.

Néanmoins, depuis qu'il s'était reposé et qu'il avait joui de quelques jours de paix, que l'autorité clémente accorde aux condamnés sibériens après leur voyage, Serge avait réfléchi, avait tout pesé, et, se sentant jeune et fort, avait compris que le désespoir et le suicide seraient d'une égale lâcheté.

Il se résolut à ne pas abandonner le combat de la vie, et, se confirmant par l'exemple des hommes qui avaient lutté jusqu'au dernier moment pour le triomphe de leurs idées, il forma le dessein de vivre, de se fortifier, de se préparer aux combats futurs, de se tenir à la disposition des destins.

Il attendit patiemment l'ordre que l'autorité supérieure lui donnerait.

Celle-ci, d'ordinaire, n'a affaire qu'à des prisonniers de condition infime, à des criminels de droit commun. Elle les traite en conséquence.

Avec Serge, elle se conduisit autrement : les hommes instruits, dont la civilisation peut tirer quelque chose, sont rares en Sibérie.

Le gouverneur de la ville et de la province fit appeler Serge et lui demanda à brûle-pourpoint.

— Es-tu géomètre ?

— Un peu.

— Sais-tu l'allemand ?

— Oui.

— L'anglais ?
— Oui.
— Sais-tu la littérature ?
— Oui.
— Les histoires ?
— Oui.

Le gouverneur regarda Serge avec quelque méfiance : il lui semblait que son prisonnier en savait bien long. Le pauvre homme, depuis qu'il gouvernait en souverain cette contrée immense, presque toujours ensevelie sous la neige et privée de communication avec la capitale, n'avait eu occasion que de déployer une certaine énergie militaire.

Le reste du temps, il le dépensait à fumer, à boire, à jouer avec les jeunes officiers qui venaient de temps en temps remonter son état-major.

Néanmoins, il avait avec lui sa femme et ses enfants, et comme l'instruction est le premier besoin des Russes, des femmes surtout, il y avait longtemps qu'il attendait un heureux hasard.

Il avait eu l'idée de faire venir un maître de Pétersbourg; mais la dépense, les exigences, étaient si exorbitantes qu'il y avait renoncé pour le moment. Quant aux professeurs de Tobolsk, il les enveloppait tous dans le même dédain.

Il continua, malgré les réponses brèves et affirmatives de Serge, à poser des questions.

— Aimes-tu mieux les mines ou Tobolsk ?
— Je l'ignore.
— La frontière ou les mines ?
— Je l'ignore.
— J'ai une fille et un fils, tous deux déjà grands ; la fille a douze ans, le garçon quatorze. Veux-tu les instruire ? Tu vivras avec nous... Et plus tard... je demanderai ta grâce...

— Pas de grâce, dit Serge en rougissant.

Je veux bien instruire vos enfants, mais laissez-moi y mettre une condition.

— Laquelle ?

— Si je me sens mal à Tobolsk, si je demande à travailler aux mines ou sur la frontière, comme le porte ma condamnation, vous ne m'en empêcherez pas ?

— Non, assurément non. Quel original ! se disait le gouverneur.

— Encore une demande : vous pensez bien que si j'instruis vos enfants, j'ai besoin de savoir ce qui se passe... je dois...

— Livres et journaux... Je vois de quoi il s'agit, dit en riant le gouverneur. Accordé ! C'est tout naturel.

Serge accepta donc la situation qui lui était faite. Certes, c'était une chaîne ajoutée à une autre chaîne. Mais il voyait aux propositions du gouverneur bien des avantages.

D'abord, l'instruction qu'il donnerait à ces enfants le tiendrait en haleine, l'empêcherait de se livrer au désespoir, le rattacherait aux choses humaines.

Ensuite, la lecture des journaux, des revues, des livres, qui lui était essentielle comme le pain, comme l'air respirable.

Enfin, peu à peu, il devait prendre un ascendant, empêcher peut-être des injustices, rendre des services aux condamnés.

A peine avait-il accueilli favorablement la prière du gouverneur que celui-ci, joyeux, présenta Serge à sa femme et à ses enfants.

Ceux-ci étaient charmants, quoique d'aspect sauvage ; le gouverneur était de race cosaque, et sa femme née aussi dans l'Ukraine.

— Nous nous entendrons ! dit le gouverneur ; et se tournant vers Serge :

— Tu t'habilleras comme tu l'entendras, et tu logeras dans la maison avec l'intendant.

Le procès des nihilistes n'était pas fini à Pétersbourg. Il y avait dans les prisons un entassement considérable de prisonniers : la justice, en Russie, est, comme partout, assez lente. Aussi l'expédition de cette longue et redoutable affaire traînait-elle d'une façon désespérante ; elle exaspérait les fonctionnaires ; elle ajoutait aux angoisses et aux douleurs des prisonniers.

La mort de Pavlovna avait causé dans les prisons un émoi indicible.

Tous ceux qui se sentaient plus ou moins coupables de menées occultes ne pouvaient entendre s'ouvrir la

porte de leurs cachots sans s'imaginer qu'on allait les entraîner à la bastonnade ou à la mort.

Alors, c'étaient des invectives aux gardiens, des appels à la justice humaine et divine, des apostrophes furibondes.

Plus d'un captif imita Pavlovna, et la police avait beau parler de suicide, donner les preuves, on ne la croyait pas.

Le gouvernement se trouvait placé entre deux voies également redoutables :

S'il se débarrassait du procès en graciant les prisonniers et en les renvoyant chez eux, il risquait fort de rendre vigueur et énergie aux nihilistes ; car ceux-ci, pétris de haine et de fiel, n'abdiquent jamais ;

S'il persistait, au contraire, à montrer une sévérité extrême, il poussait aux dernières extrémités une foule déja irritée et grondante. Il s'exposait à des émeutes, à des récriminations, à des vengeances.

Le gouvernement en était là, quand de toutes parts lui vinrent les mêmes conseils : « Octroyez une Constitution ; ensuite, vous pourrez sans danger faire grâce. »

Mais les monarchies despotiques ont peur de la liberté, comme les oiseaux de nuit ont peur du soleil. Le gouvernement résista ; il continua à entasser les prisonniers dans les cachots, et ajourna ainsi pour longtemps l'amélioration du nihilisme que Serge avait rendu constitutionnel de simplement anarchique qu'il était.

La guerre turco-russe est venue faire diversion à ces préoccupations intestines ; maintenant qu'elle est finie, les mêmes soucis tendent à se faire jour.

Il nous reste à dire ce que sont devenus les différents personnages de ce livre : nous le ferons avec précaution, car plusieurs vivent encore et occuperont peut-être de nouveau l'attention publique.

XIX

ÉPILOGUE

Trois ans se sont écoulés.

Les cloches de la capitale russe, depuis celles d'Isaac jusqu'aux clochettes plus humbles des petites chapelles orthodoxes, sèment dans l'air les volées d'un carillon sonore.

Les rues, les places se remplissent d'une foule avide et curieuse : on sent qu'une grande joie règne sur le peuple.

Le tzar marie sa fille bien-aimée.

Que de fois on les rencontrait l'un et l'autre, à pied, le long du quai des Anglais, ou se promenant autour du Palais-d'Hiver!

Leur mutuelle tendresse était passée en proverbe : jamais le tzar n'avait rien refusé à sa fille; il semblait qu'il ne pût vivre sans elle; elle était le sourire des longues heures de l'existence impériale.

Aujourd'hui, cédant à la raison d'État, le tzar donne sa fille à un prince de haute race : l'alliance, au moins, est illustre; la sainte Russie, il y a deux siècles encore barbare, conclut aujourd'hui de nobles hyménées avec les plus nobles maisons!

La rumeur de la fête qui règne à Pétersbourg a couru, prompte comme la parole, d'un bout à l'autre de l'empire : jusqu'au fond des mines de Sibérie, il faut que ce jour soit un jour de joie.

Depuis trois ans, Serge supporte l'exil et ses amertumes : il a lutté fièrement contre la tristesse, contre lui-même. Pendant ce long espace, il n'a eu des nouvelles de Stasia qu'indirectement, par les journaux qui s'occupent des choses personnelles, et notent des noms au hasard, avec cette mention : « Déplacements et villégiatures. »

Serge a pu se croire oublié, abandonné, dédaigné.

Et pourtant, s'il eût su !

Non-seulement Stasia ne l'avait point oublié, mais elle avait de tout son cœur travaillé à adoucir son sort.

Dans les relations qu'elle avait gardées à Pétersbourg, elle ne cessait de provoquer les sympathies en faveur de Serge. Elle avait chargé d'une façon spéciale le baron Fritschen de provoquer de nouvelles enquêtes, une révision qui se ferait dans les bureaux et aurait ainsi plus de chance d'aboutir à une solution bienveillante.

Elle-même avait employé toutes les voies pour correspondre avec le condamné, l'encourager, le soutenir dans son duel avec sa tristesse native et les rigueurs de sa destinée.

Les lettres de Stasia étaient restées sans réponse ; mais ses efforts à Pétersbourg ne devaient pas rester infructueux.

La fille du tzar, la veille même de son mariage, soumit à son père une longue, longue liste de grâces, en tête de laquelle brillait le nom de notre ami.

Le tzar signa avec attendrissement, heureux du plaisir qu'il causait à l'âme bienveillante de sa fille.

Le jour même, un télégramme arrivait au gouverneur de Tobolsk.

Serge, adoré de ses élèves, accomplissait ses fonctions de professeur au moment où le gouverneur déchirait le message impérial.

Que de fois les enfants, en grandissant, avaient dit à Serge : « Tu ne nous quitteras jamais ! »

Le gouverneur, un peu pâle cependant et tout ému, tendit aussitôt la main à Serge, et l'embrassant :

— Courage, frère, dit-il. L'empereur te rappelle à Pétersbourg ; tu reverras tes amis.

L'exilé sentit en son cœur s'élever un grand trouble ; un nuage obscurcit ses yeux. Toute l'amertume du passé se fondait dans la joie du présent.

En même temps, le gouverneur remettait à Serge un paquet de lettres non décachetées, mais que la loi lui avait interdit de donner au destinataire. Notre ami les ouvrit avec empressement.

Plus d'une contenait des fleurs fanées, belles encore de leurs couleurs éclatantes ; elles venaient de Nice, où Stasia avait passé son exil.

Une autre lettre lui annonçait la délivrance de la petite comtesse : elle était datée de trois ans. Serge apprit donc bien tard la naissance du comte Paul Rostowski, né en exil, et que sans doute il verrait dès son arrivée à Pétersbourg, car il était certain que Stasia, elle aussi, avait été graciée.

En effet, le lendemain, de nouveaux télégrammes arrivèrent à Tobolsk.

L'un venait de Fritschen, qui, se trouvant à Paris, avait appris de l'ambassade les bienfaits de la clémence impériale; l'autre venait de Stasia, qui, en quittant Nice, à tout hasard, voulait prévenir Serge, pour que la joie d'un tel jour ne fût troublée ni pour l'un ni pour l'autre par l'incertitude.

Aussitôt, Serge répondit par la même voie; en sorte qu'instantanément, pour ainsi dire, ces êtres humains, placés tous par le sort à des points si différents du globe, sentirent communiquer leur âme et, presque en même temps, furent heureux.

Deux mois après, ceux que nous avons connus et suivis en des heures si troublées et si funestes se trouvaient réunis au palais Rostow.

Le plus loquace était le baron Fritschen.

La grâce des exilés était aussi la sienne, car des raisons de convenance l'avaient forcé à quitter Stasia dès l'installation de la comtesse à Nice; et, maintenant, rien ne s'opposait plus à ce que son inaltérable amitié se donnât cours.

Dans les commencements, il n'avait pas eu pour Serge toute la sympathie désirable.

Mais, en causant avec le nihiliste, il avait découvert, à sa grande surprise, que Serge n'était nullement un être romanesque.

Il converse volontiers avec celui-ci de la possibilité d'une Constitution en Russie; il y a même eu entre eux certain entretien au bout duquel Fritschen, après avoir acquiescé à tout ce que lui disait Serge, parce qu'en somme c'était juste et raisonnable, s'est demandé avec effroi s'il ne glissait pas sur la pente du nihilisme.

— Je ne veux plus vous écouter, dit-il à Serge; vous êtes incorrigible.

— Vous êtes de mon avis cependant!

— Avec vos grands mots de liberté, d'humanité, de justice...

— Eh bien ?

— Vous retournerez en Sibérie !

Alors la petite comtesse intervient : elle renvoie les parties dos à dos.

Son divin sourire a pris des tons si doux et si charmants depuis qu'elle est mère !. .

Le petit Paul aussi est si admirablement beau !

Il a trois ans.

C'est l'heure où l'enfance est vraiment dans sa fleur : longs cheveux d'un noir de jais, tombant à flots sur un cou brun et ferme ; teint brillant et doré du Midi, yeux verts de mer, bouche vermeille, de ce rouge vif qu'on ne voit guère qu'aux carnations blondes, tel est le fils issu de Vladimir et de Stasia.

Il tient moins de son père que de sa mère, dont il a les allures quelque peu mélancoliques et nerveuses, pleines pourtant d'une grâce innée et pénétrante.

Cher Paul ! il fait les délices de ce petit cercle. Sans lui, il y aurait encore un reflet des anciennes tristesses sur tous ces visages. Quand le malheur a passé sur des créatures humaines, elles en gardent la trace, même affaiblie : de même qu'un orage laisse toujours derrière lui des vestiges qu'on découvre même après un long temps.

Mais Paul est là !

Paul réjouit sa mère qui ne voit rien au-dessus de ce chef-d'œuvre.

Paul réjouit Serge et Fritschen, quand l'un et l'autre l'emmènent à la promenade ; car ils ne souffrent pas que ce soit un valet qui s'en charge, même Sémène.

Celui-ci n'oublie jamais de rapporter à la Panagia l'heureux dénoûment de toutes ces aventures. Sémène n'a garde d'oublier que, sans une inspiration spéciale de la Vierge, il serait encore à Moscou, au lieu qu'il est venu à Pétersbourg pour aider la comtesse et lui être utile en maintes occasions.

Il raconte parfois en riant, dans sa grande barbe moscovite, la surprise de l'officier, se trouvant, le lendemain de l'évasion de Stasia, en face de la femme de chambre, en face de Julie !

C'est avec joie que Sémène raconte cet épisode, un

des plus romanesques qu'il connaisse, par la bonne raison qu'il n'a jamais lu de roman.

C'est en vain que Stasia a voulu l'élever à la dignité d'intendant.

— Je suis heureux ainsi, dit-il : Dieu ne m'a pas créé pour faire des comptes ; je m'y embrouillerais sûrement. Si la bârinia veut me marier, je ne m'y oppose pas ; mais que ce soit avec une fille de ses domaines de Penza, sans quoi je reste célibataire et ne m'en porterai pas plus mal.

Sémène demande une femme de Penza parce que sa souveraine, la petite comtesse, est de cette province, et qu'il attribue au crû, au terroir, toutes les qualités dont Stasia est douée.

Au reste, en attendant femme, Sémène reste ce qu'il est, garde la simplicité et la loyauté des vieux âges.

Il surveille les jeux de Paul, qui, possédé de la manie grimpante, se ferait, sans ce terre-neuve moscovite, plus d'une bosse au front.

Nos héros finiront-ils ainsi leur existence ? Il est permis de croire que plus d'un incident viendra encore traverser le tissu des longs jours qu'ils ont à vivre.

Stasia a vingt-cinq ans : nous pouvons dire qu'elle ne se remariera jamais. Elle est fiancée à un noble et pur sentiment qui ne l'abandonnera qu'avec la vie, mais dont elle ne veut jamais troubler la chaste et paisible sérénité.

Au reste, la maternité suffit à remplir l'âme féminine.

Quand une femme est vraiment mère, elle a en elle-même des sources intarissables de bonheur, une perpétuelle fête des sentiments et des passions.

Serge a à peine trente ans : il a hérité de la fortune paternelle ; il est riche ; son père, qui vivait à la mode des vieux marchands russes, entassait roubles sur roubles. Il a laissé à Serge des biens considérables, dont celui-ci fait le plus noble usage.

Un double but se partage la vie de Serge, sans parler de ce qui est un secret entre sa conscience et Dieu : il fera de Paul Rostowski un homme au sens le plus élevé du mot et il essaiera de dériver la Révolution russe vers la logique et la raison.

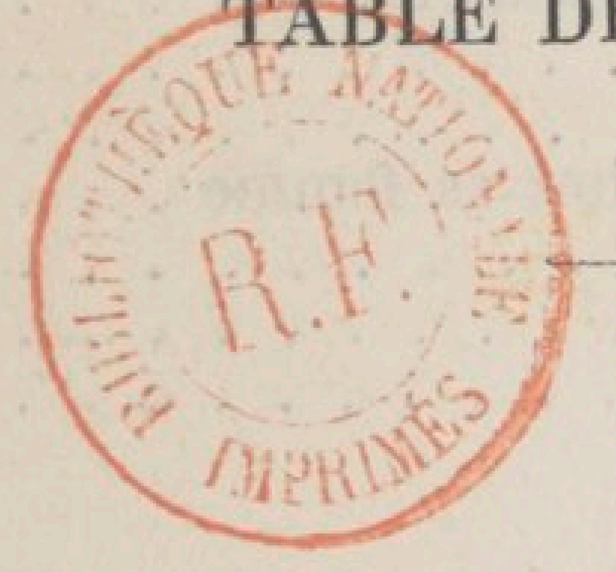
La Russie, comme toutes les nations européennes, avant d'aspirer à la liberté absolue, doit passer par l'ère constitutionnelle.

Dirons-nous que le baron Fritschen, âgé seulement de quarante-huit ans, cherche partout, sans les trouver, un visage et un cœur qui lui rappellent le visage et le cœur de Stasia ? S'il les rencontre jamais, c'est une affaire faite : il n'écoute plus rien, il se marie !

La tombe de Pavlovna est semée de fleurs : la pauvre institutrice a fait beaucoup de mal et peu de bien; mais elle a aimé. Qu'il lui soit donc pardonné ! Si le destin ne s'était acharné impitoyablement après elle, c'est elle qui eût enseigné l'allemand au comte Paul Rostowski.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES



PREMIÈRE PARTIE

I.	Comment finit le comte Rostow.	1
II.	La taverne du Vassili-Ostrow.	5
III.	Pavlovna.	14
IV.	Où l'on parle de la comtesse Stasia.	19
V.	Eloge des femmes slaves.	24
VI.	Le prince Nosimof et le baron Fritschen. . .	29
VII.	Qu'est-ce qu'un nihiliste.	34
VIII.	Le serment de Vladimir.	39
IX.	La comtesse Stasia et sa maîtresse d'allemand	44
X.	Conversation entre Serge et Vladimir. . . .	49
XI.	Des espérances de Fritschen.	55
XII.	Mille roubles pour une photographie	60
XIII.	La troisième section.	66
XIV.	Mélancolie et repentir.	72
XV.	Une représentation au Théâtre-Michel. . . .	78
XVI.	Les préparatifs d'une soirée.	84
XVII.	Serge le sectaire.	90
XVIII.	Une soirée au palais Rostow	95
XIX.	Un mariage nihiliste.	100
XX.	Vladimir épouse Stasia.	105

DEUXIÈME PARTIE

I.	Rencontre de Serge et de Pavlovna au jardin d'hiver	111
II.	Vladimir et Stasia arrivent à Mocsou	116

III. Quatre lettres 121
IV. Départ de Serge et de Pavlovna 126
V. Une soirée chez Mlle Raucourt 132
VI. Les nihilistes deviennent inquiétants . . . 137
VII. Chez le marchand de vin Pétrovich 143
VIII. Où Vladimir jette enfin le masque 148
IX. Une descente de police 154
X. La lettre anonyme 160
XI. Quelques gouttes de sang sur la neige . . 165
XII. La comtesse Stasia satisfait un caprice . . . 170
XIII. Ribowski dans sa prison 176
XIV. Sémène 182
XV. Vladimir reçoit des avertissements 187
XVI. Deux coups de pistolet 193
XVII. Une veillée lugubre 199
XVIII. Vladimir est transporté chez sa femme . . . 204
XIX. Serge et Pavlovna 209
XX. Au palais Rostow 215
XXI. Un assaut de police 220

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

I. Les recherches 227
II. Arrestation de Serge et de Pavlovna 233
III. Decret d'arrestation 238
IV. L'instruction 244
V. L'acte d'accusation 250
VI. Les plaidoieries 263
VII. Le verdict 275
VIII. Les prisonniers 281
IX. Stasia 286
X. Serge et Fritschen 292
XI. Une imprimerie clandestine 298
XII. Redoublement des rigueurs 304
XIII. Accomplissement des destins 309
XIV. La chaîne des forçats 314
XV. Un projet d'évasion 320
XVI. Tobolsk 325
XVII. L'évasion 331
XVIII. La frontière 337
XIX. Epilogue 343

Évreux, Ch. Hérissey, Imp. — 679

Évreux, Ch. HÉRISSEY, imp. — 679

